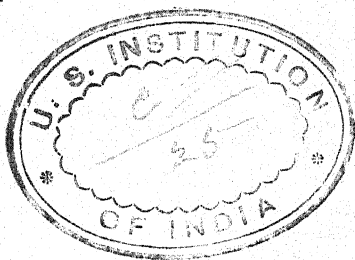


HISTOIRE ABRÉGÉE
DES
CAMPAGNES MODERNES

II



US 191
1524

PARIS. — IMPRIMERIE L. BAUDOUIN, 2, RUE CHRISTINE.

REFERENCE BOOK
HISTOIRE ABRÉGÉE

DES

CAMPAGNES MODERNES

PAR

J. VIAL

COLONEL D'ÉTAT-MAJOR EN RETRAITE

Ancien Professeur d'art et d'histoire militaires à l'École d'application
d'état-major

COMPLÉTÉE ET MISE A JOUR

Par son Fils, **C. VIAL**, Capitaine d'artillerie

CINQUIÈME ÉDITION

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1894

Tous droits réservés.



V

VOL II M 724

HISTOIRE ABRÉGÉE

DBS

CAMPAGNES MODERNES

NOTE

SUR L'ORGANISATION DE L'ARMÉE FRANÇAISE DE 1815 A 1870

En 1815, les Alliés s'opposent à toute réorganisation sérieuse. On forme la garde royale et des légions départementales ; le recrutement est régional et ces légions comprennent un mélange des différentes armes : 2 bataillons d'infanterie, 1 bataillon de chasseurs à pied, 1 dépôt de 3 compagnies, 1 compagnie d'éclaireurs à cheval, 1 compagnie d'artillerie.

La conscription est rétablie en 1818.

INFANTERIE.

En 1820, les légions disparaissent. On forme 80 régiments d'infanterie à 2 bataillons (dont 20 d'infanterie légère à 3 bataillons). Le bataillon a 8 compagnies dont 2 d'élite.

En 1830, on forme 100 *régiments* à 3 bataillons (dont 25 d'infanterie légère qui disparaissent en 1855).

Supprimés en 1820, les *chasseurs à pied* sont rétablis en 1840 : 10 bataillons à 8 compagnies (20 bataillons en 1853).

Les zouaves, les tirailleurs algériens et la légion étrangère sont créés pendant la guerre d'Afrique.

La garde impériale, comprenant 3 régiments de grenadiers, 4 de voltigeurs, 1 de zouaves et 1 bataillon de chasseurs à pied, est créée par l'Empereur.

CAVALERIE.

En 1815, la cavalerie comprend 48 régiments (2 de carabiniers, 6 de cuirassiers, 10 de dragons, 24 de chasseurs, 6 de hussards) à

4 escadrons de 2 compagnies (le 4^e escadron de chasseurs est formé de lanciers).

En 1840, on forme en plus 6 régiments de lanciers ; bientôt on forme 4 régiments de chasseurs d'Afrique et 3 de spahis.

La garde impériale comprend : 1 régiment de carabiniers, 1 de cuirassiers, 1 de dragons, 1 de lanciers, 1 de chasseurs, 1 de guides.

ARTILLERIE.

En 1815, l'artillerie comprend : 8 régiments à pied, 4 régiments à cheval, 8 escadrons du train, 1 bataillon de pontonniers, 12 compagnies d'ouvriers, 1 compagnie d'artificiers.

Elle s'augmente peu à peu jusqu'en 1870 où elle comprend :

15 régiments à 8 batteries montées et 4 à pied ;

4 régiments à 8 batteries à cheval ;

1 régiment de pontonniers à 14 compagnies ;

10 compagnies d'ouvriers, 3 d'artificiers, 1 d'armuriers ;

2 régiments du train à 16 compagnies.

Le matériel Valée remplace celui de Gribeauval, il n'y a plus qu'un modèle d'affûts et de voitures.

La disposition des caissons permet d'organiser l'artillerie montée. La batterie devient l'unité pratique et administrative.

La garde comprend : 1 régiment à 6 batteries montées, 1 régiment à 6 batteries à cheval, 1 escadron du train à 2 compagnies.

GÉNIE.

En 1870, il y a 3 régiments du génie à 14 compagnies de sapeurs, 3 régiments du train des équipages à 17 compagnies.

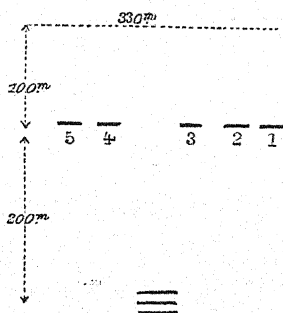
En 1868, la garde nationale est organisée en régiments. Elle comprend 550,000 hommes.

Tactique de 1815 à 1831

En 1815, une vive réaction se produit contre les hommes et les choses de l'Empire ; on licencie les anciens officiers. On reprend le règlement de 1791 et la tactique linéaire.

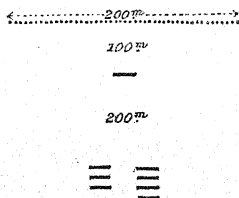
Le 4 mars 1831, un nouveau règlement donne plus d'indépendance au bataillon, mais il n'indique nettement aucun dispositif et reprend l'ordre linéaire. On peut cependant en démêler que le bataillon a trois formations :

1^o *Démonstration.* — Les 2 premiers rangs forment les tirailleurs ;



le 3^e rang se forme sur deux rangs et constitue la réserve. 5 compagnies (dont 1 de grenadiers et 1 de voltigeurs) peuvent être déployées ;

2^o *Combat décisif.* — La compagnie de voltigeurs est seule déployée,



le bataillon en colonne double. Les tirailleurs s'ouvrent au moment de la charge et s'attachent aux flancs de la colonne en continuant le feu ;

3^o *Défensive.* — En ligne sur 3 rangs. Le règlement n'indique pas de relations entre les tirailleurs et le bataillon. Et, comme en 1791, pour les grandes unités, les lignes marchent, avancent et reculent tout d'une pièce.

Tactique de 1831 à 1870 (exclus).

En 1845, les chasseurs à pied sont armés d'une carabine rayée et à piston ; ils sont exercés au déploiement en tirailleurs d'après un règlement aussi confus que celui de 1831.

Le maréchal Bugeaud fait adopter un règlement de tir (1845). Cette instruction en était encore au point où l'avait laissée Guibert (1791), il montre la prédominance que va acquérir le feu.

La guerre d'Afrique met en honneur le combat en tirailleurs, mais cette formation paraît être une cause de désordre et non de combat.

Quand la division Canrobert débouche sur le plateau de l'Alma, tous les officiers et corps de troupe entraînés viennent se confondre sur une épaisse chaîne de tirailleurs.

En 1859, notre infanterie a un fusil rayé portant à 400 mètres, le pouce sert de hausse. Les Autrichiens ont le fusil Lorenz rayé portant jusqu'à 500 mètres. Nos bataillons de première ligne se dispersent en une épaisse chaîne de tirailleurs qui facilite la progression des bataillons de deuxième ligne par des feux incessants, une offensive continue, au pas de course, profitant des mouvements de terrain. Lorsque les colonnes rejoignent la chaîne, tout le monde se jette sur l'ennemi à la baïonnette (on ne s'est d'ailleurs presque jamais abordé). Nous en sommes revenus aux *tirailleurs en grande bande*.

L'infanterie autrichienne, trop préoccupée de ses feux, reste immobile et succombe devant notre entrain.

Le règlement de 1862 renouvelle celui de 1831, en introduisant la *formation sur deux rangs* et les *colonnes de division*. Le bataillon formait une ligne de 4 colonnes de 2 compagnies l'une derrière l'autre (imitation de la colonne de compagnie des Prussiens). Elle aurait été très utile, mais on la réduisit à néant par un alignement obligatoire.

En 1866, on adopte le fusil Chassepot.

En 1867, une commission de trois généraux propose presque l'ordre dispersé actuel dans la formation suivante :

2 compagnies	{	2 demi-sections en tirailleurs,
à		2 — en soutien,
2 sections.		2 sections en réserve.

4 compagnies, 1 corps de bataille.

En 1867, une nouvelle instruction décrit la formation suivante : le bataillon à 6 compagnies formé en colonne serrée se fait couvrir par 2 compagnies ayant chacune une section en soutien. Arrivé à bonne portée, le bataillon se déploie, exécute des feux de salve pour préparer l'attaque ; les tirailleurs se replient aux ailes. Les colonnes, rapidement reformées, se portent en avant à la baïonnette, sans tirer, soutenues par le feu des tirailleurs.

C'est la même tactique que quand le fusil porte à 200 mètres.

Un règlement de 1869 ne donne pas plus d'indépendance au bataillon.

Les guerres d'Afrique nous ont habitués à l'action individuelle du soldat, on oublie les traditions de la tactique compacte et des grandes opérations.

CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

1830 — 1857

Les montagnes de l'Algérie forment une sorte de A, dont le sommet est près de Tunis ; la branche nord (le Tell) suit la côte, la branche sud borde le désert ; entre ces deux branches sont les Hauts-Plateaux.

De 1830 à 1843, on occupe les principales vallées du Tell et on borde la falaise qui commande le nord des Hauts-Plateaux.

De 1843 à 1850, on prend les Hauts-Plateaux.

De 1852 à nos jours, une série d'expéditions soumettent le Sahara et la Kabylie.

Des juifs algériens avaient fait pour 7 millions de fournitures de blé au Directoire ; le Dey avait de grands intérêts dans cette affaire, qui n'était pas encore éteinte en 1827.

Le consul de France, appelé à une audience solennelle, le 27 avril 1827, est frappé d'un coup d'éventail par le Dey.

Cette injure demande une réparation qui est refusée.

La guerre est déclarée le 15 juin et on établit un blocus des côtes qui dure 3 ans sans résultats.

L'amiral Duperré débarque, le 14 juin 1830, 30,000 hommes commandés par le général **Bourmont**, à Sidi-Ferruch. Les 19, 24 et 28, on repousse Ibrahim, gendre de Hussein-Dey. Le 29 juin, on marche en avant ; on prend le fort l'Empereur, et le 5 juillet on entre à Alger. Un peu plus tard, on prend Bône et Oran.

Bourmont se retire en apprenant la révolution de Paris.

La régence d'Alger se divisait en 3 beylicks : ceux d'Oran, de Titeri et de Constantine.

Clauzel, provoqué par le bey de Titeri, Bou-Meyrag, le chasse de Bli-dah, le bat au col de la Mouzaïa, occupe Médéah, et met à la tête des 3 beylicks des alliés de la France (le frère du bey de Tunis, à Oran et à Constantine, moyennant une contribution de 1 million). Nommé maréchal, il vient siéger à la Chambre des députés. Il est remplacé par le général **Berthezème** qui porte secours à Médéah et se rouvre le col de la Mouzaïa.

Savary, duc de Rovigo, bat les Arabes à Koléah et Boufarik, et s'entoure de blockhaus pour protéger Alger (1831-1833).

Voirel prend Bougie et crée les bureaux arabes, intermédiaires entre l'administration française et les chefs indigènes (1833).

Le général **Desmichels** (1833-1834) construit des routes et des camps retranchés.

En 1834, on décide de garder définitivement les possessions françaises dans le nord de l'Afrique, et on nomme **Drouet d'Erlon** gouverneur général (1834-1835).

Lutte contre Abd-el-Kader. — La province d'Oran est en pleine anarchie. Abd-el-Kader, né en 1807 dans la tribu des Haschems, fils d'un marabout influent, se distingue par sa piété et son courage. Il soumet bientôt toutes les tribus qui refusaient de reconnaître sa suprématie.

Le général Desmichels, commandant à Oran, se porte à Arzew ; mais, trop faible, il signe le 26 février 1834, un traité avec l'émir où l'on reconnaît ce dernier comme prince des croyants. On lui envoie des consuls à Mascara, on l'aide même contre d'autres tribus.

Drouet d'Erlon désavoue ce traité et envoie le général Trézel. Bientôt Mustapha-ben-Ismaël se place sous notre protection. Abd-el-Kader proteste et vient occuper Miliana et Médéah. Trézel marche contre lui, mais sa colonne est assaillie dans les gorges de la *Maeta* ; il perd 500 hommes.

Drouet d'Erlon et Trézel sont rappelés.

Le **maréchal Clauzel** (1835-1837), avec 11,000 hommes, part d'Oran, chasse les Arabes, prend *Mascara* (29 novembre) complètement brûlée, et secourt Tlemcen où il laisse 500 hommes avec le capitaine Cavaignac, qui est de nouveau bloqué, puis il va à Bône.

Le général Bugeaud prend le commandement à Oran, débarque avec 3 régiments, ravitaille Tlemcen et force le passage de la *Sikkah* (3 juillet 1836) en acculant Abd-el-Kader à un ravin où sa troupe est précipitée.

Pendant ce temps, Clauzel, partant de Bône, marche sur le bey Ahmed, de Constantine. Des pluies torrentielles, le mauvais état des chemins épuisent les troupes avant tout combat. Le 24 novembre 1836, notre assaut est repoussé. Nous nous retirons sur Bône après avoir perdu 450 hommes.

Damrémont remplace Clauzel. Il veut faire la paix avec Abd-el-Kader pour tourner ses forces sur Constantine. Bugeaud signe alors le traité de la Tafna (1^{er} juin 1837).

La France abandonne Tlemcen et la Tafna, mais garde Oran, Arzew, Mostaganem, Mazagran. On reconnaît l'autorité de l'émir sur les provinces d'Oran, de Titeri et d'Alger. On lui rend des prisonniers, on en accepte de l'argent, on lui fournit de l'acier, du fer, du plomb.

L'émir partage le pays en huit gouvernements administrés par des khalifats, ayant sous leurs ordres des aghas et des caïds. Il a une armée de 10,000 hommes, 20 pièces, une fonderie de canons à Tlemcen, une manufacture d'armes à Miliana, des poudreries à Mascara, Médéah.

Libre de ce côté, Damrémont part de Bône avec 13,000 hommes vers Constantine, qu'il assiège (6-13 octobre 1837).

Damrémont est tué dans une reconnaissance. Lamoricière conduit les trois colonnes d'assaut et enlève maison par maison, malgré ses blessures (1837-1841).

Le maréchal **Valée** ramène l'armée par l'intérieur (Guelma, Sétif), et franchit les Portes de fer.

Aussitôt, Abd-el-Kader prétend qu'on a violé le traité de la Tafna et nous déclare la guerre (20 novembre 1839). 123 chasseurs et le capitaine Lelièvre, assaillis par 12,000 Arabes, résistent héroïquement à Mazagan. Ils sont délivrés par une sortie de Mostaganem.

Après avoir fait occuper Cherchell, comme représailles, le maréchal Valée, marchant vers l'ouest, bat l'émir au milieu des rochers au col de Mouzaïa (12 mai 1840), prend Médéah et Miliana. Mais le ravitaillement de ces places nécessite chaque fois une véritable expédition.

Le maréchal **Bugeaud** remplace, en janvier 1841, le maréchal Valée. Il a 100,000 hommes et commence une série d'expéditions dont le résultat est la conquête définitive de l'Algérie vers le sud et vers l'ouest.

En 1841-1842, Abd-el-Kader s'est retiré dans l'Ouarsénis où il manœuvre entre nos colonnes, cherchant à ranimer le zèle de ses partisans.

Bugeaud enveloppe ce massif de l'Ouarsénis en bordant le Chéliff au nord, occupant Boghar et Téniet-el-Haad à l'est, Tiaret et Sidi-bel-Abbès à l'ouest (ces quatre derniers points commandent le désert, ce sont presque les seules fentes de la falaise qui dominent les Hauts-Plateaux et par où il faut forcément passer).

Partant rapidement de Boghar, le duc d'Aumale et le colonel Youssouf, avec 600 cavaliers, surprennent la smala d'Abd-el-Kader (16 mai 1843). Il y a là 6,000 personnes ; Abd-el-Kader peut à peine se sauver avec sa mère et une de ses femmes et passe au Maroc.

Campagne du Maroc, 1844. — L'émir entraîne l'empereur du Maroc par ses prédications et il vient razzier nos tribus.

Pour empêcher le retour de ces incursions nous occupons les bords de la Mouïlla (un affluent de la Tafna). Les Marocains, prétendant à cette rivière comme ligne frontière, nous attaquent. Des pourparlers sont entamés, mais une conférence entre le général Bedeau et le commandant des forces marocaines ayant été rompue par une attaque de cavalerie marocaine, Bugeaud prend vigoureusement l'offensive.

Après le passage de l'Isly (14 août 1849), avec 12,000 hommes, il rencontre 40,000 Marocains qu'il met en déroute. On prend les trésors du fils d'Abd-er-Rhaman, leurs canons, leurs drapeaux et des chaînes énormes destinées à emmener les captifs.

L'escadre de Joinville bombarde Tanger le 6 août et Mogador le 15 août.

Le traité de Tanger (20 septembre 1844) nous donne les mêmes frontières qu'à la domination turque, mais le général de la Rue accepte

un tracé bizarre qui coupe en deux des tribus, laisse Figuig au Maroc, et nous sentons encore les conséquences de cette faute.

Un nouvel ennemi, Bou-Maza, soulève la région du Dahra (ouest d'Alger). Péliissier, surpris dans une gorge, fait enlumer 600 Arabes (des Oulad-Riah) dans les grottes où ils sont réfugiés.

Abd-el-Kader franchit la frontière du Maroc, près de la côte, et enferme une compagnie (capitaine Géreaux) à Sidi-Brahim (24 septembre 1843). Il la massacre, sauf 13 hommes qui parviennent à s'échapper. Une colonne de 430 hommes sortie de Nemours est écrasée.

L'insurrection devient générale.

Bugeaud met les colonnes en mouvement dans toutes les directions. Abd-el-Kader manque d'être pris. Il se réfugie en Kabylie. Mais, mal reçu, il revient au Maroc où Bou-Maza le suit.

Bugeaud veut prendre la grande Kabylie; il y obtient de grands succès, mais le gouvernement l'arrête. Il donne sa démission.

Le duc d'Aumale est nommé gouverneur en 1847.

Bou-Maza revient dans le Dahra; mais, découragé, il se rend au colonel Saint-Arnaud.

Abd-el-Kader veut détrôner l'empereur du Maroc. Vaincu par celui-ci, il franchit la frontière française. Mais Lamoricière fait garder tous les chemins. Désespérant de s'échapper, il fait sa soumission (23 décembre 1847). D'abord interné en France, il obtient de se rendre à Damas, en Syrie, où il reste fidèle à sa parole jusqu'à sa mort (1883) et donne de fréquentes preuves de sa reconnaissance pour la générosité de ses vainqueurs.

SOUMISSION DU SAHARA ET DE LA KABYLIE

Nous n'avons plus qu'à citer une série d'expéditions isolées qui forment cette conquête.

Le duc d'Aumale s'avance jusqu'à Biskra, soumet les *Zibans* et l'*Aurès*.

Expédition de Zautcha (octobre 1849). — Notre première colonne contre l'oasis est repoussée. Le général Herbillon revient avec 4,000 hommes et, après une attaque infructueuse, fait un siège en règle. Le colonel Canrobert enlève la première brèche; chaque maison est défendue; il rase la ville et l'oasis. Nous y perdons 1,500 hommes, sans compter les victimes faites par le choléra.

Expédition de Laghouat (1852). — Un chérif revenant de la Mecque, Mohammed-ben-Abdallah, crée à Ouargla un centre d'agitation. Ses partisans s'emparent de Laghouat où nous avions un khalifat.

Le général Péliissier vient assiéger l'oasis, s'en empare après quelques heures de canonnade et prend maison par maison. Laghouat a toujours été occupé depuis.

Ouargla est pris par nos alliés.

Le Mzab, Tougourt, l'oued Righ sont pacifiés pour 40 ans.

Soumission de la Kabylie. — Le maréchal Bugeaud avait soumis les Beni-Abbès et 14 tribus.

De 1849 à 1854, un chérif, Bou-Baghla, maintient l'insurrection. On dirige contre lui les expéditions des généraux Saint-Arnaud (1851), Bosquet (1852), Randon (1853). Bou-Baghla est tué dans un combat en 1854.

En 1857, le général Randon, devant le soulèvement des Beni-Raten, cerne la Kabylie avec 35,000 hommes. Il écrase, en deux mois, tous les insurgés, livre le sanglant combat d'Icheriden avec la division Mac-Mahon ; construit le fort Napoléon et des routes militaires.

Expédition du Maroc (1869). — Des tribus sur la frontière du Maroc, ne reconnaissent ni frontières ni traités. Deux divisions (Valsin et Jusuf) les châtient, malgré le choléra.

Insurrection de 1864. — Entre Géryville et Ouargla, Si-Sliman, froissé dans ses rapports avec les officiers français, se soulève.

Le lieutenant-colonel Beauprêtre se porte vers le Djebel-Amour, mais sa colonne est surprise et massacrée.

Aussitôt le Djebel-Amour se soulève.

L'Ouarsenis suit cet exemple, mais est bientôt pacifié.

Le général Deligny, dans le sud, a d'abord des succès sans résultats. Après un échec à El-Beïda, les Arabes vont ravager le pays jusqu'aux portes de Tlemcen.

Cependant, leur chef est tué dans un engagement avec le général Deligny, l'insurrection entre dans une période de décroissance, mais pendant les années suivantes les Arabes continuent leurs razzias jusqu'en 1870.

Expédition du général de Wimpfen, 1870. — Le général de Wimpfen poursuit les Oulad-Sidi-Cheikh qui allaient se réfugier au Maroc. Avec 1500 hommes il enlève d'assaut cette oasis de l'oued Guir. Cette leçon maintient une tranquillité relative dans la région pendant l'insurrection de 1871.

Insurrection de 1871. — Des réformes intempestives ou trop hâtivement appliquées et la naturalisation en masse des israélites par le gouvernement de la Défense nationale, amènent un soulèvement au moment où l'effectif des troupes est très faible et le commandement désorganisé.

En janvier 1871, des spahis refusent de s'embarquer à Souk-Arrhas et entraînent une tribu. Un poste est attaqué près de Constantine. Mokrani, back agha de la Medjana, donne sa démission, motivée par l'établissement du régime civil, renvoie les insignes de la Légion d'honneur et nous déclare la guerre.

Le 16 mars, il envahit la Kabylie qui se soulève, organise des sièges, pratique des mines avec une habileté inaccoutumée.

Palestro est détruit, ses habitants massacrés.

Une pointe sur Alger est arrêtée par une petite colonne d'infanterie, de mobilisés, de francs-tireurs, qui sauve la Métidja en battant les Kabyles au village de l'Alma (22 avril).

Dans la province d'Alger, la colonne Céréz tue Mokrani dans une reconnaissance, et débloque, avec le général Lallemant, toutes les places.

Dans la province de Constantine, le général Saussier, avec six colonnes, réduit Bou-Mezrag, frère de Mokrani. Après une campagne de cinq mois, il écrase les insurgés au combat du Djebel-bou-Thabel et poursuit les insurgés dans l'extrême sud jusqu'à Koléah.

La Kabylie est durement châtiée; elle paye une indemnité considérable, perd son autonomie municipale; une partie de ses terres, séquestrée, est affectée à la colonisation.

Une petite insurrection dans le Dahra bloque Cherchell, mais elle est réduite.

La révolte de l'Aurès (1879) est rapidement réprimée.

Insurrection de 1881-1882. — Bou-Amama parvient à soulever les Oulad-Sidi-Cheikh (province d'Oran), mécontents, depuis 1870, d'avoir perdu la grande position que nous leur avions faite.

Bou-Amama se porte au nord des Schotts, ravage les chantiers d'alfa, particulièrement ceux où travaillent des Espagnols. Rencontré à Chelata, dans les montagnes des Ksours, par le colonel Innocenti, il parvient à amener un peu de désordre dans le convoi. Mais bientôt nos colonnes l'obligent à se réfugier dans le Maroc.

Le colonel Négrier, à El-Abiod, fait sauter la koubba du marabout, ancêtre des Oulad-Sidi-Scheikhs, et transporte ses ossements à Géryville.

Les insurgés sont poursuivis jusqu'à 140 kilomètres au delà de Figuig.

Mais, le 26 avril 1882, Bou-Amama surprend une mission topographique (capitaine de Castries) sur le schott Tigri. Son escorte (1 compagnie de la légion) le protège et les insurgés se soumettent successivement. Des négociations avec les Oulad-Sidi-Cheikhs ont ramené la tranquillité dans le Sud-Oranais.

En novembre 1882, nous occupons le *Mzab* sans difficulté.

Voici quelles sont les principales explorations chez les Touaregs :

En 1880, Richardson, Barth et Overveg traversent la partie orientale.

En 1848, Ismaïl-Bou-Derba va de Laghouat à Ghat.

En 1860, Duveyrier parcourt le pays du nord, grâce au cheik Othman, très intelligent et très influent.

En 1862, le commandant Mircher passe, avec quelques chefs Touaregs, un traité qui est toujours resté lettre morte.

En 1876, le docteur von Barry part de Tripoli, mais il est obligé de revenir, le pays étant en guerre.

En 1877, M. Largeau part de Ghadamès vers Insalah.

Le colonel Flatters part de Ouargla, en mars 1880. Pendant qu'une partie de ses hommes va chercher de l'eau, il est surpris par les Touaregs et massacré (16 février 1881).

CAMPAGNE DE CRIMÉE

1854 — 1855

Après la campagne de 1815, nous trouvons un long intervalle de repos. Les grandes guerres semblent terminées. Nous avons bien, en 1823, la guerre d'Espagne ; en 1830, l'expédition d'Alger ; en 1832, le siège d'Anvers ; mais ces événements sont peu importants, si on les compare à ceux de la période qui les précède ou à ceux de la période qui les suit. Cette dernière période commence en 1848. La

(1) *Tactique de l'infanterie russe en 1834 :*

Le bataillon russe comprend 4 compagnies à 2 pelotons.

La première compagnie est d'élite : un peloton (grenadiers) se place à droite du bataillon, l'autre peloton (chasseurs) à gauche.


Ils sont sur 3 rangs. Le 3^e rang de chaque peloton renferme 12 tirailleurs, soit 96 par bataillon, seuls exercés à ce service.

La division russe { 2 brigades à 2 régiments de 4 bataillons ;
comprend : { 4 batteries (2 de 6, 2 de 12) ;
Cavalerie (indéterminée).

Elle a 4 formations de combat immuables :

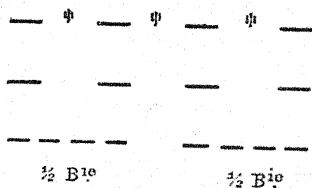
1^o Une brigade déployée sur deux lignes, une brigade en réserve serrée en masse ;



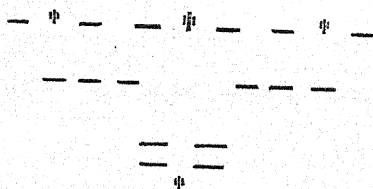

(Brigade en réserve)

révolution de Février a son contre-coup dans l'Europe entière, et bientôt l'Autriche soutient deux grandes guerres, l'une en Italie, et l'autre en Hongrie. Celles-ci sont suivies de la guerre de Crimée en 1854, de celle d'Italie en 1859, de celle d'Allemagne et d'Italie en 1866, de la guerre franco-allemande en 1870 et enfin de la guerre d'Orient en 1876-1877. Nous allons étudier successivement ces cinq dernières guerres, qui forment, par leur ensemble, la

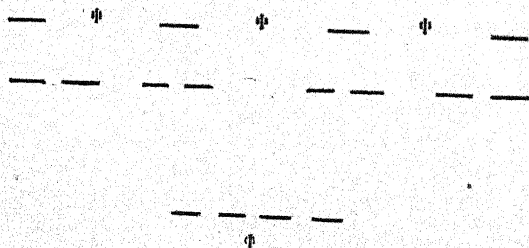
2° *Brigades accolées* (2 1/2 batteries en réserve).



3° *Ordre déployé.* — La première ligne compte 6 bataillons, dont 4 déployés; la deuxième, 6, mais en colonne; la réserve, 4 et une batterie;



4° *Formation d'attaque.* — Tous les bataillons sont en colonne. La deuxième ligne en comprend 8 et la réserve 4;



période des guerres contemporaines, et nous compléterons ainsi notre travail sur l'*Histoire abrégée des campagnes modernes*.

Nous parlerons peu des grandes guerres étrangères à l'Europe : elles présentent évidemment de nombreux enseignements, mais elles sont moins intéressantes pour nous que les autres, à cause de la différence des terrains, des climats, des mœurs et des conditions générales des opérations.

I.

Nous commençons par la campagne de 1854, dans laquelle nous nous occuperons plus particulièrement de l'expédition de Crimée et des opérations de l'armée française.

En 1853, la Russie demande à exercer en Turquie le protectorat des sujets chrétiens du sultan ; c'était demander la chute de l'empire ottoman. La Porte, appuyée par la France et l'Angleterre, résiste aux prétentions du czar. Celui-ci fait occuper par une armée de 80,000 hommes la Moldavie et la Valachie, et la guerre est déclarée entre les deux puissances.

Les Turcs, avec une énergie dont on ne les croyait pas capables, rassemblent sur le Danube une armée de 130,000 hommes, sous les ordres d'Omer-Pacha. Ils en forment une autre de 60,000 hommes en Asie Mineure. Bientôt les hostilités s'engagent. Omer-Pacha remporte quelques avantages à Oltenitza et Tchitate. Les Russes obtiennent quelques succès en Asie Mineure. Sur mer, leur flotte surprend et détruit la flotte turque à l'ancre dans le port de Sinope.

Ce dernier événement détermine la France et l'Angleterre à intervenir et à déclarer la guerre à la Russie. Les flottes alliées paraissent dans la mer Noire et forcent les vaisseaux russes à se réfugier dans le port de Sébastopol. Bientôt elles bombardent Odessa.

En même temps, les deux puissances organisent chacune un corps d'armée pour aller protéger Constantinople et soutenir l'armée d'Omer-Pacha.

Les Russes, cependant, semblent vouloir prévenir l'arrivée des troupes alliées. Ils prennent l'offensive et franchissent le Danube. On croit d'abord qu'ils vont renouveler la campagne des Balkans, qu'ils remporteront de faciles succès et qu'ils arriveront bientôt devant Constantinople. Les puissances occidentales hâtent leurs préparatifs et s'empressent de jeter rapidement plusieurs divisions dans la presqu'île de Gallipoli. Elles paraissent vouloir en faire une nouvelle presqu'île de Torrès-Vedras, c'est-à-dire un grand camp retranché où leurs armées s'organiseront et d'où elles protégeront la capitale de l'empire ottoman.

Mais les Russes trouvent sur le Danube une résistance inattendue. Ils échouent au siège de Silistrie. Ils éprouvent des échecs dans plusieurs rencontres. Ils subissent de grandes pertes par les maladies. Ils donnent ainsi le temps aux forces alliées de s'organiser à Gallipoli et de venir débarquer à Varna. Il faut ajouter que l'Autriche, inquiète pour ses provinces du Sud-Est, rassemble une armée de 80,000 hommes sur la frontière des principautés et paraît vouloir faire cause commune avec les puissances occidentales. L'empereur Nicolas est alors obligé de renoncer à ses idées d'offensive ; il donne l'ordre à son armée d'abandonner les bords du Danube, et plus tard les principautés.

L'offensive des Russes se termine ainsi vers le commencement du mois de juillet 1854. Celle des alliés va commencer.

Les Français tentent d'abord le 21 juillet une expédition dans la Dobruscha, afin d'en chasser l'arrière-garde de l'armée russe en retraite. Mais cette expédition est arrêtée par l'invasion du choléra, qui nous cause de grandes pertes. Nos troupes reviennent à Varna et s'y réorganisent. On cherche sur quel point on pourra atteindre les Russes. C'est alors que l'expédition de Crimée est décidée. Nous allons en suivre les opérations, particulièrement celles qui se rapportent à la guerre de campagne.

La Crimée forme une vaste presqu'île entre la mer Noire et la mer d'Azoff ; elle est reliée au continent par l'isthme de Pérécop et par la flèche d'Araba ; sa partie septentrionale ne présente que des steppes coupés de pâturages et de lacs salés ; sa partie méridionale est au contraire fort montagneuse et présente deux chaînes principales : la première suit le bord de la mer et s'étend du cap Chersonèse jusqu'à Kaffa ; la seconde s'étend des environs de Sébastopol jusqu'au delà de Simphéropol. Les vallées qui descendent de ces chaînes sont généralement fertiles et boisées, et elles présentent de nombreuses positions défensives.

Les opérations de la campagne ont lieu sur le versant occidental de la seconde des deux chaînes que nous venons d'indiquer. Le théâtre de ces opérations est borné à l'ouest par la mer ; au sud, encore par la mer du cap Chersonèse jusqu'à la hauteur de Baïdar ; à l'est par la crête de la chaîne de montagnes qui s'étend de Sébastopol jusque vers Simphéropol ; enfin au nord par le parallèle d'Eupatoria.

Sur ce terrain, les points importants sont : Sébastopol, ville de 45,000 âmes et principal port militaire de la Russie ; c'est à la fois l'objectif des armées alliées et le point d'appui des armées russes ; puis Eupatoria, ville secondaire, mais présentant cependant quelques constructions importantes ; Old-fort, qui fut le point de débarquement choisi par les alliés ; Balaclava et Kamiesch, qui devinrent bientôt les bases d'opérations des Anglais et des Français.

Les lignes naturelles du même terrain sont, indépendamment du littoral et de la chaîne de montagnes, les cinq cours d'eau suivants, coulant à peu près de l'est à l'ouest : le Bulganak, l'Alma, la Katcha, le Belbeck et la Tchernafia. L'Alma sert de ligne de défense au prince Mentchikoff dans la bataille qu'il livre aux armées alliées ; la Tchernafia sert de ligne de défense à l'armée d'observation qui couvre le siège de Sébastopol.

Les lignes artificielles ou de manœuvres sont : la route qui vient de l'intérieur de la Russie, traverse l'isthme de Pérécop, arrive à Simphéropol et de là se prolonge sur Sébastopol ; c'était la ligne d'opérations des Russes, par

laquelle devaient arriver leurs approvisionnements et leurs renforts, par laquelle ils devaient évacuer leurs blessés et leurs malades ; puis il y avait une seconde route d'Eupatoria sur Simphéropol qui permettait de se porter du bord de la mer vers l'intérieur de la Crimée ; enfin, il y avait la route d'Eupatoria à Sébastopol, parallèle au littoral et venant s'embrancher sur la première ligne dont nous avons parlé, à la ferme de Mackensie.

Tel est le terrain qui va servir de théâtre aux opérations des diverses armées dont nous devons indiquer la composition.

L'armée française se composait, au début, de 2 divisions d'infanterie, avec 1 brigade de cavalerie et 1 brigade de réserve, mais elle s'était successivement augmentée. Au moment de l'expédition de Crimée, on décide d'embarquer 4 divisions d'infanterie formant un total de 40 bataillons à 600 hommes chacun et présentant un effectif de 24,000 fantassins. La cavalerie doit être représentée par 2 escadrons, 1 de chasseurs d'Afrique et 1 de spahis. L'artillerie comprend, comme matériel, 68 bouches à feu de campagne et 65 de siège ; comme personnel, 12 batteries et des approvisionnements de munitions proportionnés. Le génie comprend 1 compagnie de mineurs, 6 de sapeurs et 1 parc de 40 voitures. L'administration compte 105 officiers, environ 1000 hommes de troupe et 1 million de rations, qui représentent des vivres pour plus d'un mois. L'effectif des troupes employées à l'expédition est d'environ 30,000 hommes. On laisse à Varna une 5^e division d'infanterie avec la cavalerie, et d'autres troupes sont échelonnées en arrière, à Gallipoli, au Pirée, à Marseille et à Toulon.

L'armée anglaise compte 3 divisions d'infanterie avec une partie de sa division de cavalerie ; elle comprend en outre 9 batteries de campagne, un demi-parc de siège et 4 compagnies de sapeurs. Elle présente un effectif d'environ 21,000 combattants.

Enfin une division turque, forte de 7,000 hommes, doit se joindre aux Français et aux Anglais, et porter l'effectif total à 58,000 hommes.

Pour transporter l'armée dont nous venons d'indiquer la composition, les Français disposent de 172 bâtiments dont 55 de guerre et 117 de commerce ; les Anglais ont une flotte de transport d'environ 150 vaisseaux, indépendamment de leur flotte de guerre qui doit servir d'escorte ; enfin, les Turcs ont 9 vaisseaux pour embarquer leur division.

L'armée russe, chargée de défendre la Crimée, ne comptait guère que 50,000 hommes. Mais elle devait être secondée par la flotte de Sébastopol, qui, en débarquant ses marins, ses artilleurs et ses canons rendit plus tard l'attaque si difficile et si meurtrière.

Quoi qu'il en soit, l'expédition ayant été résolue, il faut établir un plan d'opérations. Les côtes de la Crimée sont reconnues avec soin ; plusieurs points de débarquement sont signalés, et parmi eux deux principaux : Old-fort, auprès d'Eupatoria, et Kaffa, sur la côte S.-E., non loin du détroit d'Iénikalé. Le premier de ces points est choisi comme étant le plus rapproché de l'objectif que l'on se propose d'atteindre, c'est-à-dire Sébastopol. Kaffa est considéré comme trop éloigné. Ce point eût été bon pour une campagne de manœuvres qui eût commencé par la conquête de la Crimée. Old-fort paraissait préférable pour une surprise et une attaque de vive force.

On veut donc d'abord embarquer avec ordre et rapidité l'armée expéditionnaire, traverser la mer Noire sous la protection de la flotte de guerre, faire une démonstration à l'embouchure de la Katcha pour retenir de ce côté l'armée russe que l'on y a reconnue, débarquer à Old-fort, puis marcher vers le sud pour battre l'armée du prince Mentchikoff. On compte attaquer ensuite Sébastopol et l'enlever de vive force ; on sait que la ville est fortifiée du côté de la mer, mais à peu près ouverte du côté de la terre.

Tel est le plan des coalisés. — Quant aux Russes, ils ne s'attendent pas à l'attaque ; ils seront donc surpris au premier moment ; mais bientôt ils chercheront à défendre la ligne de l'Alma pour retarder l'invasion ; en même temps, ils s'efforceront de mettre Sébastopol en état de défense.

Telles sont les opérations dont nous allons suivre le développement.

II.

L'embarquement a lieu dans les premiers jours de septembre. Il s'exécute heureusement et il est favorisé par le beau temps. Le 5 au matin, la traversée commence. Le 14, les flottes sont réunies non loin d'Eupatoria et à portée du point de débarquement. Les journées des 14, 15, 16, 17 et 18 sont employées pour mettre à terre l'armée d'expédition avec son matériel et ses approvisionnements.

Le 19, cette armée se dirige vers le sud et marche vers Sébastopol. Elle occupe Eupatoria comme base ou tout au moins comme point d'appui.

La marche a lieu de la manière suivante : le corps français marche en losange, à peu près comme pour la bataille d'Isly. La 1^{re} division est en tête ; la 2^e à droite ; la 3^e à gauche ; la 4^e en queue avec la division turque. Les bagages sont au centre. L'armée anglaise marche sur le flanc gauche des Français et un peu en arrière, s'éclairant avec sa cavalerie légère. Enfin, à droite, la flotte s'avance à hauteur de l'armée, prête à lui prêter son appui.

On arrive à midi sur le Bulganack, ayant fait à peu près quatre lieues ; on traverse son lit desséché, et les troupes s'établissent au bivouac sur les hauteurs de la rive gauche. On aperçoit alors quelques cavaliers russes qui viennent reconnaître l'armée ; on les tient à distance à coups de canon ; bientôt on apprend que l'on a devant soi l'armée russe tout entière en position sur les hauteurs de la rive gauche de l'Alma. Le lendemain il faudra donc livrer bataille pour s'ouvrir la route de Sébastopol. Le 20 septembre, en effet, a lieu la bataille de l'Alma.

La position défensive choisie par les Russes était formée par la berge gauche de la petite rivière de l'Alma. Tandis que le terrain de la rive droite présentait une pente douce et découverte, celui de la rive gauche offrait un plateau de

100 à 120 mètres d'élévation, qui se terminait, du côté de la rivière, par des pentes abruptes. La rivière elle-même ne présentait que cinq points de passage, ponts ou gués, complètement dominés par le feu de la position. Ces points de passage ou débouchés étaient le gué de la Barre ou de l'embouchure, celui d'Almatamack, celui de la Maison-Blanche, celui de Bourliouck, et enfin le pont sur lequel passait la route de Sébastopol, laquelle s'élevait ensuite sur le plateau par une gorge entre deux mamelons. Cette position commandait donc bien la direction suivie par les alliés. Elle était forte sur son front, et elle présentait comme obstacles successifs les villages de Bourliouck et d'Almatamack, la rivière de l'Alma et enfin les pentes de la rive gauche; le flanc gauche, appuyé à la mer, paraissait hors d'insulte; le flanc droit était renforcé par 2 batteries de position qui battaient bien le terrain en avant. L'étendue du front était de 6,000 mètres environ, et l'armée russe se trouvait, par suite, un peu faible pour le défendre.

Cette armée comptait 42 bataillons, 16 escadrons, 84 bouches à feu et quelques milliers de cosaques. Elle était forte d'environ 40,000 hommes. Elle se déploie perpendiculairement à la route de Sébastopol. Elle fait occuper en avant d'elle Bourliouck et Almatamack, qui lui servent de postes avancés. Elle répand ensuite de nombreux tirailleurs sur les pentes en avant de son front, dans les vignes et les vergers qui entourent les villages. Sur la crête elle déploie une partie de son infanterie appuyée de quelques batteries d'artillerie. Son flanc droit est couvert par les batteries de position dont nous avons parlé. Son flanc gauche paraît suffisamment protégé par les escarpements qui entourent le plateau; mais il est placé à une certaine distance du littoral afin de le soustraire aux coups des navires alliés qui se rapprochent de la côte. Il y a donc de ce côté un vide de 1500 à 2,000 mètres, par lequel la position peut être attaquée.

L'armée alliée est forte de 56,000 hommes. Elle prend l'ordre de bataille suivant :

La droite est formée par la division Bosquet et la division turque. La première marche en 2 colonnes formées chacune d'une brigade; l'une se dirige sur le gué de la Barre; l'autre sur le gué d'Almatamack. Chaque brigade a avec elle une batterie d'artillerie. La division turque suit la division française, et cette partie de l'ordre de bataille dépasse le centre d'environ 1500 mètres, de manière à présenter un échelon avancé. Le centre est formé des 1^{re} et 3^e divisions françaises; chaque division se présente sur 2 lignes, la 1^{re} brigade en première ligne et la 2^e brigade en seconde. Dans chaque brigade les bataillons sont formés en colonne par division, à demi-distance et à intervalle de déploiement. La réserve d'artillerie marche derrière la 1^{re} division; la 4^e division d'infanterie marche derrière la 3^e, formée en 4 colonnes par régiment. La gauche de l'ordre de bataille est formée par les Anglais, qui se déploient sur deux lignes: deux divisions en première ligne et deux divisions en seconde, la 5^e division en réserve et vers la gauche, la cavalerie couvrant le flanc extérieur. L'étendue de cet ordre de bataille est d'environ 6,000 mètres.

L'action devait s'engager de grand matin. Dès six heures la droite est en mouvement et arrive devant la position ennemie, mais elle est obligée de s'arrêter. Les Anglais ne sont pas prêts. Et la bataille ne commence qu'à 11 heures.

La division Bosquet franchit alors l'Alma, escalade les hauteurs de la rive gauche, prend pied sur la position et commence à se déployer sur le flanc gauche des Russes. Les deux batteries de la division qui sont parvenues sur les hauteurs se placent en avant de l'infanterie.

Le général russe envoie immédiatement des troupes prises dans sa réserve pour arrêter la 2^e division. Bientôt 40 pièces ennemies contre-battent nos 12 canons-obusiers. La supériorité de calibre de notre artillerie nous permet de lutter sans trop de désavantage.

Le maréchal de Saint-Arnaud, qui commande l'armée française, porte alors son centre en avant. Les 1^{re} et 3^e divisions franchissent l'Alma, au-dessus d'Almatamack, sous la protection de leur artillerie. Elles gravissent rapidement

la hauteur, et elles se forment sur la crête en reliant leur droite à la gauche de la division Bosquet. La 4^e division envoie une brigade au soutien de la droite et garde l'autre en réserve.

Les Anglais, pendant ce temps, s'avancent lentement à droite et à gauche du village de Bourliouck.

Les Russes opposent une résistance énergique. Ils se sont repliés devant l'armée française, mais ils occupent fortement la position du Télégraphe. Ils tiennent ferme devant les Anglais, qui éprouvent de grandes pertes.

Mais les Français se portent en avant; après avoir préparé leur attaque au moyen de leur artillerie, ils s'élancent sur la position du Télégraphe, l'emportent, et les Russes se mettent en retraite de toutes parts. Ils se retirent dans la direction de Sébastopol, après avoir perdu environ 4,500 hommes. La perte des alliés est d'environ 3,500.

La cavalerie anglaise, n'ayant pu franchir l'Alma, laisse l'armée ennemie effectuer sa retraite. La victoire est donc incomplète et ne donne pas les résultats que l'on pouvait espérer.

Il faut ajouter que le maréchal de Saint-Arnaud était mourant, que les Anglais montraient dans tous leurs mouvements une extrême lenteur, de sorte que les armées alliées restent deux jours entiers sur le champ de bataille et ne reprennent leur marche vers Sébastopol que le 23.

Les Russes ont ainsi le temps de préparer la défense de la ville. Le prince Mentchikoff y laisse une garnison de 6,000 hommes. Il y joint les équipages de la flotte. Il ferme l'entrée du port en y faisant couler cinq vaisseaux et deux frégates. Il donne l'ordre de commencer immédiatement à fortifier la ville du côté de la terre. Ensuite il quitte Sébastopol avec le gros de ses troupes et il se porte sur la route de Simphéropol à Batchi-Seraï. Son arrière-garde se croise avec l'avant-garde de l'armée alliée. Celle-ci s'est portée le 23 sur la Katcha; les 24, 25 et 26, elle franchit le Belbeck, la Tchernafia, et elle arrive enfin sur le plateau de Chersonèse après une marche de flanc qui lui a fait côtoyer l'armée russe à l'insu de l'une et de l'autre armée.

Le 26, le maréchal de Saint-Arnaud, frappé par le choléra, est obligé de remettre le commandement au général Canrobert. Affaibli par une maladie cruelle contre laquelle il luttait depuis deux ans avec un courage héroïque, le maréchal devait succomber le 29, à bord du bâtiment où on l'avait transporté.

Son successeur établit l'armée devant la place et il s'occupe d'assurer ses communications avec la flotte, qui vient mouiller d'abord dans la baie de Balaclava et plus tard dans celle de Kamiesch.

L'armée s'installe sur le plateau. On a bien vite reconnu qu'une attaque de vive force tentée huit jours après la bataille de l'Alma a peu de chance de succès. On se décide donc à un siège régulier.

III.

Le corps de siège est formé de deux divisions françaises qui s'installent à gauche, entre la mer et le ravin du port du Sud, et de l'armée anglaise, qui s'installe entre le même ravin et les hauteurs d'Inkermann. On forme en même temps un corps d'observation comprenant les deux autres divisions françaises et la division turque ; ce corps s'installe sur les hauteurs du Télégraphe et sur la rive gauche de la Tchernaiâ.

L'armée anglaise a pour base Balaclava, où se trouve sa flotte ; l'armée française Kamiesch, où sont mouillés nos vaisseaux.

Pendant ce temps, les Russes se fortifient sans cesse ; ils élèvent de nombreux ouvrages qu'ils arment avec leurs pièces de marine, et ils emploient à la défense de la place environ 15,000 marins débarqués.

Les alliés ouvrent la tranchée le 10 octobre, cheminent vers la ville et construisent des batteries de siège qui ouvrent leur feu le 17. Plusieurs de ces batteries sont armées et servies par la marine.

Mais on ne tarde pas à s'apercevoir que les Russes ont

l'avantage du nombre et du calibre des pièces. Leur feu est supérieur au nôtre. Les flottes alliées tentent contre les forts de la mer un inutile effort. Ce premier bombardement est impuissant. Nous sommes obligés de reprendre nos travaux pour réparer nos ouvrages, pour nous rapprocher de la place et pour continuer le siège.

Quelques renforts nous arrivent, entre autres notre 5^e division d'infanterie et une partie de notre cavalerie. Mais les Russes reçoivent trois divisions de leur 4^e corps. Le 25 octobre, ils prennent l'offensive vers Balaklava ; ils enlèvent quelques redoutes occupées par les Turcs devant la droite du corps d'observation ; bientôt ils sont contenus et repoussés.

Cette affaire eût été peu importante, si la cavalerie légère anglaise, par suite d'ordres mal compris ou mal interprétés, n'avait pas fait une charge malheureuse qui lui coûte la moitié de son effectif.

Au commencement de novembre, les alliés comptent environ 70,000 hommes. Mais les Russes en ont 90,000. Voulant mettre à profit leur supériorité numérique, ils tentent une attaque vigoureuse sur la droite du corps de siège et nous livrent la bataille d'Inkermann.

L'armée anglaise, comme nous l'avons dit, était campée à la droite ; une partie faisait face à la ville ; une autre partie faisait face au nord ; et l'aile droite se repliait ensuite de manière à rejoindre, vers la redoute Canrobert, la gauche du corps d'observation du général Bosquet.

Les Russes veulent utiliser leur supériorité et prévenir l'assaut que les alliés préparaient contre Sébastopol. Ils forment trois attaques : une attaque secondaire partira de la place et sera dirigée contre la gauche des lignes françaises, vers la baie de Strelezka ; une démonstration sera faite dans la plaine de Balaklava par la division Liprandi ; enfin, une attaque principale aura lieu contre l'armée anglaise vers le ravin du Carénage.

De ce côté, les Anglais étaient établis sur les hauteurs, mais à une certaine distance du fond de la baie et de la

Tchernaiïa; ils n'avaient pas pu s'en rapprocher complètement à cause du feu des Russes et de la faiblesse de leurs effectifs. Ils étaient donc campés sur le plateau face au nord et ayant devant eux un vaste terrain couvert de broussailles par lequel pouvait s'approcher l'ennemi.

Le 26 octobre, une reconnaissance russe qui s'était présentée de ce côté avait été facilement repoussée. Les Anglais avaient pris confiance; ils se gardaient mal et s'étaient contentés d'élever devant eux une faible ligne de retranchements à peine ébauchés et trois redoutes non armées. — Ajoutons qu'un ravin, celui du Carénage, venait déboucher vers le milieu de leurs campements.

Les Russes forment deux colonnes : la première, sous les ordres du général Soïmonoff, est forte de 28 bataillons et d'environ 20,000 hommes; elle doit sortir de la place même et suivre la berge occidentale du ravin du Carénage, de manière à venir se déployer entre ce ravin et celui de Karabelnaïa. La seconde, sous les ordres du général Pauloff, comprend 20 bataillons et 13,500 hommes; elle doit descendre du plateau de Mackensie, franchir la Tchernaiïa et venir se déployer entre le ravin du Carénage et les escarpements qui dominent la rive gauche de la rivière.

Le mouvement de la première colonne commence à cinq heures du matin par une pluie fine et un brouillard épais qui empêchent les sentinelles anglaises de rien entendre. Mais, par un malentendu difficile à expliquer, cette première colonne passe à l'est du ravin au lieu de rester à l'ouest, et vers sept heures les deux colonnes viennent se réunir et s'accumuler sur la tête du mont Sapoun, dans un espace rétréci qui présente à peine un front d'un kilomètre.

Néanmoins les avant-postes anglais sont surpris et repoussés. Bientôt, 38 pièces mises en batterie par les Russes à la butte des Cosaques balayent le camp de nos alliés. Leurs divisions prennent les armes à la hâte; elles se forment en bataille et elles repoussent vigoureusement les premières colonnes ennemies; mais celles-ci reçoivent des renforts; 30,000 Russes luttent contre 13,000 Anglais; malgré la

solidité de ces derniers, ils allaient être écrasés, lorsque vers dix heures, les troupes françaises accourent à leur secours. Le général Bosquet a bien vite reconnu que l'attaque de la Tchernaiïa étaient une simple démonstration ; il s'est empressé de porter vers sa gauche d'abord la brigade Bourbaki et ensuite la brigade d'Autemarre. Au moment décisif, quand les Anglais vont être écrasés, quand les Russes font leur plus grand effort, les troupes françaises arrivent au pas de course : d'abord deux bataillons, suivis plus tard d'une brigade entière. On se jette sur les Russes avec impétuosité ; après une lutte acharnée, ceux-ci reculent et sont obligés de se mettre en retraite.

Ils ont perdu 9,000 hommes et peut-être davantage. Les Anglais en perdent 2,700 ; les Français, 1800 ; pour ces derniers, ils les perdent non seulement sur le champ de bataille d'Inkermann, mais encore devant la sortie de la ville. Au début, cette sortie a eu quelques succès ; elle a encloué plusieurs de nos pièces ; mais bientôt elle a été rejetée dans la ville ; malheureusement une de nos brigades s'engage trop à la poursuite ; elle tombe sous le canon de la place ; elle perd beaucoup de monde, et entre autres son chef, le général de Lourmel.

Les pertes des Russes sont dues en grande partie à leur accumulation sur un terrain rétréci. Leur insuccès provient de l'erreur du général Soïmonoff, de la solidité des troupes anglaises, de la faiblesse de la démonstration sur la Tchernaiïa, et surtout de l'arrivée si opportune des troupes françaises.

IV.

Après la bataille d'Inkermann, on renonce à l'idée d'enlever Sébastopol par un assaut prochain ; on se résout à continuer les travaux méthodiques du siège et à passer l'hiver en Crimée.

La mauvaise saison arrivait à grands pas. Le 14 novembre, un ouragan furieux vient fondre sur le pays ; un grand nombre de navires sont jetés à la côte ; les camps sont bou-

leversés ; les tranchées remplies d'eau. Bientôt la neige, le vent et le froid infligent aux troupes de rudes souffrances. Les Français, plus industriels que leurs alliés, résistent mieux aux fatigues et aux maladies. Ils les relèvent sur plusieurs points de leurs lignes, et ils leur prêtent partout le meilleur concours.

Les travaux du siège continuent, mais avec lenteur ; ils sont contrariés par la température, par la nature du sol sur lequel on chemine et qui est presque partout affleuré par le roc, enfin par la résistance et les travaux des Russes. Ceux-ci, dirigés par le général Totleben, complètent d'abord les ouvrages de la place ; ils en sortent ensuite pour marcher au-devant de nous ; ils creusent des embuscades de tirailleurs, qu'ils relient les unes aux autres, et avec lesquelles ils forment des lignes de contre-approche. Nous leur opposons des francs-tireurs et des éclaireurs volontaires ; nos ingénieurs et nos soldats montrent un grand courage et un grand zèle ; mais les Russes sont protégés par une artillerie supérieure, et nous ne pouvons pas faire de progrès sérieux.

Cependant, quand nous sommes plus rapprochés de la place, nous commençons une guerre de mines qui nous permet, au milieu de grandes difficultés, de faire encore quelques pas en avant.

Les renforts et les approvisionnements arrivent d'une manière à peu près régulière. Vers la fin de janvier, l'armée française compte 75,000 hommes, qui sont organisés en 2 corps de chacun 4 divisions, avec un corps de réserve. Mais l'armée anglaise est réduite à 27,000 hommes, dont la moitié seulement est disponible. Les Turcs occupent Eupatoria avec 20,000 hommes, et ils repoussent avec succès, au mois de février, une attaque tentée par 30,000 Russes.

Le 2 mars, l'empereur Nicolas meurt après une courte maladie. Mais au premier moment cet événement ne change rien à la conduite de la guerre.

Le 9 avril, les alliés, qui sont parvenus à mettre en batterie environ 500 bouches à feu, les démasquent tout à coup

et commencent à bombarder la place. Bientôt ils s'aperçoivent que, placés dans de meilleures conditions qu'au premier bombardement, ils ne peuvent pas encore prendre la supériorité sur l'artillerie de la défense, éteindre son feu et préparer convenablement l'assaut. Pour la seconde fois, ils sont obligés de remettre cette opération décisive, d'exécuter de nouveaux travaux et d'attendre de nouveaux renforts.

Mais ils vont dorénavant changer la direction de leurs attaques. Le général Niel a signalé Malakoff comme la clef de la place. C'est donc de ce côté que nous allons concentrer tous nos efforts.

En même temps, pour utiliser les flottes et pour enlever aux Russes un de leurs points d'approvisionnement, on décide une expédition contre Kertch. Une flottille est formée, des troupes sont embarquées et l'expédition de mer en route, lorsqu'une dépêche venant de Paris en ordonne l'abandon, au grand mécontentement des Anglais.

L'empereur Napoléon III, en effet, a établi un nouveau plan d'opérations dirigé surtout contre l'armée russe de secours. Il veut la faire attaquer de plusieurs points à la fois, en profitant de la possession de la mer. Mais les généraux des armées alliées ne peuvent pas se mettre d'accord. C'est alors que le général Canrobert est, sur sa demande, remplacé à la tête de l'armée par le général Pélissier, et reprend avec une abnégation et une dignité bien rares le commandement de son ancienne division.

Le nouveau général en chef revient à la continuation du siège ; il renonce à manœuvrer au dehors, ne connaissant ni le pays dont on n'a aucune carte, ni les forces de l'ennemi, qui sont très probablement supérieures à celles des alliés. Il ne veut rien donner à l'inconnu, et il prescrit de reprendre tous les travaux, particulièrement dans la direction de Malakoff.

En même temps il fait exécuter l'expédition de Kertch. Et pour donner à l'armée de l'espace et des ressources, il fait occuper la ligne de la Tchernaiâ, à droite par la division turque, au centre par un corps piémontais fort de 15,000

hommes que la Sardaigne a mis récemment à la disposition des puissances occidentales, et enfin à gauche par deux divisions françaises d'infanterie et par la cavalerie.

Cependant les Russes, en voyant nos travaux menacer Malakoff, sont sortis de la place et sont venus élever en avant, et à une certaine distance de l'enceinte, les Ouvrages Blancs et l'ouvrage du Mamelon Vert, les premiers sur le mont Sapoun et le second entre les deux ravins du Carénage et de Karabelnaïa. Le général en chef ordonne de les enlever. Le 7 juin, l'opération est exécutée par le 2^e corps sous les ordres du général Bosquet, avec autant d'habileté que de vigueur. Encouragé par ce succès, on veut le compléter le 18, en enlevant Malakoff lui-même. Mais ici nous éprouvons un échec. Nos divisions sont rejetées avec de grandes pertes. Le général Bosquet, qui connaissait bien le terrain, avait été remplacé par le général Regnaud de Saint-Jean-d'Angely ; le signal de l'attaque avait donné lieu à une méprise par suite de laquelle une division avait attaqué trop tôt, tandis qu'une autre, au contraire, se trouvait en retard ; les Russes avaient été prévenus, dit-on, et s'attendaient à l'attaque ; ces différentes causes amenèrent l'insuccès, malgré la vigueur de nos têtes de colonne, qui pénétrèrent jusque dans la ville.

Il fallut en revenir aux cheminements.

V.

Le 16 août, les Russes tentent encore une fois de faire lever le siège en attaquant sur la Tchernaiä notre corps d'observation.

La position défensive que nous occupions de ce côté avait pour abords une plaine de 12 à 1500 mètres de largeur, qui séparait les monts Fediouchine des hauteurs de Mackensie. Au pied des monts Fediouchine coulaient la Tchernaiä, obstacle secondaire guéable sur plusieurs points, et son canal de dérivation, moins large, mais qui n'était guéable nulle part. Enfin, sur la rive gauche de ces cours d'eau, se

trouvait une ligne de hauteurs qui constituait la position du corps d'observation. Les hauteurs de droite, vis-à-vis du pont de Tchorgoun, étaient occupées par les troupes piémontaises; celles de gauche, séparées des précédentes par une vallée, et appelées les monts Fediouchine, étaient occupées par les troupes françaises. Vers le centre de ces hauteurs et dans une dépression se trouvait la route de Balaclava à Mackensie, perpendiculaire au front de la position.

Sur ce terrain, le corps piémontais, fort d'environ 9,000 hommes, formait la droite de l'ordre de bataille. La gauche était formée par la division Faucheux, établie sur le plateau et à cheval sur la grande route, et par la division Camou qui occupait la partie nord des hauteurs. Derrière ces deux divisions se trouvait en réserve une brigade de la division Herbillon avec cinq batteries. L'autre brigade de la même division était en position à l'extrême gauche, auprès de la redoute Canrobert, de manière à relier le corps d'observation au corps de siège. A l'extrême droite, les Turcs gardaient le haut de la vallée. La cavalerie était placée en arrière de la droite française pour être employée suivant les circonstances. L'ensemble des troupes du corps d'observation était placé sous les ordres du général Herbillon et présentait un effectif d'environ 40,000 hommes.

Les Russes mettent en action 50,000 hommes, organisés en trois corps. Le 1^{er} corps, sous le général Read, est fort de trois divisions d'infanterie; il est placé à la droite et il doit attaquer la position française; le 2^e corps, fort également de trois divisions et commandé par le général Liprandi, doit attaquer les troupes piémontaises. Enfin, le 3^e corps sert de réserve et comprend une division d'infanterie et trois divisions de cavalerie. Cette armée descend pendant la nuit du plateau de Mackensie. Protégée par un brouillard épais, elle vient se déployer en face de nos positions. Elle se couvre d'une artillerie nombreuse, et elle entame l'action par une violente canonnade. Puis les divisions d'infanterie se portent en avant; elles repoussent nos avant-postes; elles franchissent la Tchernaiâ à gué et le canal de

dérivation sur des ponts volants jetés par les têtes de colonne ; elles commencent à gravir les pentes et à se porter vers le plateau. Mais les troupes du corps d'observation se sont formées rapidement et se jettent au-devant d'elles. La division russe de l'extrême droite est culbutée sur la Tchernaiïa, la repasse en désordre et ne revient plus à l'attaque. Les deux divisions du centre font des pertes considérables. Restées en masse sous le feu de nos tirailleurs, de nos lignes d'infanterie et de nos batteries tirant à mitraille, elles sont rejetées dans la plaine, et, vers six heures, le premier effort de l'ennemi a complètement échoué devant la position française, et a été contenu vers Tchorgoun par le corps piémontais.

Les Russes font alors avancer leur réserve ; ils reforment leurs divisions, et ils renouvellent l'attaque. Ils franchissent encore la rivière en s'emparant de la tête de pont ; ils essayent de gravir les hauteurs ; une de leurs divisions cherche même à séparer les Français des Piémontais en pénétrant dans la petite vallée qui se trouve entre eux. Mais tous leurs efforts sont inutiles. Les réserves françaises sont entrées en ligne à leur tour. Devant cette seconde attaque nos troupes montrent la même énergie et la même vigueur. Vers neuf heures, les Russes sont rejetés définitivement et commencent leur retraite vers les hauteurs de Mackensie. Ils perdent plus de 6,000 hommes, et les alliés environ 1700.

Les grandes pertes des Russes s'expliquent par la profondeur de leurs formations et par l'action de l'artillerie française, qui tirait à outrance sur les troupes sans se préoccuper de répondre à l'artillerie ennemie.

Quant à notre cavalerie, elle reste en réserve ; on aurait pu la jeter sur les troupes en retraite, mais le débouché était difficile, et l'on craignait de renouveler avec elle la malheureuse affaire de Balaclava.

La bataille de Traktir, en montrant l'impuissance de l'armée de secours, permet aux alliés de reporter tous leurs efforts vers le siège de la place. Ils ont élevé de nouvelles

batteries dont l'ensemble comprend environ 800 bouches à feu. Ils ont reçu tous leurs renforts. Ils sont arrivés par leurs cheminements à environ 30 mètres de Malakoff et à environ 50 mètres de quelques autres saillants. On se décide à donner l'assaut et l'on en fixe la date au 8 septembre. Le 5, pour le préparer, on commence contre la ville un bombardement formidable.

Les Russes, pressentant l'attaque, accumulent leurs troupes dans Sébastopol, où ils ont plus de 80,000 hommes ; ils font alors des pertes énormes comptant chaque jour plus de 1500 hommes hors de combat.

Pour l'assaut, toutes les dispositions sont bien étudiées et bien prescrites à l'avance. Le 8 septembre, à midi, après des intermittences dans le bombardement qui ont dérouté l'ennemi, nos colonnes s'élancent à l'attaque. Malakoff est emporté avec impétuosité par le général de Mac-Mahon, qui s'y établit solidement. Nous sommes repoussés sur les autres points. Mais la prise de Malakoff est décisive. A quatre heures et demie, après une lutte acharnée, les Russes se décident à battre en retraite. Ils ont perdu 13,000 hommes. Les alliés 10,000. En se retirant, les Russes font sauter leurs magasins à poudre et une partie des ouvrages de la place ; ils incendient les maisons ; ils coulent les vaisseaux qui leur restaient encore ; ils ne nous laissent que des monceaux de ruines.

C'est ainsi que se termine le siège de Sébastopol, siège à jamais mémorable par le nombre des troupes, par le prodigieux emploi de l'artillerie, par le développement des cheminements, qui s'étendaient sur une longueur de plus de vingt lieues, par l'usage des mines, par les travaux de toute espèce exécutés à la fois par l'attaque et par la défense, enfin par les assauts. Ces assauts ne sont plus ceux des ouvrages et des garnisons ordinaires ; ce sont de véritables batailles, ce sont des assauts livrés à une armée de 80,000 hommes, armée renouvelée et renforcée sans cesse, possédant des ressources immenses en artillerie et en munitions, enfin sur laquelle nous n'avions guère qu'un seul avantage,

celui des communications par mer, meilleures que les communications russes à travers les steppes.

Pendant le siège de Sébastopol, quelques événements militaires ont lieu sur d'autres théâtres.

Dans la Baltique, les flottes alliées s'emparent de Bomarsund en 1854, et bombardent Sweaborg en 1855.

Dans la mer Noire et après la prise de Sébastopol, une expédition heureuse est exécutée à Kinburn, à l'embouchure du Dniéper.

Enfin en Anatolie, les Russes, sous les ordres du général Mouravieff, s'emparent de la ville de Kars le 27 novembre 1855, après un blocus longtemps prolongé. Ils considèrent cet événement comme contre-balançant en partie la perte de Sébastopol. Ils se montrent par suite plus disposés à conclure la paix.

Celle-ci est signée à Paris, le 30 mars 1856, par les plénipotentiaires des puissances belligérantes. Glorieuse pour la France, elle est en même temps honorable et peu onéreuse pour la Russie ; elle ne doit laisser entre les deux États aucune cause de haine ni aucun motif de renouvellement d'hostilités. Aussi, en 1859, dans sa lutte avec l'Autriche et dans la campagne dont nous allons suivre bientôt le développement, le gouvernement français put s'applaudir de sa modération en voyant l'attitude prise par le gouvernement russe.

Les principaux ouvrages à consulter sur la campagne de Crimée sont : l'ouvrage du Dépôt de la guerre ; le *Journal des opérations du génie*, par le général Niel ; celui de l'artillerie ; le *Précis* du commandant Ducasse ; les *Souvenirs* du colonel Fay ; l'*Art de la guerre au XIX^e siècle*, de Rüstow ; l'ouvrage de M. Camille Rousset, etc.

CAMPAGNE D'ITALIE

1859

I.

La guerre d'Italie, comme la guerre d'Orient, est une guerre d'intervention. La France intervient en 1859 dans les affaires de la Péninsule, comme elle était intervenue en 1854 dans celles de l'empire ottoman.

La querelle était entre le Piémont et l'Autriche, se disputant l'influence politique et la direction des affaires chez les principaux États de l'Italie. Chacune des deux puissances a armé pour se tenir prête aux événements. Le Piémont a réclamé en outre le secours de la France, en invoquant les souvenirs de la guerre de Crimée et l'intérêt de sa puissante voisine, qui doit chercher à éloigner des Alpes l'influence et les armées de l'Autriche.

L'empereur Napoléon III prend sous sa protection la cause de l'Italie. Il tente d'abord d'arriver à une solution pacifique au moyen de négociations diplomatiques. Il cherchait à réunir un congrès européen, lorsque l'Autriche, brusquant le dénouement, envoie au Piémont un ultimatum menaçant, pour lui signifier de désarmer sous bref délai. Le Piémont refuse, et la guerre se trouve déclarée le 26 avril 1859.

L'armée autrichienne reçoit l'ordre de franchir le Tessin.

L'Autriche assume ainsi la responsabilité de la rupture.

On dit que, comme en 1809, ses armements dépassaient ses moyens financiers ; les lenteurs diplomatiques l'épuis-

saient, et il lui fallait ou un prompt désarmement ou la guerre. Elle prit le dernier parti, qui devait lui être fatal.

La France, fidèle à ses promesses de secours, improvise rapidement une armée et l'envoie en Italie.

La lutte va donc avoir lieu entre la France et le Piémont d'une part, et l'Autriche de l'autre.

Comparons rapidement les moyens de guerre des puissances belligérantes.

La France a une population de 40 millions d'habitants, une armée de 600,000 hommes et un budget de 1800 millions. Son armée est homogène et aguerrie par ses campagnes d'Afrique et de Crimée. Ses finances sont en bon état ; elles présentent 300 millions disponibles, et elles lui permettent, en outre, de contracter le 7 mai un emprunt de 500 millions qui est rapidement souscrit.

Le Piémont a une population de 4 millions d'habitants, une armée de 60,000 hommes et des finances régulières.

L'Autriche ne se trouve pas dans des conditions aussi favorables. Elle a une population de 36 millions d'habitants, une armée de 600,000 hommes et un budget de 900 millions. Mais son armée n'est pas homogène. Ce défaut d'homogénéité, bon en certaines circonstances et dans certaines guerres pour exciter l'émulation, devenait un danger dans la guerre d'Italie. Les Hongrois et les Italiens, et ils étaient nombreux dans l'armée autrichienne, ne pouvaient être employés qu'avec circonspection. En outre, les finances de l'Autriche étaient depuis longtemps dans un état proverbial de délabrement. Non seulement les caisses étaient vides, mais les emprunts étaient impossibles, et le gouvernement essaya en vain d'en réaliser un à la Bourse de Londres.

Quant aux autres puissances de l'Europe, elles étaient attentives aux événements qui allaient avoir lieu dans la Péninsule. Chacune d'elles prenait une attitude différente, suivant sa position ou ses sympathies.

D'abord, dans l'Italie même, si les gouvernements sont pour l'Autriche, toutes les populations sont contre elle.

En Allemagne, l'Autriche cherche à prouver aux diffé-

rents gouvernements de la Confédération germanique que la question italienne est une question fédérale. La Prusse, la Bavière et les autres États allemands sont échauffés, agités, combattus entre le désir de soutenir l'Autriche et l'incertitude des conséquences de la guerre. Ils préparent leurs contingents, et les événements décideront évidemment de leur conduite.

En Angleterre, un cabinet tory a d'abord encouragé l'empereur François-Joseph dans sa première résolution; mais bientôt il est renversé par l'opinion publique. Les sympathies du peuple anglais pour la cause italienne se combinent alors avec une certaine inquiétude et une certaine jalousie contre la France, qui conduisent l'Angleterre à une neutralité armée.

La Russie arme également et se tient prête aux événements; mais elle se souvient de la modération montrée par le gouvernement français en 1856; son attitude nous paraît favorable et semble devoir paralyser les efforts du parti de la guerre en Allemagne.

Enfin, la Suisse, dont le territoire est enveloppé par les armées belligérantes, s'apprête à défendre de son mieux sa neutralité.

Tel est l'aspect général de l'Europe au mois d'avril 1859, c'est-à-dire au moment où commence la campagne d'Italie.

Jetons un coup d'œil sur le pays qui va servir de théâtre aux opérations.

Ses limites sont nettement indiquées par la nature. Elles sont formées par les Alpes, les Apennins et l'Adriatique. C'est l'échiquier de 1796, de 1800, de 1805 et de 1809, d'une forme à peu près elliptique, long d'environ 150 lieues et large de 60. A l'ouest se trouve le réduit piémontais, formé par les places d'Alexandrie et de Casale; à l'est se trouve le réduit autrichien ou le quadrilatère, formé par les quatre places de Peschiera, Mantoue, Vérone et Legnano. Entre les deux réduits s'étend le véritable théâtre des opérations.

Les points stratégiques ou points importants de l'échi-

quier sont, pour le Piémont : Turin, sa capitale ; Gènes, son port de mer ; Alexandrie, sa place forte principale ; Valence, Casale, points de passage sur le Pô ; Novare, Mortara, Tortone, nœuds de routes importantes ; Aoste, Ivree, Suze, Exiles, Pignerolles, qui surveillent les passages des Alpes, etc.

Les points stratégiques de l'Autriche sont : Milan, capitale de la Lombardie ; Vérone, Mantoue, Venise, Pavie, Plaisance, points d'appui principaux des opérations ; Vaccariza, Crémone, points de passage sur le Pô ; Turbigo, Buffalora, points de passage sur le Tessin ; Cassano, Pizzighitone, Lodi, points de passage sur l'Adda ; Brescia, nœud des routes du Tyrol, de la Lombardie, de la Vénétie ; enfin, dans les Alpes, les cols du Stelvio, du Tonal, du Brenner, de Tarvis, de la Ponteba, etc.

Les lignes stratégiques territoriales de l'échiquier sont :

Les Alpes et les Apennins, qui entourent le théâtre d'opérations, et dont une partie appartient à l'Autriche, tandis que l'autre partie appartient aux alliés. Puis, comme cours d'eau : le Pô, qui sépare le théâtre d'opérations en deux zones, en coulant de l'ouest à l'est ; il est navigable depuis Turin et présente dans sa partie inférieure une masse d'eau considérable et une largeur qui va jusqu'à 1000 mètres ; ensuite les différents affluents du Pô, le Tessin, l'Adda, la Chièse, sur la rive gauche ; le Tanaro, la Scrivia, la Trebia, sur la rive droite ; enfin, les cours d'eau qui descendent des Alpes et qui viennent se jeter dans l'Adriatique, comme l'Adige, la Piave, l'Isonzo.

Ces différentes lignes territoriales peuvent servir aux armées belligérantes de bases d'opérations ou de lignes de défense.

Nous trouvons encore, sur le théâtre dont nous nous occupons, des lignes de manœuvres formées par les routes et par les autres voies de communication. Les principales routes sont d'abord celles qui débouchent des Alpes ; qui vers l'ouest convergent sur Turin, et qui vers l'est convergent sur Vérone. Puis les deux grandes routes parallèles au Pô, conduisant de Turin à Vérone, l'une par Milan et Brescia,

l'autre par Pavie, Crémone et Mantoue. Il faut y ajouter un grand nombre de chemins qui sillonnent le pays dans tous les sens. En outre, on trouve dans la haute Italie un système de chemins de fer allant de Venise à Suze en jetant des embranchements à droite et à gauche.

Tel est l'ensemble de l'échiquier sur lequel vont opérer les armées de l'Autriche, du Piémont et de la France, armées dont nous allons examiner la force et l'organisation.

L'armée autrichienne d'Italie se composait en temps ordinaire de trois corps, les 5^e, 7^e et 8^e. En raison de la tournure des événements, on y avait encore envoyé les 2^e et 3^e corps ; de sorte que, au moment de l'entrée en campagne, le général en chef autrichien disposait de 5 corps d'armée. En outre, deux autres corps, les 1^{er} et 9^e, étaient en marche pour rejoindre, et le 1^{er}, arrivant de la Bohême par la Bavière, était même assez rapproché de Milan. Plus tard, pendant la deuxième période des opérations, le 11^e corps entrera encore en ligne, et à Solferino l'empereur d'Autriche aura sous son commandement deux armées comprenant chacune 4 corps.

Chaque corps autrichien était composé de deux divisions ; chaque division de deux brigades ; chaque brigade comprenant 1 bataillon d'infanterie légère, 3 bataillons de ligne et 1 bataillon de grenadiers ; ce dernier était formé par la réunion des compagnies de grenadiers de chacun des bataillons de ligne (1). L'ensemble des cinq premiers corps, au

(1) *Tactique de l'infanterie autrichienne.* — Le bataillon comprend 6 compagnies à 4 pelotons.

Les compagnies réunies 2 par 2 en divisions se forment sur 3 rangs. Le 3^e rang fournit les tirailleurs et l'avant-garde.

Ils forment 3 colonnes de divisions par bataillon (analogues à 3 compagnies accolées en colonne de compagnie).

Pour les grandes unités le règlement est calqué sur le règlement prussien de 1847 (voir page 86).

Composition de la cavalerie. — La cavalerie autrichienne est formée en divisions comprenant chacune deux brigades (3 régiments dont 1 de cavalerie légère). Un seul régiment est, en outre, attaché à chaque corps d'armée.

moment du passage du Tessin, présentait 106 bataillons, 41 escadrons et 44 batteries. Les bataillons devaient être de 1250 hommes ; mais ils n'avaient pas encore atteint cet effectif ; ils étaient à 1000 hommes environ, et les escadrons à 150 chevaux, de sorte que l'armée autrichienne à la fin d'avril comptait environ 106,000 fantassins, 6,000 cavaliers et 8,000 hommes pour l'artillerie et les divers services : total, 120,000 hommes. Derrière cette armée active se trouvaient, dans les places, environ 80,000 hommes chargés de maintenir le pays. A la tête de ces forces était le général Giulay, qui était alors regardé comme un général habile ; il avait commandé en 1848 sur la côte illyrienne et s'y était fait une certaine réputation d'énergie, sans avoir eu cependant l'occasion de s'engager. Il avait été ministre de la guerre avant d'être nommé au commandement de l'armée d'Italie.

Vis-à-vis de l'armée autrichienne nous trouvons l'armée piémontaise et l'armée française.

La première est organisée en 5 divisions d'infanterie et 1 division de cavalerie. Elle est forte d'environ 60,000 hommes avec 120 bouches à feu. Elle est commandée par le roi Victor-Emmanuel, qui a fait comme divisionnaire les campagnes de 1848 et 1849. Il a auprès de lui le général La Marmora, qui commandait le contingent sarde en Crimée. Indépendamment de son armée active, le Piémont a encore 20,000 hommes dans les places, 25,000 gardes nationaux, mobilisés, et une division de volontaires sous les ordres de Garibaldi.

L'armée française qui devait opérer en Italie n'était pas organisée au moment de la déclaration de guerre. Quelques divisions seulement avaient été rapprochées des Alpes. L'organisation de cette armée est improvisée et dure un mois environ. On forme alors cinq corps, plus la garde. Chaque corps est formé de 2 ou 3 divisions d'infanterie avec 1 brigade ou 1 division de cavalerie légère et une réserve d'artillerie. Le 5^e corps doit être détaché en Toscane pour aller menacer le flanc gauche des Autrichiens et soutenir la population de l'Italie centrale. Les 4 autres corps et la garde,

dirigés vers Alexandrie, présentent environ 160 bataillons 60 escadrons et 50 batteries. En comptant les bataillons à 600 hommes et les escadrons à 150 chevaux (effectifs que l'on atteignait peu à peu par l'arrivée des réserves), on trouve pour l'armée française environ 95,000 fantassins, 9,000 cavaliers et 300 bouches à feu.

On voit que si les alliés avaient pu se concentrer immédiatement, ils auraient eu la supériorité numérique. Mais l'avantage de la concentration et de la préparation appartenait aux Autrichiens. A l'ouverture des hostilités, les 5 corps de leur armée étaient réunis sous la main du général Giulay en arrière de Pavie, dans l'angle du Pô et du Tessin, menaçant le Piémont d'une invasion prochaine, et, en outre, les 1^{er} et 9^e corps étaient en route pour rejoindre. Au même moment, l'armée sarde craignant d'être écrasée par des forces très supérieures, prenait position dans l'angle formé par le Pô et le Tanaro, en arrière d'Alexandrie, de Valence et de Casale. Turin était couvert par la ligne de la Doria-Baltea, faiblement retranchée et défendue par environ 16,000 hommes; mais l'armée piémontaise couvrait ce même point en menaçant d'une attaque de flanc toute colonne ennemie franchissant la Sesia; de plus, elle avait ruiné et inondé autant que possible le pays qui devait être envahi le premier. Néanmoins elle attendait avec impatience l'arrivée de l'armée française. Celle-ci, encore en voie de formation, commençait seulement à se mettre en marche. Au début de la campagne, tous les avantages étaient donc pour les Autrichiens. S'ils avaient montré en stratégie la même décision qu'en politique, s'ils avaient agi comme les Allemands devaient le faire plus tard en 1870, ils pouvaient écraser l'armée piémontaise avant l'arrivée de ses alliés, occuper le pays et fermer les débouchés des Alpes.

Ce fut probablement là, en effet, le premier objet de leur plan de campagne. Mais les négociations, le mauvais temps, les ordres et les contre-ordres apportés de Vienne par la télégraphie électrique vinrent entraver les combinaisons du général en chef et enlever toute vigueur à son offensive.

Quant aux alliés, la première partie de leur plan devait

avoir pour but d'assurer la concentration de leurs troupes ; l'armée piémontaise couvrait dans sa forte position d'Alexandrie le débouché des colonnes françaises, qui arrivaient d'un côté par Suze et de l'autre par Gênes. La possession de la mer nous rendit alors de grands services, non seulement en accélérant la marche de nos troupes, mais en donnant aux Autrichiens des inquiétudes pour leur flanc gauche et en les empêchant peut-être ainsi de pénétrer dans l'intérieur du Piémont. Une fois les troupes alliées concentrées, elles adopteront un plan d'opérations dont nous parlerons plus tard.

Il faut ajouter que le but général de la guerre pour l'Autriche est de maintenir son influence en Italie ; pour le Piémont, de conserver son existence et d'agrandir sa position dans la Péninsule ; pour la France, enfin, d'affaiblir une puissance rivale, de rendre l'Italie à elle-même, et surtout de continuer, comme en Crimée, à se relever de ses désastres de 1815.

II.

La réponse du Piémont à l'ultimatum autrichien arrive au quartier général de Giulai le 26 avril au soir. Les opérations pouvaient commencer le 27 au matin. Un ordre de Vienne les retarde jusqu'au 29.

Le 29, l'armée autrichienne franchit donc le Tessin sur trois points et en trois colonnes. Elle s'établit successivement derrière les lignes du Terdoppo et de l'Agogna. Mais cette marche en avant s'exécute encore avec une excessive lenteur. Le 2 mai, après quatre jours de marche, l'armée autrichienne n'a fait que 8 lieues. Il est juste de dire que le temps était mauvais, les routes dégradées et les rivières débordées.

Au même moment, l'armée piémontaise se concentrait entre Casale et Valence, fortifiant ses positions et se préparant à recevoir une attaque.

L'armée française, s'organisant en marchant, précipitait son mouvement et commençait à déboucher par Suze et par

Gênes. Par la première direction arrivait le maréchal Canrobert avec les 3^e et 4^e corps qui avaient franchi les Alpes au Mont-Cenis et au Mont-Genèvre ; par la seconde arrivait le maréchal Baraguey d'Hilliers avec les 1^{er} et 2^e corps, qui avaient été transportés par mer ; les deux corps du maréchal Baraguey d'Hilliers étaient suivis de la garde, dont l'infanterie avait été embarquée à Toulon, pendant que la cavalerie suivait la route de la Corniche. L'empereur Napoléon III se disposait à quitter Paris, mais il ne voulait rejoindre l'armée qu'après sa complète organisation.

Le 4 mai, l'armée autrichienne, après s'être présentée de front devant la position piémontaise, cherche à en menacer la droite ; elle jette, à cet effet, un pont de bateaux à Cornale sur le Pô ; le 8^e corps le franchit, occupe Voghera, Tortone et pousse des détachements vers Novi. Puis, reconnaissant que de ce côté la Bormida n'est pas plus facile à aborder que le Pô, vers le centre, le 8^e corps repasse sur la rive gauche, et toute l'armée autrichienne, se mettant en mouvement, franchit la Sesia, occupe Verceil et Novare ; ensuite, exécutant un mouvement de conversion à gauche, elle fait face au Pô et menace la gauche piémontaise. Elle tente un passage du fleuve à Frassinello et semble en même temps vouloir percer sur Turin. Mais, apprenant tout à coup l'arrivée des Français à Alexandrie et la jonction des deux armées, le général Giulay renonce à l'offensive, replie son armée derrière la Sesia et s'établit dans la Lomelline, cherchant seulement à faire vivre ses troupes aux dépens du pays et à rassembler des approvisionnements au moyen de réquisitions.

Ces diverses manœuvres, commencées le 29 avril, durent jusqu'au 20 mai, sans autres résultats pour l'armée autrichienne que des réquisitions insignifiantes, tandis qu'elles ont l'inconvénient de fatiguer les troupes et d'user leur élan.

Pendant ce temps, les armées alliées continuent leur organisation sans être sérieusement inquiétées, et elles peuvent à leur tour, vers le 20 mai, songer à prendre l'offensive.

Cependant le général autrichien veut reconnaître la position des Français sur la rive droite du Pô. Il dirige à cet effet, de Vaccariza sur Voghera, une forte reconnaissance offensive sous les ordres du comte Stadion. Les troupes employées forment 5 brigades et représentent un effectif de 25,000 hommes. Elles marchent en trois colonnes avec une réserve. La colonne principale s'avance sur la grande route, occupant successivement Casteggio et Montebello, et repoussant devant elle les postes de la cavalerie piémontaise.

La 1^{re} division du 1^{er} corps français, forte à peine en ce moment de 6,000 à 7,000 hommes, se trouvait à Voghera sous les ordres du général Forey. Averti de l'approche des Autrichiens, celui-ci prend énergiquement l'offensive. Laisant un bataillon à Voghera pour assurer sa retraite, il marche au-devant de l'ennemi. Pendant qu'il contient la colonne de droite venant de Casastima, il attaque vigoureusement les deux colonnes de gauche, qui suivaient l'une le chemin de fer, et l'autre la grande route de Tortone. C'est sur cette dernière direction qu'a lieu l'action principale. Les Autrichiens ont occupé fortement le village de Montebello, bâti en amphithéâtre sur un des derniers contreforts des Apennins et dominant complètement la route. Pendant que sur cette route s'avance la cavalerie piémontaise avec l'artillerie de la division, notre infanterie, leste et intelligente, tourne le village par les hauteurs et se jette sur les Autrichiens, qui se défendent énergiquement. Nous nous emparons successivement de toutes les maisons de Montebello et enfin du cimetière, situé près de la route, et dont les Autrichiens avaient fait leur réduit.

Vers six heures du soir, les diverses colonnes ennemies se mettent en retraite, et la victoire nous reste définitivement.

Après quelques heures de repos, la division Forey rentre à Voghera.

Déjà, dans cette première affaire on a pu remarquer les manœuvres lentes, méthodiques, circonspectes des Autrichiens, s'occupant tellement d'assurer leurs derrières et de prévoir les conséquences d'un revers, formant de leurs

troupes tant de colonnes, de subdivisions et d'échelons, qu'ils ne peuvent plus amener au feu qu'une portion relativement faible des soldats dont ils disposent. Ainsi, au combat de Montebello, sur leurs 25,000 hommes, ils en ont au moins 10,000 à 12,000 qui n'aperçoivent pas l'ennemi.

Leurs pertes dans cette affaire sont d'environ 1300 hommes, dont 300 tués, 700 blessés et 300 prisonniers. La perte des Français est d'environ 700 hommes tués ou blessés.

Dans tous les cas, les Autrichiens par leur reconnaissance offensive n'apprennent qu'une seule chose, la présence d'une division française à Voghera. Ils auraient pu l'apprendre plus facilement par les espions, et, pour en savoir davantage, il leur aurait fallu montrer plus de vigueur.

Ils se trompèrent même dans l'appréciation des résultats de leur reconnaissance. L'énergique résistance du général Forey à Montebello et la présence d'un régiment d'une autre division firent croire au général comte Stadion que les forces auxquelles il avait eu affaire étaient considérables. Il évaluait à 40,000 hommes le nombre des troupes qu'il avait rencontrées en avant de Voghera. Cette erreur devait, comme nous le verrons plus tard, favoriser la manœuvre de l'Empereur sur Verceil, Novare et Turbigo.

Mais ici se termine l'offensive des Autrichiens et la première période de la campagne. Les armées alliées sont maintenant réunies. Le combat de Montebello vient de leur donner confiance. Elles vont à leur tour prendre l'offensive et chercher à s'emparer de la Lombardie.

III.

Après le combat de Montebello, les deux armées belligérantes sont concentrées et se font face. L'armée autrichienne se trouve derrière la ligne de l'Agogna, avec son quartier général à Garlasco, sa droite vers Robbio, sa gauche vers Vaccarizza, et sur un front d'environ 16 lieues. L'armée française est groupée autour d'Alexandrie, et, pour lui faire

place, l'armée sarde, appuyant à gauche, a pris position derrière la Sesia, de Verceil à Casale.

L'empereur Napoléon III est arrivé le 14 mai, et, depuis ce moment, il cherche à connaître son armée, celle de son adversaire et le terrain qui doit servir de théâtre aux opérations.

Voyant que les Autrichiens renoncent à l'offensive, il veut la prendre à son tour et chasser Giulai de la Lombardie. Trois partis s'offrent à lui.

Le premier consiste à faire une attaque de front, en marchant directement sur le centre autrichien et dans la direction de Pavie ; mais cette attaque est rendue très difficile par la nature du terrain, par les ouvrages de fortification dont les Autrichiens se sont couverts, enfin par le débordement des rivières et l'inondation d'une partie du pays.

Le second parti à prendre consiste à faire un mouvement tournant autour de l'aile gauche autrichienne sur la rive droite du Pô et dans la direction de Stradella et de Plaisance. Mais ici l'on trouve de nouvelles difficultés. Il faut défilier par une seule route entre le fleuve et les montagnes, et en prêtant le flanc à l'armée autrichienne, qui possède des ponts sur le Pô. D'un autre côté, on peut, par ce mouvement, soulever toute l'Italie méridionale, donner la main au 5^e corps, et l'on a pour base d'opérations Gênes et la mer.

Les Autrichiens redoutent beaucoup cette manœuvre, et depuis le combat de Montebello, leur attention est particulièrement attirée de ce côté.

Le troisième parti qui se présente à l'Empereur consiste dans l'exécution d'un mouvement tournant autour de l'aile droite autrichienne, en partant de Verceil et en se dirigeant par Novare vers le haut Tessin. On trouve ici un pays plus facile, plus d'espace pour manœuvrer, un objectif plus rapproché, Milan ; mais on aventure davantage sa ligne d'opérations et l'on risque, en cas d'échec, d'être acculé au territoire neutre de la Suisse.

L'Empereur, après avoir pesé les avantages et les inconvénients de ces trois projets, se décide pour le dernier, et il

le fait précéder d'une démonstration dans la direction de Plaisance.

En effet, immédiatement après le combat de Montebello, tous les corps français s'avancent sur la rive droite du Pô. Le 1^{er} corps dépasse Voghera, et les autres s'échelonnent derrière lui. Les Autrichiens croient à une attaque sérieuse ; ils obéissent à cette feinte et se massent sur leur gauche.

L'Empereur alors replie brusquement ses différents corps les uns sur les autres, en exécutant une contre-marche. Utilisant à la fois la grande route et le chemin de fer, les 4^e, 3^e et 2^e corps avec la garde se dirigent d'Alexandrie sur Casale et ensuite sur Verceil. Le mouvement, commencé le 28, continue pendant les journées du 29, du 30 et du 31. Sur la rive droite du Pô, l'opération est couverte par le 1^{er} corps, qui reste en position le plus longtemps possible autour de Voghera et qui se replie ensuite lentement. Sur la rive gauche, elle est préparée et protégée par l'armée piémontaise, qui débouche de Verceil sur Robbio, le 30 mai, et qui y prend position aux villages de Confienza, Vinzaglio et Palestro, après en avoir repoussé les avant-postes autrichiens ; cette armée couvre ainsi les ponts de la Sesia et en même temps le flanc droit de l'armée dans sa marche sur Novare.

Le général Giulai regarde le mouvement des Piémontais comme une simple démonstration ; il continue à porter toute son attention vers sa gauche, et il se contente, vers sa droite, de donner l'ordre aux deux corps qui la composent de déboucher de Robbio pour rejeter les divisions sardes sur la rive droite de la Sesia ; mais de ces deux corps d'armée l'un est encore trop éloigné pour pouvoir prendre part à l'action, tandis que, au contraire, le 3^e corps français est arrivé à Prarolo, y a jeté un pont sur la Sesia, et se trouve ainsi en communication directe avec l'armée piémontaise. Un régiment de zouaves a déjà franchi la rivière, est campé sur la rive gauche et doit prêter à nos alliés un concours énergique.

Ajoutons que la manœuvre stratégique dont nous nous occupons est préparée par le corps léger de Garibaldi, fort

d'environ 6,000 hommes, qui s'est glissé rapidement vers le lac de Côme, a occupé Sesto-Calende, Varèse, Côme, et tient en échec quelques détachements autrichiens.

Revenons maintenant, le 31 mai, sur le terrain qui entoure Palestro.

L'armée sarde, forte de quatre divisions, occupait, avons-nous dit, les trois villages de Confienza, Vinzaglio et Palestro, où elle s'était fortifiée pendant la nuit. Elle couvrait ainsi, à une certaine distance en avant, la ville de Verceil, la route de Novare, le chemin de fer et les ponts de la Sesia. L'armée française pouvait, suivant les circonstances, continuer sa marche de flanc ou déboucher en masse dans la direction de Robbio. Le 4^e corps s'avance sur Novare ; le 2^e corps et la garde occupent Verceil ; le 3^e corps est à Prarolo ; enfin le 1^{er} est en marche de Valenza sur Casale.

Cependant les Autrichiens veulent rejeter l'armée piémontaise sur la rive droite de la Sesia. Ils emploient à cette opération deux corps d'armée : le premier part de Robbio et marche en trois colonnes de chacune une brigade, la 4^e brigade formant la réserve ; le second corps prend position à Mortara, de manière à soutenir le premier, mais il est évident qu'en raison de l'éloignement ce soutien ne peut être efficace. Des trois colonnes d'attaque, la première marche sur Confienza, la deuxième marche sur Palestro par la grande route, la troisième remonte vers la rive droite de la Sesia et doit attaquer le village de Palestro par la droite.

La colonne du centre a d'abord quelques succès ; mais elle est ensuite repoussée. La colonne de droite échoue également dans son attaque. Enfin la colonne de gauche est plus malheureuse encore : elle s'avance à travers un pays coupé et couvert, franchit plusieurs cours d'eau et un canal ; elle repousse les avant-postes piémontais ; mais, bientôt arrêtée de front par les troupes sardes, elle se voit prise à revers par le régiment de zouaves dont nous avons parlé, qui campait sur les bords de la Sesia, masqué par les accidents du terrain, et qui débouche avec vigueur et à

propos. Les Autrichiens sont accablés; ils perdent beaucoup d'hommes, tués à la baïonnette par les zouaves ou noyés dans le canal. Ils perdent de plus 7 pièces de canon sur 8 qui marchaient avec la brigade. L'affaire de Palestro leur coûte environ 500 hommes tués, 800 blessés et 800 prisonniers.

Battus sur tous les points, ils se retirent sur Robbio et Mortara.

Le résultat de l'engagement pour l'armée alliée est d'assurer sa marche de flanc, et en même temps d'élever son moral aux dépens de celui de l'armée autrichienne.

Le lendemain 1^{er} juin l'empereur Napoléon III concentre son armée en deux masses séparées l'une de l'autre par 3 ou 4 lieues et par la petite rivière de l'Agogna. Les 1^{er}, 2^e et 4^e corps occupent Novare; le 3^e corps et les Piémontais sont à Palestro, ayant derrière eux à Verceil la garde et le quartier général. L'Empereur s'attend à une bataille; il fait reconnaître le terrain autour de lui.

Les Autrichiens eurent en effet l'idée d'attaquer l'armée française, pour l'arrêter dans sa marche offensive sur Milan. Mais ils venaient d'éprouver un échec; leurs différents corps étaient éloignés les uns des autres; en attaquant à Novare, ils prêtaient le flanc aux corps de Palestro; les chances étaient donc incertaines. Ils préférèrent se mettre en retraite et repasser le Tessin. Ils vont ainsi rallier le 1^{er} corps arrivant de la Bohême et qui débouche sur le théâtre d'opérations; une de ses divisions occupe déjà Milan, pendant que l'autre vient s'établir derrière le cours d'eau, pour en défendre le passage.

L'armée française reprend alors son mouvement en avant et aborde le Tessin sur deux points.

Le 2 juin, la division Espinasse, du 2^e corps, se présente par Trecate devant le pont de Buffalora; elle y trouve une vaste tête de pont construite avec soin, mais abandonnée; elle reconnaît que l'on a fait sauter le pont, mais d'une manière incomplète, et que le passage est encore possible.

La division Camou, des voltigeurs de la garde, se porte plus au nord et se présente devant Turbigo; elle est accom-

pagnée d'un escadron de cavalerie, de ses 2 batteries divisionnaires, de 2 batteries de réserve, d'une batterie à pied et d'un équipage de pont. Elle jette un pont sur le cours d'eau, et elle prend pied sur la rive gauche.

Le 3, les divers corps d'armée se rapprochent des points de passage; le 2^e corps franchit le Tessin à Turbigo et s'établit de l'autre côté, après un combat brillant livré à Robecchetto aux troupes du 1^{er} corps ennemi.

Au même moment, les Autrichiens reentraient en Lombardie. Leurs différents corps se trouvaient, le 3 au soir, à peu près dans les positions suivantes :

Les 1^{er} et 2^e corps à Magenta et dans les environs; les 3^e et 7^e à Abbiate-Grasso; les 5^e et 8^e vers Binasco et Bereguardo; enfin le 9^e corps était près de Pavie. Ces 7 corps de l'armée autrichienne étaient forts d'environ 160,000 hommes; mais ils étaient fatigués par des marches et des contremarches, et, de plus, un peu découragés par leur retraite.

Le 4 juin, le général Giulay comptait donner un jour de repos à ses troupes et rectifier ses positions. Le même jour, l'Empereur voulait établir l'armée alliée à cheval sur le Tessin; sur la rive gauche, le 2^e corps d'armée, qui avait passé à Turbigo avec la division Camou, devait se diriger sur Magenta et favoriser le débouché de la division Mellinet et du 3^e corps. Ces trois corps, garde, 2^e et 3^e, soutenus par l'armée piémontaise, devaient s'établir de Magenta à San-Martino, faisant face au sud, c'est-à-dire du côté par lequel on attendait l'ennemi; les 1^{er} et 4^e corps devaient s'établir d'Olengo à Trecate, faisant également face au sud et couvrant de ce côté la ligne d'opérations de l'armée et les ponts de Turbigo. En présence d'une armée intacte, cette manœuvre eût été téméraire; mais, après les succès du début et en tenant compte de la différence de moral des deux armées, elle était suffisamment justifiée.

C'est pendant l'exécution de ces divers mouvements que, le 4 juin, a lieu la bataille de Magenta.

IV.

Le terrain qui va servir de champ de bataille se présente à l'armée française de la manière suivante : elle trouve d'abord devant elle le Tessin, qui aurait pu servir de ligne de défense aux Autrichiens, mais qu'ils avaient abandonné à la nouvelle du passage de Turbigo. Au delà du Tessin se trouvait un pays bas, couvert de rizières et de broussailles ; puis l'on rencontrait le Naviglio Grande, canal large de 30 pieds, profond de 5 ou 6, très rapide et formant un excellent obstacle ; au delà du Naviglio s'étendait une vaste plaine couverte de cultures, et particulièrement de mûriers et de pampres qui gênaient à la fois la vue et les manœuvres ; cette plaine dominait la partie basse d'environ 20 ou 30 pieds et était reliée à celle-ci par des talus roides et découverts fort difficiles à gravir. A partir de Buffalora le canal était en déblai sur le plateau, et présentait un fossé que l'on ne pouvait franchir que sur les ponts.

Perpendiculairement au Tessin et au Naviglio, le champ de bataille était traversé par la grande route et par le chemin de fer de Milan ; tous deux franchissaient le Tessin sur le pont de Buffalora, qui permettait encore le passage malgré la destruction d'une de ses arches ; ils traversaient la partie basse de la vallée sur des remblais, passaient le Naviglio sur deux ponts, — le Ponte-Nuovo di Magenta et le pont du chemin de fer, — et arrivaient enfin à Magenta.

Les deux derniers ponts que nous venons d'indiquer avaient été conservés par les Autrichiens ; mais ils étaient minés et avaient été mis en état de défense, le premier au moyen des magasins de la douane et de fermes solides bâties sur les deux rives, le second au moyen d'une redoute armée d'artillerie.

Le Naviglio présentait encore deux autres points de passage : l'un à Buffalora, à 2,000 mètres vers le nord, l'autre à Ponte-Vecchio di Magenta, à 1000 mètres vers le sud ; mais ces deux ponts avaient été détruits par les Autrichiens.

Enfin, à 4,000 mètres environ vers le sud se trouvait le pont de Rebecco, qui avait une grande importance.

Au delà du Naviglio, à 2 ou 3 kilomètres vers l'est, était le village de Magenta, commandant à la fois la route et le chemin de fer, d'une construction très solide et très avantageuse pour la défense.

Tel était l'ensemble du champ de bataille, qui, indépendamment des points que nous venons de signaler, présentait encore un grand nombre de fermes et de villages.

Si nous considérons maintenant les ordres de bataille des deux armées en présence, nous remarquons que ces ordres de bataille sont fort irréguliers et se trouvent déterminés par les circonstances d'un engagement inattendu.

Dans l'armée défensive, nous trouvons une aile droite s'étendant de Buffalora vers Marcallo, face au nord, afin d'arrêter les troupes qui viennent de Turbigo; puis un centre de Buffalora à Rebecco, face à l'ouest, bordant le Naviglio et destiné à arrêter les colonnes débouchant de San-Martino; enfin une aile gauche qui comprend le gros de l'armée, à Abbiate-Grasso et au sud de ce point, faisant face vers le nord pour prendre en flanc les colonnes ennemies marchant vers Milan.

Dans l'armée offensive, le 2^e corps, soutenu par la division des voltigeurs de la garde et appuyé par l'armée piémontaise, vient se déployer entre le Naviglio et Marcallo, face au sud; ces troupes forment notre gauche. Le centre est formé par la division de grenadiers de la garde, avec les premiers renforts qui arrivent dans la journée; il attaque de front le Naviglio dans la direction de l'est, et il doit emporter Ponte-Nuevo di Magenta, le pont du chemin de fer, Buffalora et Ponte-Vecchio. Enfin, la droite fait face au sud et doit s'opposer aux attaques autrichiennes venant d'Abbiate-Grasso, de Rebecco et de Carpenzago; elle se compose d'abord de la brigade Picard, puis plus tard de la brigade Jannin, enfin successivement des autres troupes du 3^e corps.

Tels étaient les deux ordres de bataille; seulement les

proportions numériques de leurs diverses parties étaient généralement inverses. Ainsi le 2^e corps avec la division Camou comptait environ 28,000 hommes, et n'avait au début devant lui que 5,000 Autrichiens; tandis que notre centre, fort de 8,000 à 10,000 hommes, en avait devant lui 25,000. Vers le sud, la lutte commence entre des corps peu nombreux; ils se renforcent de part et d'autre, mais dans des proportions plus égales.

Suivons maintenant les différentes phases de l'engagement.

Les Autrichiens étaient au repos, lorsque le 2^e corps français débouchant de Robecchetto paraît vouloir se diriger sur Buffalora et Magenta. Les tirailleurs s'engagent et l'artillerie commence à se faire entendre.

Les grenadiers de la garde, croyant le moment venu, s'élancent du pont de Buffalora en trois colonnes sur la redoute du chemin de fer, sur le Ponte-Nuevo di Magenta et sur Buffalora. Malgré la supériorité numérique des Autrichiens, les grenadiers s'emparent de ces divers points avec un élan remarquable; ils s'y établissent et ils commencent même à déboucher sur la rive gauche.

Mais le général de Mac-Mahon a fait observer de loin la plaine de Magenta. On y a aperçu de grandes masses ennemies. Craignant de s'engager contre des forces trop supérieures, il suspend ses attaques, et, de 1 heure à 4 heures, il s'occupe de réunir les trois divisions dont il dispose pour les avoir bien sous la main.

La division de grenadiers est alors obligée de lutter seule contre deux corps autrichiens; elle est rejetée derrière le Naviglio, mais elle s'y maintient par des efforts héroïques.

Cependant quelques troupes commencent à arriver à son secours. La brigade Picard, du 3^e corps, débouche la première vers 2 heures et vient occuper Ponte-Vecchio di Magenta, afin de couvrir notre droite. Elle s'engage vigoureusement avec les têtes des colonnes ennemies venant d'Abbate-Grasso et débouchant de Robecco et de Carpen-

zago. Elle prend, perd et reprend plusieurs fois le village. La division Vinoy, du 4^e corps, arrive à son tour vers 4 heures et demie. Elle soutient vers le sud la brigade Picard et vers l'est la division de grenadiers.

Plus tard, les 3^e et 4^e corps déboucheront successivement et prendront part au combat.

La lutte continue ainsi avec acharnement. Nous nous maintenons sur le Naviglio. Nous couvrons bien notre droite. Toutes les attaques des Autrichiens sont contenues, mais rien n'est encore décidé.

Heureusement, vers 4 heures, le général de Mac-Mahon a réuni ses trois divisions. Il reprend son mouvement offensif. La division La Motterouge enlève Cascina-Nova et se relie aux grenadiers dans Buffalora. La division Espinasse emporte Marcallo. Puis les deux divisions convergent sur Magenta, qu'elles enlèvent avec le concours de quelques-unes des troupes de notre centre.

La droite autrichienne est battue et se retire sur Corbetta. La gauche à Ponte-Vecchio, continue plus longtemps la lutte, mais finit également par se mettre en retraite. Le centre est écrasé par une batterie de 40 bouches à feu qui s'établit sur le terre-plein du chemin de fer. La victoire nous est définitivement acquise. Nos pertes sont d'environ 650 tués, 3,000 blessés et 650 disparus. Celles des Autrichiens sont de 1350 tués, 4,300 blessés et 4,500 disparus.

Les deux généraux opposés disposaient de forces à peu près égales, environ 150,000 hommes de chaque côté. Mais, comme ils ne s'attendaient ni l'un ni l'autre à une bataille pour la journée du 4, ils ne purent engager qu'une partie seulement de leurs troupes. On a calculé que nous avions mis en ligne sept divisions, et les Autrichiens le même nombre; mais, comme les divisions autrichiennes étaient plus fortes que les divisions françaises, on a pu dire qu'à Magenta 50,000 Français avaient combattu contre 60,000 Autrichiens.

Le lendemain, le général Giulaiy avait l'intention de recommencer l'engagement. L'Empereur s'y attendait. Les

deux armées se concentrent. Mais le général autrichien apprend que son aile droite, qui s'est retirée dans la direction de Milan, est trop éloignée pour pouvoir être rappelée sur le champ de bataille, que de plus elle est affaiblie et découragée par les pertes nombreuses qu'elle a subies, enfin qu'elle n'est pas en état de combattre immédiatement; il renonce alors à l'offensive et se met en retraite. Il prend la résolution d'abandonner la Lombardie et de rallier derrière le Mincio les renforts qui lui arrivent d'Allemagne. L'armée française ne le poursuit pas immédiatement; elle se dirige sur Milan, où elle arrive le 7 et où les souverains alliés font leur entrée le lendemain.

V.

L'empereur Napoléon III, entré à Milan, adresse aux Italiens une proclamation pour les appeler aux armes et à la liberté. « L'armée française, dit-il, vient délivrer l'Italie; « elle combattrà l'ennemi et maintiendra l'ordre intérieur; « mais que derrière elle les Italiens s'organisent. Aujourd'hui, ajoute-t-il, soyez soldats, et demain vous serez citoyens libres d'un grand pays. »

A la même date, l'Empereur adresse une proclamation à l'armée, pour lui rappeler ce qu'elle a déjà fait et pour la préparer à de nouveaux travaux.

Revenant ensuite aux opérations militaires et voulant inquiéter la retraite des Autrichiens derrière l'Adda, l'Empereur pousse les 1^{er} et 2^e corps sur la route de Lodi.

Le 1^{er} corps livre à l'arrière-garde autrichienne le combat de Melegnano.

Les Autrichiens, après avoir évacué Milan, Pavie et Plaisance, se concentraient derrière l'Adda. Ils avaient établi une brigade à Melegnano, derrière le Lambro, pour couvrir leurs manœuvres. Cette brigade s'était barricadée dans le village et était soutenue à une petite distance en arrière par une seconde brigade du même corps. Occupant les deux parties de Melegnano qui sont séparées par le Lambro, elle

avait crénelé les maisons, barricadé les rues et fortifié le cimetière qui se trouvait en tête de ligne. De plus elle avait placé une batterie de 4 pièces qui enfilait la route.

Le 2^e corps franchit le Lambro au-dessus de Melegnano et se dirige de manière à tourner la droite des Autrichiens.

Le 1^{er} corps s'avance par la route directe et en trois colonnes : la division Bazaine forme la colonne principale sur la grande route ; la division Ladmirault forme la colonne de gauche et suit des chemins de village ; la division Forey s'avance vers la droite dans les mêmes conditions. Mais les difficultés du terrain à travers de nombreux canaux et au milieu de riches cultures, retardent beaucoup le 2^e corps, ainsi que les divisions Ladmirault et Forey. La division Bazaine se présente seule devant Melegnano. Lancée avec impétuosité, elle emporte d'un seul élan les barricades et le village ; elle repousse les Autrichiens, mais en éprouvant des pertes considérables. Peut-être, si elle se fût contentée d'amuser l'ennemi de front, elle eût donné aux autres colonnes le temps de le tourner et de le prendre au moins en partie. Il est juste d'ajouter que la journée s'avancait et que la nuit eût favorisé la retraite des Autrichiens. Ceux-ci perdent 1 pièce d'artillerie, environ 100 hommes tués, 250 blessés et 1200 disparus. Nous perdons un millier d'hommes tués ou blessés, dont 800 pour la seule division Bazaine.

Ce combat acharné, en prouvant de nouveau la vigueur de nos troupes, exerce une nouvelle influence sur le moral des deux armées et détermine définitivement les Autrichiens à abandonner toute position sur le flanc de l'armée française pour se retirer vers le quadrilatère.

En effet, à la suite du combat de Melegnano, le général Giulay, considérant la situation de son armée, les dispositions hostiles des habitants et la marche du 5^e corps français sur ses derrières, replie lentement ses troupes de l'Adda sur l'Oglio, puis de l'Oglio sur la Chièse. Dans la dernière partie de cette retraite, il marche vers le nord-est, sur Monte-

chiaro, parce que l'armée qu'il commande doit former la droite de la masse de troupes que l'Autriche rassemble dans le quadrilatère.

L'armée française s'avance lentement à la suite des Autrichiens. Elle éprouve des difficultés pour vivre, à cause de l'interruption des voies de communication; de plus, elle s'attend chaque jour à une nouvelle bataille; c'est pourquoi elle marche très concentrée, pour ainsi dire sur une seule colonne, suivant la route de Milan à Brescia par Cassano; l'armée piémontaise forme une colonne particulière vers la gauche, et les volontaires de Garibaldi éclairent le terrain vers le pied des montagnes.

Le 18, enfin, nous arrivons à Brescia, ayant mis seize jours pour franchir la distance de 32 lieues qui sépare cette ville du champ de bataille de Magenta.

L'armée autrichienne, déjà considérablement renforcée, a pris position au sud du lac de Garde, sur les hauteurs entre Lonato et Castiglione; elle semble un moment vouloir prendre l'offensive ou tout au moins tenir ferme; mais bientôt, renonçant à ce projet, elle repasse le Mincio le 20 juin et s'établit dans le quadrilatère, avec son quartier général à Villafranca.

L'armée française se déploie au sud de Brescia, sur une ligne allant de Santa Eufemia à Bagnolo.

Cependant le 5^e corps a été envoyé en Toscane au commencement de la guerre, comme nous l'avons dit précédemment. Il comprend deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie. Mais l'une de ses divisions suit l'armée principale jusqu'à la bataille de Magenta. Puis elle va occuper Plaisance, de manière à rallier son corps d'armée. Celui-ci se rapproche alors du théâtre des opérations décisives. Il s'est renforcé en Toscane de l'armée du pays, qui lui a fourni une division de 11,000 à 12,000 hommes sous le commandement du général Ulloa. Il compte environ 30,000 hommes, et il paraît vouloir franchir le Pô et déboucher dans les environs de Mantoue, ce qui donne certaines inquiétudes à l'état-major autrichien.

Le moment critique de la campagne approchait. Jusqu'alors les succès ou les revers des armées belligérantes n'avaient pas été décisifs. Chacune d'elles, en prévision de nouveaux événements plus importants, appelait à elle ses renforts.

L'armée alliée comptait environ 100,000 Français et 40,000 Italiens formant 4 corps, la garde et l'armée piémontaise. Il faut maintenant y joindre le 5^e corps, qui portait l'effectif des forces alliées à 170,000 hommes avec environ 450 bouches à feu.

L'empereur d'Autriche avait rejoint ses troupes et en avait pris le commandement. Il avait fait venir d'Allemagne tous les corps d'armée dont il pouvait disposer, et il avait organisé ses forces en deux armées, comprenant chacune 4 corps avec une division de cavalerie de réserve et avec une force de 90,000 hommes; ces deux armées étaient commandées par les généraux Schlick et Wimpffen; elles présentaient un effectif d'environ 180,000 hommes, avec 800 bouches à feu.

Les Autrichiens avaient ainsi une grande supériorité d'artillerie. De plus, leurs deux armées étaient bien concentrées, tandis que dans l'armée alliée le 5^e corps était séparé du gros. Cependant, le jour de la bataille, sa présence et ses démonstrations retinrent à Mantoue le 2^e corps autrichien, et, par suite, à Solférino nous trouverons tout à l'heure en présence 160,000 Autrichiens et 140,000 Français et Piémontais.

De part et d'autre, le 20 juin, on se dispose à reprendre l'offensive.

Le 21 et le 22, les alliés se portent en avant. Le 23 au soir, les Piémontais sont à Lonato, le 1^{er} corps à Esenta, le 2^e à Castiglione, le 4^e à Carpenedolo, le 3^e à Mezzane, couvrant le flanc droit; la garde formant la réserve, à Montechiaro. Le front d'opérations de l'armée est d'environ 14 kilomètres, et sa disposition générale présente une formation en échelons, l'aile gauche en avant, de manière à pouvoir facilement faire face à l'est et au sud. Le lendemain 24, la marche devait continuer : l'armée piémontaise,

partant de Lonato, devait, en deux colonnes, se diriger sur Pozzolengo ; le 1^{er} corps devait former également deux colonnes et marcher d'Esenta sur Solférino ; le 2^e devait partir de Castiglione et marcher d'abord sur la route de Mantoue, ensuite à gauche vers Cavriana ; le 4^e, partant de Carpenedolo, devait arriver à Guidizzolo ; le 3^e corps, partant de Mezzane, devait se diriger sur Medole en faisant un détour au sud pour éviter l'encombrement ; enfin, la garde, partant de Montechiaro, devait suivre le 2^e corps. L'armée alliée devait ainsi dans la journée du 24 exécuter une marche stratégique de 16 kilomètres de longueur environ, et sur un front de 14 kilomètres.

Au même moment, les Autrichiens avaient également pris l'offensive. Le 23 juin, ils avaient franchi le Mincio sur les ponts fixes du cours d'eau et sur 3 ponts militaires jetés à cet effet. Partant d'une ligne de 8 lieues qui s'étendait de Peschiera à Goïto, ils étaient arrivés le soir sur une nouvelle ligne, de 4 lieues environ, allant de Pozzolengo jusqu'au delà de Guidizzolo. Le 8^e corps, sous le général Benedeck, formait la droite à Pozzolengo ; les 5^e et 1^{er} corps formaient le centre à Solférino et à Cavriana, ayant derrière eux à Volta le 7^e corps qui représentait la réserve ; la gauche comprenait l'armée du général Wimpffen, dont les deux premiers corps devaient se déployer à droite et à gauche de Guidizzolo, tandis que le troisième serait en réserve sur la route de Mantoue, et que le quatrième sortirait de cette place pour menacer la droite des alliés. Le lendemain 24, l'armée autrichienne devait continuer sa marche en avant et se porter sur la Chièse, sur un front de 15 à 16 kilomètres et par une marche de 3 à 4 lieues de longueur.

Les deux armées vont ainsi marcher à la rencontre l'une de l'autre.

Le 24 juin, vers 3 heures du matin, l'armée française commence son mouvement. L'armée autrichienne était encore dans ses bivouacs et ne devait se mettre en marche que vers 9 heures à cause du retard de ses distributions.

Les avant-gardes françaises rencontrent les avant-postes autrichiens, et alors s'engage la bataille de Solférino.

VI.

Le champ de bataille de Solférino se décompose en deux parties : au nord, une partie montagneuse formant la séparation entre le lac de Garde et la Chièse et présentant un point culminant à la tour de Solférino, la Spia d'Italia ; au midi une vaste plaine traversée diagonalement par la route de Brescia à Mantoue.

En débouchant de la Chièse, l'armée française trouvait ainsi, devant sa gauche, des pentes escarpées et un terrain difficile ; devant son centre et sa droite, une plaine horizontale, propre aux manœuvres, mais cependant couverte de cultures.

L'armée autrichienne occupait fortement le terrain accidenté avec son centre et sa droite, tandis que sa gauche, forte d'environ 80,000 hommes, était échelonnée dans la plaine sur la route de Mantoue.

L'avantage du terrain était pour l'ennemi, qui avait encore pour lui de le connaître depuis longtemps comme théâtre de ses grandes manœuvres annuelles.

L'ordre de bataille des deux armées est le même que leur ordre de marche.

Elles ne s'attendaient ni l'une ni l'autre à une rencontre aussi prochaine ; elles y comptaient tout au plus pour le lendemain ; chaque colonne doit, par suite, s'engager avec la colonne qu'elle rencontre devant elle ; et comme les distances entre les colonnes étaient peu considérables, leur déploiement suffit pour former une ligne de bataille à peu près continue. Cependant, au commencement de la journée, l'ordre de bataille français présente à son centre, entre les 1^{er} et 2^e corps, une lacune dont heureusement l'ennemi ne profite pas.

On peut décomposer la bataille de Solférino en trois engagements particuliers livrés par la gauche, le centre et la droite; nous allons les indiquer successivement.

A la gauche, l'armée piémontaise part de Lonato en deux colonnes : l'une, forte de deux divisions, suit à peu près la ligne du chemin de fer et aboutit vers San-Martino; l'autre, forte également de deux divisions, passe par Castel-Venzago et débouche sur la Madona-della-Scopetta.

Les deux colonnes rencontrent devant elles le 8^e corps autrichien fortement établi sur les hauteurs en avant de Pozzolengo. Un combat violent s'engage. Les Piémontais devaient avoir la supériorité numérique, mais ils n'avaient pris que des dispositions de marche; leurs troupes étaient échelonnées les unes derrière les autres à de grandes distances, leurs deux colonnes étaient séparées par de grands intervalles, de sorte qu'ils ne font que des efforts successifs et partiels. Ils perdent beaucoup de monde et ne réussissent pas. Le 8^e corps autrichien se maintient toute la journée et n'abandonne le terrain qu'à la nouvelle des échecs éprouvés sur les autres parties du champ de bataille.

Au centre, nous trouvons en présence, d'un côté les 1^{er} et 2^e corps français avec la garde; de l'autre les 1^{er}, 5^e et 7^e corps autrichiens; trois corps contre trois corps, en remarquant toutefois que le 2^e corps français doit porter d'abord ses efforts vers la droite et repousser l'attaque de la 1^{re} armée autrichienne avant d'agir au centre.

Le 1^{er} corps français part d'Esenta en deux colonnes : l'une, formée des deux divisions Ladmirault et Bazaine, passe par Barche et vient déboucher sur la croupe qui se trouve au nord de Solférino vers le cimetière; l'autre, formée de la division Forey, passe par le Grole et suit la croupe du sud, toutes deux convergeant sur le point culminant marqué par la tour. Les deux colonnes refoulent les avant-postes autrichiens, occupent les abords de la position, mais viennent échouer devant le village, formidablement retranché et vigoureusement défendu.

Heureusement, la garde, partie de Montechiaro vers six

heures, arrive derrière le 1^{er} corps. La division Camou se déploie derrière la division Forey. Habilement soutenues par l'artillerie, les deux divisions réunies enlèvent le village de Solférino, et toutes les troupes du 1^{er} corps et de la garde marchent vers le monte Fontana et vers Cavriana. Elles emportent ces deux points, secondées par le 2^e corps.

Celui-ci est parti de Castiglione et a rencontré l'ennemi à la Casa-Morino. Il s'est déployé perpendiculairement à la grande route, trois brigades formant la ligne de bataille et la 4^e servant de réserve. Presque toute l'artillerie est réunie sous les ordres du général Auger et forme une grande batterie qui balaye un vaste terrain découvert en avant du corps d'armée. Le 2^e corps se maintient ainsi contre toutes les troupes autrichiennes qui se présentent et qui appartiennent à la première armée. Pendant un certain temps il laisse un vide sur sa gauche entre lui et le 1^{er} corps. Un régiment de hussards autrichiens, vigoureusement et habilement conduit, profite de cet intervalle pour pénétrer dans notre ordre de bataille; mais, comme il n'est pas soutenu, il produit peu d'effet et est facilement repoussé. Bientôt des renforts arrivent : les deux divisions de cavalerie Partouneaux et Desvaux viennent établir la liaison entre le 2^e et le 4^e corps; ensuite, la division de cavalerie de la garde débouche par la grande route.

Le 2^e corps, laissant alors ces trois divisions de cavalerie avec la grande batterie d'artillerie en position sur la route, fait un à-gauche et marche sur San-Cassiano et Cavriana. Il y joint ses efforts à ceux du 1^{er} corps et de la garde. Il refoule avec eux le centre autrichien, et il contribue ainsi puissamment à la victoire.

Les 1^{er}, 5^e et 7^e corps ennemis, après une résistance énergique, sont obligés de battre en retraite et nous abandonnent le champ de bataille.

A la droite, nous avons deux corps français, les 4^e et 3^e, qui luttent contre trois corps autrichiens; les deux premiers de ces trois corps se déploient à droite et à gauche de Guidizzolo; le 3^e sert de réserve sur la route de Goïto;

un 4^e corps doit sortir de Mantoue et menacer notre extrême droite, comme nous l'avons indiqué précédemment.

Le 4^e corps français, parti de Carpenedolo, devait se diriger par Medole sur Guidizzolo. A sept heures, la division de Luzy, qui formait la tête de colonne, rencontre l'ennemi à Medole et emporte le village; puis, poussant au delà, elle va s'emparer de Rebecco. Les divisions Vinoy et de Failly débouchent à leur tour, se forment à la gauche de la division de Luzy et occupent, l'une Baite et l'autre la Casanova. Appuyé sur ces trois points, Rebecco, Baite et Casanova, le 4^e corps repousse toutes les attaques autrichiennes. Il se couvre sur sa gauche d'une grande batterie de 42 bouches à feu sous les ordres du général Soleille; cette batterie prend la supériorité sur l'artillerie de l'ennemi et écrase toutes ses colonnes. Le 4^e corps est relié au 2^e par les deux divisions de cavalerie Desvaux et Partouneaux, qui fournissent quelques charges heureuses. Il est couvert sur sa droite par le 3^e corps.

Celui-ci, parti de Mezzane, devait se diriger sur Medole par Aqua-Fredda et Castel-Goffredo; il rencontre l'ennemi auprès de ce dernier village, repousse ses avant-postes et vient s'établir sur la route de Ceresara sur deux directions presque perpendiculaires, c'est-à-dire qu'il y a une division et une brigade à la droite de la division de Luzy, face à l'est, et une autre division avec une autre brigade, face au sud, pour observer la direction de Mercaria. L'Empereur avait été prévenu que le 2^e corps autrichien devait déboucher de Mantoue dans cette direction, et il avait chargé spécialement le maréchal Canrobert de le surveiller.

Quoi qu'il en soit, le 4^e corps, soutenu par la moitié du 3^e, repousse toutes les attaques de la gauche autrichienne, qui est obligée de se mettre en retraite vers quatre heures.

Un grand orage qui éclate en ce moment suspend l'engagement et favorise le mouvement rétrograde de l'ennemi. Ce mouvement s'exécute du reste avec régularité, suivant les habitudes autrichiennes. Toute l'armée ennemie se retire derrière le Mincio.

Pendant la bataille, le 5^e corps français cherche à franchir le Pô à Casal-Maggiore ; il attire ainsi l'attention de l'ennemi et il rend à l'armée le service de paralyser une partie du 2^e corps autrichien qui reste en observation à Mercaria.

L'armée française couche sur le champ de bataille. Elle a perdu environ 12,000 hommes ; l'armée piémontaise, 5,500 ; l'armée autrichienne environ 22,000. Cette dernière a perdu en outre 30 canons et 3 drapeaux.

Le succès de la bataille est dû surtout à la bravoure brillante de nos soldats, à l'idée de l'empereur Napoléon de réunir les efforts des 1^{er}, 2^e corps et la garde vers le centre pour arracher aux Autrichiens la clef de leur position, c'est-à-dire la hauteur de Solferino ; enfin, il est dû au défaut d'ensemble des deux armées autrichiennes et des divers corps qui les composent.

A la suite de la bataille, les 27 et 28 juin, les Autrichiens se retirent derrière l'Adige. Les alliés se disposent à attaquer le quadrilatère. Pendant que l'armée piémontaise entoure Peschiera, l'armée française s'avance au delà du Mincio. En même temps, notre flotte, qui s'est établie dans l'Adriatique, entre en opérations et menace Venise.

Bientôt, profitant de quelques relations établies avec le quartier général autrichien, l'empereur Napoléon fait proposer un armistice. L'empereur François-Joseph, découragé par les revers successifs de son armée, s'empresse de l'accepter. Cet armistice amène la paix et termine la campagne au moment où l'on s'y attendait le moins.

VII.

L'armée alliée s'arrêtait au milieu de ses succès. Mais il faut remarquer qu'elle allait trouver devant elle de nouvelles difficultés, plus sérieuses que toutes celles qu'elle avait déjà rencontrées ; il faut remarquer en outre que la question italienne menaçait de devenir une question euro-

péenne ; il faut remarquer enfin que les véritables intérêts de la France ne demandaient pas de plus grands sacrifices. Nous avons détruit l'influence autrichienne en Italie, nous avons éloigné de nos frontières du sud-est les armées allemandes, nous avons déchiré une nouvelle page des traités de 1815, nous avons soutenu la réputation de nos armes ; bientôt, à la suite des annexions italiennes, nous devions rectifier notre frontière des Alpes et faire de ce côté notre pré carré ; c'étaient d'assez beaux résultats pour une campagne de trois mois.

Nos succès étaient dus particulièrement à la supériorité de notre armée : supériorité qui était alors reconnue et signalée par tous les écrivains étrangers et qui tenait aux causes suivantes :

D'abord notre armée était homogène ; elle présentait une identité complète de nationalité, d'esprit, de mœurs, de coutumes, de langue, d'intérêts, de sentiments, de fierté et d'orgueil national. Chez les Autrichiens, au contraire, on trouvait huit nationalités différentes, présentant à la fois diversité de races, de langues, de mœurs, d'intérêts et de sentiments.

En second lieu, l'armée française comptait beaucoup de vieux soldats endurcis aux fatigues et que les guerres d'Afrique et de Crimée avaient rompus à la marche et aux combats, tandis que l'armée autrichienne, tenue sur un pied restreint par motif d'économie, avait été obligée de recevoir des recrues dans une proportion exagérée.

En troisième lieu, l'armée française, par suite d'une guerre récente, avait non seulement plus d'expérience que l'armée autrichienne, mais elle avait aussi plus de confiance, plus d'enthousiasme et plus d'élan. Les soldats autrichiens montraient autant de bravoure que les nôtres ; mais c'était une bravoure résultant de la discipline, de la réflexion : c'était presque de la résignation. Le soldat allemand, a-t-on dit, se battait alors par devoir et par ordre, tandis que le soldat français se battait par nature et par passion.

Ces considérations, empruntées à des écrivains militaires

étrangers, doivent nous rendre moins pénibles les souvenirs de la dernière guerre et, en nous consolant du passé, nous donner confiance dans l'avenir.

Les principaux ouvrages à consulter sur la campagne de 1859 sont : la *Campagne de Napoléon III en Italie*, par le Dépôt de la guerre ; l'ouvrage de Bazancourt ; celui du colonel Lecomte ; celui de Rüstow ; celui de Vandenvelde ; les *Opérations du 3^e corps*, par le colonel Clémeur ; l'étude faite par la section historique de l'état-major prussien, etc.

GUERRE DES ÉTATS-UNIS

1861 — 1864

Les États du Nord ou fédérés ont 21 millions d'habitants, ils sont industriels, démocrates. Les États du Sud ont 10 millions d'habitants dont 3 millions et demi d'esclaves ; ils sont libres-échangistes, cultivateurs, leur institution est oligarchique. Ils demandent la conquête de Cuba et l'autorisation de transporter les esclaves dans leur territoire et même dans les États abolitionnistes. En présence de ces exigences, les démocrates qui auparavant avaient fait alliance avec le Sud, pour augmenter les libertés locales, se rallient aux gens du Nord. Il en résulte des luttes électorales, des discussions politiques. Le 6 novembre 1860, Lincoln est nommé président. Le Sud forme une confédération qui choisit Richmond comme capitale et élit Jefferson Davis comme président.

La lutte n'est pas aussi disproportionnée qu'elle le paraissait. En se battant pour le maintien de l'esclavage sur le sol même de leurs plantations, les hommes du Sud défendaient leur fortune : vaincre ou être ruinés voilà leur alternative. Les confédérés étaient habitués aux longues courses sous un soleil brûlant, c'était une race de soldats. Peu d'hommes du Nord avaient eu le goût militaire : ils étaient braves ; mais, pour vaincre, cette qualité ne suffit pas.

Le Nord ayant une grande puissance financière et maritime recrute son armée par des engagements avec prime. Le Sud fait une levée en masse, les milices locales sont habituées à tenir les esclaves en respect et à faire de longues courses en armes de part et d'autre. Il n'y a que de la cavalerie légère qui fera des courses de vingt lieues par jour pendant trois jours.

La guerre a lieu sur deux théâtres principaux : le bassin de l'Atlantique et la vallée du Mississippi. Trois opérations secondaires ont lieu dans la région des Alléghanys, la chaîne des montagnes Rocheuses et le versant du Pacifique.

1861. — Les confédérés (Johnston) prennent l'offensive le 21 juillet, partent de Richmond sur Washington, s'emparent de Manassas, Junc-

tion, battent l'armée fédérale (Mac Dowel), sur les bords du Bull's Run et atteignent le Potomac.

Lincoln montre beaucoup d'énergie, bloque les ports du Sud pour empêcher la sortie de leurs cotons et établit la conscription. A partir de ce moment jusqu'à la fin de la guerre, il appelle plus de deux millions d'hommes sous les drapeaux.

1862. Les fédéraux veulent : 1^o occuper tout le Mississipi pour couper en deux les séparatistes et les séparer de l'Ouest (d'où ils tirent leurs ressources) ; 2^o les chasser de leur capitale.

Mac Clellan embarque 120,000 hommes sur le Potomac et débarque en face de Richmond, sous les canons du fort de Monroë, à l'embouchure du James. Il prend la baie de Chesapeake pour base d'opérations.

Il s'empare de Yorktown pendant que le général sécessionniste Magruder se retire lentement sur Richmond, se dérobant habilement quand celui-ci pense le tenir.

Le général Lee donne l'ordre au général Stuart de reconnaître la position des fédéraux. Stuart part avec 1200 chevaux, traverse les lignes ennemies, détruit les magasins, capture un train, coupe le télégraphe, démolit un pont, brûle deux navires et rentre deux jours après avec des renseignements complets, un butin considérable, n'ayant perdu qu'un seul homme. Le général Lee arrête son plan d'attaque en combinant son action avec celle du général Jackson, qui s'est dérobé devant son adversaire fédéral Frémont, et est parvenu à Gordonsville, sur les derrières de Mac Clellan.

Mac Clellan soutient une bataille de sept jours dite de Chickahominy ou de Cold Harbor et est rejeté sur le cours inférieur du James River ; il perd 15,000 hommes mais il isole encore Richmond de la mer. Cependant il abandonne la route directe de Richmond à Washington. Lee profitant de la situation s'est en effet porté sur Washington, a gagné une seconde bataille à Bull's-Run, occupé Frédéricksburg et franchi le Potomac supérieur pour prendre Washington à revers. Il essaye d'insurger le Maryland.

Mac Clellan arrête les confédérés par la victoire de South Mountain (14 septembre) et les trois journées d'Antietam (16, 17, 18 septembre). Lee se retire sur la rivière James.

Mac Clellan, ayant une liberté de langage suspecte, est destitué.

Son successeur Burnside prend l'offensive et échoue à Frédéricksburg.

L'exportation du coton est suspendue, le commerce européen est arrêté, mais l'esclavage n'existe plus (janvier 1862).

1863. — Les fédéraux portent leurs efforts sur Port-Hudson et Wicksburg situées sur le Mississipi, d'où les confédérés tirent leurs ressources de l'Ouest (Arkansas et Texas). Grant intercepte le passage

entre les deux villes, bloque Wicksburg (18 mai-30 juillet), où il prend 30,000 hommes ; Port-Hudson se rend quelque temps après ; il chasse ensuite les confédérés de la Nouvelle-Orléans.

Lee franchit de nouveau le Potomac, menace Washington, mais il est battu (par Meade) à Gettysburg (2-3 juillet), après deux jours de combat et des pertes énormes, et se retire dans le Sud-Ouest.

1864. — Les confédérés ne possèdent plus aucun point dans la vallée du Mississippi, ils ont perdu les cours de l'Ohio et du Potomac, la mer est bloquée.

Lincoln veut en finir : il ordonne une marche concentrique sur Richbourg, l'armée du Potomac va du nord au sud ; malgré Lee, elle joint l'armée du James, qui, maîtresse de l'embouchure et des deux rives du fleuve, le remonte. Shéridan refoule les esclaves du sud au nord, deux fois vainqueur, dans la vallée de la Shenandoah.

Sherman part de la Géorgie (100,000 hommes), marche vers l'est ; il repousse Johnston (45,000 hommes), près d'Atlanta, au milieu des rochers, dans une position formidable. Deux attaques directes échouent. Il couvre alors son front de retranchements et les prolonge peu à peu vers la gauche qu'il garnit des troupes placées la veille à l'aile droite, il finit ainsi par tourner le flanc droit ennemi sans combat et atteint le chemin de fer sans lequel Johnston ne pouvait subsister ; des vivres pour vingt jours, sur voiture, suivaient ce mouvement.

Sherman attaque bientôt son adversaire de front, il échoue avec de grandes pertes à Marietta. Depuis 72 jours, Johnston maintenait un ennemi d'une force double ; cependant il est remplacé par Hood. Celui-ci veut imiter son adversaire et se porter vers l'ouest par Décatur sur les communications de Sherman ; ce dernier a le génie de voir que le riche pays du Sud est découvert, il abandonne aussitôt sa ligne de ravitaillement par les terres et la rétablit vers la côte, emportant 1,200,000 rations ; puis, laissant 40,000 hommes face à l'ouest, il vient sur la côte, s'empare de Savannah, se fait rejoindre par la flotte et, marchant vers Richmond, il s'empare de Charleston, Wilmington, etc.

Cette heureuse manœuvre décide du sort de la guerre. Lincoln est réélu en novembre 1864 à une immense majorité, l'esclavage est aboli.

Petersburg et Richmond sont enveloppés et pris après trois jours de siège par le général Grant (1-3 avril). Lee, poursuivi, est obligé de mettre bas les armes le 9 avril. 40,000 hommes furent renvoyés dans leurs foyers après avoir promis de ne plus servir contre les États-Unis.

Il faut citer le raid du général Stoneman qui, avec 3 divisions de cavalerie (27 avril-8 mai 1863), marche sur Richmond. Une de ses brigades entre dans les ouvrages avancés de la place, répandant partout la terreur, et, se voyant la route fermée vers le Nord, il va rejoindre

l'armée du Sud après s'être maintenu onze jours en pays ennemi et avoir détruit canaux, chemins de fer, etc.

Le général Morgan, dans le Kentucky et l'Ohio, parcourt 1000 kilomètres en 24 jours en pays ennemi avec 900 hommes, prend 17 villes, et détruit pour plus de 40 millions de dollars de magasins, de matériel, de chemins de fer. Mais l'année suivante il est cerné et pris dans un raid semblable.

EXPÉDITION DE CHINE

1857 — 1860

Des traités avaient ouvert cinq ports au commerce (traité de Nankin pour les Anglais en 1842, traité de Wampoa en 1844 pour les Français).

Le meurtre de missionnaires amène en 1858 les Franco-Anglais à s'emparer de Canton, puis à marcher par le Peï-Ho sur le Nord. Effrayé, le Fils du Ciel nous accorde l'ouverture d'un plus grand nombre de ports et du fleuve Yang Tse Kiang.

Mais lorsque, en juin 1859, nos ministres se présentent à l'embouchure du Peï-Ho pour ratifier le traité, ils trouvent le fleuve défendu et barré, ils ne peuvent forcer le passage. Une expédition est nécessaire.

En 1860, 23,000 Anglais (Sir Hope Grant) et 12,000 Français (Cousin-Montauban), débarquent à l'embouchure du Peï-Ho, chassent 70,000 Chinois des forts de Sing-Ko, Tong-Ko et Takou. Ils marchent sur Pékin, refoulent les Chinois à Tong-Tchéou et à Palikao, s'emparent du Palais d'Été et entrent à Pékin où s'établissent les plénipotentiaires lord Elgin et le baron Gros.

Les Chinois mettant beaucoup de lenteur, les Anglais brûlent le Palais d'Été.

Les traités de Tien-Tsin ouvrent de nouveaux ports au commerce étranger et la Chine paye une indemnité de 120 millions.

EXPÉDITION DE COCHINCHINE (1858-1862).

En 1858, l'amiral Rigault de Genouilly s'empare de Tourane et Saïgon (Tonkin).

Aussitôt après l'expédition de Chine, recevant des renforts, le vice-amiral Charner pénètre dans la province de Saïgon pendant que le

contre-amiral Page force les passes du Cambodge et s'empare de Mytho (1861). Malgré sa résistance, l'empereur Tu-Duc signe un traité où il nous donne 20 millions, les provinces de Saïgon, Bien-Hoa, Mytho, l'île de Poulo-Condore.

Cinq ans après, les provinces de Vin-Long, Chau-Doc, Ha-Tien, à l'embouchure du Cambodge, furent ajoutées à nos possessions.

EXPÉDITION DU MEXIQUE

1862 — 1867

Le général Miramon est nommé à la présidence de la République et fait un emprunt au banquier Jecker pour soutenir la guerre civile contre l'Indien Juarez. Celui-ci, nommé en 1861 président de la République, suspend le paiement des intérêts. La France, l'Angleterre et l'Espagne s'unissent par le traité de Londres pour exiger le paiement des indemnités dues à leurs nationaux. « La plus grande entreprise du règne » devait constituer un empire au Mexique destiné à contrebalancer les États-Unis.

Un corps expéditionnaire commandé par Prim et le général de Lorencez arrive à la Vera-Cruz, 6,000 Espagnols, 3,000 Français débarquent, les Anglais tiennent la mer.

Juarez fait cerner nos troupes par des guérillas. Bientôt il fait des concessions et signe la convention de Soledad (Jurien de la Gravière, Prim, Sir Wyke). Des tiraillements ont lieu entre les alliés. Les plénipotentiaires se réunissent à Orizaba où éclate la rupture. Les Anglais et les Espagnols se retirent.

I.

Jurien de la Gravière, blâmé pour la convention de Soledad (1862), est rappelé.

Le général de Lorencez, mal renseigné par les généraux mexicains sur les forces de Juarez, s'avance avec 6,000 hommes, franchit les Cumbres au défilé d'Alculzingo après un brillant combat, mais il échoue devant Puebla et se retire à Orizaba.

II.

A la suite de cet échec, le général Forey devient commandant en chef. Avec deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie (28,000 hommes), il franchit les Cumbres (16 mars), assiège Puebla, bat l'armée de secours de Comonfort à Altixo (14 avril), et à San-Lo-

renzo (8 mai), et force le général Ortega à capituler sans conditions le 16 mai 1863.

Le 7 juin il entre à Mexico. Malheureusement, une compagnie de la légion étrangère succombe à Cameron.

Une junte de 35 membres (7 juillet 1864), offre la couronne au prince Maximilien d'Autriche, qui arrive à Miramar.

III.

Le maréchal Bazaine (35,000 hommes), aidé des contingents mexicains et autrichiens (20,000), poursuit Juarez. Deux colonnes mobiles vont au nord-ouest sur Guadalupe, le gros des troupes marche vers Monterey où s'est réfugié Juarez par deux routes, l'une de San-Luis Monterey, l'autre de Zacatecas, marchant sur Durango. Des contre-guérillas (colonel Dupin), protègent nos communications.

Juarez battu au Cerro de Majoma, se retire sur Chichuahua.

En 1865, nous prenons sur le littoral, Mazatlan et Guaymas. Bazaine prend Porfirio Diaz à Oajaca.

Le général Brincourt occupe Chichuahua. Juarez se retire à Poso del Norte.

Mais les États-Unis réclament énergiquement la fin de l'occupation française du Mexique. Notre gouvernement résout alors d'abandonner Maximilien à lui-même, celui-ci rend le 3 octobre 1865 le fameux décret qui défère aux cours martiales tous ceux qui seraient pris les armes à la main et qui a coûté tant d'existences et tant de larmes.

IV.

Un sentiment d'indignation soulève le peuple. Avec 1866 commence la période des désastres.

Les routes menant à Monterey sont coupées par les guérillas, les Autrichiens battus le long du Rio-Bravo. (Le maréchal Bazaine avance 5 millions à la cour, qui n'a plus d'argent). Le général Castelnau est envoyé par l'Empereur pour provoquer l'abdication de Maximilien et rapatrier nos troupes en un seul détachement. A la fin de 1867 nos troupes rentrent à Vera-Cruz sans être inquiétées et s'embarquent pour la France. Maximilien a appelé Miramon, mais Juarez reprend Puebla le 2 avril, isolant Maximilien à Mexico. Celui-ci est pris à Queretaro, dont le colonel Lopez ouvre traitreusement les portes. Mexico capitule après 78 jours de siège. Le 16 juin Maximilien est fusillé à Queretaro, après avoir écrit à Juarez une superbe lettre lui demandant d'épargner ceux qui sont entraînés dans sa défaite.

GUERRE DU DANEMARK

1864

Frédéric VII, roi de Danemark, duc de Sleswig-Holstein et de Lauenbourg n'a pas d'héritier direct. Il veut imposer une constitution et une loi de succession commune à toutes les provinces.

Cette mesure amène une révolte soutenue par la Prusse (1848) qui se termine par le traité de Londres (1851), où Christian de Glücksbourg est reconnu comme héritier.

En 1863, ce dernier monte sur le trône.

Aussitôt, un autre prétendant, le duc d'Augustenbourg, réclame les duchés et ses prétentions sont soutenues par la Diète germanique qui prononce avec une grande répugnance l'exécution fédérale, envoie des troupes hanovriennes et saxonnes occuper le Holstein.

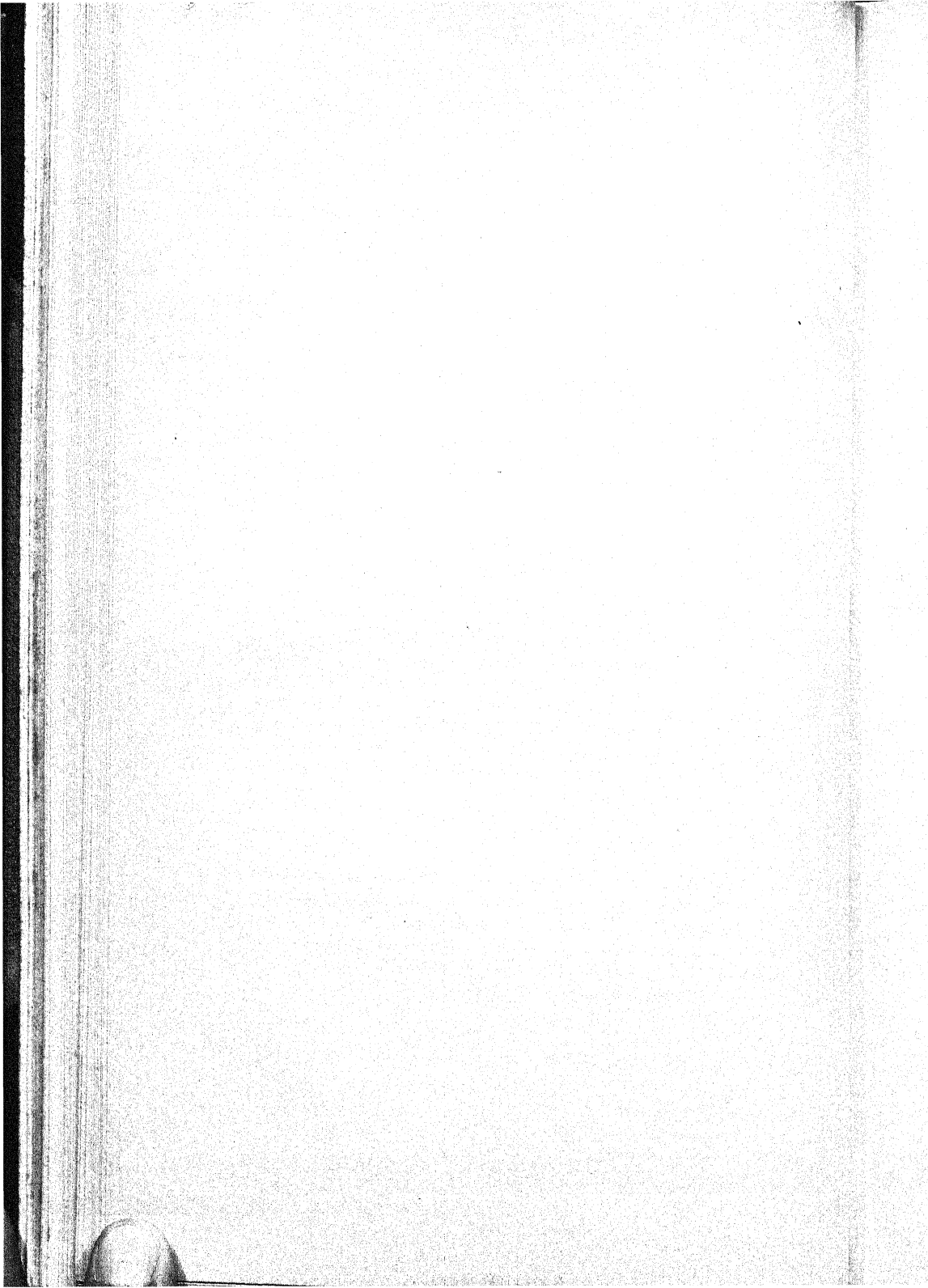
En 1863, l'Autriche et la Prusse envahissent le Sleswig-Holstein et à la suite d'une courte guerre, forcent le roi de Danemark à leur céder les duchés. L'armée des coalisés, forte de 75,000 hommes, franchit l'Eyder, limite du Holstein et du Sleswig, le 1^{er} février 1864.

L'armée danoise n'a que 30,000 hommes en dehors des garnisons laissées. Elle ne peut défendre les retranchements du Danewerke et se replie derrière les fortifications de Düppel, dans l'île d'Alsen et à Frédéricia. Elle résiste héroïquement deux mois, mais écrasée par le nombre elle succombe.

Les Autrichiens occupent le Jutland, les Prussiens l'île d'Alsen.

Les puissances reconnaissent les droits du Danemark sur les duchés, mais à la condition qu'il leur en ferait l'abandon.

En vertu de la convention de Gastein (14 août 1865), l'Autriche devait gouverner le Holstein et la Prusse le Sleswig. Les Autrichiens durent l'abandonner devant une armée prussienne (7 juin 1866).



CAMPAGNE DE BOHÈME

1866

PRÉLIMINAIRES

I.

La guerre de 1866 a pour cause principale la rivalité de l'Autriche et de la Prusse, qui se disputent la prééminence en Allemagne et la direction générale des affaires de la Confédération germanique. Cette rivalité date de loin : on la rencontre à l'époque de Frédéric II et de Marie-Thérèse ; au moment du partage de la Pologne ; pendant les guerres de la Révolution et du premier Empire ; en 1815, au congrès de Vienne ; en 1849, au moment des révolutions qui bouleversent l'Europe ; enfin, en 1850, dans les conférences d'Olmütz.

La Prusse subit dans ces conférences un véritable échec diplomatique, et, pour le réparer, elle s'occupe bientôt d'augmenter son état militaire. En 1859, la mobilisation de son armée à propos de la guerre d'Italie lui inspire l'idée de perfectionnements importants et d'une organisation nouvelle.

En 1864, la Prusse est prête ; son armée est organisée et ses finances sont en bon état. Elle trouve alors l'occasion d'essayer ses forces dans une guerre dirigée contre le Danemark ; elle y entraîne avec elle la Confédération germanique,

en paraissant se faire le champion de la nationalité allemande ; elle force l'Autriche à marcher derrière elle pour ne pas laisser à une rivale la direction de la guerre ; enfin, elle tâte l'opinion de l'Europe, particulièrement celle de la France et de l'Angleterre. La campagne des duchés de l'Elbe est ainsi le prélude de la campagne d'Allemagne.

Les Danois sont accablés par le nombre. Par la paix de Vienne, ils abandonnent à l'Allemagne leurs provinces méridionales. La Prusse et l'Autriche s'entendent d'abord pour repousser les prétentions de la Diète germanique sur les provinces conquises, et la convention de Gastein règle les droits réciproques des deux gouvernements.

Mais bientôt l'ambition de la Prusse se dévoile ; elle veut s'annexer les duchés de l'Elbe, tandis que l'Autriche ne veut pas voir ainsi grandir sa rivale. L'antagonisme des deux puissances s'accuse alors de plus en plus ; elles échangent des notes diplomatiques âpres et menaçantes, et, vers les premiers jours de mars, on prévoit que la guerre peut sortir de la question du Sleswig ; on commence de part et d'autre à s'y préparer. On complète les effectifs, on achète des chevaux de cavalerie et d'artillerie, on répare les places fortes, on rassemble des approvisionnements de vivres et de munitions, enfin on rapproche les corps d'armée des frontières ou des têtes de chemins de fer qui peuvent les y conduire. En même temps on couvre ces grandes voies de communication, du côté de l'ennemi, par des rideaux formés avec des brigades de cavalerie légère convenablement espacées.

Tout en s'occupant de ces préparatifs, l'Autriche et la Prusse s'accusent mutuellement de les avoir commencés ; et cette dernière puissance avait ici beau jeu. Les corps d'armée prussiens étaient, en effet, tout formés à l'avance ; les généraux et les états-majors étaient à la tête des troupes ; le matériel de chaque corps était à sa portée dans les arsenaux de sa province ; les hommes de réserve pouvaient rejoindre en quelques jours, n'ayant à parcourir que de faibles distances ; les chevaux étaient désignés chez les propriétaires, et leur réunion pouvait avoir lieu très rapidement. La

Prusse avait donc peu de chose à faire pour passer du pied de paix au pied de guerre. L'Autriche, au contraire, devait faire des achats considérables, appeler ses réserves de très loin, faire parcourir de grandes distances à ses divers corps, que sa politique intérieure tenait éloignés de leurs arrondissements de recrutement. Il lui fallait donc beaucoup plus de temps qu'à sa rivale pour se mettre en mesure; elle devait évidemment s'y prendre plus tôt, et c'était déjà pour elle une première infériorité.

Néanmoins la guerre n'éclate pas immédiatement. Malgré son ambition, malgré ses espérances, la Prusse hésitait à entamer une lutte aussi sérieuse. Pendant trois mois, la rupture reste suspendue.

Un moment on croit à un congrès proposé par la France; mais l'Autriche fait échouer cette proposition, et quoique ses armements ne soient pas encore complets, quoique ceux de ses alliés soient surtout fort en retard, c'est elle qui précipite le dénouement par les mesures qu'elle prend dans le Holstein, et par une proposition d'exécution fédérale contre la Prusse qu'elle porte à la Diète de Francfort. Le 14 juin 1866, à la suite de cette proposition, une rupture éclatante et définitive a lieu entre les deux puissances, et la guerre commence le lendemain.

Une première réflexion se présente tout d'abord. On se demande pourquoi tant de hâte de la part de l'Autriche, lorsque, au contraire, elle avait tant d'intérêt à gagner du temps? On peut se l'expliquer de deux manières: en premier lieu, à cause de ses embarras financiers et de la lourde charge que lui imposait l'entretien de son armée; c'était déjà la raison qui lui avait fait précipiter son offensive en 1809 et en 1859.

En second lieu, elle appréciait mal les circonstances et la valeur relative des armées belligérantes; elle se regardait comme supérieure à sa rivale; elle croyait à des succès; elle en était impatiente. L'avenir lui réservait une déception cruelle.

II.

Si nous comparons maintenant les puissances belligérantes, nous voyons que la Prusse n'a que 19 millions d'habitants, tandis que l'Autriche en a 37 millions ; mais la population de la Prusse présente plus d'homogénéité ; elle n'a pas, comme sa rivale, des Hongrois et des Italiens, mal disposés pour la cause qu'ils sont appelés à défendre. En outre, pour rétablir l'équilibre, la Prusse, sous le patronage de la France, s'allie à l'Italie, puissance nouvelle, mais qui compte déjà plus de 20 millions d'habitants, et que la question de la Vénétie rendait l'ennemie naturelle de l'Autriche. Elle trouve dans cette alliance l'immense avantage de diviser les forces de sa rivale.

En Allemagne, les enclaves de la Prusse marchent avec elle ; mais les États principaux, c'est-à-dire la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe, le Hanovre, le duché de Bade, se joignent à l'Autriche.

Cependant il faut remarquer que les populations sont presque partout portées plutôt vers la Prusse que vers l'Autriche, parce qu'elles regardent la première comme bien plus propre que la seconde à fonder l'unité allemande, et à réaliser ainsi une des idées dominantes du moment.

Quoi qu'il en soit, on voit au début de la guerre que les forces se répartissent avec une certaine égalité, et il est difficile de prévoir à l'avance de quel côté seront les succès.

Pour les puissances européennes non engagées dans la lutte, la Prusse compte sur la neutralité bienveillante de la Russie, sur l'abstention complète de l'Angleterre ; enfin, au début, sur une attitude favorable de la France ; la relation prussienne ajoute que cette attitude favorable pouvait ne pas durer longtemps et qu'il fallait se hâter.

Tel est l'échiquier politique de la guerre qui va commencer le 15 juin 1866.

III.

L'échiquier militaire ou le théâtre de la guerre comprend les territoires des puissances belligérantes, c'est-à-dire le centre de l'Europe et la péninsule italienne; il est borné au nord par la mer Baltique, à l'est par la Russie, au sud par la Méditerranée et le Danube, à l'ouest, enfin, par les frontières de la Hollande, de la Suisse et de la France. La guerre peut s'étendre en tous sens sur cette immense surface; mais, comme toujours, elle ne tarde pas à se localiser autour des points principaux et sur un certain nombre de théâtres particuliers d'opérations.

C'est ainsi que l'on trouve un premier théâtre d'opérations dans la vallée du Meyn, autour de Francfort; l'armée prussienne du général de Falkenstein y luttera contre les 7^e et 8^e corps fédéraux.

C'est ainsi encore que l'on trouve un second théâtre entre le Mincio et les Alpes, autour de Vérone, de Mantoue et de Venise; l'armée autrichienne de l'archiduc Albert y luttera contre l'armée italienne sous les ordres du roi Victor-Emmanuel.

Enfin, nous avons un troisième théâtre où vont lutter les deux armées principales; c'est celui dont nous voulons nous occuper spécialement en ce moment, en nous contentant d'indiquer sommairement les opérations des autres théâtres. Nous allons donc donner quelques détails sur sa constitution.

Le principal théâtre d'opérations de la guerre de 1866 est formé par la zone de terrain qui s'étend entre Vienne et Berlin sur une profondeur d'environ 150 lieues et sur une largeur de 60. Au point de vue des divisions politiques, il comprend la Prusse méridionale, c'est-à-dire la Silésie et une partie du Brandebourg, puis la Saxe, et enfin trois provinces autrichiennes: la Bohême, la Moravie et l'archiduché d'Autriche. Au point de vue des divisions géographiques, le

théâtre dont nous parlons comprend les bassins supérieurs de l'Elbe et de l'Oder, avec le bassin moyen du Danube et particulièrement la vallée d'un de ses affluents de gauche, la March ou Morawa.

Ses limites sont vagues, car l'Europe n'offre dans cette partie que des accidents secondaires qui ne peuvent arrêter les opérations des armées.

Ses principaux accidents stratégiques sont de deux espèces : ce sont des lignes importantes et des points importants.

Les lignes se subdivisent elles-mêmes en lignes naturelles ou territoriales, et en lignes artificielles ou de manœuvres.

Les premières, c'est-à-dire les lignes naturelles, sont les chaînes de montagnes et les cours d'eau, que les armées peuvent employer comme lignes de défense.

Les chaînes de montagnes sont d'abord les quatre chaînes qui forment le quadrilatère de Bohême et dont les deux septentrionales auraient pu être défendues au début de la campagne ; dont la troisième, la chaîne des monts de Moravie, aurait pu couvrir un moment l'armée autrichienne, si le désastre de Sadowa n'avait pas été si complet ; puis il y a encore les petites Karpathes, qui forment la ceinture de gauche de la Morawa, et que le général Benedeck employa pour couvrir sa retraite d'Olmütz sur Presbourg.

Les cours d'eau sont : d'abord l'Elbe, qui arrose la Bohême ; il reçoit comme affluents de droite la Cydlina avec son sous-affluent la Bistritz, puis l'Iser qui passe à Turnan, Podol et Münchengrætz ; il reçoit comme affluents de gauche l'Aupa, qui passe à Trautenau et Skalitz, la Methau, qui arrose Nachod, l'Adler, qui a son embouchure près de Kœniggrætz, puis, plus bas, la Moldau et l'Eger. Ensuite nous avons la Morawa, qui arrose la Moravie et dont un sous-affluent, la Thaya, aurait pu servir de ligne de défense à l'armée autrichienne en retraite. Enfin, devant Vienne coule le Danube, qui couvre cette capitale vers le nord.

Les lignes stratégiques de manœuvres sont les voies de communication qui sillonnent en grand nombre le terrain

dont nous nous occupons. Ce sont des routes, des chemins et surtout des chemins de fer. Parmi ces derniers, nous citerons d'abord le chemin de fer de Vienne à Berlin ; entre Dresde et Pardubitz, ce chemin de fer présente deux tracés différents : l'un par Prague et la vallée de l'Elbe ; l'autre par Zittau, Reichenberg, Turnau, Josephstadt et Kœniggrätz. Il en est de même entre Trübau et Lüdenbourg ; il y a un tracé par Brünn et par la vallée de la Littlaw d'un côté ; il y en a un second par Olmütz et la vallée de la Morawa de l'autre côté ; cette ligne de Vienne à Berlin est la principale ligne stratégique de l'échiquier ; ce sera la ligne d'opérations de chacune des armées belligérantes.

Il y a ensuite deux autres lignes secondaires et transversales ; la première est la ligne de Leipzig à Oppeln, qui longe la frontière et qui permet aux Prussiens les mouvements latéraux sur leur base d'opérations ; la seconde est la ligne de Cracovie à Prague et Ratisbonne, qui permet aux Autrichiens les mouvements du même genre. Nous remarquons encore du côté des Prussiens les quatre lignes qui viennent aboutir à Leipzig, à Riesa, à Gœrlitz et à Breslau ; elles leur serviront à amener leurs différents corps de l'intérieur du pays sur la frontière. En général, les Prussiens sont plus favorisés que les Autrichiens sous le rapport des chemins de fer ; on voit, en regardant la carte, qu'ils disposent d'un plus grand nombre de lignes, et il faut ajouter que ces lignes ont généralement plus de puissance.

Les points importants ou les points stratégiques sont :

D'abord les villes importantes comme Vienne et Berlin, capitales des États belligérants et principaux objectifs de leurs armées ; comme Dresde, Breslau, Prague, Brünn, capitales d'États secondaires ou de provinces ; enfin comme un grand nombre d'autres villes riches et populeuses.

En second lieu, les places fortes de la Prusse comme Spandau, Erfurth, Wittemberg, Torgau, Neiss, Glatz et Schweidnitz ; puis celles de l'Autriche, comme Theresienstadt, Josephstadt, Kœniggrätz et Olmütz.

En troisième lieu, les ponts sur les cours d'eau, comme ceux de Podol et de Münchengrätz sur l'Iser, comme ceux

de Trautenau et de Skalitz sur l'Aupa, comme ceux de Kœnighinshof et d'Arnau sur l'Elbe, qui vont prochainement jouer un rôle important.

En quatrième lieu, les cols dans les montagnes, comme ceux de l'Erz-Gebirge et des Riesen-Gebirge, ceux des monts de Moravie et des petites Karpathes, qui seront bientôt traversés par les armées belligérantes.

Enfin, il y a les nœuds de communication, carrefours et embranchements de routes ou de chemins de fer, comme Gitchin, où viennent converger les principales routes du nord de la Bohême; comme, pour les embranchements de chemins de fer, Leipzig, Riesa, Kohlfurth et Breslau, du côté des Prussiens; Prague, Pardubitz, Trübau et Prerau, du côté des Autrichiens.

Tels sont les principales lignes et les principaux points stratégiques que l'on trouve sur le théâtre des opérations de la campagne de 1866; ces points et ces lignes représentent une sorte de triangulation, de réseau et de cases qui ont fait donner au terrain, considéré de cette manière, le nom d'échiquier.

Nous rappellerons que la partie septentrionale de cet échiquier a été le théâtre des opérations de la campagne de 1813, que la partie moyenne a été le théâtre d'une partie des opérations de la guerre de Sept ans, enfin, que c'est dans la partie méridionale que s'acheva la campagne de 1805.

IV.

Nous venons de décrire le terrain; il faut maintenant nous occuper de l'organisation des armées qui vont y opérer.

La Prusse fait des efforts considérables; elle met sur pied 660,000 hommes, le 1/28 de sa population à peu près, comme la République française en 1793.

Les chefs de familles, les chefs de fabriques ou d'usines sont obligés de partir; l'industrie et le commerce sont complètement arrêtés, et l'on dit que plus de 150,000 familles tombèrent alors à la charge des communes ou de l'État. La

Prusse avait donc besoin d'une guerre courte et rapide, qui devait procéder par l'offensive. Il faut ajouter que, par suite de cette levée générale, une partie de la population était mécontente, et qu'au début des hostilités ce mécontentement faisait équilibre à celui des Italiens et des Hongrois de l'armée autrichienne. Seulement, les premiers événements de la campagne devaient faire disparaître la mauvaise humeur des landwehrs et redoubler, au contraire, celle des vingt régiments hongrois et des six régiments italiens qui combattaient en Bohême.

Les 660,000 hommes levés par le gouvernement prussien forment ses armées actives et ses corps de landwehr. Ces derniers sont destinés à fournir les garnisons des places fortes et à garder les derrières.

Les armées actives présentent deux masses distinctes :

L'une est placée sous les ordres du général de Falkenstein ; elle comprend toutes les troupes qui concourent à l'invasion du Hanovre ; sa concentration s'opère successivement, au fur et à mesure que les événements se développent ; plus tard, elle devient l'armée du Mejn, forte de 50,000 hommes, organisée en 3 divisions d'infanterie et 1 brigade de cavalerie, comprenant 42 bataillons, 22 escadrons et 78 bouches à feu. Elle s'opposera à la réunion des 7^e et 8^e corps fédéraux et s'emparera de Francfort.

L'autre masse prussienne, la masse principale, doit opérer directement contre l'Autriche ; elle se compose de trois armées.

La première est l'armée de l'Elbe, commandée par le général Herwarth de Bittenfeld ; elle est forte de 45,000 hommes, est organisée en 3 divisions d'infanterie et 1 de cavalerie, comprenant 36 bataillons de ligne, 2 bataillons de chasseurs, 26 escadrons, 144 bouches à feu et un bataillon et demi de pionniers ; elle se concentre autour de Torgau, à quelques lieues de la frontière saxonne.

Ensuite vient la première armée, qui est commandée par le prince Frédéric-Charles ; elle est forte de 90,000 hommes, est organisée en 3 corps d'armée, les 2^e, 3^e et 4^e, et a de plus un corps de cavalerie de réserve de 2 divisions ;

elle comprend 69 bataillons de ligne, 3 bataillons de chasseurs, 74 escadrons, 300 bouches à feu et 3 bataillons de pionniers ; elle se concentre autour de Gœrlitz, au nord de la Bohême.

Puis vient la deuxième armée, commandée par le prince royal. Elle se forme dans la Silésie prussienne autour de Schweidnitz ; son organisation est successive ; composée d'abord de 2 corps, elle est augmentée du 1^{er} corps et de la garde dans un moment où l'on craint l'invasion de la Silésie ; au jour de l'entrée en campagne la deuxième armée est forte de 120,000 hommes ; elle est organisée en 4 corps avec une division de cavalerie ; elle comprend 90 bataillons de ligne, 5 bataillons de chasseurs, 94 escadrons, 352 bouches à feu et 4 bataillons de pionniers (1).

(1) *Tactique de l'infanterie prussienne :*

Après Tilsitt, le prince de Prusse fait le règlement de 1812 qui introduit les *colonnes de compagnie*, « petites colonnes de bataillon (500 hommes) couvertes d'une nuée de tirailleurs ». Ce fractionnement du bataillon en compagnies, vient de ce que Napoléon leur a imposé un effectif très réduit : 500 hommes de landwehr renforçaient 500 hommes du temps de paix avec les mêmes cadres.

Règlement de 1847. — Il partage le bataillon en 4 compagnies ou 8 pelotons placés sur 3 rangs. Le 3^e rang fournit les tirailleurs. Chaque peloton est divisé en 2 sections, une se déploie, l'autre reste en réserve.

Le bataillon se déploie pour le combat.

Colonne double ou d'attaque. — Le bataillon reste en colonne couvert par ses deux pelotons de tirailleurs tant que le canon ne le force pas à se déployer. A ce moment, il forme une colonne double sur le centre (2 compagnies de front, 2 de profondeur) ; quand la ligne des bataillons s'avance et charge, les tirailleurs se déploient dans les intervalles des colonnes, leurs soutiens sur le flanc du bataillon.

Colonne de compagnie. — Elle dérive directement de la colonne double.

Évolutions de ligne. — L'unité de manœuvre est la brigade. Tout corps au-dessus comporte les trois armes.

On agit toujours par brigades accolées comme en 1812.

Une brigade isolée se forme sur 3 lignes, le bataillon de fusiliers de la 2^e ligne formant réserve.

Formation de rendez-vous. — Toutes les manœuvres ont lieu par masses en partant de la formation de rassemblement. La brigade se place sur deux lignes séparées par une distance de 30 pas. Les chan-

L'ensemble de ces trois armées présente une masse d'environ 250,000 hommes. Leur concentration s'effectue en deux périodes ; quatre corps sont d'abord rapprochés de la frontière ; les quatre autres viennent les rejoindre après un certain intervalle. Ces mouvements s'exécutent en partie à pied, en partie en chemin de fer. Ils sont intéressants à étudier. Commencés le 16 mai, ils sont terminés le 5 juin, ayant demandé en moyenne, pour chaque corps d'armée, de 9 à 12 jours ; ils s'effectuent sur quatre lignes, à raison d'une ligne pour 2 corps. En 21 jours, 197,000 hommes, 55,000 chevaux et 5,300 voitures furent transportés à une distance qui variait de 30 à 90 milles. A la suite de ces transports et au début de la campagne, les trois armées prussiennes se trouvent donc organisées comme nous l'avons indiqué et placées à Torgau, Gœrlitz et Schweidnitz, avec

gements de front s'exécutent avec les bataillons ployés en colonne double. Le règlement recommande de modifier ces formations suivant le terrain.

Pendant la campagne, la 1^{re} ligne déploie le tiers de son effectif en tirailleurs, qui, logés dans les plis de terrain, commencent le feu à 300 pas. Les bonds en avant sont soutenus par les feux. Les Autrichiens se précipitent en grosses colonnes, mais ils perdent le tiers de leur effectif et sont poursuivis par des feux rapides.

Souvent, les 2^e et 3^e lignes viennent se fondre sur la 1^{re} et on voit des généraux s'attacher à une compagnie toutes leurs troupes étant en ligne.

A chaque division d'infanterie est attaché un régiment de cavalerie. La 1^{re} armée a 2 divisions (3 brigades) ; la 2^e armée a 1 division mixte de 3 brigades.

Mais tandis qu'à la 1^{re} armée la cavalerie suit son infanterie pas à pas, ne relie même pas la 2^e armée, à cette dernière au contraire, elle connaît le but à atteindre, assure le débouché des défilés, se multiplie par petites masses, sans cependant pouvoir entamer l'infanterie. Des deux côtés la poursuite est menée mollement, les divisions s'égarer.

En Autriche, un seul régiment de cavalerie est attaché à chaque corps d'armée ; le reste forme cinq divisions à 3 brigades (dont une légère), en plus la cavalerie saxonne. Elles peuvent être détachées par le général en chef, mais elles n'éclairent pas et sont gardées comme réserves. Cependant les démonstrations de la division Edelsheim, à l'extrême gauche, à Sadowa, ont suffi pour empêcher longtemps le général Herwart de déboucher sur Probus.

des intervalles de 20 à 25 milles (40 à 50 lieues). Ajoutons qu'en arrière, à Berlin, on organisait une armée de réserve, sous les ordres du général de Mülbe; elle comprenait 24 bataillons, 24 escadrons et 54 bouches à feu. Cette armée de réserve devait suivre la grande armée active et assurer ses derrières en occupant successivement la Saxe et la Bohême. Elle porte à 280,000 hommes les troupes que la Prusse emploie contre l'Autriche.

Il faut remarquer, pour compléter ce tableau des forces prussiennes, que le corps d'armée prussien se compose de 2 divisions : chaque division de 2 brigades d'infanterie, avec 1 régiment de cavalerie et 4 batteries d'artillerie de 6 bouches à feu chacune. Il y a ensuite dans le corps d'armée une réserve d'artillerie de 7 ou 8 batteries. La force du corps prussien est d'environ 30,000 hommes, avec 96 bouches à feu.

Aux forces de la Prusse il convient de joindre celles de l'Italie. L'armée italienne est forte de 200,000 hommes; elle est organisée en 4 corps de chacun 4 divisions d'infanterie, avec 1 division de cavalerie. Elle doit être secondée par les volontaires de Garibaldi et par une flotte nombreuse qui semble devoir dominer l'Adriatique.

Occupons-nous maintenant des forces opposées.

L'Autriche met sur pied environ 620,000 hommes. 270,000 représentent ses troupes de réserve de dépôt et de garnison; 400,000, organisés en 3 corps, forment son armée d'Italie, sous les ordres de l'archiduc Albert; enfin, 250,000 forment son armée du Nord, sous les ordres du feldzeugmeister Benedeck. Cette armée du Nord comprend environ 200 bataillons de ligne, 28 de chasseurs, 179 escadrons et 760 pièces, avec quelques batteries de fusées; elle est organisée en 8 corps d'infanterie et 5 divisions de cavalerie; nous comprenons dans cette évaluation le corps saxon, que les premiers événements vont bientôt rejeter sur l'armée autrichienne, et qui pendant toute la campagne en fera réellement partie.

La concentration des troupes autrichiennes s'opère progressivement et parallèlement à la concentration des troupes prussiennes. Le 1^{er} corps se concentre en Bohême; les autres s'organisent sur deux lignes; trois forment une première ligne de Prerau à Cracovie; trois autres forment une seconde ligne en arrière. Quand la guerre paraît plus rapprochée, ces corps se concentrent davantage, et ils finissent par se réunir autour d'Olmütz et de Brünn.

Le corps autrichien est formé de 4 brigades d'infanterie, avec 1 régiment de cavalerie et une réserve d'artillerie de 40 bouches à feu. Chaque brigade d'infanterie comprend 1 bataillon de chasseurs et 2 régiments à 3 bataillons, avec 1 batterie d'artillerie de 8 bouches à feu. Le corps autrichien, comme le corps prussien, compte environ 30,000 hommes.

Il faut joindre aux forces autrichiennes les 7^e et 8^e corps de la Confédération, qui devaient représenter chacun 50,000 hommes, opérer dans la vallée du Meyn et couvrir Francfort et Munich. Mais ces corps furent loin de donner à l'Autriche le secours qu'elle en attendait; leur organisation fut lente, leur concentration tardive, et leurs généraux montrèrent beaucoup d'indécision.

Enfin, l'Autriche avait dans l'Adriatique une flotte inférieure en nombre à la flotte italienne, mais qui, vigoureusement commandée, devait remporter bientôt une brillante victoire.

Telles sont donc les forces en présence. Nous remarquons que, sous le rapport de l'armement, l'armée autrichienne avait un fusil rayé qui avait de la portée et de la justesse; on ne le regardait pas alors comme inférieur au fusil prussien, malgré la rapidité dont celui-ci était susceptible.

V.

Nous devons dire quelques mots des plans de campagne, autant du moins que cela est possible.

Les Prussiens sont prêts les premiers; ils veulent pro-

lifier de cet avantage ; ils comptent d'abord s'emparer rapidement des États secondaires et neutraliser leurs efforts ; ils comptent ensuite prendre vigoureusement l'offensive en Bohême.

L'état-major prussien a calculé à 240,000 hommes la force de l'armée autrichienne du Nord ; la suite a prouvé l'exactitude de ce calcul. La Prusse rassemble donc de ce côté, comme nous l'avons vu, une quantité de troupes telle qu'elles doivent combattre à nombre égal, sinon en nombre supérieur.

Les Prussiens comptent ensuite déboucher en deux masses par le nord et par l'est ; ils pensent ainsi marcher et vivre plus facilement. Ils marquent leur point de jonction à Gitchin, c'est-à-dire en plein territoire ennemi ; mais ils se croient bien renseignés sur les retards d'organisation de l'armée autrichienne ; ils espèrent franchir les montagnes, sortir des défilés et se trouver à portée les uns des autres avant que les corps ennemis, partant d'Olmütz, aient eu le temps de prendre leurs dispositions défensives et de profiter de leur situation intérieure.

C'était un plan audacieux qui devait réussir surtout par l'indécision de leurs adversaires.

Le prince Frédéric-Charles conduira l'offensive du nord. Le prince royal celle de l'est. Tous deux sont des généraux distingués, qui ont la confiance de leurs soldats, et qui jouissent de la double autorité du grade et du rang. A Gitchin, quand les deux masses prussiennes seront réunies, le roi Guillaume viendra prendre le commandement de ses armées. Né en 1797, mais encore vigoureux, le roi de Prusse a fait ses premières armes sous Blücher ; il s'est toujours beaucoup occupé de l'armée ; il a commandé plusieurs fois les troupes prussiennes ; il aura près de lui le comte de Bismarck, son ministre des affaires étrangères ; le comte de Roon, son ministre de la guerre ; le comte de Moltke, son chef d'état-major général. L'armée prussienne, à cette époque, aura donc à sa tête son roi, ses princes et l'élite de ses généraux ; c'est avec eux qu'elle

cherchera à faire la guerre à fond, suivant l'expression de M. d'Ussedom.

Du côté des Autrichiens on avait, dit-on, résolu de prendre l'offensive et d'envahir la Silésie. Le plan de campagne établi à cet effet n'est pas connu. Il fut probablement abandonné de bonne heure, soit pour des motifs politiques, soit pour des retards d'organisation. La relation autrichienne ne fait mention que du plan du général Krismanic, sous-chef d'état-major de l'armée du Nord ou grand maréchal des logis de cette armée ; dans ce plan, on indique les armements comme devant être progressifs et proportionnés à ceux de l'ennemi, afin de ne pas épuiser les finances ; Olmütz est choisi comme point de concentration ; un corps seulement occupera la Bohême, les autres seront établis en Moravie et loin de la frontière. Le plan dont nous parlons cherche ensuite à prévoir tous les cas ; il présente divers calculs de marche vers la Bohême ou vers la Silésie ; mais, en général, il est plutôt défensif qu'offensif.

Du reste, le commandement était moins fortement organisé dans l'armée autrichienne que dans l'armée prussienne. L'empereur ne commandait pas son armée en personne ; il l'avait confiée au général Benedeck. Celui-ci avait été, à cet effet, appelé d'Italie, où il avait servi longtemps, obtenu de beaux succès, étudié le terrain ; où il connaissait bien les troupes et en était bien connu ; où peut-être il aurait remporté une victoire éclatante. En Bohême, il connaissait moins bien les hommes et les choses ; et, en outre, lui qui sortait de la bourgeoisie protestante, il allait avoir sous ses ordres plusieurs archiducs et les plus grands seigneurs de l'empire. Sa situation pouvait en être embarrassée et les affaires militaires en souffrir,

Maintenant que nous avons indiqué les causes de la guerre, comparé les puissances belligérantes, décrit le théâtre des opérations, étudié l'organisation des armées et jeté un coup d'œil sur les plans de campagne des généraux opposés, nous allons passer au récit des opérations.

OPÉRATIONS STRATÉGIQUES

Marches et combats qui amènent les armées sur le champ de bataille de Sadowa.

I.

Nous distinguerons dans le récit des opérations stratégiques quatre périodes différentes : les hostilités sur les théâtres secondaires ; l'offensive du prince Frédéric-Charles ; celle du prince royal, et les contre-manoœuvres des Autrichiens.

La rupture entre les puissances belligérantes a lieu, comme nous l'avons vu, le 14 juin, à la diète de Francfort. Le 15, les Prussiens commencent leurs mouvements offensifs et ils occupent sans coup férir la Hesse électorale, le Hanovre et la Saxe.

La Hesse est occupée à la suite d'une simple marche en avant d'une division prussienne, la division Beyer, partant de Wetzlar et de Giessen.

Le Hanovre est envahi par toutes ses frontières à la fois : au nord, par la division Manteuffel venant du Holstein ; à l'ouest, par la 13^e division venant de Minden, sous les ordres du général de Falkenstein ; au sud, par la division Beyer après son occupation de la Hesse ; enfin, à l'est, par des garnisons prussiennes, notamment celle d'Erfurth, et par des troupes envoyées de Berlin. L'ensemble de ces forces présente bientôt un effectif de 50,000 hommes sous le commandement en chef du général de Falkenstein. L'armée hanovrienne, surprise par cette brusque invasion, se concentre dans le sud du pays vers Göttingen ; elle s'y organise rapidement, mais d'une manière incomplète ; puis, forte de 48,000 hommes, elle descend vers le Meyn, dans la

direction de Gotha et d'Eisenach, cherchant à se réunir à l'armée bavaroise. Si elle eût alors marché avec résolution, elle eût certainement percé le cercle qui l'entourait et elle aurait rejoint les troupes de la Confédération. Mais elle montra de l'hésitation et de l'indécision. Au contraire, les Prussiens surent joindre l'habileté des négociations à l'habileté des mouvements militaires. Ils trompèrent et ralentirent les Hanovriens par des pourparlers, assez longtemps pour permettre à toutes leurs forces de se rapprocher. Le 27 juin, un combat a lieu à Langensalza ; les Prussiens y éprouvent un échec ; mais, le 29, l'armée hanovrienne, réduite à 15,000 ou 16,000 hommes, entourée et serrée de près par 40,000, capitule et met bas les armes, tandis que les Bava-rois restent immobiles derrière le Meyn et que le 8^e corps fédéral se rassemble lentement autour de Francfort. Après ce premier succès, le général de Falkenstein va s'établir entre les 7^e et 8^e corps et s'efforcer d'empêcher leur jonction.

Du côté de la Saxe, l'armée de l'Elbe, composée du 8^e corps prussien et d'une division du 7^e, part de Torgau le 15 juin et occupe Dresde le 19. Une partie de la première armée, partant de Gœrlitz, s'est dirigée sur le même point par Bautzen. C'est donc encore, comme pour le Hanovre, une invasion par des lignes d'opérations séparées. Mais ici, l'armée défensive est trop faible pour que cette combinaison stratégique présente aucun danger. Chacune des armées offensives, est beaucoup plus forte, à elle seule, que l'armée défensive, et celle-ci, l'armée saxonne, ne peut que battre en retraite, évacuer le pays, se retirer en Bohême et y rejoindre l'armée autrichienne.

A la suite de l'invasion de la Saxe, les trois armées prussiennes, formant la masse principale des forces de la Prusse, se rapprochent les unes des autres et s'établissent sur les frontières mêmes de la Bohême, l'armée de l'Elbe autour de Neustadt, la première armée autour de Zittau et la deuxième armée toujours auprès de Schweidnitz. Il faut ajouter que, pendant l'invasion de la Saxe, la deuxième armée, afin de tromper les Autrichiens et d'attirer leur attention vers la

Silésie autrichienne, prononce un mouvement offensif de ce côté et fait une démonstration vers le sud.

En Italie, comme nous le verrons plus tard, les Italiens ont formé deux masses qui menacent le quadrilatère, à l'ouest par le Mincio, au sud par le Pô inférieur. Ils prennent ainsi deux lignes d'opérations séparées et convergentes ; mais leur action n'est pas simultanée. Le général La Marmora franchit le Mincio, pendant que le général Cialdini reste immobile. L'archiduc Albert, qui commande l'armée autrichienne, a rassemblé sous Vérone trois corps formant environ 80,000 hommes. Manœuvrant habilement, il fond en masse sur l'armée italienne un peu désunie, et le 24 juin, il remporte la victoire de Custoza.

Tels sont les événements qui ouvrent la guerre de 1866, à l'ouest et au sud, sur les théâtres d'opérations secondaires. Nous allons maintenant suivre avec plus de détails les événements du théâtre principal, c'est-à-dire la campagne de Bohême, qui commence le 23 juin.

II.

Le 23 juin, en effet, les Prussiens entrent en Bohême. L'ordre en avait été expédié la veille par le roi, et, comme nous l'avons dit précédemment, Gitchin avait été désigné comme devant être le point de rencontre des trois armées prussiennes : la première de ces armées, l'armée de l'Elbe, bordait alors la frontière vers Neustadt ; l'armée du prince Frédéric-Charles était établie entre Zittau et Gœrlitz ; l'armée du prince royal s'étendait de Liebau à Glatz, le long du Riesen-Gebirge et de la frontière qui sépare la Bohême de la Silésie. Au même moment, le 1^{er} corps autrichien, avec le corps saxon, bordait l'Iser avec des avant-postes sur la frontière, et la grande armée de Benedeck exécutait une longue marche de flanc d'Olmütz sur Kœniginhof. Après être resté immobile du 6 au 16 juin, c'est-à-dire pendant dix jours, Benedeck s'est mis en mouvement le 17 pour se porter sur la Bohême ; il couvre sa marche du côté de la

frontière par le 2^e corps, posté à Gabel, et par une division de cavalerie ; mais il n'en presse pas l'exécution, car ses têtes de colonne n'arriveront vers Kœnighinhof que le 25 ou le 26. Le 23, elles étaient donc encore à deux jours de marche de leur but.

Quoi qu'il en soit, le prince Frédéric-Charles, à la tête de l'armée de l'Elbe et de la première armée, envahit le 23 la Bohême. Le prince royal ne débouchera que le 25. Suivons d'abord l'offensive du premier pour revenir ensuite à celle du second.

La veille de l'entrée en Bohême, les troupes prussiennes se sont rapprochées de la frontière. En même temps, l'armée de réserve du général de Mülbe est entrée en Saxe et occupe Dresde, où elle élève des ouvrages de fortification.

L'armée de l'Elbe part de Neustadt ; elle se dirige sur Rumbourg ; là, elle détache vers la gauche une division qui passe par Gabel et qui la relie ainsi à la première armée ; puis elle continue sa marche sur Hühnerwasser, où elle livre le 26 un combat d'avant-garde, et ensuite sur Münchengrätz, où elle arrive le 28.

Dans la première armée, la colonne principale, composée de deux corps d'infanterie, du corps de cavalerie et des réserves, part de Zittau et se dirige sur Reichenberg. Le troisième corps part de Gœrlitz, et le 24, vient rejoindre le reste de l'armée à Reichenberg.

Dans cette première marche stratégique, on voit l'armée prussienne utiliser à droite et à gauche de sa ligne principale tous les chemins parallèles et peu éloignés, de manière à présenter un grand front de marche. Généralement, chaque division forme une colonne distincte, et peut ainsi se mouvoir et se déployer plus facilement. La première armée, au moment de son entrée en Bohême, forme cinq colonnes qui s'avancent sur la grande route, sur la chaussée du chemin de fer et sur trois chemins latéraux.

Le 25, un premier combat d'avant-garde a lieu à Liebenau. Le 26, la division Horn, qui marche en tête de colonne, jette un pont sur l'Iser et s'empare de Turnau à peu près

sans résistance. Dans la soirée du même jour, cette division s'avance sur Podol, second point de passage sur l'Iser, au sud de Turnau; elle y trouve une brigade autrichienne, et un violent combat de nuit s'engage à la clarté de la lune. Les Prussiens ont la supériorité numérique; en outre, leur armement est très favorable au combat rapproché; ils obtiennent un succès complet, s'emparent de Podol, repoussent la brigade autrichienne et lui font de nombreux prisonniers.

Le 27, l'armée de l'Elbe aborde l'Iser de front vers Münchengrätz; la première armée complète son passage et se dirige vers le flanc de la même position; enfin, le général autrichien Clam-Gallas y réunit ses troupes, c'est-à-dire le 1^{er} corps et les Saxons, au nombre de 60,000 hommes contre 130,000. Le lendemain 28, après quelques combats vigoureux, mais partiels, il se retire sur Gitchin. Il prend position à cheval sur les deux routes qui arrivent de Münchengrätz et de Podol. Le centre s'établit entre ces routes, sur les hauteurs escarpées de Brada. Quatre brigades autrichiennes forment la ligne de bataille; la 5^e brigade et le corps saxon forment la réserve. Le centre de la position est très fort; il est formé par des hauteurs couvertes en avant par des bois, des marais et des villages; mais les ailes manquent d'appui et peuvent être facilement tournées.

Pendant que l'armée autrichienne s'établit sur cette position, l'armée de l'Elbe est envoyée vers Jung-Buntzlau pour couvrir la droite; elle est suivie par une division de landwehr de la garde, qui lui sert de réserve. La première armée se dirige sur Gitchin; elle marche sur deux colonnes; le 3^e corps part de Turnau et forme la colonne de gauche; le 2^e corps part de Münchengrätz et forme la colonne de droite; le 4^e corps et la cavalerie suivent le 2^e corps et forment la réserve. Le 28 au soir, les avant-gardes prussiennes repoussent les avant-postes autrichiens, et le lendemain 29 s'engage le combat de Gitchin.

Les Prussiens se déploient, tâtent le front de la position, et, le trouvant trop fort, ils s'étendent vers les ailes et cherchent à les tourner. La division Tümpling, qui débouche

par la route de Turnau, attaque l'aile droite autrichienne ; elle échoue devant les hauteurs de Brada, et s'étend alors à gauche vers la vallée de la Cydlina. La division Werder, qui débouche par Ober et Unter-Lochow, c'est-à-dire par la route de Münchengrätz, échoue devant Wohawec ; mais, comme la précédente, elle s'étend vers sa droite et tourne l'aile gauche autrichienne. Tel est l'état du combat vers sept heures du soir ; la position autrichienne est tournée par les deux ailes, mais elle n'est encore entamée sérieusement sur aucun point ; en outre, les Prussiens se sont étendus sur une ligne immense ; ils ont fait de grandes pertes ; leurs réserves sont encore éloignées ; les routes sont encombrées d'équipages qui gênent les mouvements des colonnes.

C'est alors que le général Clam-Gallas reçoit du général en chef l'ordre de battre en retraite. Le matin, un premier télégramme lui avait prescrit de tenir ferme, et lui avait annoncé le secours immédiat du 3^e corps, venant de Miletin, et pour plus tard l'arrivée du gros de l'armée autrichienne venant livrer une grande bataille. Si les choses s'étaient passées de cette manière, si le 3^e corps était venu rejoindre à Gitchin le corps saxon, qui n'avait pas encore été engagé, si deux ou trois autres corps les avaient soutenus, il semble à peu près certain qu'à sept heures du soir les Prussiens eussent été écrasés et que l'armée autrichienne eût remporté la victoire. Mais, au lieu d'un secours puissant et énergique, Clam-Gallas reçoit l'avis de ne compter sur l'arrivée d'aucun corps de soutien, par suite de mauvaises nouvelles venues de la droite, et, en même temps, on lui donne l'ordre de battre en retraite sans se compromettre.

En conséquence, l'armée autrichienne évacue ses positions ; elle traverse Gitchin en y laissant une arrière-garde saxonne, et elle se retire dans la direction de Josephstadt. Les Prussiens s'avancent à sa suite, et, à la nuit, ils enlèvent Gitchin par une attaque vigoureuse, qui fait le pendant de l'attaque de nuit de Podol. Les Autrichiens ont perdu 7,000 hommes d'après la relation prussienne, 5,500 d'après la relation autrichienne. Les Prussiens perdent 1500 hommes.

Le 30, au matin, le prince Frédéric-Charles s'établit à

Gitchin. Les jours suivants, il continue lentement son mouvement offensif, et le 2 juillet il est à Horitz et à Miletin, pendant que l'armée de l'Elbe occupe Smidar.

Dans l'espace de dix jours environ, il a livré trois combats importants ; conquis trois lignes successives, l'Erz-Gebirge, l'Iser et la Cydlina ; franchi un espace d'environ 100 kilomètres ; enfin, il s'est considérablement rapproché de la deuxième armée, dont nous allons maintenant suivre l'offensive.

III.

La deuxième armée commence son mouvement le 25 juin. Elle est disposée le long de la frontière en trois masses. A droite se trouve le 1^{er} corps, qui est groupé autour de Liebau ; il va se se diriger sur Trautenau, où il doit arriver le 27 ; le 28 il marchera sur Arnau. Au centre se trouve la garde, qui va marcher en deux colonnes sur Eypel et Kosteletz ; elle doit atteindre ces deux points le 27, et le lendemain 28 les deux colonnes iront se réunir à Kœnighinhof. A gauche se trouvent les 5^e et 6^e corps, qui doivent marcher l'un derrière l'autre ; le 25, ils partent des environs de Glatz ; ils doivent atteindre Nachod et Skalitz le 27, et Gradlitz le 28. De sorte que la deuxième armée, partant le 25 de la frontière de Silésie, doit occuper le 27 un premier front d'opérations marqué par l'Aupa et sur la ligne *Trautenau-Eypel-Kosteletz et Skalitz* ; le 28, elle doit occuper un second front d'opérations sur l'Elbe et sur la ligne *Arnau-Kœnighinhof-Gradlitz*. Ces divers fronts vont en se rétrécissant et, par conséquent, les diverses colonnes de la deuxième armée tendent à se rapprocher au fur et à mesure qu'elles avancent.

Dans l'exécution de ce mouvement, la colonne prussienne de droite va rencontrer le 10^e corps autrichien, qui, de Schurz, a reçu l'ordre de se porter, le 27, à Trautenau ; la colonne de gauche va rencontrer le 6^e corps, qui, d'Opočno, a reçu l'ordre de se porter sur Nachod et Skalitz.

Ces divers mouvements stratégiques vont donc donner

lieu à plusieurs combats, que nous allons étudier successivement.

Le premier est celui de *Trautenau*, livré par le 1^{er} corps prussien au 10^e corps autrichien.

Le 1^{er} corps a traversé en deux colonnes les défilés du Riesen-Gebirge. Le 27 juin, ces deux colonnes viennent se réunir à Parschnitz vers dix heures du matin. L'avant-garde se dirige sur Trautenau ; elle trouve le pont de l'Aupa barricadé et gardé par des dragons autrichiens, qui ont mis pied à terre ; quelques coups de feu sont échangés ; les dragons se retirent, suivis par la cavalerie de l'avant-garde prussienne. Celle-ci traverse Trautenau ; mais elle est surprise au centre de la ville par le feu des chasseurs embusqués dans les maisons et en même temps, disent quelques relations, par le feu des habitants de la ville même. Après un combat assez violent, Trautenau est emporté par l'avant-garde prussienne, et cette avant-garde commence à déboucher et à gravir les hauteurs de la rive droite de l'Aupa. Bientôt elle vient se heurter contre la brigade Mondel, du 10^e corps autrichien. Celui-ci, comme nous l'avons dit, accourait de Schurtz pour s'opposer au débouché du 1^{er} corps prussien. La brigade Mondel prend position en arrière de Trautenau, appuyée à la hauteur du Galgenberg, prolongeant sa droite dans la direction d'Alt-Rognitz et ayant son centre couvert par un ravin.

L'avant-garde prussienne débouchant de Trautenau se déploie et gravit de front les hauteurs en colonnes de compagnie, formation évidemment très mobile et très bien appropriée à un terrain accidenté. En même temps, des flanqueurs prussiens, qui ont franchi l'Aupa dans sa partie supérieure, menacent l'aile gauche ennemie dans la direction d'Ober-Alstadt ; puis quatre régiments d'infanterie, formant la 2^e division, passent l'Aupa à Parschnitz et au-dessus ; deux régiments se dirigent par Kriebnitz vers le front des Autrichiens et les deux autres vers Alt-Rognitz pour tourner leur droite ; ces deux derniers rencontrent un terrain difficile, sont retardés dans leur marche et arrivent tard ; néan-

moins les Autrichiens, encore peu nombreux, reculent au delà de Hohenbrück, et la ligne prussienne se forme devant eux de Hohenbrück à Alt-Rognitz. Le 1^{er} corps prussien se croit victorieux, et le général de Bonin, qui le commande, refuse le concours que lui fait offrir la 1^{re} division de la garde, qui se trouvait à portée. Mais, à trois heures et demie, le 10^e corps autrichien s'est complété; il revient au combat avec les deux brigades Mondel et Grivicic déployées, une troisième brigade en réserve et la quatrième accourant encore sur les derrières. Ces brigades s'avancent sous la protection de 60 bouches à feu. L'action recommence vigoureusement. Les Prussiens sont refoulés à leur tour; ils sont rejetés au delà de l'Aupa vers Parschnitz; leur arrière-garde y tient, mais le reste du corps repasse en désordre les défilés du Riesen-Gebirge. Le général de Gablentz laisse alors une brigade à Trautenau et vient avec les trois autres bivouaquer en arrière à Neu-Rognitz.

Les Prussiens avouent avoir fait au combat de Trautenau une perte de 1300 hommes; ils font monter celle des Autrichiens à plus de 5,000, ce qui est, du reste, confirmé par la relation autrichienne.

Le combat de Trautenau compromettait singulièrement la jonction des armées prussiennes. La retraite du 1^{er} corps laissait une trouée dans leur longue ligne de front. Si, le lendemain, un ou deux corps autrichiens venaient soutenir le 10^e, la garde, qui avait pour mission de réparer l'échec du 1^{er} corps, pouvait être écrasée à son tour. Mais, ici encore, les Prussiens doivent triompher par leur audace et les Autrichiens subir les conséquences de leurs hésitations. Cependant, avant de parler des événements de la journée du 28, il faut nous porter à l'aile gauche prussienne et rendre compte du combat de Nachod, livré par le 5^e corps.

Le 5^e corps a franchi la frontière, puis la chaîne de montagnes qui sépare la Silésie de la Bohême, et le 27, au matin, son avant-garde arrive à Nachod, d'où elle repousse quelques avant-postes autrichiens. Elle passe la Methau, gravit les pentes de la rive droite et débouche sur le plateau.

Là, elle vient se heurter contre des troupes du 6^e corps autrichien, qui accourt de Neustadt pour s'opposer au débouché de la colonne prussienne ; il n'y a encore qu'une brigade à portée ; les autres sont en arrière et vont entrer en ligne successivement. Si le 6^e corps autrichien avait pu arriver quelques heures plus tôt, le débouché était fermé, et les 5^e et 6^e corps prussiens, enfermés dans un long défilé, pouvaient éprouver un désastre.

Mais l'avant-garde prussienne, forte de 5 bataillons d'infanterie, de 1 bataillon de chasseurs, de 5 escadrons, de 2 batteries et de 1 compagnie de pionniers, ne trouve devant elle que la seule brigade Hertveck. Celle-ci arrive par la route de Neustadt ; elle se forme en bataille perpendiculairement et à l'ouest de la route en avant de Provodow ; elle s'appuie à l'église de Saint-Wenceslas, au village de Wenzelberg et à un bois en avant du village ; elle laisse un bataillon sur la route le long de la vallée de la Methau, pour se couvrir de ce côté ; déployée sur deux lignes, elle se porte ensuite en avant dans une formation compacte et régulière. Les Prussiens, au contraire, s'éparpillent en tirailleurs, en colonnes de compagnies et en demi-bataillons ; ils forment une ligne de feux devant les Autrichiens, et ils lancent, dans la vallée de la Methau, quelques troupes qui en délogent le bataillon ennemi. A droite de leur ligne de bataille, ils occupent fortement le village de Wysokow et en arrière la jonction des deux routes. Le combat dure quelque temps avec des alternatives diverses ; enfin, à dix heures, la 1^{re} brigade autrichienne est repoussée dans la direction de Neustadt.

Les Prussiens pressent alors le débouché de leurs divisions, à la différence de leur 1^{er} corps, qui avait trop compté sur son avant-garde et qui avait laissé beaucoup de troupes entassées dans le défilé.

Vers dix heures et demie, deux nouvelles brigades autrichiennes débouchent à gauche de la route de Neustadt vers Domkow ; elles se déploient et elles attaquent bravement la position prussienne ; elles obtiennent quelques succès, mais comme l'ennemi reçoit des renforts incessants, elles finissent

par être obligées de se retirer comme la première. Il faut ajouter que cette attaque a été secondée à gauche par la brigade de cuirassiers du prince de Solms; celle-ci est en présence depuis le commencement de la journée, et malgré des pertes sensibles, malgré un terrain défavorable, elle redouble d'efforts pour seconder l'attaque des deux brigades d'infanterie; mais elle trouve devant elle une brigade de cavalerie prussienne, plus nombreuse, qui la charge vigoureusement; après une mêlée assez longue, ce combat de cavalerie se termine par la retraite des cuirassiers autrichiens.

Ainsi donc, voilà déjà deux attaques morcelées qui sont faites par le 6^e corps et qui sont successivement repoussées. Vers une heure, la 4^e brigade autrichienne débouche de Skalitz avec la réserve d'artillerie; elle fait une troisième attaque sur Wysokow; la réserve d'artillerie, déployée sur les hauteurs en avant de Kleny, fait éprouver de grandes pertes à l'ennemi. Le combat est un moment indécis; mais enfin il se prononce pour le 5^e corps prussien, alors au complet sur le plateau, et qui est animé par ses précédents succès.

Nous remarquerons ici, du côté des Autrichiens, trois attaques partielles et successives; et, de plus, des formations compactes et centrales en présence de formations étendues, enveloppantes et très favorables aux feux.

Les Prussiens accusent une perte d'environ 1200 hommes. Ils font monter celle des Autrichiens à 7,500, dont 2,300 prisonniers, presque tous Hongrois, qui sont envoyés à Neisse dans la légion de Klapka.

Telle est la journée du 27 juin. Les Prussiens, battus à Trautenau, sont vainqueurs à Nachod. Rien n'est encore décidé.

Suivons maintenant les événements de la journée du 28, dans laquelle nous avons à droite le combat de Soor ou de Neu-Rognitz et à gauche celui de Skalitz.

Le 28 juin, la garde prussienne reçoit l'ordre de rouvrir le chemin du 1^{er} corps et de réparer son échec; elle part

d'Eypel et de Kosteletz; elle se dirige sur Kaile, afin de prendre de flanc ou de revers le 10^e corps autrichien, si celui-ci est resté près de Trautenau. Mais à sept heures du matin, ce corps se mettait en retraite sur Kœnighin视角, se croyant couvert par un détachement du 4^e corps qui devait se trouver à Praussnitz-Kaile. Par suite d'un malentendu, le détachement n'était pas à son poste, et la garde prussienne vient précisément déboucher dans le flanc gauche de la colonne autrichienne. Le général de Gablentz s'empresse de se débarrasser de ses bagages, qu'il fait filer sur Pilnikau, puis il forme une de ses brigades parallèlement à la grande route pour recevoir l'attaque et couvrir la retraite du reste du corps. Il envoie l'ordre à sa 4^e brigade, la brigade Grivicic, qui était encore dans Trautenau, de venir le rejoindre; cet ordre ne parvient pas, et la 4^e brigade est coupée du reste du corps d'armée. Pendant que la 1^{re} division de la garde attaque avec vigueur le gros du 10^e corps et le repousse, la 2^e division se dirige à droite vers Staudeuz et Alt-Rognitz, enveloppe la 4^e brigade autrichienne qui cherchait à percer de ce côté, la rejette sur Trautenau et lui fait éprouver des pertes considérables. Le général de Gablentz, battu, est rejeté sur le haut Elbe, dans la direction de Pilnikau, avec une perte d'environ 5,000 hommes.

Au même moment, à l'aile opposée avait lieu le combat de Skalitz, entre le 5^e corps prussien et le 8^e corps autrichien.

Le 8^e corps autrichien était venu relever le 6^e, qui avait beaucoup souffert au combat de Nachod. En conséquence, il avait franchi l'Aupa et s'était établi sur la rive gauche en avant du chemin de fer; trois brigades étaient déployées sur la crête, mais elles étaient adossées à un ravin profond qui devait gêner leur retraite; la quatrième brigade servait de réserve. Le 6^e corps avait repassé l'Aupa, se réorganisait sur la rive gauche et ne devait pas prendre part à l'action.

Du côté des Prussiens, le général Steinmetz se renforce d'une brigade du 6^e corps et reprend, le 28 au matin, sa marche offensive sur Skalitz; il débouche de Wysokow et fait d'abord une attaque de front parallèlement à la ligne de

bataille des Autrichiens. Il prépare en même temps une attaque de flanc partant de Studnitz, et envoie de ce côté des troupes qui doivent être soutenues par une division de la garde. Mais cette division ayant été appelée vers sa droite pour livrer le combat de Soor, la garde ne peut envoyer qu'une brigade de cavalerie. Néanmoins l'attaque de flanc a lieu. Les Autrichiens se maintiennent d'abord avec fermeté; ils prennent même l'offensive, et une de leurs brigades, formée sur deux lignes avec quelques tirailleurs à 100 pas, s'avance contre le centre prussien. Ici, comme dans les autres combats, la brigade autrichienne tombe bientôt au milieu d'un cercle de feu; elle s'avance bravement, mais elle fait des pertes énormes; et, malgré les efforts de ses officiers, elle est rejetée et obligée de se retirer en désordre. Le combat continuait néanmoins, et le 8^e corps pouvait être soutenu par le 6^e et même par le 4^e. Mais le général en chef, qui méditait probablement alors son mouvement sur Gitchin, avait prescrit de ne pas s'engager sérieusement (il eût peut-être mieux valu alors ne pas s'engager du tout et laisser le 6^e corps sur la rive gauche de l'Aupa). Quoi qu'il en soit, la retraite est ordonnée et s'effectue avec fermeté. Les Prussiens se portent en avant; ils emportent vigoureusement, et malgré une résistance acharnée, la ligne du chemin de fer, puis la gare, et la ville même de Skalitz. A trois heures, ils sont décidément victorieux. Ils ont perdu environ 1500 hommes et les Autrichiens 5,500.

Par suite de ces deux combats du 28, les divers corps de la deuxième armée ont définitivement conquis la ligne de l'Aupa. Les Autrichiens sont rejetés en arrière et paraissent vouloir se concentrer vers Dübenetz.

Le lendemain 29, le 1^{er} corps prussien, trouvant le débouché rouvert, reprend son mouvement en avant sur Arnau. La garde, continuant sa marche offensive, pousse son avant-garde sur Kœnighnhof; elle en chasse un régiment autrichien, arrière-garde du 10^e corps, et elle s'empare de ce point après un combat violent. A gauche, les 5^e et 6^e corps se dirigent sur Gradlitz; ils livrent, en route, à Schwein-

schœdel, un engagement au 4^e corps autrichien, qui est repoussé avec 1500 hommes hors de combat.

Enfin, le 30, toute la deuxième armée est réunie sur le haut Elbe, autour de Kœnighinhof, et à 40 kilomètres environ de la première armée. Le quartier général du prince royal est à Kœnighinhof.

IV.

Nous venons de voir les deux offensives prussiennes. D'un côté, l'armée de l'Elbe et la première armée, après s'être réunies, ont franchi la frontière septentrionale de la Bohême le 23 juin; le 28, elles ont occupé la ligne de l'Iser, à la suite des combats de Podol et de Münchengrätz; le 29, elles ont conquis la ligne de la Cydlina au combat de Gitchin; puis elles se sont avancées, l'armée de l'Elbe vers Smidar, et la première armée vers Horitz, où nous les trouvons le 2 juillet. De l'autre côté, la deuxième armée a franchi la frontière le 25; le 28, elle s'est rendue maîtresse de la ligne de l'Aupa, à la suite des combats de Trautenau et de Soor vers la droite, de Nachod et de Skalitz vers la gauche, puis elle a continué sa marche vers l'Elbe, et, après de nouveaux succès, elle est en position autour de Kœnighinhof le 2 juillet, à 10 ou 12 lieues seulement des autres armées prussiennes.

Il nous reste à voir quelles ont été pendant ce temps les contre-maœuvres de l'armée autrichienne.

Le 15 juin, cette armée est divisée en deux masses, comme l'armée prussienne.

La première est formée par le 1^{er} corps et les Saxons, elle est forte d'environ 60,000 hommes; elle observe la frontière, et, pour résister à l'invasion des 130,000 Prussiens du prince Frédéric-Charles, elle prend position derrière l'Iser à Podol, Münchengrätz et Jung-Buntzlau. Puis, le 28, quand cette ligne est tournée par Turnau, elle rétrograde sur Gitchin; le 29 sur Horitz; enfin, le 2 juillet, le 1^{er} corps et les Saxons sont derrière la Bistritz, sur la position de Sadowa.

L'autre masse de l'armée autrichienne comprend les 2^e, 3^e, 4^e, 6^e, 8^e et 10^e corps, avec quatre divisions de cavalerie. Le 17 juin, après être restée immobile pendant dix jours autour de Brünn et d'Olmütz, par suite des retards de son organisation, elle se met en marche dans la direction de Kœnigshinhof. Ce mouvement constitue une marche de flanc stratégique le long de la frontière. Le 2^e corps, avec une division de cavalerie, forme la colonne extérieure, chargée de couvrir la marche, en passant par Gabel et en y prenant position face au comté de Glatz. Les 10^e, 4^e et 6^e corps forment la deuxième colonne et suivent la ligne du chemin de fer d'Olmütz à Pardubitz; les 3^e et 8^e corps forment la troisième colonne et suivent la route de Brünn à Pardubitz; enfin une division de cavalerie avec les parcs et les bagages forme une quatrième colonne, qui suit le débouché le plus intérieur. En cas d'attaque sur le flanc, l'armée autrichienne aurait présenté un corps en avant-garde, trois corps en première ligne, et les deux autres en seconde ligne.

D'Olmütz à Kœniggrätz, on compte 120 kilomètres en ligne directe, et 160 en réalité. C'est donc environ six marches de longueur moyenne. L'armée autrichienne met huit jours à franchir cette distance; et le 25 juin seulement ses différents corps arrivent dans leur nouvelle zone d'opérations.

Le 26, le 10^e corps est à Schurz, un peu au-dessus de Josephstadt; le lendemain 27, il se porte à Trautenau au-devant du 1^{er} corps prussien, et il a derrière lui à Kœnigshinhof, le 4^e corps qui peut lui servir de réserve.

Au même moment, le 27, le 6^e corps, venant d'Opocno, arrive à Nachod par la route de Neustadt, et il a derrière lui, à Josephstadt, le 8^e corps, qui peut aussi lui servir de réserve.

Enfin, toujours à la même date, le 27, le 3^e corps est à Miletin formant la réserve de Clam-Gallas; et le 2^e corps, après avoir couvert la marche de flanc, arrive à Kœniggrätz par Solnetz, et représente la réserve générale de l'armée.

Au début de la marche, le général autrichien voulait amener son armée sur la rive droite de l'Elbe, sur la ligne

Kœnighinhof-Miletin-Horitz, avec sa réserve à Horenowes ; le deuxième corps sur la rive gauche, observant les débouchés de la Bohême ; mais les événements vinrent déranger ses premières dispositions ; et le 27 juin, nous trouvons les corps autrichiens placés comme nous venons de l'indiquer.

Dans cette dislocation de l'armée autrichienne, on voit que, le 27, les corps de cette armée sont à peu près disposés autour de Josephstadt, sur une circonférence de 25 à 30 kilomètres de rayon. Le général en chef établi au centre, à Josephstadt, a à sa disposition trois chemins de fer : vers Kœnighinhof au N.-O., vers Skalitz au N.-E., enfin vers Pardubitz au S. ; et probablement trois lignes télégraphiques qui le mettent en communication instantanée avec ses chefs de corps. A l'ouest, il est bien lié avec l'armée de Clam-Gallas, qui n'est éloignée que de deux ou trois marches. Enfin, les deux masses autrichiennes occupent une position centrale et des lignes intérieures entre les deux masses prussiennes, complètement séparées. A voir sur la carte les dispositions que nous indiquons, il semble qu'en 1796 et en 1814 les positions des troupes françaises entre les corps d'Alvinzi ou entre les armées de la coalition n'étaient guère plus favorables. Il semble que les relations stratégiques entre les divers corps n'étaient pas mieux satisfaites. Nous rappellerons que ces relations sont celles que l'on établit entre les divers éléments d'une armée sur un théâtre d'opérations, en ajoutant qu'elles doivent être telles que les divers corps se soutiennent mutuellement, qu'ils se présentent en forces suffisantes sur les directions suivies par l'ennemi, et qu'ils couvrent les lignes de retraite de l'armée.

Ces conditions se retrouvent dans la dislocation de l'armée autrichienne. Malheureusement, il faut ajouter que les divers corps sont très fatigués par leurs marches précédentes sur de mauvais chemins et par de mauvais temps ; que, par suite, en général, ils arrivent tardivement sur leurs positions. Ainsi les 10^e et 6^e corps n'arrivent sur leur terrain que le 27, assez avant dans la journée : rendus la

veille, ils auraient probablement mieux apprécié leurs positions, ils auraient pu s'y établir plus solidement, ils se seraient couverts de retranchements, ils auraient disposé leurs batteries avec plus d'art, ils auraient eu conséquemment plus de chances en leur faveur ; enfin, leurs corps de réserve, 4^e et 8^e, en arrivant plus tôt, se seraient trouvés plus rapprochés et auraient pu prendre part au combat.

On a expliqué l'inaction des 4^e et 8^e corps dans la journée du 27, en disant que Benedeck pensait contenir seulement la deuxième armée prussienne et opérer, au contraire, contre la première avec les 60,000 hommes de Clam-Gallas, le 3^e corps venant de Miletin, le 2^e venant de Kœniggrätz et les 4^e et 8^e en seconde ligne. Les ordres avaient été donnés pour l'exécution de cette combinaison, qui était fort rationnelle ; mais la vigueur des attaques prussiennes et l'échec de Nachod vinrent en empêcher l'exécution.

Benedeck, changeant d'idée, voulut alors, suivant certaines relations, laisser un rideau devant la première armée prussienne et se porter en masse contre la deuxième ; mais l'échec de Gitchin vint une seconde fois déranger ses projets.

De sorte que, le 27 et le 28, les combinaisons stratégiques du général autrichien, bonnes comme conception, paraissent avoir échoué par l'indécision, la lenteur, l'hésitation de l'exécution, et en même temps par l'énergie et l'audace de ses adversaires.

A la suite des échecs des 27 et 28, le général Benedeck veut éviter les affaires de détail et concentrer toute son armée pour livrer une grande bataille défensive. Il choisit d'abord le plateau de Dubenetz, en avant de Josephstadt, dans un coude de l'Elbe, qui aurait couvert le front et le flanc droit de la position ; mais la victoire de la première armée prussienne à Gitchin et sa marche vers Sadowa le forcent à choisir une seconde position plus en arrière ; il désigne enfin celle de Sadowa, où il réunit ses divers corps le 2 juillet, après des marches très fatigantes, des croisements nombreux, et au milieu de grands embarras d'équipages.

Telles sont les diverses manœuvres stratégiques des armées en présence.

Du côté des Prussiens, leurs trois armées s'étendaient, au début, de Neustadt à Glatz, sur une étendue de 240 kilomètres. Le 26 juin, elles s'étaient rapprochées de plus de moitié. Enfin, le 3 juillet, elles sont en communication les unes avec les autres par leurs patrouilles de cavalerie. Le danger que présentait au début leurs lignes d'opérations séparées est conjuré. Leur calcul de marches s'est trouvé exact. Suivant l'expression du général de Moltke, les Autrichiens ont dès lors perdu les avantages stratégiques de leur position centrale, et ces avantages se changeront bientôt pour eux en inconvénients tactiques. Ils vont l'éprouver, en effet, sur le camp de bataille de Sadowa.

Du côté des Autrichiens, leur tardive entrée en Bohême les a empêchés de défendre les défilés des montagnes, puis d'organiser convenablement la défense des différents cours d'eau. Surpris, dérouterés par la vigueur de leurs adversaires, ils ont combattu avec courage, mais presque toujours dans des conditions d'infériorité numérique et sans ensemble. C'est un fait extraordinaire qu'avec sa position centrale et sa bonne disposition d'ensemble, Benedeck n'ait jamais pu réunir deux ou trois de ses corps d'armée contre un seul corps de l'ennemi. Malgré les succès des Prussiens, il faut reconnaître que leur immense marche de front facilitait beaucoup une semblable manœuvre.

Au point de vue tactique, on s'étonne encore de voir l'armée autrichienne, qui avait fait la campagne du Danemark à côté de l'armée prussienne, méconnaître la valeur du fusil à aiguille et la puissance des feux rapides. On s'étonne de lui voir employer, dans les divers combats dont nous venons de parler, une tactique offensive, qui consistait à marcher à l'ennemi sans tirer, dans un ordre compact, pour en venir immédiatement au combat à la baïonnette. C'était donner beau jeu aux feux rapides des tirailleurs, des compagnies et des demi-bataillons éparpillés des Prussiens.

Au point où nous en sommes arrivés, c'est-à-dire le 2 juillet, l'armée autrichienne est affaiblie de 30,000 à 40,000 hommes ; elle a reculé de position en position et a perdu confiance ; presque tous ses corps ont été engagés et ont éprouvé des échecs. L'armée prussienne, au contraire, a réparé ses pertes ; elle n'a pour ainsi dire obtenu que des succès ; elle est pleine d'élan et d'enthousiasme ; le roi Guillaume vient se mettre à sa tête et lui adresse une nouvelle et énergique proclamation.

Benedeck semblerait devoir se tenir sur la défensive et chercher à rétablir son armée. On pensait dans l'état-major prussien qu'il s'était retiré derrière l'Elbe, entre Josephstadt et Kœniggrætz, ayant le fleuve devant son front, la Methau à sa droite et l'Adler à sa gauche. C'était un quadrilatère difficile à forcer. On cherchait le moyen de le chasser de cette position, en l'attaquant de front et de flanc, ou bien, si ces attaques étaient trop difficiles, on voulait manœuvrer vers Pardubitz pour menacer sa ligne de retraite.

Mais Benedeck ne s'était pas retiré derrière ses places fortes. Il avait au contraire, comme nous l'avons vu, concentré son armée en avant sur la position de Sadowa, et se disposait à y recevoir une bataille défensive. On dit que le général autrichien penchait pour la retraite, qu'il avait même engagé l'Empereur à demander la paix ; mais que, plus tard, il avait repris confiance devant l'affirmation de ses chefs de corps qui répondaient du moral de leurs soldats, et devant l'expression de la volonté de l'Empereur qui n'admettait pas une retraite sans bataille. En outre, quelques relations prétendent que les approvisionnements manquaient dans le camp autrichien, et que l'on cherchait à sortir le plus tôt possible d'une mauvaise position par une sorte de coup de désespoir.

Par suite de cette résolution fatale, les échecs du début de la campagne vont se transformer en véritable désastre, comme nous allons le voir dans la suite de ce travail.

OPÉRATIONS TACTIQUES

Bataille de Sadowa.

I.

Nous avons dit que, le 2 juillet, l'armée autrichienne est concentrée derrière la Bistritz, et que les trois armées prussiennes forment autour d'elle comme un vaste demi-cercle; l'armée de l'Elbe est à Smidar et forme la droite; la première armée est à Horitz et forme le centre; la deuxième armée est à Kœnighinhof et forme la gauche. Les troupes prussiennes se reposent de leurs premiers combats, rectifient leurs positions, complètent leurs effectifs et se préparent à de nouveaux efforts.

Dans l'après-midi du 2 juillet, le prince Frédéric-Charles apprend, par des officiers envoyés en reconnaissance et par quelques prisonniers, la présence de plusieurs corps autrichiens sur la position de Sadowa. Il rend compte au roi et il propose une attaque vigoureuse pour le lendemain : la première armée attaquant de front; l'armée de l'Elbe, l'aile gauche, et la deuxième armée l'aile droite en descendant de Kœnighinhof vers le sud. Si quelques corps autrichiens seulement sont sur la position, on les accablera facilement, et ce sera autant de gagné pour la suite de la campagne. Si l'armée autrichienne tout entière est réunie, il faut profiter de l'élan donné aux troupes prussiennes par leurs premiers succès, pour livrer une grande bataille où l'on a de grandes chances pour écraser l'ennemi.

Ainsi raisonnaient les généraux prussiens. Le roi est facilement persuadé, et il donne le soir les ordres nécessaires pour la bataille du lendemain.

Avant d'en étudier les divers mouvements, il convient d'examiner la constitution du champ de bataille.

L'Elbe prend sa source dans la chaîne du Riesen-Gebirge, et coule à peu près du nord au sud jusque vers Pardubitz. Là il tourne à l'ouest et reçoit sur sa rive droite la Cydlina, grossie de la Bistritz, toutes deux descendant du nord et parallèles à la première branche de l'Elbe. Entre cette première branche de l'Elbe et la Bistritz, s'élève une chaîne de hauteurs, dont la ligne de faite, dirigée du nord au sud, passe par Maslowed, Chlum et Problus. La position choisie par l'armée autrichienne est formée par les pentes occidentales de cette chaîne.

Le front est couvert par la Bistritz, ruisseau marécageux de 30 pas de largeur moyenne sur 2 à 3 pieds de profondeur.

Les abords se composent de pentes bien découvertes que les feux de l'artillerie et de la mousqueterie doivent balayer en tous sens. Les points de Benateck, Sewetitz, Sadowa, Nechanitz y servent de postes avancés.

Sur le front, comme points d'appui, se trouvent les villages de Maslowed, de Cistowes, de Lipa, de Langenhof et de Problus. Devant l'intervalle entre les deux premiers de ces villages est un bois favorable à la défense, le Swiep-Wald; il y en a un autre du côté de Problus. Le front a une étendue d'environ 12 kilomètres.

L'intérieur de la position présente des communications faciles et des abris pour les réserves. En outre, le plateau de Chlum, placé un peu arrière du front, domine tout le terrain environnant, dépasse d'une trentaine de mètres les points les plus élevés, peut servir d'observatoire au général en chef, et représente enfin le réduit et la clef tactique du champ de bataille. Il y a dans cette partie de la position un certain nombre de villages, parmi lesquels nous citerons Rosberitz, Wsestar, Sweti, qui sont à portée de la grande route.

Les trois premières parties de la position sont donc convenablement constituées. Il n'en est pas de même des deux autres parties : les flancs et les derrières. Le flanc droit est appuyé par les hauteurs d'Horenowes, et plus loin par un petit affluent de l'Elbe, la Trotina ; mais ces obstacles sont

peu considérables, ils sont éloignés du centre, et leur occupation allonge l'ordre de bataille. Le flanc gauche est couvert par les villages de Nieder-Prim et d'Ober-Prim, ainsi que par des hauteurs boisées ; mais ces obstacles n'ont également qu'une importance secondaire. D'un côté comme de l'autre, ils auraient suffi contre des détachements, ils ne pouvaient suffire contre des armées tout entières.

Pour les derrières, ils ne présentent aucun point d'appui, aucune ligne défensive où, en cas d'échec, l'armée autrichienne aurait pu reprendre haleine et se reformer. Au contraire, de Chlum à Kœniggrätz, le terrain forme une longue pente d'environ 8 kilomètres, où des troupes en retraite devaient être dominées, poussées violemment, et devaient éprouver de grandes pertes. Sur l'Elbe, on dit que les passages ne furent pas organisés avec tout le soin convenable et que les ponts n'étaient pas connus des troupes ; la retraite devait donc être difficile.

Il faut ajouter, pour compléter cette description de la position, que la route de Gitchin à Kœniggrätz la traversait dans toute sa profondeur, et à peu près perpendiculairement à son front.

Maintenant, en nous rappelant les emplacements relatifs des diverses armées en présence, nous voyons que la position de Sadowa était bonne contre une attaque directe venant de Horitz, mais qu'elle devenait dangereuse dès qu'elle pouvait être prise de flanc ou de revers par la deuxième armée prussienne, établie à Kœnighinhof, et placée par conséquent à 3 ou 4 lieues du champ de bataille.

Si nous examinons le terrain du côté des Prussiens, nous trouvons pour la première armée une bonne position parallèle à la Bistritz, sur les hauteurs de Dub. C'est là, en effet, que se déployaient dans la matinée du 3 juillet les trois corps de la première armée prussienne.

Les quatre corps de la deuxième armée, accourant du nord, doivent venir se déployer sur les hauteurs d'Horenoves et sur le mont Horica, entre la Trotina et l'Elbe.

Enfin, l'armée de l'Elbe, après avoir franchi la Bistritz à

Nechanitz, doit déployer une division à gauche sur les pentes de la vallée et une autre à droite vers Neu-Prim.

Tel est l'ensemble des positions sur lesquelles les armées belligérantes prennent les ordres de bataille dont nous allons indiquer les détails.

II.

L'ordre de bataille de l'armée autrichienne est le suivant :

Deux corps, les 2^e et 4^e, forment la droite et doivent garder la ligne qui s'étend de Maslowed à la Trotina ; deux autres corps, les 3^e et 10^e, forment le centre, de Maslowed à Langenhof ; le corps saxon, soutenu par le 8^e corps, forme la gauche, de Langenhof à Problus. Une division de cavalerie légère couvre l'extrême droite ; une autre couvre l'aile gauche. Deux corps d'infanterie, les 1^{er} et 6^e, avec les trois divisions de cavalerie de réserve et la réserve d'artillerie, forment la réserve générale de l'armée et s'établissent au centre de la position, en arrière de Chlum, auprès de Rosberitz et de Wsestar, à droite et à gauche de la grande route, dans une portion de terrain parfaitement abritée. Cet ordre de bataille est méthodique et paraît bien approprié au terrain ; chaque corps d'armée a à défendre un front d'environ 2,000 mètres ; chacun d'eux est établi sur les hauteurs ; il est appuyé à des bois ou à des villages ; il a devant lui des postes avancés, tel que Benateck, Sewetitz, Sadowa, qui doivent retarder les premières attaques de l'ennemi, gêner ses premières manœuvres, et d'où il ne pourra déboucher qu'avec peine après s'en être emparé. Dans les intervalles des corps d'armée sont des batteries puissantes, couvertes par des épaulements, avec des champs de tir bien préparés ; enfin le génie a fortifié quelques villages, fait des abatis, creusé des fossés de chasseurs, élevé des batteries et des retranchements ; malheureusement ces travaux, commencés trop tard, ne purent être complétés ; et sur quelques points les troupes ne connaissaient même pas leurs emplacements : elles se battirent à côté sans en pro-

fiter. Une des relations de la campagne de 1866 fait remarquer que les Américains auraient certainement profité d'une tout autre manière d'un espace de temps de 24 heures et d'une force de 200,000 hommes; au lieu d'employer seulement quelques compagnies de pionniers, ils auraient mis à l'œuvre des corps tout entiers, ils se seraient couverts de retranchements formidables, et ils auraient rendu leur position inexpugnable. Quoi qu'il en soit, établi sur la hauteur de Chlum, embrassant d'un coup d'œil tout son champ de bataille, avec ses réserves sous sa main, ayant réellement pris de bonnes dispositions tactiques, Benedeck aurait pu espérer la victoire, si encore ici il ne s'était trouvé en retard de quelques heures. Il y eut, en effet, des mutations considérables dans l'état-major autrichien la veille de la bataille; c'est pourquoi l'ordre qui en prescrivait les dispositions ne parvint aux corps le 3 juillet que vers 4 heures du matin; il ne fut transmis aux brigades que vers 7 heures; et, au moment même de l'attaque des Prussiens, les corps autrichiens étaient en mouvement pour prendre les places qui leur étaient assignées; les brigades manœuvraient, se croisaient et, sur plusieurs points, elles furent complètement surprises. Enfin l'ordre se rétablit, et au bout de quelque temps l'armée autrichienne était réellement disposée comme nous l'avons indiqué. Elle était forte d'environ 200,000 hommes, avec 700 bouches à feu.

Après avoir indiqué l'ordre de bataille défensif, il faut examiner l'ordre de bataille offensif. Celui-ci est pris par les Prussiens pendant la nuit ou de très grand matin.

L'armée de l'Elbe part de Smidar et se dirige sur Nechanitz; elle repousse les avant-postes saxons, s'empare du pont, mais elle ne peut prendre son ordre de bataille que sur la rive gauche du cours d'eau, où, comme nous le verrons plus tard, elle déploie deux divisions et garde la troisième en réserve.

La première armée déploie deux corps ou quatre divisions sur son front; les 3^e et 4^e divisions se dirigent au sud de Sadowa, vers Dohalica et Makrowous; la 8^e division,

Horn, suit la gauche de la grande route et se dirige à la fois sur les deux villages de Sewetitz et de Sadowa; enfin la 7^e division, Fransecki, se dirige plus à gauche encore sur le village de Benateck. Les 5^e et 6^e divisions restent en réserve avec le corps de cavalerie et la réserve d'artillerie; ces troupes sont derrière le centre, vers Klenitz, et elles s'abritent dans les plis du terrain.

Dans la deuxième armée, les ordres pour la bataille sont portés de nuit par un aide de camp du roi, qui franchit seul, par la pluie et de mauvais chemins, les 40 kilomètres qui séparent les deux quartiers généraux. Un autre officier avait été envoyé de Kamenitz par le prince Frédéric-Charles au prince royal; mais il ne portait pas d'ordre positif; il demandait seulement un secours partiel. De sorte qu'un accident arrivé à l'aide de camp du roi, le lieutenant-colonel de Finkenstein, eût pu paralyser la deuxième armée et amener la perte de la bataille.

Une des relations déjà citées fait remarquer que la liaison entre les deux quartiers généraux était vraiment précaire, et que c'eût bien été le cas d'établir entre eux le télégraphe électrique dont il a été si souvent parlé.

La deuxième armée prend les armes de grand matin et marche droit au sud, en trois masses : à droite le 1^{er} corps, au centre la garde, à gauche le 6^e corps, suivi du 5^e en réserve. L'ensemble des trois armées prussiennes présente un effectif de 220,000 hommes avec 136 batteries ou 780 bouches à feu.

Au début de l'engagement, vers 7 heures du matin, on voit donc l'armée autrichienne formée en bataille sur sa position et rectifiant ses emplacements, puis la première armée prussienne déployée sur les hauteurs de Dub et descendant vers la Bistritz, ensuite l'armée de l'Elbe qui s'avance en une seule colonne vers le pont de Nechanitz, et enfin la deuxième armée qui se forme en plusieurs colonnes pour descendre du nord au sud vers le champ de bataille.

Chez les Prussiens, l'idée de la bataille consiste dans une vigoureuse attaque de front faite par la première armée pour contenir les Autrichiens et les retenir dans leur posi-

tion, pendant que l'armée de l'Elbe cherchera à gagner leur flanc gauche et que la deuxième armée descendra sur leur flanc droit et sur leurs derrières. L'idée des Autrichiens est de défendre la position qu'ils occupent et, en cas de succès, d'en déboucher pour profiter de la victoire.

La bataille qui va s'engager est évidemment ainsi une bataille offensive pour l'armée prussienne et défensive pour l'armée autrichienne.

III.

L'action s'engage vers huit heures du matin. Elle se décompose en quatre moments principaux, que nous allons voir successivement. Mais d'abord nous rappellerons que la journée sera pluvieuse et que toute la matinée un brouillard assez épais favorisera les manœuvres des Prussiens.

Le premier moment de la bataille s'étend de huit heures à onze heures. Il comprend pour l'armée de l'Elbe sa marche vers Nechanitz, puis un combat d'avant-garde qui la rend maîtresse du pont, et enfin le débouché de ses trois divisions, dont l'une se déploie à gauche vers Lubno, dans la vallée de la Bistritz, dont l'autre se déploie vers la droite pour gagner le flanc gauche des Saxons, et dont la troisième forme la réserve.

Pendant le même temps, la première armée aborde la Bistritz sur plusieurs points ; à l'extrême gauche, la division Fransecki franchit le cours d'eau, occupe Benateck et attaque le bois de Maslowed. La 8^e division débouche par la grande route, passe à Sewetiz, et attaque Sadowa de front et de revers. Les 3^e et 4^e divisions passent à gué vis-à-vis Dohalika et Makrowous, et s'établissent sur la rive gauche de la Bistritz. L'artillerie, sur l'une et sur l'autre rive, prend position et cherche à répondre aux batteries autrichiennes. Les deux divisions de réserve, 5^e et 6^e, descendent de Klenitz vers Sadowa, pour se rapprocher de l'état-major général qui s'établit bientôt au Roskosberg, sur la rive droite de la Bistritz. La première armée prussienne se déploie ainsi

le long du cours d'eau. Le général de Moltke caractérise ce mouvement de la première armée en l'appelant *une marche en échelons l'aile gauche en avant*. L'échelon d'attaque, c'est-à-dire la 7^e division, emporte le bois de Maslowed, que les Autrichiens nomment le Swiep-Wald, et qui forme un rectangle de 1600 mètres de long sur 1000 mètres de profondeur. Au moment de l'attaque, les Autrichiens n'avaient dans le bois qu'un seul bataillon, par suite des mouvements confus de la matinée ; mais bientôt leurs 2^e et 4^e corps envoient sur ce point des renforts successifs ; le bois est pris, puis reperdu, et la lutte est extrêmement rude entre les quatorze bataillons de la 7^e division prussienne et les deux corps autrichiens qui, peu à peu, se laissent entraîner presque tout entiers vers le bois de Maslowed, en découvrant le flanc droit de l'armée.

Cependant, de huit heures à onze heures, la deuxième armée prussienne fait de grands efforts pour marcher au canon. Ses diverses colonnes forcent de marche à travers des chemins défoncés, et vers onze heures le 6^e corps occupe le mont Horica, point situé à peu de distance du champ de bataille, au nord-est de Racitz.

Le deuxième moment dure de onze heures à trois heures. Il comprend, de la part des Prussiens, un combat défensif de front et deux attaques sur les flancs. Du côté des Autrichiens, il comprend, au contraire, la résistance sur les flancs et un commencement d'offensive vers le centre.

Pendant cette période, l'armée de l'Elbe repousse les Saxons ; elle s'empare de Probus et de Prim, et ses succès sur la gauche autrichienne commencent à se prononcer.

Au centre, la première armée se maintient sur la Bistritz ; elle y entretient le feu et conserve le terrain conquis, malgré des pertes considérables. La division Fransecki se fait héroïquement écraser à Benateck, en attirant sur elle tous les efforts des 2^e et 4^e corps autrichiens et en leur faisant éprouver de grandes pertes ; elle assure ainsi la jonction de la première et de la deuxième armée.

Les diverses colonnes de cette dernière armée atteignent

le champ de bataille de onze heures à midi ; la garde et le 6^e corps se déploient sur les hauteurs d'Horenowes : leur artillerie entre en jeu, et bientôt l'engagement s'étend et s'anime de ce côté.

Nous retrouvons là la mauvaise chance de l'armée autrichienne. En effet, au moment où la deuxième armée vient fondre en masse sur son flanc droit, celui-ci était dégarni ; les deux corps qui devaient le défendre s'étaient laissé entraîner vers leur gauche dans le combat du Swiep-Wald, et Benedeck au même moment pensait, dit-on, à les soutenir avec le 3^e corps pour prendre l'offensive contre la division Fransecki.

La deuxième armée ne trouve donc devant elle, au début, que des détachements sans importance et ensuite elle n'a affaire qu'aux diverses brigades des 2^e et 4^e corps, qui reviennent à la hâte par des marches de flanc, presque en désordre et sans ensemble. L'offensive méditée contre la division Fransecki par le général autrichien était bonne avant onze heures ; conduite avec vigueur, elle aurait amené peut-être la destruction de cette division et empêché la jonction des deux armées prussiennes ; mais vers une heure, elle était intempestive ; elle faisait exécuter aux 2^e et 4^e corps autrichiens deux marches de flanc successives et en sens inverse, et elle dégarnissait la position devant la vigoureuse offensive de la deuxième armée. En effet, la garde prussienne s'empare de Maslowed, le 1^{er} corps dégage la 7^e division et le 6^e corps occupe Sendrasitz. Les Autrichiens forment une nouvelle ligne de Chlum à Lochenitz par Nedelist ; mais, vers trois heures, la 1^{re} division de la garde profite du brouillard et de la fumée de la poudre qui reste sur le sol ; elle poursuit ses premiers succès et attaque le point culminant de Chlum ; trouvant encore ce point faiblement défendu, par suite de fausses manœuvres, elle s'en empare et entame ainsi l'ordre de bataille autrichien ; elle produit dans la ligne une déchirure, une brèche qui va s'élargissant et qui assurera, de ce côté, le succès de l'attaque de flanc de la deuxième armée. En même temps, le 6^e corps s'empare de Nedelist. En vain Benedeck, surpris, veut mettre en action ses ré-

servees ; celles-ci sont repoussées après une lutte acharnée. Les Prussiens s'emparent encore de Rosberitz et leurs tirailleurs arrivent jusqu'à la route de Kœniggrætz.

Ainsi donc, vers trois heures, les deux flancs de l'armée autrichienne sont compromis. Cependant, du côté des Prussiens, la liaison entre leurs trois armées est encore incomplète ; alors, pour l'assurer, le roi ordonne une attaque générale qui forme le troisième moment de la bataille, et qui dure de trois heures à quatre heures et demie.

D'après cet ordre, la première armée se porte vigoureusement en avant, tireailleurs, ligne de bataille et réserves à la fois.

Benedeck tente une dernière contre-attaque pour ressaisir la victoire ou pour couvrir la retraite ; il la dirige sur Chlum ; il échoue et se voit définitivement forcé de donner l'ordre de la retraite.

Les Saxons et le 8^e corps, à l'aile gauche, se retirent sur Pardubitz. Les deux corps de l'aile droite autrichienne s'écoulent par les ponts de Lochenitz et de Predmenitz, sans faire de grosses pertes ; mais ils ouvrent aussi le passage au 6^e corps prussien, qui va percer jusqu'à la grande route et faire éprouver un désastre aux deux corps du centre, les 3^e et 10^e. Ceux-ci, en effet, se retirent très difficilement ; cependant la cavalerie et surtout l'artillerie se dévouent avec un grand courage pour protéger l'infanterie ; la cavalerie autrichienne a de vigoureux engagements, près de Langenhof et de Stresetitz, avec la cavalerie prussienne qui débouche lentement par les deux seuls ponts de Sadowa et de Sewetitz ; l'artillerie forme successivement en arrière deux lignes de feu pour retarder la marche des troupes ennemies et protéger la retraite des masses d'infanterie ; la seconde de ces lignes se forme à environ 2 kilomètres de Kœniggrætz ; elle se compose de 5 batteries de la réserve, auxquelles viennent se joindre quelques batteries en retraite ; deux musiques font entendre derrière elles l'hymne national ; cette ligne d'artillerie, qui se dévoue pour sauver l'armée,

réussit à arrêter les masses prussiennes et couvrir la retraite des dernières troupes autrichiennes.

Dans le dernier moment de la bataille, de quatre heures et demie à sept heures, les trois armées prussiennes arrivent en masse vers Wsestar ; elles y tombent dans une véritable confusion, dans une mêlée qui dure jusqu'au lendemain. Si l'armée autrichienne avait été moins maltraitée et si elle avait eu devant Kœniggrätz une position de retraite, elle aurait pu profiter de ce moment pour un nouveau retour offensif ; mais au même instant ses divers corps étaient dans une confusion plus grande encore sur les bords de l'Elbe. Le passage en avait été mal préparé ; le commandant de la place de Kœniggrätz, craignant une attaque brusquée, avait fermé les portes et tendu les inondations. Il y eut là un nouveau désastre.

Enfin, à huit heures, la bataille de Sadowa est définitivement terminée.

Les Prussiens y ont perdu, d'après leur relation, 2,000 tués, 7,000 blessés, 300 disparus, environ 10,000 hommes ; d'autres relations font monter leurs pertes à 16,000 hommes. Les Autrichiens, inférieurs en nombre, inférieurs surtout en armement, déploient une bravoure héroïque, mais font des pertes énormes : ils ont 5,500 tués, 16,000 blessés et environ 20,000 prisonniers, formant un total de plus de 40,000 hommes. Ils perdent, en outre, 180 bouches à feu, beaucoup d'équipages et surtout le moral, la confiance en eux-mêmes, qui, à partir de cette journée fatale, paraît les avoir complètement abandonnés.

IV.

Nous avons terminé l'étude des opérations principales de la guerre de 1866. Nous devons maintenant dire quelques mots de la suite de la campagne et des opérations secondaires.

Après quelques moments de repos, les Prussiens reprennent leurs opérations offensives. Les Autrichiens effectuent leur retraite sur deux directions excentriques. Le 10^e corps et les divisions de cavalerie se dirigent sur Vienne, par Brünn, pour servir de rideau et retarder de front la marche de l'armée offensive ; les autres corps se dirigent sur Olmütz, où Benedeck espère refaire son armée, et d'où il pense arrêter la marche des Prussiens, en menaçant le flanc gauche de leur ligne d'opérations.

Les Prussiens se divisent aussi en deux masses : l'armée de l'Elbe et la première armée, sous les ordres du roi, marchent sur Vienne par les deux directions d'Iglau et de Brünn ; la deuxième armée se dirige sur Olmütz, pour masquer les troupes de Benedeck.

Le 13 juillet le roi de Prusse arrive à Brünn.

Sur ces entrefaites, l'archiduc Albert, nommé au commandement en chef de l'armée autrichienne, cherche à reconstituer devant Vienne une nouvelle armée. Il appelle à lui deux de ses corps d'Italie et il donne à Benedeck l'ordre de lui ramener également le gros de ses forces. Trois corps, partis d'Olmütz, arrivent à Vienne avec assez de facilité ; mais le 15 juillet, le chemin de fer est coupé par des troupes prussiennes, à la suite des combats de Tobischau et de Prerau. Les trois derniers corps autrichiens, avec le train et la réserve d'artillerie, sont alors obligés de se jeter vers l'est, de franchir les petites Karpates, et de descendre la vallée de la Waag, pour se diriger sur Presbourg.

Le 18 juillet, les Prussiens sont sur le Rûsbach, en vue de Vienne ; leur gauche est devant Presbourg, où elle livre le combat de Blumenau ; le roi est à Nicolsbourg ; la deuxième armée a laissé seulement un corps pour bloquer Olmütz, où, du reste, ne se trouve plus qu'un seul corps autrichien, et elle s'avance derrière les deux autres armées, pour former avec elles une masse d'environ 240,000 hommes. Les Autrichiens n'ont pas pu en rassembler plus de 150,000. Ils sont donc encore dans de grandes conditions d'infériorité, lorsque l'intervention de la France amène l'armistice de Nicolsbourg, qui est suivi de la paix de Prague.

Pendant que les opérations précédentes avaient lieu sur le théâtre principal, la guerre avait recommencé en Italie, malgré la cession de la Vénétie à la France.

Les Autrichiens n'avaient plus de ce côté qu'un seul corps d'armée, avec les garnisons des places.

Les Italiens reprennent alors l'offensive, comme nous le verrons dans notre prochaine étude. Ils forment une armée d'opérations sous les ordres du général Cialdini ; cette armée franchit le Pô, l'Adige, et s'avance au delà du Quadrilatère, jusque vers l'Isonzo, ne trouvant nulle part de résistance sérieuse. Une armée de réserve, sous le général La Marmora, suit à distance l'armée d'opérations, bloque les places fortes et garde les derrières. En même temps, Garibaldi, à la tête de ses volontaires, remonte dans le Tyrol et livre de nombreux combats.

La flotte italienne rencontre à Lissa, le 20 juillet, la flotte autrichienne ; une grande bataille navale a lieu : les Italiens sont battus.

L'armistice arrête les opérations sur ce second théâtre.

Sur le troisième, dans la vallée du Mayn, nous voyons en présence trois armées : la première est l'armée prussienne du général Falkenstein, forte d'environ 50,000 hommes et rassemblée, au début, dans les environs d'Eisenach ; la deuxième est l'armée bavaroise ou le 7^e corps fédéral, forte aussi de 50,000 hommes et placée sur le haut Mayn ; enfin, la troisième armée est le 8^e corps fédéral, qui couvre Francfort et qui est à peu près de même force que les armées précédentes.

Les deux corps fédéraux cherchent à se réunir par des marches en avant. Le corps prussien s'interpose entre eux, leur livre plusieurs combats et empêche la jonction projetée. Ainsi, les Bavares sont battus sur la Saale franconienne et rejetés sur Schweinfurth. Le 8^e corps est battu à Aschaffenburg, et l'armée prussienne entre à Francfort ; elle y frappe de fortes contributions ; la dernière seule est de 25 millions de florins. Puis de nouveaux combats sont livrés sur la rive gauche du Mayn ; mais l'armistice vient ensuite

de ce côté arrêter les opérations, qui, du reste, paraissaient encore devoir être à l'avantage des Prussiens.

V.

La paix qui termine la guerre de 1866 est signée à Prague, le 29 août. Elle amène des changements considérables dans le centre de l'Europe.

Ainsi, l'Autriche doit sortir de la Confédération germanique et abandonner sa grande position en Allemagne ; elle doit céder la Vénétie à l'Italie et payer une forte contribution de guerre.

La Confédération germanique est dissoute et remplacée par les Confédérations du Nord et du Sud ; la première comprend tous les États au nord du Mayn ; elle compte 30 millions d'habitants ; elle a à sa tête la Prusse, qui dispose entièrement des finances et des armées des États qui la composent ; la Confédération du Sud paraît subordonnée à celle du Nord et son indépendance semble assez illusoire ; de sorte que la guerre de 1866 place la Prusse à la tête de l'Allemagne et remet entre ses mains toutes les forces d'une population de 40 millions d'habitants.

La Prusse elle-même s'agrandit de trois provinces en s'annexant les duchés de l'Elbe, la Hesse et le Hanovre ; elle rectifie ses frontières ; elle augmente sa population de 4 millions d'habitants ; elle s'enrichit de 61 millions de thalers, environ 230 millions de francs, produits par les contributions, et après remboursement de tous ses frais de guerre. En un mot, la Prusse acquiert ce que perd l'Autriche : territoire, argent et renommée militaire, — différence ordinaire entre la victoire et la défaite.

On a cherché à expliquer les succès si rapides et si complets de la Prusse, ainsi que les revers si terribles et si inattendus de l'Autriche. — Nous allons à ce sujet indiquer quelques-unes des causes qui ont été signalées dans les différentes relations de la campagne.

En se plaçant d'abord au point de vue de la préparation de la guerre et de l'organisation des armées, on a remarqué que les finances prussiennes étaient en bon état, tandis que depuis longtemps les finances autrichiennes étaient dans un véritable désarroi. Par suite, l'armée prussienne était mieux préparée sous tous les rapports. Elle était mieux instruite et comptait moins de conscrits. Elle était mieux outillée, mieux approvisionnée, surtout mieux armée que sa rivale. Au jour de l'entrée en campagne, son organisation était plus complète. Elle put ainsi prendre l'offensive plusieurs jours avant l'armée autrichienne ; occuper facilement, par une initiative énergique, les territoires des États secondaires ; désorganiser leur résistance et s'emparer d'une grande quantité de matériel. Enfin, elle mit ses troupes en haleine par de premiers et faciles succès, et leur donna une confiance, un élan, une supériorité morale qui devaient se conserver pendant toute la campagne.

En se plaçant au point de vue stratégique, on a remarqué :

1° Que, par suite de leur préparation tardive, les Autrichiens avaient été forcés de se concentrer à Olmütz, qu'ainsi ils n'avaient pas pu utiliser les avantages que leur présentait la Bohême, pays excellent pour la défensive, où ils se seraient rapprochés de la Saxe pour la secourir, de Berlin pour le menacer, d'où ils pouvaient tourner la Silésie par sa partie septentrionale, où ils auraient pu organiser et ensuite défendre convenablement les montagnes et les cours d'eau ;

2° On a remarqué que les Prussiens entrèrent en Bohême par deux lignes d'opérations séparées et sur deux fronts très étendus. Ils avaient bien préparé leurs marches par des reconnaissances de paix ; ils comptaient sur leur avance de préparation, et ils espéraient ne pas trouver les Autrichiens en forces trop considérables sur leur point de réunion. Néanmoins, ils se trompèrent dans leurs calculs ; du 27 au 29 juin, ils coururent les plus grands dangers. Les corps autrichiens disposés autour de Josephstadt, comme nous l'avons indiqué dans la partie stratégique de notre travail,

pouvaient, en manœuvrant avec décision, énergie et rapidité, se réunir par deux, par trois peut-être, contre un seul corps prussien. Le succès de Trautenau pouvait être beaucoup plus complet; la défaite de Nachod pouvait devenir une victoire; les divisions prussiennes pouvaient être écrasées à Gitchin: et l'invasion de la Bohême serait ainsi devenue pour la Prusse un véritable désastre;

3^o Si les choses ne se passèrent pas ainsi, c'est que des deux côtés l'exécution fut en raison inverse de la combinaison. Les Prussiens apportèrent une vigueur et une audace extrêmes dans l'exécution d'une combinaison dangereuse; les Autrichiens montrèrent une hésitation incompréhensible dans l'exécution d'une combinaison supérieure. Or il en est de la guerre comme de l'escrime, l'exécution y joue un grand rôle et détermine souvent le succès.

Enfin, en se plaçant au point de vue tactique, on a fait encore les remarques suivantes:

Les Prussiens avaient dans le fusil à aiguille une arme évidemment très supérieure, et qui, particulièrement dans le combat rapproché, doublait, triplait, quintuplait peut-être la valeur de chaque homme. En outre, ils adoptèrent une tactique d'enveloppement et d'éparpillement parfaitement appropriée aux circonstances; leurs chaînes de tirailleurs, leurs colonnes de compagnies ou de demi-bataillons étaient bien en rapport avec leur armement et avec la nature accidentée du pays.

Les Autrichiens, au contraire, pleins des souvenirs de 1859, adoptèrent ce qu'ils appelaient l'*offensivstoss*, c'est-à-dire une tactique d'offensive avec des colonnes et des lignes régulières, qui marchaient bravement à l'ennemi sans tirer et à découvert. C'était donner le plus beau jeu du monde aux feux rapides des Prussiens.

On a remarqué aussi que, dans tous leurs combats, l'indécision du général en chef se faisait sentir d'une manière fâcheuse. Pendant que les divisions prussiennes avaient l'ordre d'aller en avant, toujours en avant, comme à Gitchin, comme à Skalitz, les brigades autrichiennes avaient l'ordre de rester sur la défensive, de ne pas se compromettre, sou-

vent de battre en retraite. Quoi de plus propre à produire la confiance d'un côté et le découragement de l'autre? Enfin, on s'est demandé pourquoi Benedeck avait accepté la bataille de Sadowa, après des échecs successifs aussi accusés, dans une position d'une valeur relative, avec l'infériorité du nombre, du moral et de l'armement? Pourquoi aussi étant résolu à livrer bataille, n'avait-il pas couvert sa position d'une plus grande quantité de retranchements?

En résumé, préparation tardive et incomplète de la guerre, hésitation dans l'exécution des mouvements stratégiques, et enfin tactique mal appropriée aux circonstances, voilà quelles paraissent être les principales causes des revers des Autrichiens. Au contraire, bonne et complète préparation de la guerre, vigueur et audace dans l'exécution des mouvements stratégiques, enfin tactique bien appropriée à l'armement et à la nature du pays, voilà quelles paraissent être les causes des succès de leurs adversaires.

Les principaux ouvrages consultés sont : l'*Histoire de la campagne de 1866*, rédigée par la section historique du corps d'état-major prussien ; les *Luites de l'Autriche en 1866*, par l'état-major autrichien ; les *Campagnes de la Prusse contre l'Autriche en 1866*, par Borbstædt ; l'ouvrage de Rüstow ; celui de Lecomte ; le travail du colonel Fay, etc.

CAMPAGNE D'ITALIE

1866

PRÉLIMINAIRES

I.

Nous connaissons, par l'étude précédente, les causes de la guerre qui éclate en 1866 entre l'Autriche et la Prusse. Ces deux puissances se disputent la prééminence en Allemagne, et elles sont parties principales dans la querelle. L'Italie n'apparaît qu'au deuxième plan, comme partie secondaire et comme auxiliaire de la Prusse.

L'Italie était une puissance nouvelle qui avait été créée en 1859 par l'appui de la France, et qui s'était considérablement accrue par les annexions en 1860 et 1862. En 1866, elle veut compléter son territoire, assurer son unité par la conquête de la Vénétie et repousser les Autrichiens au delà des Alpes. Les difficultés qui s'élèvent entre les deux puissances allemandes, et la guerre qui paraît devoir en être la conséquence lui offrent une occasion favorable et unique. Elle s'empresse de la saisir, et, le 8 avril, un traité d'alliance offensive est signé à Berlin entre M. de Bismarck et le général Govone. Le gouvernement italien accélère alors les préparatifs de guerre qu'il a commencés depuis un mois environ : il rappelle ses réserves ; il forme ses divisions et ses corps d'armée ; il prépare son matériel ; il achète des

chevaux, et il rassemble des approvisionnements de toute espèce. L'Autriche, de son côté, renforce son armée du Sud et s'occupe de préparatifs analogues. De sorte que, vers le 15 juin, au moment où la rupture définitive a lieu dans la Diète de Francfort entre les deux puissances allemandes, nous trouvons dans la haute Italie deux nombreuses armées dont nous allons indiquer l'organisation.

II.

La première est l'armée italienne, qui, comme l'Italie elle-même, est de formation récente, mais a conservé les principes d'organisation de l'armée piémontaise de 1859.

A l'époque où nous sommes arrivés, l'Italie a une population d'environ 22 millions d'habitants ; son budget ne présente que 670 millions de recettes, vis-à-vis de 870 millions de dépenses : c'est donc un déficit d'environ 200 millions ; mais c'est là un fait exceptionnel qui paraît résulter d'une organisation incomplète, et qui n'exercera sur les opérations qu'une influence secondaire. L'armée permanente italienne compte 80 régiments d'infanterie, 40 bataillons de bersaglieri, 20 régiments de cavalerie, 9 régiments d'artillerie, dont 5 de campagne, 3 de position et 1 de pontonniers, puis 2 régiments de sapeurs du génie, et enfin les divers corps accessoires qui se retrouvent dans toutes les armées européennes. Le pied de paix est d'environ 200,000 hommes ; le pied de guerre, de 340,000.

L'infanterie est armée de fusils Minié, à peu près comme l'infanterie française à cette époque ; l'artillerie a des canons rayés de 8 et de 12.

Après l'appel de ses réserves et au moment de la déclaration de guerre, l'Italie a sous les armes environ 200,000 hommes de troupes actives, 100,000 hommes de troupes de dépôt, près de 40,000 volontaires, et enfin 100,000 gardes nationaux mobilisés.

Les troupes actives sont organisées en deux masses :

l'une, sous les ordres du roi Victor-Emmanuel, se rassemble derrière l'Oglio; l'autre, sous les ordres du général Cialdini, se rassemble derrière le Pô inférieur. Le roi a son quartier général à Plaisance, et son armée comprend 3 corps : le 1^{er} corps, sous le général Durando, qui s'organise à Lodi; le 2^e, sous le général Cucchiari, qui se réunit à Crémone; le 3^e, sous le général della Rocca, qui se rassemble à Plaisance. Chaque corps se compose de 4 divisions d'infanterie avec 1 brigade de cavalerie, et présente une force d'environ 40,000 hommes; de sorte que l'armée du roi compte environ 120,000 hommes. Le général Cialdini a son quartier général à Bologne; son corps d'armée, le 4^e, compte d'abord 5 divisions, et bientôt après 8, qui s'étendent parallèlement au cours inférieur du Pô et présentent un effectif d'environ 80,000 hommes. Entre les deux masses italiennes, 1 division de cavalerie de réserve, sous les ordres du général de Sonnaz, se forme dans les environs de Crémone et doit assurer leur liaison. Les divisions italiennes comprennent 2 brigades d'infanterie; chaque brigade se compose de 1 bataillon de bersaglieri et de 2 régiments à 3 bataillons de 750 hommes; la division comprend, en outre, 3 batteries servant 18 bouches à feu et 1 compagnie du génie.

Les volontaires s'organisent, aux environs de Côme, sous les ordres de Garibaldi : ils comprennent 40 bataillons, formant 5 brigades; mais ils sont encore assez mal armés et assez mal préparés.

Les dépôts et les gardes nationaux mobiles forment les garnisons des places fortes.

Enfin, l'Italie a encore un puissant moyen de guerre dans la flotte de l'amiral Persano, qui domine l'Adriatique et que l'on regarde comme très supérieure à la flotte autrichienne. Dans les plans du gouvernement, cette flotte doit seconder vigoureusement les opérations de l'armée de terre.

Telles sont les forces italiennes, vis-à-vis desquelles nous devons maintenant placer les forces autrichiennes qui leur sont opposées.

Nous supposons que les institutions militaires de l'Au-

triche sont connues, ainsi que l'organisation de son armée permanente.

Avec les ressources que présente cette armée permanente, le gouvernement autrichien forme deux armées actives : l'armée du Nord, forte de 250,000 hommes, qui doit opérer en Bohême, et l'armée du Sud, forte de 85,000 hommes, qui doit opérer en Italie. Nous avons vu la première ; nous allons étudier l'organisation de la seconde.

Elle comprend 63 bataillons, 25 escadrons et 22 batteries, représentant 85,000 hommes, 15,000 chevaux et 176 bouches à feu attelées. Elle est organisée en : 1 brigade de cavalerie légère et trois corps d'infanterie : les 5^e, 7^e et 9^e, qui se trouvent à Vérone, Padoue et Vicence. Chaque corps comprend 3 brigades, 1 ou 2 escadrons de cavalerie et une réserve d'artillerie ; chaque brigade se compose de 1 bataillon de chasseurs, de 2 régiments d'infanterie à 3 bataillons de 1000 hommes, et de 1 batterie.

Telle est l'armée active du Sud, à laquelle il faut joindre d'abord de nombreuses garnisons, ensuite 2 divisions chargées, l'une de la défense du Tyrol, l'autre de la défense de l'Istrie, et enfin, entre les deux, une brigade mixte chargée de les relier l'une à l'autre, de couvrir les derrières de l'armée d'opérations et de surveiller des populations frémissantes, dont toutes les sympathies sont évidemment pour la cause de l'Italie.

L'ensemble des forces autrichiennes, tant actives que locales, comprend environ 200,000 hommes ; il faut y joindre la flotte de l'amiral Tegethof, dont on ne prévoyait pas alors le succès de Lissa.

Nous remarquerons que l'infanterie autrichienne est armée du fusil rayé Lorenz, qui a de la justesse et de la portée ; l'artillerie sert des pièces rayées en bronze de 4 et de 8.

Nous ajouterons que l'archiduc Albert, nommé général en chef de l'armée du Sud, le 22 avril, et qui la rejoint le 9 mai, s'occupe immédiatement de renforcer les troupes actives, en organisant, indépendamment de ses trois corps d'armée, une division dite de réserve, forte d'environ 12,000 hommes,

qui se réunit vers le haut Adige, et dont les éléments sont pris dans les garnisons des places fortes.

En résumé, nous voyons en Italie une armée autrichienne, forte d'environ 100,000 hommes, qui va lutter contre une armée de 200,000 Italiens. Ces deux armées, si différentes par le nombre, ont à peu près le même armement et sont également bien disposées sous le rapport moral. Si la première est plus forte par ses traditions, sa discipline, ses cadres et son esprit militaire, la seconde a plus d'entrain, plus d'élan et plus d'enthousiasme.

Examinons le théâtre sur lequel elles doivent opérer.

III.

Comme nous l'avons déjà vu, le théâtre de la guerre de 1866 comprend toute l'Europe centrale, et embrasse à la fois l'Allemagne et l'Italie. Ce théâtre de la guerre se décompose en trois théâtres d'opérations, savoir : la Bohême, au nord, entre Vienne et Berlin ; la vallée du Mein à l'ouest, dans la direction de Francfort ; enfin la haute Italie au sud, dans les environs du Quadrilatère. C'est ce dernier théâtre d'opérations qui nous occupe aujourd'hui et que nous allons décrire.

Ses limites sont : au nord, la chaîne des Alpes ; à l'est, l'Isonzo et l'Adriatique ; au sud, l'Apennin ; à l'ouest l'Adda, sur la rive gauche du Pô, et le Taro sur la rive droite.

Au point de vue politique, ce théâtre comprend la Vénétie, l'Émilie, les duchés et une partie de la Lombardie. Au point de vue stratégique, nous y trouvons des lignes et des points stratégiques. Les lignes stratégiques sont naturelles ou artificielles, et les premières sont formées par les chaînes de montagnes et les cours d'eau.

Les chaînes de montagnes sont les contre-forts qui se détachent des Alpes, qui descendent du nord au sud et qui séparent entre eux les divers affluents du Pô ou de l'Adriatique : c'est ainsi que, entre la Chièsa et le Mincio, nous

avons une première chaîne de hauteurs qui vient mourir dans la plaine de Castiglione, et qui présente les positions de la Rocca d'Anfo, de San-Martino et de Solférino ; c'est ainsi encore qu'entre le Mincio et l'Adige nous avons une seconde chaîne qui s'arrête dans la plaine de Villafranca, et où nous trouvons les positions de Rivoli, de Santa-Lucia, de Custoza et de Somma-Campagna ; c'est ainsi enfin qu'entre l'Adige et la Brenta nous avons une troisième chaîne qui se termine vers les plaines d'Arcole, et qui nous offre la position de Caldiero.

Les cours d'eau qui forment des lignes stratégiques naturelles sont, indépendamment du Pô inférieur, le Mincio, qui forme la frontière des puissances belligérantes ; puis l'Adige, qui coule d'abord du nord au sud, s'incline plus loin vers le sud-est et vers l'est, doublant ainsi d'un côté le Mincio et de l'autre le Pô inférieur ; ensuite viennent successivement la Brenta, la Piave, le Tagliamento et l'Isonzo, qui coulent du nord au sud et qui viennent se jeter dans l'Adriatique.

Ces lignes naturelles, chaînes de montagnes et cours d'eau, doivent servir de lignes de défense à l'armée autrichienne.

Après les lignes stratégiques naturelles, nous trouvons sur le théâtre d'opérations des lignes stratégiques artificielles, ou de manœuvres, qui sont formées par les voies de communication : chemins de fer, routes ou chemins. Les principales, du côté des Autrichiens, sont les deux voies ferrées qui réunissent l'Allemagne à l'Italie ; la première vient du nord à travers la Bavière et le Tyrol, par Insprück, Botzen et Trente, avec une lacune au col de Brenner ; cette ligne longe ensuite l'Adige, arrive à Vérone et se dirige sur Mantoue par Villafranca ; la seconde vient de l'est par Laybach et Trieste, passe par Udine, Trévis, Venise, Padoue et Vicence, arrive à Vérone et continue vers l'ouest par Peschiera avec des stations à Somma-Campagna et San-Giorgio-in-Salice, sur le champ de bataille de Custoza. Ces deux grandes voies ferrées, parallèles aux anciennes routes ordinaires, sont les deux lignes d'opérations et les deux lignes

de retraite de l'armée autrichienne, qui, après Sadowa, les emploiera pour se retirer vers le Danube.

Si nous considérons maintenant les lignes d'opérations offensives que les Italiens peuvent employer contre le Quadrilatère, nous en trouvons trois principales : la route de Milan à Peschiera par Brescia, avec voie ferrée parallèle ; puis, la route de Plaisance à Mantoue par Crémone ; enfin, la ligne de Bologne à Rovigo par Ferrare.

Entre ces diverses lignes d'opérations, autrichiennes et italiennes, nous trouvons ensuite un grand nombre de routes transversales servant de lignes de communication, permettant de passer d'une ligne d'opérations à une autre, et de tourner les positions trop fortes pour être attaquées directement. Parmi les lignes de communication, nous remarquons le chemin de fer de Padoue à Rovigo, qui assure les communications entre la droite et la gauche autrichiennes. Nous remarquerons aussi la ligne de Plaisance à Bologne, mettant en communication directe l'armée du roi et celle du général Cialdini.

Après les lignes stratégiques viennent les points stratégiques ; ce sont d'abord les places fortes, comme, pour les Italiens, Plaisance, Pizzighitone, Crémone et Casalmaggiore, servant d'appuis à l'armée principale ; puis, Bologne, Ferrare et Guastalla, servant d'appuis au 4^e corps. Pour les Autrichiens, Vérone, place de premier ordre, nœud de routes très important, point de passage sur l'Adige, centre de population assez considérable, entourée d'une enceinte bastionnée et d'un grand camp retranché, ayant une garnison de 13,000 hommes avec 760 canons ; Peschiera, avec enceinte et camp retranché, 5,200 hommes de garnison et 342 bouches à feu ; Mantoue, entourée d'une inondation, ayant une tête de pont sur le Pô, celle de Borgo-Forte, avec une garnison de 8,600 hommes et environ 500 canons ; Legnano, avec 2,400 hommes et 185 canons. Ces quatre places forment le Quadrilatère autrichien qui, en 1848, servit de réduit à Radetski et fit le salut de l'armée autrichienne. En 1866, le Quadrilatère fut également très utile à l'archiduc, et aujourd'hui, entre les mains des Italiens, il peut encore

être considéré comme un excellent réduit défensif. A ces quatre places nous ajouterons Rovigo, entre le Pô et l'Adige, entouré de forts, mais sans enceinte ; Venise, au milieu des lagunes, avec 13,000 hommes de garnison et 845 canons ; sur les derrières, Palma-Nova, Osoppo, Gradisca, Trieste. Enfin, quelques places fortes du Tyrol et de la Dalmatie.

Après les places fortes viennent encore, comme points stratégiques, les centres de population, comme Trévise, Vicence et Padoue ; les gares de chemins de fer, comme celle d'Udine ; les embranchements ou nœuds des diverses voies de communication, comme Villafranca, nœud des communications de la plaine entre Vérone et Mantoue ; les cols dans les montagnes, comme le Brenner, le Tonale, le Stelvio, le col de Tarvis dans les Alpes ; enfin les points de passage sur les cours d'eau, comme Mozembano, Valeggio, Pozzolo, Ferri et Goïto sur le Mincio ; comme Sermede et l'embouchure du Tanaro sur le Pô inférieur, points de passage offensifs des Italiens ; comme Pastrengo et Badia sur l'Adige, points de passage des Autrichiens.

Tels sont les points principaux et les lignes principales qui forment l'échiquier stratégique de la campagne de 1866 en Italie.

IV.

Étudions maintenant les plans de campagne des généraux opposés.

Les Italiens, confiants dans leur grande supériorité numérique, veulent prendre l'offensive, et le gouvernement prussien, par la note de M. d'Ussedom, leur indique le but principal vers lequel ils doivent tendre. Après avoir recommandé de faire la guerre à fond, le gouvernement prussien propose de traverser ou de tourner le Quadrilatère et de chercher à battre l'ennemi en rase campagne. Puis il ajoute : « Pour aller à l'unisson avec la Prusse, il faudra que l'Italie ne se contente pas de pénétrer aux frontières septentrionales de la Vénétie, il faut qu'elle se fraye un chemin

« vers le Danube ; qu'elle se rencontre avec la Prusse au
« centre même de la monarchie impériale ; en un mot,
« qu'elle marche sur Vienne. Pour s'assurer de la posses-
« sion durable de la Vénétie, il faut d'abord avoir frappé au
« cœur la puissance autrichienne ».

La note prussienne indique la Hongrie comme le meilleur point de réunion des deux armées offensives ; le terrain y est bien préparé ; les Slaves et les Hongrois recevront les Italiens en libérateurs. Voilà le plan de guerre indiqué par la Prusse, plan énergique et révolutionnaire, dont on retrouve les idées et les principes dans les ouvrages de quelques-uns de ses écrivains, particulièrement dans ceux de Clausewitz.

Mais, avant de pénétrer en Hongrie, il fallait d'abord traverser ou tourner le Quadrilatère : deux plans furent présentés et discutés à cet effet : le premier, soutenu par les généraux Fanti et Cialdini, consistait à faire des démonstrations sur le Mincio et à agir avec le gros de l'armée sur le Pô inférieur, en tournant, au moyen de la flotte, la gauche de chacune des lignes de défense de l'ennemi ; le second, soutenu par le général La Marmora, consistait à faire des démonstrations sur le Pô inférieur et à franchir le Mincio avec le gros de l'armée pour offrir la bataille à l'armée impériale. Chacun de ces plans avait des avantages et des inconvénients, mais on en adopta un troisième inférieur à chacun d'eux. — On résolut d'agir à la fois par les deux lignes d'opérations du Mincio et du Pô ; l'armée du roi devant passer la première, et attirer ainsi l'attention de l'ennemi pour favoriser le passage de la seconde armée. Les Italiens allaient donc exécuter au sud ce que les Prussiens devaient faire au nord en envahissant la Bohême à la fois par la Saxe et par la Silésie. — L'exécution et la fortune des deux opérations furent bien différentes. Au nord, Benedeck, mal renseigné et mal préparé, ne put pas, comme nous l'avons dit, profiter de sa position centrale, et fut écrasé entre les deux armées prussiennes agissant avec autant d'ensemble que de vigueur ; au sud, l'archiduc Albert, bien renseigné, bien préparé, connaissant tous les avantages de sa position intérieure, va, au contraire, triompher à Custoza, malgré son

infériorité numérique, de l'armée du roi surprise et isolée.

L'archiduc Albert, en effet, apprécie parfaitement la situation et établit un plan de campagne aussi sage qu'énergique.

L'archiduc Albert est fils de l'archiduc Charles, l'illustre adversaire de Napoléon I^{er} ; il est né en 1817, et s'est consacré depuis sa jeunesse à l'état militaire. Il a fait la campagne de 1848-49 sous les ordres de Radetski, comme volontaire d'abord, puis comme général de division, et sur le même terrain où il va opérer comme général en chef. Le 9 juin, il apprend la séparation en deux masses des forces italiennes, et il écrit alors à l'empereur la lettre suivante :

« La concentration dans les duchés et sur le Pô inférieur
« des forces de notre adversaire pouvait faire supposer
« qu'il avait l'intention de pénétrer en Vénétie en tournant
« le Quadrilatère. La position qu'il occupe maintenant nous
« permet d'assurer qu'il a abandonné ce projet et que son
« plan d'opérations actuel consiste à tenir, à l'aide de la
« plus forte partie de son armée, nos forces en échec sur le
« Mincio, pour permettre au restant de franchir, sans dan-
« ger, le Pô inférieur dans les environs de Ferrare, de
« marcher sur Padoue et de rejoindre l'armée du roi sous
« les murs de Vérone... »

Après avoir ainsi deviné et apprécié les projets de ses adversaires, l'archiduc évalue les forces des deux partis, puis il ajoute :

« En présence de cette situation, je crois que le meilleur
« parti à prendre, pour tenir en échec nos deux adversaires,
« c'est d'occuper une position centrale entre Montagnana et
« Lonigo, d'où je puisse, en une marche forcée me porter
« soit à Vérone, soit à Badia, et être ainsi à même de pro-
« fiter des circonstances favorables qui pourront se présenter
« pour battre l'ennemi s'il commet une faute... »

Tout le plan de campagne de l'archiduc Albert est résumé dans ces deux passages de sa lettre du 9 juin. Ce plan, comme celui de Napoléon I^{er} en 1809, appartient à la défen-

sive-offensive, et cherche à mettre à profit tous les avantages d'une position centrale.

Pus tard, le général en chef autrichien sachant que Cialdini éprouvera de grandes difficultés à franchir des cours d'eau grossis par les pluies, conclut que l'attaque par le Mincio est la plus probable et la plus prochaine. Il pense alors à déboucher de Vérone et à s'établir sur les hauteurs de Custozza, pour prendre en flanc l'armée du roi défilant dans la plaine. C'est la première idée de la bataille du 24 juin.

Nous connaissons tout ce qui a rapport aux préliminaires de la campagne et à la préparation des opérations, c'est-à-dire : la force et l'organisation des armées belligérantes, le théâtre sur lequel elles vont opérer et les plans des généraux opposés.

Nous pouvons commencer l'étude des opérations stratégiques.

OPÉRATIONS STRATÉGIQUES

qui amènent les armées en présence.

I.

Indiquons d'abord les dispositions des deux armées avant l'ouverture des hostilités.

Dans l'armée italienne, le 1^{er} corps s'est formé à Lodi, le 2^e à Crémone, le 3^e à Plaisance et le 4^e à Bologne. Vers le milieu de juin, ces différents corps font un mouvement en avant ; les trois premiers, qui forment l'armée du roi, prennent position sur la Chièse, entre le lac de Garde et le Pô ; le 4^e se rapproche du Pô inférieur et prend position à hauteur de Ferrare, ayant 5 divisions en première ligne et 3 autres en réserve ou en marche pour rejoindre. Les forces

italiennes sont alors établies sur une longue ligne demi-circulaire allant des Alpes à l'Adriatique et ayant environ 50 lieues d'étendue : vers les Alpes, sur le flanc gauche, se trouvent les volontaires de Garibaldi, qui menacent le Tyrol ; dans l'Adriatique sur le flanc droit, se trouve la flotte de l'amiral Persano, qui est mouillée dans le port d'Ancône, et qui doit tourner la gauche des diverses lignes de défense de l'armée ennemie.

Du côté des Autrichiens, lorsque l'archiduc Albert vient prendre le commandement de l'armée, le 5^e corps est à Vérone, le 7^e à Padoue et le 9^e à Vicence, comme nous l'avons dit plus haut. Il y a une division dans le Tyrol, une autre en Istrie, et entre les deux une brigade mixte qui surveille les derrières de l'armée d'opérations. La guerre devenant chaque jour plus menaçante, l'archiduc rapproche ses corps de l'Adige, et, vers le 15 juin, l'armée autrichienne offre les dispositions suivantes, qui sont conformes aux idées de la lettre que nous avons citée précédemment :

Le 5^e corps est toujours à Vérone et dans les environs ; le 9^e est à Lonigo ; le 7^e à Montagnana ; l'armée se trouve ainsi cantonnée sur une ligne de 7 lieues de longueur environ ; elle est bien couverte par l'Adige avec ses deux places de Vérone et de Legnano ; elle peut déboucher sur l'armée du roi par Vérone et sur le 4^e corps italien par Badia ; ses flancs sont couverts par les divisions du Tyrol et de l'Istrie ; ses derrières par une brigade mobile ; elle dispose du chemin de fer de Vérone à Venise, avec l'embranchement de Padoue sur Rovigo ; 24 convois ont été préparés sur ces lignes, pouvant transporter 1000 hommes chacun, et assurant ainsi la concentration rapide de l'armée soit sur sa gauche, soit sur sa droite, le grand quartier général communique avec les corps d'armée et avec les places par le télégraphe électrique ; sur le front de la position, les eaux du Pô et du Mincio sont maintenues à un niveau élevé : les inondations de Mantoue sont tendues depuis longtemps ; les ponts sont prêts à être coupés ; enfin une brigade, la brigade Scudier, du 7^e corps, surveille le Pô inférieur, tandis que la brigade légère du colonel Pulz surveille le Mincio.

Nous devons indiquer les dispositions de détail prises par cette dernière ; elle comprend un régiment de hussards et un régiment de lanciers ayant chacun 4 escadrons, plus un bataillon de chasseurs à pied et une batterie de cavalerie, c'est-à-dire une batterie de 8 pièces de quatre avec 6 chevaux par pièce.

Le quartier général de la brigade est placé à Villafranca ; le bataillon de chasseurs occupe Valeggio, avec un détachement sur sa droite à Mozembano et un autre sur sa gauche à Pozzolo ; puis le régiment de hussards forme la droite avec 2 escadrons et demi à Villafranca, 2 pelotons à Pozzolo et 1 escadron à Valeggio détachant un peloton à Salionze ; le régiment de lanciers forme la gauche, ayant son état-major à Roverbella, 2 escadrons à Marmirolo, 1 à Marengo et l'autre à Castiglione. La batterie d'artillerie est auprès de Villafranca, à Zenone et à Grezzano. Les garnisons de Peschiera et de Mantoue surveillent le cours d'eau dans les environs des deux places. De nombreuses patrouilles circulent le long du Mincio et interceptent toute communication d'une rive à l'autre, de sorte que les Italiens ignorent complètement les mouvements de l'armée autrichienne, tandis qu'au contraire l'archiduc est prévenu par sa cavalerie de tous les mouvements des corps opposés. Cette cavalerie est secondée dans son service de renseignements par les employés de l'administration, des postes et des finances.

Telles sont les dispositions générales des forces opposées, de l'un et de l'autre côté de la frontière, vers le 20 juin, jour de la déclaration de guerre.

II.

Le 20 juin, en effet, l'Italie déclare la guerre à l'Autriche par un manifeste qui est envoyé à l'archiduc Albert, et qui annonce le commencement des hostilités pour le 23.

Du 20 au 23 les Italiens continuent à se rapprocher de la

frontière, et ils font des préparatifs de passage à la fois à l'est et au nord.

Pendant le même temps, l'archiduc qui sait que des pluies considérables ont grossi les rivières devant Cialdini et que, par conséquent, l'attaque sera forcément retardée de son côté, l'archiduc met ses troupes en mouvement. Le 22, il amène ses trois corps en arrière de Vérone, pendant que la division de réserve se concentre à Pastrengo. Il fait distribuer des vivres ; il complète les munitions ; il se débarrasse de ses gros bagages ; en un mot, il se prépare à une offensive rapide et vigoureuse. Pour grossir son armée au moment décisif, il rappelle la brigade qui était placée sur le Pô inférieur, et il ne laisse de ce côté qu'un faible détachement, comprenant 1 bataillon et 4 escadrons ; en même temps, il prescrit de former à Peschiera et à Mantoue des corps de sortie qui pourront prendre part à la bataille.

Les Italiens sont loin de s'attendre à l'offensive autrichienne ; ils croient, au contraire, à une retraite définitive de l'archiduc ; trompés par une trop grande confiance, par de faux rapports et par des reconnaissances qui n'ont aperçu que des troupes légères, ils sont persuadés que les Autrichiens se sont retirés définitivement derrière l'Adige, que l'armée du roi franchira le Mincio sans combat et qu'elle pourra s'établir facilement dans l'intérieur du Quadrilatère, entre Villafranca et Castel-Novo. C'est pourquoi, ne s'attendant pas à un engagement sérieux, ils ne prennent pas les précautions nécessaires.

III.

Le 23, jour fixé pour le commencement des hostilités, l'armée du roi aborde et passe le Mincio.

Le 1^{er} corps laisse la division Pianelli sur la rive droite pour observer Peschiera ; les trois autres divisions, Cerales, Sirtori et Brignone, passent à Mozembano, Borghetto et Pozzolo ; la réserve du corps d'armée, formée de 4 bataillons de bersaglieri retirés des divisions, avec 4 batteries et

1 régiment de cavalerie, prend position sur la route de Volta à Borghetto. Dans le 3^e corps, une division passe à Ferri et les trois autres à Goito, précédées de la division de cavalerie de réserve et suivies du quartier général du roi. Dans le 2^e corps, deux divisions observent Mantoue, bordent la frontière et tendent la main à l'armée de Cialdini; deux autres divisions forment la réserve générale de l'armée et prennent position dans les environs de Castelluccio. L'armée italienne emploie donc la journée du 23 à franchir le Mincio, à s'établir sur les hauteurs de la rive gauche et à préparer la marche offensive du lendemain. La cavalerie italienne pousse, à cet effet, des reconnaissances jusqu'à Villafranca; elle rencontre quelques détachements autrichiens qui battent en retraite en perdant quelques prisonniers; mais nulle part elle n'aperçoit de masses imposantes. Comme l'armée française, le 13 juin 1800, à Marengo, l'armée italienne ignore absolument le voisinage immédiat de l'ennemi, et, dans sa marche du lendemain, elle sera complètement surprise.

Voyons maintenant comment les Autrichiens emploient cette même journée du 23, la première de la campagne.

Nous avons laissé l'armée autrichienne concentrée derrière Vérone. Le 23, dans la matinée, l'archiduc fait traverser l'Adige à toutes ses troupes. Il établit le 5^e corps à Chievo, le 7^e à San-Massimo, le 9^e à Santa-Lucia, la division de réserve à Pastrengo, et, enfin, en avant de l'armée à petite distance, la brigade de cavalerie légère. Bientôt le général autrichien apprend le mouvement offensif de l'armée italienne. Il prévoit la bataille du 24, et, pour s'y préparer, il prend dans la soirée, vers 4 heures, après la grande chaleur de la journée, les dispositions suivantes :

La division de réserve envoie une brigade à Sandra, sur la route de Pastrengo à Castel-Novo; le 5^e corps, qui, dans la matinée, n'a fait qu'une marche très courte pour traverser Vérone, vient occuper Castel-Novo, Albarello, Soña et San-Giustina, avec son quartier général à Osteria-del-Bocco. L'archiduc avance ainsi sa droite et prépare, pour le lendemain, un mouvement de conversion qui lui permettra de

prendre en flanc l'armée italienne et de menacer sa ligne de retraite. Les avant-postes de la division de réserve et du 5^e corps occupent Salionze, Oliosi et Somma-Campagna. Les 7^e et 9^e corps restent sous Vérone, à San-Massimo et à Santa-Lucia.

En même temps, l'archiduc réunit presque toute la cavalerie de ses corps d'armée, qui va devenir inutile dans le pays accidenté, entre le Mincio et Somma-Campagna ; il en forme une seconde brigade qui rejoint celle du colonel Pulz, et toutes deux doivent manœuvrer dans la plaine, sur la direction de Vérone à Villafranca.

Nous remarquerons que le 5^e corps, se rendant de Chievo à Castel-Novo, marche dans l'ordre suivant : d'abord une avant-garde formée de deux escadrons de lanciers ; puis, les trois brigades formant trois échelons successifs, à une demi-heure les uns des autres environ ; enfin, le génie, l'artillerie de réserve, l'ambulance et le parc, qui forment le dernier échelon et qui suivent à distance.

Telles sont, dans les deux armées, les dispositions de la journée du 23. Celles de l'archiduc paraissent bien appropriées au terrain et aux circonstances ; mais cependant les Italiens n'ont encore contre eux qu'une préparation incomplète et des reconnaissances trop rapprochées. Les événements du lendemain sont donc incertains, et il est difficile d'en prévoir le résultat.

IV.

Le 24 juin, anniversaire de la bataille de Solférino, les deux armées se mettent en marche vers 3 heures du matin et s'avancent à la rencontre l'une de l'autre.

Dans l'armée italienne, le mouvement s'exécute de la manière suivante :

Le 1^{er} corps d'armée doit aller se déployer entre Castel-Novo et Sona, observant Peschiera à gauche, Pastrengo vers le nord et Vérone à droite. En conséquence, la division

Pianelli reste sur la rive droite du Mincio, avec une brigade devant Peschiera et une autre auprès du pont de Mozembano ; la division Cerale se porte de Mozembano sur Castel-Novo ; la division Sirtori, partant de Valeggio, marche vers San-Giustina par Fornelli et San-Rocco ; la division Brignone, partant de Pozzolo, marche sur Somma-Campagna par Torre-Gherla ; enfin, la réserve du corps d'armée vient occuper Valeggio.

Le 3^e corps doit venir se déployer à la droite du 1^{er}, sur la ligne Somma-Campagna-Villafranca. En conséquence, la division Cugia marche de Ferri, ou plutôt de Pozzolo, sur Pozzo-Moreto ; la division Bixio marche de Goïto sur Gantardine ; la division du prince Humbert suit la grande route de Villafranca ; enfin, la division Govone sert de réserve au corps d'armée et s'avance par le chemin de Pozzo-Moreto.

La division de cavalerie de réserve couvre la droite du 3^e corps.

Les deux divisions du 2^e corps, formant la réserve générale de l'armée, s'avancent sur Goïto, pendant que les deux autres divisions du même corps continuent d'observer Mantoue.

Le grand quartier général marche dans la direction de Torre-Gherla.

L'armée italienne exécute donc le 24 juin, de grand matin, une marche stratégique qui doit la conduire sur une position offensive, dans l'intérieur du quadrilatère.

Nous remarquons que, dans l'exécution de ce mouvement, l'avant-garde de la division Cerale suit bien l'itinéraire indiqué ; mais la division elle-même, au lieu de se porter directement de Mozembano à Castel-Novo, redescend à Valeggio pour prendre la grande route ; elle évite ainsi le feu d'un des ouvrages avancés de Peschiera ; mais elle allonge son itinéraire. En outre, elle vient se croiser dans Valeggio avec la division Sirtori, qu'elle retarde et dont elle coupe l'avant-garde ; cette avant-garde de la division Sirtori va s'égarer à son tour : à Fornelli, au lieu d'emboucher le chemin de San-Rocco, elle continue à suivre la grande route de Castel-Novo ; de sorte que la division Cerale a deux avant-gardes

et que la division Sirtori n'en a plus. Ces faux mouvements produisent, dès le début, un certain désordre dans la gauche italienne. De plus, nous répéterons encore que l'armée du roi ne s'attend pas à une bataille; que les hommes ne sont pas convenablement pourvus de vivres; que les divisions traînent avec elles tous leurs bagages, qui encombrant les routes et gênent les manœuvres; enfin, que les têtes de colonne s'éclairent généralement assez mal.

Au même moment, c'est-à-dire le 24 juin, à partir de 3 heures du matin, l'armée autrichienne exécute dans le sens opposé une marche qui va la mettre en présence de l'armée italienne et amener la bataille de Custozza. Cette marche a lieu de la manière suivante :

La division de réserve descend de Castel-Novo sur Oliosi; ses deux brigades partent de Sandra et de Pastrengo, et se suivent à peu de distance; à droite, une sortie de Peschiera passe par Cavalcasello et San-Lorenzo et marche à hauteur de la division de réserve; cette sortie comprend 4 compagnies, 4 pièces et 1 peloton de cavalerie.

Le 5^e corps part de ses cantonnements autour d'Osteria-del-Bocco et s'avance par San-Giorgio sur San-Rocco.

Le 7^e corps part de San-Massimo et s'avance vers Sona, où il laisse deux brigades pour former la réserve générale de l'armée, tandis que la 3^e se dirige sur Zerbare, afin de lier les 7^e et 9^e corps.

Ce dernier part de San-Lucia et s'avance sur Somma-Campagna; il doit y laisser une brigade en réserve et pousser les deux autres vers le val Staffalo.

La cavalerie couvre la plaine à hauteur de Somma-Campagna et vis-à-vis Villafranca.

Une sortie de Mantoue doit donner de l'inquiétude au 2^e corps italien pour le retenir dans ses positions.

Enfin, le grand quartier général part de San-Massimo, se dirige sur Sona et doit plus tard suivre le centre vers San-Giorgio et San-Rocco.

Prévoyant le cas d'un échec, l'archiduc marque la retraite de la division de réserve sur Ponton, des 5^e et 7^e corps sur

Pastrengo, du 9^e corps sur Pescantina, et, enfin, de la cavalerie sur San-Massimo, de manière à démasquer à la fois Peschiera et Vérone.

Il faut observer que les troupes autrichiennes sont bien pourvues de vivres, qu'elles sont débarrassées de leurs gros bagages laissés à Vérone; qu'elles s'attendent à une bataille et que, sous ces divers rapports, elles ont une véritable supériorité sur les troupes de l'armée opposée.

Vers 6 heures du matin, les avant-gardes des diverses colonnes dont nous venons de parler se trouvent en présence les unes des autres; le feu s'engage, et alors commence la bataille de Custozza.

OPÉRATIONS TACTIQUES

Bataille de Custozza

I.

Avant d'étudier les opérations de la bataille de Custozza, nous devons jeter un coup d'œil sur le terrain qui va lui servir de théâtre et chercher à y reconnaître les positions des deux armées.

Nous ne trouvons pas ici, comme à Sadowa, d'un côté une position défensive, occupée et fortifiée à l'avance, et de l'autre côté, une position offensive, sur laquelle se déploient les troupes de l'armée assaillante. A Custozza, les deux armées sont en marche au moment où leurs têtes de colonnes se rencontrent inopinément, et chaque colonne se déploie sur une position particulière; mais ces positions partielles peuvent être reliées les unes aux autres, et nous retrouvons à Custozza des lignes générales de front et de marche, qui permettent de reconstituer deux positions d'ensemble et qui facilitent l'exposé des opérations.

Le terrain qui forme le champ de bataille est borné au nord par la route de Peschiera à Vérone, à l'ouest par le Mincio, au sud par la route de Goïto à Villafranca, à l'est par le pied des hauteurs de Sona et de Somma-Campagna. Cette surface de terrain est presque entièrement couverte par des chaînes de collines irrégulières, dont la direction générale est du nord au sud ; ces hauteurs sont l'épanouissement et la fin du contrefort des Alpes qui sépare le bassin du lac de Garde et celui de l'Adige. Au milieu de ce massif montagneux, nous trouvons une petite vallée dirigée du nord au sud, où coule le Tione, qui passe près de Castel-Novo et de Villafranca et qui sépare le champ de bataille en deux parties.

C'est là l'ensemble du terrain sur lequel nous allons retrouver les positions de chacune des deux armées.

Du côté des Italiens, nous trouvons d'abord entre le Mincio et le Tione, le monte Vento à cheval sur la route de Valeggio à Castel-Novo, et les hauteurs de Santa-Lucia à cheval sur le chemin de Fornelli à San-Rocco. A l'est du Tione, nous trouvons la hauteur de Custozza, le monte Torre et le monte Croce, en arrière du val de Staffalo et à cheval sur la route de Valeggio à Somma-Campagna par Torre-Gherla. A l'extrémité droite se trouve Villafranca dans la plaine. L'ensemble de ces positions partielles forme une position générale de 3 à 4 lieues de front, s'appuyant à gauche au Mincio, à droite à Villafranca, couverte sur son front par des obstacles respectables, présentant dans son intérieur de nombreux abris pour les réserves, et ayant sur ses derrières une sorte de réduit formé par le monte Mamaor, que le colonel Lecomte indique en même temps comme le poste d'observation — *stand punct* — où aurait dû s'établir, pendant la bataille, le général en chef de l'armée italienne.

Si la position dont nous parlons avait été occupée quelques heures à l'avance par des divisions bien reliées entre elles et bien dirigées, elle eût présenté une grande force de résistance.

Du côté des Autrichiens, nous trouvons une seconde position à peu près parallèle à la première, formée à droite, entre le Mincio et le Tione, par le monte Cricol ; au centre, sur la rive gauche du Tione, par les hauteurs de San-Rocco ; à gauche, vers l'est, par le monte Godi et le monte Boscone, en avant de Somma-Campagna. Toutes ces positions partielles se relient entre elles et forment une position d'ensemble de 12 à 13 kilomètres d'étendue, couverte sur son front par des obstacles, appuyée sur son flanc droit par le Mincio, protégée à gauche par la cavalerie, et ayant en arrière, sur les hauteurs du Sona, un bon poste d'observation pour le général en chef et un réduit susceptible de couvrir un mouvement de retraite.

C'est sur ces positions que les deux armées viennent prendre leurs ordres de bataille.

II.

L'armée italienne est forte d'environ 100,000 hommes, avec 7,000 chevaux et 192 bouches à feu. L'armée autrichienne est forte d'environ 75,000 hommes, avec 3,500 chevaux et 168 bouches à feu.

Les ordres de bataille des deux armées résultent de leurs ordres de marche.

Celui de l'armée italienne est le suivant :

Dans le 5^e corps, la division Pianelli, restée sur la rive droite du Mincio, a une brigade devant Peschiera et une autre près du pont de Mozembano ; la division Cerales dépasse le monte Vento et déploie sa première brigade perpendiculairement au chemin de Castel-Novo, à hauteur d'Oliosi, en conservant la seconde en colonne sur la chaussée ; la division Sirtori franchit le Tione, déploie sa première brigade sur la rive gauche, à hauteur de la cascade de Pernisa, et la deuxième sur la rive droite et sur la position de Santa-Lucia, à cheval sur le chemin de San-Rocco ; la division Brignone, marchant sur Somma-Campagna, déploie

sa première brigade sur le mont Torre, place une partie de la deuxième sur les hauteurs de Custozza et garde une réserve au Gorgo; enfin, la réserve du 1^{er} corps occupe Valeggio.

Dans le 3^e corps, la division Cugia se déploie derrière un pli de terrain près de Pozzo-Moreto; les divisions Bixio et prince Humbert se forment sur deux lignes dans la plaine, à gauche de Villafranca, avec la cavalerie sur leur droite; enfin, la division Govone s'avance en réserve derrière l'aile gauche du 3^e corps.

Dans le 2^e corps, les deux divisions qui représentent la réserve générale de l'armée s'établissent près de Goïto.

Mais cet ordre de bataille de l'armée italienne ne se forme pas simultanément d'après l'ordre et sur la direction du général en chef; il résulte de la rencontre des troupes opposées, il est fortuit et présente à la gauche deux graves défauts pour les divisions Cerale et Sirtori: la première aurait dû s'arrêter sur le monte Vento, pour se lier au reste de l'armée et pour occuper un terrain favorable; placée à Oliosi, elle forme un saillant dans la ligne et prête le flanc droit à la brigade Piret du 1^{er} corps autrichien; la division Sirtori, mal liée à ses deux voisines, est en outre coupée en deux par le Tione, tandis qu'il lui eût été bien plus avantageux de prendre position tout entière sur les hauteurs de Santa-Lucia.

La gauche de l'armée italienne a donc dépassé la position sur laquelle, mieux dirigée et mieux soumise à l'action du commandement en chef, elle eût dû s'arrêter pour se raccorder avec le reste de l'armée, pour mettre de l'ensemble dans la disposition, enfin, pour se préparer ensuite, soit à l'offensive, soit à la défensive.

L'ordre de bataille autrichien est mieux lié, mieux coordonné; le déploiement a lieu avec plus de simultanéité; les brigades se soutiennent mieux entre elles: les réserves sont mieux disposées, et l'influence du commandement en chef se fait mieux sentir.

Dans cet ordre de bataille, nous trouvons à droite la sortie de Peschiera vers Salionze.

Ensuite vient la division de réserve, déployée sur deux lignes par brigades ; l'une sur le monte Cricol ; l'autre, au sud de Castel-Novo.

Dans le 5^e corps, 2 brigades sont déployées sur la crête des hauteurs de San-Rocco : l'une, la brigade Piret, face à l'ouest vers Oliosi, où elle menace le flanc de la division Cerales ; l'autre, la brigade Bauer, face au sud-est à Santa-Lucia, où elle fait face à la division Sirtori ; la 3^e brigade est en réserve à San-Rocco.

Dans le 7^e corps, la brigade Scudier vient se déployer en avant de Zerbare pour établir la liaison entre les 5^e et 9^e corps ; tandis que les deux autres brigades, formant la réserve générale, s'établissent à Sona avec le grand quartier général.

Dans le 9^e corps, deux brigades viennent se déployer sur le monte Boscone, qui forme la limite méridionale du massif de Somma-Campagna ; elles bordent le val de Staffalo ; la 3^e brigade est en réserve à Somma-Campagna.

Enfin, la cavalerie occupe la plaine en avant de Villa-franca.

De sorte que l'ordre de bataille autrichien présente une ligne de 6 brigades d'infanterie, avec 2 brigades en réserves partielles derrière les ailes et 2 brigades en réserve générale derrière le centre ; la cavalerie à l'extrême gauche.

Les brigades de première ligne sont disposées de la manière suivante, et nous prenons pour exemple la brigade Piret du 1^{er} corps : le bataillon de chasseurs couvre le front, avec une division à droite, une au centre et une à gauche ; la batterie de la brigade est sur la chaussée d'Oliosi et devant le centre ; puis les deux régiments d'infanterie sont placés l'un à droite et l'autre à gauche ; chacun d'eux a 2 bataillons en première ligne et 1 bataillon en seconde ; chaque bataillon est formé en colonne par division à distance entière et à intervalle de déploiement ; le général de brigade est derrière le centre avec les troupes accessoires. Le front de la brigade est de 1200 à 1500 mètres. Le front

de l'ordre de bataille général est de 10 kilomètres, du Minicio à la plaine, et de 12 en y comprenant la cavalerie.

III.

Nous arrivons aux divers moments de l'engagement.

Les moments d'une bataille, aussi bien que les périodes d'une campagne, ne sont autre chose que les efforts successifs faits par une armée pour obtenir des résultats partiels qui la conduiront au résultat définitif.

Frédéric a dit, à propos des principes de l'art militaire, qu'il fallait autant que possible les comparer et les rapporter aux principes plus positifs de la fortification. L'attaque d'une position militaire ou d'un théâtre d'opérations peut donc, dans une certaine mesure, être comparée à l'attaque d'une place forte ou d'un camp retranché. On agit de même par efforts successifs et gradués, qui forment les divers moments de l'engagement ou les diverses périodes de la campagne.

A Custozza, nous distinguerons quatre moments principaux, en adoptant la classification de la relation autrichienne :

Le premier moment va de 6 heures du matin à 8 heures et demie ;

Le deuxième, de 8 heures et demie à 11 heures ;

Le troisième, de 11 heures à 4 heures ;

Et le quatrième, de 4 heures à la nuit.

Le premier moment comprend le déploiement des différentes colonnes, et, à la droite, un vigoureux engagement entre la cavalerie autrichienne et l'aile droite italienne.

L'avant-garde de la division Sirtori, réunie à celle de la division Ceraie, qui ont toutes deux commis une erreur de marche, arrivent à Oliosi, et se trouvent en présence de la 1^{re} brigade de la division de réserve autrichienne. Les Italiens mettent quelques pièces en batterie ; les Autrichiens leur répondent du monte Cricol, et de 6 heures à 8 heures et demie, nous avons de ce côté un engagement préparatoire d'artillerie à grande distance, dont l'objet est de couvrir de

part et d'autre le déploiement des brigades, qui s'effectue comme nous l'avons indiqué.

Plus à l'est, les tirailleurs de la division Sirtori rencontrent, sur les pentes de San-Rocco, ceux du 5^e corps autrichien, et s'engagent également pour couvrir les déploiements.

À droite de la division Sirtori, la division Brignone vient, ainsi que nous l'avons dit, s'établir sur les hauteurs de Custozza, pendant que, de l'autre côté, la brigade Scudier, du 7^e corps, occupe Zerbare et que les deux premières brigades du 9^e corps viennent border le monte Boscone.

Enfin, dans la plaine de Villafranca, s'avancent les colonnes du 3^e corps italien ; les divisions prince Humbert et Bixio se forment les premières sur deux lignes en avant et à gauche de Villafranca : aussitôt les deux brigades de la cavalerie autrichienne se portent à leur rencontre, l'une de front par Academia ; l'autre, celle du colonel Pulz, de flanc par le chemin de Somma-Campagna à Villafranca. Vers 7 heures et demie, l'engagement commence de ce côté par le feu de la batterie de la brigade Pulz, établie sur la chaussée ; puis les deux régiments de la brigade se déploient l'un à droite et l'autre à gauche ; tous deux s'élancent à la charge. Les Italiens sont surpris et ont à peine le temps de former les carrés ; le prince Humbert se jette dans l'un d'eux ; les charges de la cavalerie autrichienne se succèdent avec énergie et impétuosité ; un bataillon qui n'a pas eu le temps de se former est renversé, et plusieurs carrés sont entamés ; mais le terrain est coupé et peu favorable à la cavalerie : celle-ci fait des pertes considérables et est enfin obligée de se retirer. Néanmoins, les colonnes italiennes, arrêtées et étonnées, sont paralysées pour longtemps. En effet, dans cette portion du champ de bataille où a commencé l'engagement, nous verrons jusqu'au soir les deux partis immobiles : les Autrichiens, satisfaits d'avoir arrêté leurs ennemis et d'avoir empêché leur débouché dans la plaine ; les Italiens satisfaits également d'avoir repoussé des charges aussi vigoureuses. La cavalerie autrichienne, forte seulement de 16 escadrons, rend donc ainsi un grand service à son armée, en

contenant et paralysant toute la droite italienne, forte de plus de 20,000 hommes.

Tel est le premier moment de la bataille, qui se résume en manœuvres et déploiements vers le centre, et en un engagement sur la droite.

IV.

Le deuxième moment dure de 8 heures et demie à 11 heures et présente des événements plus importants, savoir : le combat du Cricol, celui de la cascine de Pernisa et le premier assaut de Custozza.

Portons nos regards vers le Cricol et sur la route de Valleggio à Castel-Novo.

Nous y trouvons d'un côté la division Cerale et de l'autre la division de réserve.

La division Cerale, arrivée à Oliosi, rallie son avant-garde, pendant que l'avant-garde de la division Sirtori appuie à droite, le long du Tione, pour rejoindre son chef. Le général Cerale fait attaquer le monte Cricol et en repousse les troupes autrichiennes. Il se dispose à s'y établir ; mais ici se place un épisode qui montre l'énergie et le dévouement de la cavalerie autrichienne.

Trois pelotons de lanciers de Sicile sont envoyés de Corte par le commandant du 5^e corps pour soutenir la division de réserve ; ils franchissent le Tione à gué vers Alzarea ; ils rejoignent la route et ils montent sur le Cricol, au moment même où la première brigade de la division de réserve allait en descendre et se mettre en retraite. — Arrivés au sommet du col, ils aperçoivent une brigade italienne déployée qui arrive vers la crête, et, dans le fond, la 2^e brigade en colonne qui marche sur la chaussée. Sans hésiter, les lanciers, qui étaient en colonne par pelotons sur la route, se précipitent avec impétuosité sur la division italienne, traversent la première ligne, fondent sur la colonne, blessent le général de division et le général de brigade qui marchaient en tête,

s'emparent de 2 pièces et jettent dans le plus grand désordre 4 des 5 bataillons qui composent la brigade ; quelques hommes sont saisis d'une telle panique qu'ils s'enfuient jusqu'à Valeggio et repassent le Mincio ; en outre, cette 2^e brigade ne put pas se réorganiser de la journée. Une poignée de cavaliers rendit ainsi un grand service à l'armée autrichienne. Il est vrai qu'ils se sacrifièrent complètement ; obligés de revenir par la même route, ils tombent sous le feu du seul bataillon resté en ordre, et ils perdent en un instant 84 hommes tués, blessés ou démontés ; 17 seulement, avec le capitaine, rejoignent la division de réserve.

Celle-ci néanmoins, profitant immédiatement de l'effet produit par la charge des lanciers de Sicile, se porte en avant, reprend le Cricol et marche sur Oliosi. Au moment où la division de réserve attaque ainsi de front la division Cerale, la brigade Piret se jette sur son flanc droit. Cette brigade est déployée, comme nous l'avons vu, à cheval sur le chemin d'Oliosi à San-Rocco, et sur la rive gauche du Tione. Deux batteries de la réserve et la batterie de la brigade préparent d'abord l'action des troupes ; puis la brigade Piret franchit le Tione, marche sur Oliosi et y entre par l'est en même temps que la division de réserve par le nord. La division Cerale, très maltraitée, recule en désordre vers le monte Vento, où le général Durando établit, pour la couvrir, la réserve du corps d'armée. Les Autrichiens occupent Oliosi et le monte Tercolo. — Vers 11 heures, la bataille n'est plus sur ce point qu'une lutte d'artillerie.

Nous remarquerons que l'échec de la division Cerale est dû surtout au défaut de liaison entre les divisions italiennes. Si les deux divisions Cerale et Sirtori avaient été à même hauteur, le flanc droit de la première n'aurait pas été découvert et l'attaque de la brigade Piret n'aurait pas été aussi facile.

Passons au combat de la division Sirtori.

Vers 8 heures, la 1^{re} brigade de la division Sirtori a franchi le Tione et s'est déployée perpendiculairement au chemin de San-Rocco, en occupant Feniletto, Pernisa et Seraglio.

La 2^e brigade se déploie en arrière, sur l'autre rive du cours d'eau. Un régiment autrichien, qui marchait de San-Rocco sur Feniletto, rencontre à Jese les troupes italiennes ; il est maltraité. Mais un bataillon de chasseurs est jeté sur le flanc droit des Italiens et les met en désordre : leur 1^{re} brigade se retire sur la rive droite du Tione, et, vers 10 heures et demie, les deux partis s'observent d'une rive à l'autre.

A la droite de la division Sirtori, la division Brignone, qui, vers 8 heures, vient de s'établir sur les hauteurs, à l'est de Custoza, voit au même moment le 9^e corps autrichien prendre l'offensive pour l'en chasser. Les deux brigades du 9^e corps descendent du monte Boscone et franchissent le val de Staffalo, l'une par Mascarpine et l'autre par Staffalo. Elles s'élancent à l'assaut des hauteurs ; mais elles sont vigoureusement reçues par la division Brignone, pendant que sur la droite, dans la plaine, la division Cugia dispose plusieurs batteries qui enfilent le val Staffalo et inquiètent les colonnes autrichiennes. En outre, le général La Marmora, qui s'est avancé sur les hauteurs de Custoza, appelle au secours de la division Brignone un régiment de la division Cugia et la division Govone tout entière. Celle-ci entre en ligne à peu près vers 10 heures et demie, après avoir déposé ses sacs dans la plaine ; elle relève les troupes épuisées de la division Brignone. Après un combat violent, les deux brigades du 9^e corps autrichien sont repoussées.

Il en est de même de la brigade Scudier, qui s'est avancée de Zerbare sur le monte Godi et qui, se trouvant alors sur un terrain dominé et entendant le combat du monte Croce, a marché sur Custoza et renversé la gauche de la division Brignone. La retraite du 9^e corps laisse cette brigade isolée sur les hauteurs de Custoza ; bientôt menacée par des forces très supérieures, elle est obligée de battre en retraite sur Zerbare, protégée par une autre brigade du 7^e corps qui se porte en avant pour la couvrir. A l'extrême droite, la cavalerie autrichienne fait quelques mouvements dans la plaine, pendant que les divisions Bixio et prince Humbert restent immobiles sur le même terrain.

De sorte que, vers 11 heures, les Autrichiens ont obtenu un succès à droite, ont livré au centre un combat insignifiant, mais ont éprouvé un échec sur leur gauche.

V.

Nous arrivons au troisième moment de l'engagement, qui dure de 11 heures à 4 heures et qui comprend la marche de la division de réserve sur Mozembano, la prise du monte Vento, la prise de Santa-Lucia et l'assaut des hauteurs du Belvédère.

Nous avons dit plus haut que le général Durando avait établi la réserve du 1^{er} corps sur le monte Vento pour couvrir la retraite de la division Cerales ; en outre, il appelle à lui la division Pianelli, dont une brigade débouche de Mozembano et se déploie en avant du pont, sur le monte Sabbione, pendant que l'autre brigade revient de Pozzolengo et se rapproche du même point.

Les Autrichiens victorieux s'avancent vers Mozembano et vers le monte Vento, sous la protection de leur artillerie.

La division de réserve et la sortie de Peschiera se dirigent vers Mozembano, et la brigade Piret vers le monte Vento.

Un bataillon de chasseurs de la division de réserve, le 36^e, cherche à se glisser le long du Mincio, pour aller surprendre le pont de Mozembano ; il en était environ à 1200 pas et marchait sans précaution, lorsque le général Pianelli, qui l'aperçoit du haut du monte Sabbione, lui oppose de front un régiment d'infanterie et une batterie, le fait battre sur son flanc droit par les feux d'un bataillon placé de l'autre côté du Mincio, jette sur son flanc gauche deux escadrons de guides, et, enfin, rabat sur ses derrières le 17^e bataillon de bersaglieri qui l'avait dépassé. Complètement entouré, le malheureux bataillon autrichien est pris et détruit presque en entier. Néanmoins, la division de réserve continue son mouvement offensif et a de nombreux engagements avec les débris de la division Cerales. A la ferme de Maragnotte, un

bataillon du régiment Paumgarten est surpris tout à coup par le feu de salve d'un bataillon de bersaglieri appartenant à la réserve du 1^{er} corps et qui a été porté en avant du monte Vento. Dérobé dans un pli de terrain, ce bataillon se lève soudain, fait un feu d'ensemble et culbute les Autrichiens à la baïonnette. Malgré ces échecs partiels, la division de réserve parvient sur la berge du ravin de Sorio, garnit la ligne Salionze-Canova, et, de là, engage un combat d'artillerie avec la division Pianelli.

La brigade Piret, qui combat avec la division de réserve sur la rive droite du Tione, marche d'Oliosì sur le monte Vento. Après une lutte d'artillerie qui se prolonge jusque vers 3 heures, elle se porte à l'attaque au moment même où le général Durando, blessé d'un éclat d'obus, est obligé d'abandonner le commandement du 1^{er} corps ; elle profite de cet incident et occupe la position sans de grands efforts.

Plus à droite, la division Sirtori est attaquée, sur les 2 heures, par les brigades Bauër et Mohring ; elle est chassée de la position de Santa-Lucia après une résistance assez molle, et elle se met en retraite sur Valeggio. Le 5^e corps autrichien occupe alors Santa-Lucia et le monte Mamaor, d'où il menace le flanc gauche des troupes italiennes établies à Custozza.

De ce côté, la division Govone, soutenue par les débris de la division Brignone et par une partie de la division Cugia, repousse une seconde attaque du 9^e corps autrichien. Mais alors l'archiduc Albert fait avancer les deux brigades de réserve du 7^e corps, qui sont encore intactes, et il ordonne avec elles un nouvel effort. Les deux brigades se déploient entre la Baretta et Guastalla ; elles s'avancent, précédées de 5 batteries formant 40 bouches à feu ; elles occupent le mont Godi et traversent le ravin de Staffalo ; elles montent à l'assaut des hauteurs du Belvédère, après que les hommes ont déposé leurs sacs ; elles s'emparent, presque sans résistance, de la Bagolina et du Belvédère ; puis les 40 pièces autrichiennes commencent à battre Custozza.

A la fin du troisième moment et vers 4 heures, on voit que, malgré quelques échecs partiels, le succès se prononce de plus en plus pour les Autrichiens, qui sont vainqueurs à la fois au monte Vento, à Santa-Lucia et sur les hauteurs du Belvédère. Il est vrai que toutes leurs troupes sont engagées ; il ne reste plus à l'archiduc que 2 bataillons et 1 batterie ; tandis que, du côté des Italiens, les divisions Bixio et prince Humbert sont à peu près intactes, et les deux divisions du 2^e corps formant la réserve n'ont pas encore tiré un coup de fusil. Mais il ne suffit pas de conserver des réserves, il faut les utiliser ; or les deux divisions Bixio et prince Humbert continuent à s'en laisser imposer par la faible cavalerie du colonel Pulz, et les deux divisions du 2^e corps, empêtrées dans les bagages qui couvrent les routes, ne peuvent parvenir à s'en dégager. Aussi, le quatrième et dernier moment de la bataille amène le succès définitif de l'armée autrichienne.

VI.

Ce quatrième moment comprend l'assaut de Custozza et la poursuite de la cavalerie.

Pour l'assaut de Custozza, la brigade Mohring, du 5^e corps, descend à 4 heures et demie du monte Mamaor et marche sur Custozza, qu'elle aborde par l'ouest ; au même moment, une brigade du 7^e corps y entre par le nord ; enfin, quelques troupes du 9^e corps traversent le val de Staffalo et se portent vers le monte Croce. Cette triple attaque est préparée par le feu d'une puissante artillerie. Les divisions Govone et Cugia, qui ne sont pas soutenues, battent en retraite vers Valeggio et Pozzolo. Les Autrichiens occupent Custozza et sont décidément vainqueurs.

La cavalerie impériale cherche à profiter du succès et à le compléter. Malgré ses pertes du matin et l'épuisement des chevaux, elle s'avance entre Custozza et Villafranca ; elle ramasse de nombreux prisonniers, elle inquiète les divisions Bixio et prince Humbert, qui se retirent à leur tour, mais

elle ne peut ni les entamer ni empêcher leur retraite sur Goïto.

Pendant la nuit, nous voyons dans l'armée italienne le 1^{er} corps repasser le Mincio et se concentrer entre Volta et Cavriana ; dans le 3^e corps, une division est à Valeggio, une autre à Pozzolo, et les deux dernières, avec la cavalerie, sont à Goïto ; dans le 2^e corps, il y a toujours deux divisions qui observent Mantoue, et les deux autres occupent Goïto ; enfin, le quartier général est à Cerlungo.

Dans l'armée autrichienne, le quartier général est à Zerbare ; la division de réserve, avec la brigade Piret, s'étend sur la ligne de Salionze au monte Vento ; les deux autres brigades du 5^e corps occupent Seraglio, Santa-Lucia et Custozza, avec le quartier général à Capellino ; dans le 7^e corps, le quartier général est au monte Godi ; deux brigades sont autour de Custozza, et la troisième près de Sona ; dans le 9^e corps, le quartier général est à Somma-Campagna, et les brigades bivouaquent autour de Somma et sur le monte Croce ; enfin, la cavalerie, à cause du manque d'eau, est obligée de venir s'établir au bivouac, près de Vérone.

Dans la bataille de Custozza, les Italiens perdent environ 8,000 hommes, dont 4,000 prisonniers, et, de plus, 15 canons et 150 voitures. Les Autrichiens, qui ont presque toujours pris l'offensive, perdent également 8,000 hommes, dont 2,300 tués, 4,500 blessés et environ 1500 prisonniers. Ces chiffres ont leur signification et montrent que si les Autrichiens ont fait des efforts héroïques, les Italiens se sont également battus avec courage.

Telle est la bataille de Custozza, dont nous allons voir maintenant les conséquences.

VII.

La bataille de Custozza n'a pas des conséquences bien considérables : d'abord, parce que l'armée autrichienne,

par suite des circonstances dans lesquelles elle se trouve, ne peut pas s'éloigner de Vérone pour poursuivre l'armée du roi ; ensuite, parce que, quelques jours après la victoire de l'archiduc, le désastre de Benedeck vient en contre-balancer l'effet.

Le lendemain de la bataille, l'archiduc Albert campe sur le terrain qu'il a conquis ; puis il se dispose à marcher sur Cialdini, qui a commencé le passage du Pô inférieur ; mais bientôt il apprend que la défaite de la première armée italienne a arrêté le mouvement offensif de la seconde, et, en outre, que le roi s'est retiré jusque derrière l'Oglio. Alors, pour bien accuser son attitude victorieuse et en même temps pour éviter l'air empesté du champ de bataille, l'archiduc franchit le Mincio le 1^{er} juillet et prend position sur la rive droite. Il y reste le 2.

Le 3 juillet, il repasse sur la rive gauche pour se rapprocher de Vérone. Le 4, il reçoit un télégramme qui lui annonce la défaite de la grande armée de Bohême. Il commence immédiatement sa retraite et l'évacuation de la Vénétie. Le 5^e corps, prenant le chemin de fer du Tyrol, est dirigé sur Vienne ; les 7^e et 9^e corps se retirent par Vicence derrière la Brenta, la Piave, le Tagliamento et l'Isonzo, ne laissant derrière eux que les garnisons des places fortes. A Udine, le 9^e corps s'embarque sur le chemin de fer de Vienne par Laybach ; et le 7^e corps, avec les troupes locales, reste seul pour résister aux forces italiennes. Celles-ci sont partagées en deux masses : pendant que 80,000 hommes, sous les ordres du roi, assiègent ou masquent les places fortes de la Vénétie, 180,000 autres, sous les ordres de Cialdini, suivent l'armée autrichienne dans sa retraite et viennent enfin border l'Isonzo. Quelques engagements ont lieu entre les avant-gardes italiennes et les arrière-gardes impériales : mais l'armistice de Nikolsbourg arrête et termine les opérations.

Nous ne parlons pas ici de la bataille de Lissa, qui appartient aux opérations maritimes.

VIII.

Notre étude ne serait pas complète si nous ne cherchions pas à en tirer quelques enseignements et à faire quelques observations sur la campagne que nous venons d'étudier. Nous la considérerons successivement aux trois points de vue de la préparation, de la stratégie et de la tactique.

Si nous l'examinons d'abord au point de vue de la préparation, nous ferons les remarques suivantes :

Dans l'armée autrichienne, les équipages sont mieux organisés que dans l'armée italienne, où l'artillerie de réserve, à cause du manque de chevaux, est traînée par des bœufs, et où le train est confié à des entrepreneurs civils. C'est pourquoi, le jour de la bataille, nous voyons l'armée autrichienne, n'ayant que ses bagages restreints et peu d'impedimenta, manœuvrer et combattre avec facilité, tandis que l'armée italienne, encombrée de voitures, ne peut engager qu'une partie de ses divisions et ne peut faire avancer ses réserves sur les routes obstruées par les convois.

Nous remarquerons, en second lieu, que, dans l'armée italienne, les distributions ne sont pas faites convenablement et que l'on ne se préoccupe pas assez de la nourriture des troupes. L'archiduc Albert, au contraire, prescrit, le 23 au soir, de distribuer double ration de vivres et de vin, de faire la soupe et de la manger immédiatement, en gardant la viande pour la journée du lendemain ; il prescrit d'emmener, pour la journée du 24, deux têtes de bétail par bataillon d'infanterie ou par régiment de cavalerie, et de faire prendre aux hommes le café noir avant de les mettre en route. De sorte que, dans l'armée autrichienne, la préparation paraît meilleure que dans l'armée opposée, et c'est là une première cause de succès.

Si nous examinons maintenant la campagne au point de

vue stratégique, nous remarquerons que les Italiens agissent sur deux lignes d'opérations distinctes et séparées. L'emploi de ces lignes a pour avantage de diviser l'attention et les forces de l'ennemi, et de permettre à des masses considérables de vivre et de manœuvrer plus facilement ; mais, en même temps, il a l'inconvénient de permettre à l'adversaire de prendre une position centrale entre les deux lignes, de masquer l'une avec un rideau de troupes et d'agir sur l'autre avec la masse de ses forces, comme en 1796, Bonaparte entre les colonnes de Wurmser et d'Alvinzi ; comme en 1848, Radetski entre le roi de Piémont et le général Durando.

On a reproché aux Italiens d'avoir adopté une combinaison stratégique aussi dangereuse ; nous remarquerons cependant qu'au moment où ils l'emploient contre le Quadrilatère, les Prussiens s'en servent également contre la Bohême, et avec bien plus de danger encore : car, tandis que les deux masses italiennes sont supérieures toutes deux à l'armée de l'archiduc, les deux masses prussiennes sont chacune inférieures de près de moitié à l'armée de Benedeck. La différence des résultats tient à la différence d'exécution et surtout à la différence d'attitude des deux armées défensives. En Bohême, les deux armées prussiennes s'avancent au-devant l'une de l'autre avec un ensemble, une audace et un bonheur remarquables ; tandis qu'en Italie les deux armées offensives manœuvrent avec une certaine lenteur, une certaine indécision, avec peu d'ensemble et en s'éclairant d'une manière insuffisante. Sous le rapport de la défense : en Bohême, Benedeck rassemble ses troupes loin du point décisif, il les y amène tardivement, il les y engage partiellement, et enfin il livre la bataille de Sadowa avec une armée fatiguée, découragée, diminuée par les marches et les combats précédents ; tandis qu'en Italie l'archiduc Albert prévoit et devine à l'avance les desseins de ses adversaires, prend une bonne position centrale, y repose ses troupes, les prépare à un grand effort, se renseigne avec soin, et enfin, au moment décisif, se porte vigoureusement et en masse sur l'armée la plus rapprochée et la plus redou-

table; de sorte que, sous le rapport stratégique, comme sous celui de la préparation, nous trouvons plus d'habileté chez les Autrichiens que chez leurs adversaires.

Enfin, au point de vue tactique, nous ferons les observations suivantes :

Nous remarquerons d'abord une certaine différence dans la conduite personnelle des deux généraux opposés : l'un, le général autrichien, s'avance successivement de San-Mas-simo à Montebello, près de Sona; puis au mont des Cyprés, près de San-Giorgio; enfin à San-Rocco, suivant ainsi le centre de son armée, en surveillant les manœuvres, cherchant à y mettre de l'ordre, faisant soutenir les différentes brigades les unes par les autres, lançant ses réserves au moment opportun, en un mot, dirigeant l'ensemble de la bataille. De l'autre côté, l'état-major italien, surpris par les événements, n'occupe pas une position centrale derrière l'armée, d'où il puisse voir l'ensemble des manœuvres; il se porte, au contraire, avec une certaine précipitation, dit le colonel Lecomte, d'abord à Villafranca, puis à Custozza, et enfin revient à Goïto pour faire avancer les deux divisions de réserve. De sorte que la direction semble avoir fait défaut dans l'armée italienne; les divisions, considérées isolément, se battent avec courage, mais elles ne se soutiennent pas convenablement, et elles ne présentent pas l'ensemble que l'on trouve dans les brigades de l'armée opposée.

En second lieu, l'archiduc Albert sait faire combattre la presque totalité de ses troupes; deux bataillons et une batterie seuls ne donnent pas. Dans l'armée italienne, une brigade de la division Pianelli et les deux divisions de réserve ne tirent pas un coup de fusil. A l'aile droite, deux divisions d'infanterie et la division de cavalerie de réserve s'en laissent imposer par les deux brigades du colonel Pulz; de sorte que, malgré leur supériorité numérique, les Italiens combattent en nombre inférieur sur les points principaux du champ de bataille.

En troisième lieu, nous remarquerons que la principale

ligne d'attaque indiquée par l'archiduc, c'est-à-dire la direction de Castel-Novo à Valeggio, menaçait bien la ligne de retraite de l'ennemi, tout en permettant à l'armée autrichienne de couvrir ses communications du Tyrol. En outre, l'archiduc avait rassemblé sur la direction choisie des forces considérables : la sortie de Peschiera, la division de réserve et la brigade Piret, formant en tout plus de 20,000 hommes. Néanmoins, on s'est demandé s'il n'y avait pas moyen de faire mieux encore en portant le 5^e corps tout entier sur la rive droite du Tione et en se tenant sur la défense à Somma-Campagna, derrière le val de Staffalo. Les succès de la droite n'eussent-ils pas été ainsi plus décisifs, et les échecs du 9^e corps, avec les pertes considérables qui en furent la conséquence, n'auraient-ils pas été évités ? Si les Italiens avaient pris l'offensive de ce côté, à leur tour ils auraient eu contre eux les difficultés du terrain combinées avec la chaleur écrasante de la journée. En outre, les succès qu'ils auraient pu obtenir ne compromettaient en rien l'armée autrichienne, qui avait toujours sa retraite assurée sur le Tyrol.

Enfin nous remarquerons, en dernier lieu, que l'action des différentes armes a été à Custozza ce qu'elle est ordinairement dans toutes les batailles. L'artillerie y a généralement entamé les engagements en cherchant à contre-battre l'artillerie opposée, à couvrir les déploiements, à renverser les obstacles et à faire des brèches dans l'ordre de bataille ennemi ; ses distances de combat ont été en moyenne de 2,000 pas. Puis les brigades et les divisions d'infanterie se sont rapprochées et ont combattu par quelques feux de salve, mais surtout par des feux de tirailleurs avec un grand nombre d'actions particulières pour l'attaque ou la défense des maisons isolées, des villages et des hauteurs. La cavalerie, particulièrement la cavalerie autrichienne, a fait des charges vigoureuses, a produit un grand effet et ramassé de nombreux prisonniers après le succès. Les trois armes ont donc joué à Custozza leur rôle ordinaire ; seulement, on a remarqué que, dans l'armée autrichienne, elles se sont généralement mieux soutenues que dans l'armée opposée.

De sorte que, en résumé, les Autrichiens paraissent avoir été supérieurs à leurs adversaires aux trois points de vue de la préparation, de la stratégie et de la tactique. Cela explique suffisamment leur succès.

Les principaux ouvrages consultés sont : la *Relation autrichienne*, l'ouvrage de F. Lecomte, celui de Rüstow, etc.

GUERRE DE 1870-71

Nous arrivons à l'étude de la guerre de 1870-71. Cette étude est à la fois pénible et difficile ; pénible, car elle nous rappelle le plus grand désastre de notre histoire, la perte de nos provinces, l'abaissement de notre patrie ; difficile, parce que les événements sont encore bien près de nous et plusieurs imparfaitement connus. Mais si ce travail réveille des souvenirs douloureux et présente des difficultés sérieuses, il faut reconnaître en même temps qu'il est essentiellement instructif, et que, de toutes les campagnes modernes, celle dont l'étude peut le mieux nous préparer aux guerres de l'avenir est précisément la malheureuse campagne dont nous allons nous occuper.

Nous n'avons pas besoin de rappeler en commençant que nous ne considérons les événements que d'un seul côté, leur côté instructif, et sous un seul point de vue, celui des enseignements militaires qu'ils comportent.

TACTIQUE DE L'INFANTERIE FRANÇAISE

Enfermée constamment en des *formes défensives* notre infanterie a une attitude défectueuse.

1^{re} période. — L'état-major général de l'armée du Rhin fait distribuer les instructions tactiques suivantes pour le bataillon :

Lignes de tirailleurs (2 compagnies au plus par bataillon), les quatre autres compagnies déployées ou en colonne et profitant du terrain.

Il repousse les colonnes profondes, mais prescrit l'attaque par approches successives, l'utilisation des couverts du terrain, les impulsions données à la chaîne par les soutiens, la charge finale par les tirailleurs *seuls*.

La 2^e ligne est formée de bataillons déployés ou en colonne, à couvert dans un pli de terrain.

Notre instruction de tir est défectueuse, nous tirons toujours trop loin ; de 1200 à 1500 mètres, les Allemands sont criblés de projectiles, mais quand ils sont à moyenne distance, nous n'avons plus de munitions.

2^e période. — Le général Chanzy prescrit de placer les corps sur 2 lignes en les protégeant par 2 lignes de tirailleurs les couvrant à bonne distance. La distance entre les différents échelons est d'environ 600 mètres.

L'artillerie agit par batterie, même par fractions de batterie, au lieu d'agir par masse.

TACTIQUE DE L'INFANTERIE ALLEMANDE

Des instructions de 1869, réglementées le 3 août 1870, indiquent : Impossibilité d'attaquer de front une bonne infanterie sans engager une attaque de flanc.

Offensive énergique, pratiquée au moyen de fortes chaînes de tirailleurs s'avancant le plus près possible sans tirer, après une sérieuse préparation de l'artillerie.

Comme formations :

La colonne de compagnie ou le demi-bataillon.

Le bataillon forme deux lignes :

L'avant-ligne (chaîne et soutiens) ;

La ligne principale (réserve).

Les premiers engagements sont très meurtriers.

Le 16 août, la brigade Wedel est accueillie en débouchant sur le plateau par un feu si violent que soutiens et réserves décimés se dispersent en tirailleurs pour rejoindre la chaîne. Celle-ci s'avance de 100 à 150 pas, se couche, fait feu, repart et ainsi de suite, inaugurant d'elle-même les bonds successifs.

Mais l'attaque échoue faute de réserves.

A Saint-Privat, à 5 heures du soir, la garde se présente avec un front de 1500 mètres en 3 échelons distants de 150 pas les uns des autres : tirailleurs, colonne de compagnie, réserve (comme plus haut). Elle est obligée de s'arrêter à 600 mètres du village après avoir perdu 6,000 hommes en 10 minutes.

L'empereur Guillaume, ému de ces pertes, adresse une instruction où il recommande la préparation par l'artillerie et proscriit l'emploi des grosses colonnes dans la zone efficace des feux d'infanterie.

A partir de l'attaque du Bourget (voir l'étude du duc de Wurtemberg sur ce combat), voici comment les choses se passent :

« 1^o L'artillerie suit constamment l'infanterie, tire par-dessus et concentre tous ses efforts sur l'infanterie ennemie qui doit être attaquée ;

« 2° La ligne principale reste comme une réserve en colonnes de compagnie, elle ne pénètre dans la zone efficace que quand l'avant-ligne a repoussé l'ennemi ou qu'elle ne peut manifestement pas suffire, la deuxième ligne prend sa place ;

« 3° L'avant-ligne combat en tirailleurs ou en petits groupes. Elle se porte en avant en ordre ouvert au pas de course, se jette à terre pour reprendre haleine ; les officiers et les sous-officiers explorent le terrain en avant, cherchant les couverts d'où l'on pourra tirer sur l'ennemi et portent souvent sur cette ligne un plus ou moins grand nombre d'hommes.

« Les réserves (compagnies de la ligne principale), voyant toute l'attention de l'ennemi concentrée sur la chaîne, se précipitent en avant jusqu'à 150 ou 180 pas des tirailleurs et le mouvement continue en suivant les progrès de la chaîne. Le feu devient si efficace que les Français ne peuvent le soutenir et se retirent poursuivis par les Prussiens poussant des hurrahs. »

TACTIQUE DE LA CAVALERIE FRANÇAISE

Elle a peu varié. Le règlement de 1829 reproduit celui de 1788 en classant mieux les mouvements. Mais on continue les traditions de Napoléon I^{er}, les grandes masses. La cavalerie connaît peu le service d'exploration et les mouvements rapides. Elle est formée pendant la guerre en divisions de corps d'armée et en réserve d'armée.

TACTIQUE DE LA CAVALERIE ALLEMANDE

Les Allemands ont reconnu dès 1867 qu'ils n'ont pas su tirer tout le parti désirable de leurs masses de cavalerie et ils ont adopté un service d'exploration téméraire et complet. La cavalerie divisionnaire précède les armées à une journée de marche, s'éclaire au loin par de forts détachements (qui peuvent refouler la cavalerie française toujours peu nombreuse), se tient au courant des dispositions et des mouvements d'un adversaire qui n'emploie pas les mêmes moyens et se fait encore précéder par des reconnaissances d'officiers ou de gradés.

ARTILLERIE FRANÇAISE

Le règlement de 1809 sur l'artillerie est remplacé par celui de 1825, qui simplifie les calibres (avec le canon de 8 marchent l'obusier de 24 ou de 15 centimètres ; avec le canon de 12, l'obusier de 16). En 1829, les coffres d'avant-train et le matériel sont organisés par le maréchal Valée, de manière à pouvoir former des batteries montées et des batteries à cheval. Le régiment comprend 13 batteries. L'ordonnance

de 1833 prescrit qu'il y en aura au moins 6 montées. En 1847, l'artillerie est répartie en 11 commandements dont 1 en Algérie.

En 1853, on ne veut que le seul calibre de 12 centimètres, le canon de réserve, le canon obusier, le canon léger et l'obusier pourront tirer le même boulet (employé en Crimée et en Italie).

Le 1^{er} juillet 1870, nous avons un matériel en bronze rayé (les 4, 8, et 12, système La Hitte), se chargeant par la bouche.

3,216 pièces de ces trois calibres, 581 pièces de 4 de montagne, 190 mitrailleuses ou canons à balles forment 500 batteries de 6 pièces, mais au début il n'y a que le personnel nécessaire pour 164 batteries de l'armée active.

ARTILLERIE ALLEMANDE

L'artillerie est complètement pourvue de pièces Krupp en acier rayé et fretté, se chargeant par la culasse avec une fermeture à double coin.

Les batteries sont à 6 pièces.

Les régiments, en Bavière, sont divisés en 8 batteries de campagne, 4 de place, 4 de parc.

2 régiments constituent une brigade.

PRÉLIMINAIRES

I.

Si, à l'exemple des Allemands, nous remontons jusqu'à 1815 pour apprécier les causes de la guerre, nous devons dire que les traités de cette époque créaient évidemment un certain antagonisme entre la France et la Prusse. Les deux puissances se trouvaient en contact sur leur frontière du côté de la Sarre, et il y avait entre elles une certaine rivalité. La dernière particulièrement était mécontente de la répartition des territoires, de la force qu'on laissait encore à sa rivale, enfin de la situation qui lui était faite à elle-même et qui ne lui paraissait pas en rapport avec ses sacrifices pendant la guerre. D'un autre côté, on devait souvent parler en France de prendre la revanche de Waterloo, de reconquérir les limites du Rhin et de fermer les larges brèches de notre frontière du nord-est.

Cependant, jusqu'en 1866, la France n'a pas d'inquiétudes sérieuses pour cette portion de son territoire ; elle y est bien en contact avec la Prusse et la Confédération germanique, mais la première n'a que 18 millions d'habitants et la seconde paraît organisée bien plus pour la défense que pour l'attaque.

En 1866, la situation se modifie profondément. La Prusse, qui voulait depuis longtemps agrandir son territoire, conquérir ses frontières naturelles et remplacer l'Autriche à la tête de l'Allemagne, trouve à cette époque une occasion favorable, s'allie à l'Italie, et, conduisant la guerre avec autant de talent que de vigueur, elle remporte des succès éclatants qui la mènent à son but.

La France est restée spectatrice des événements. Depuis plusieurs années, elle a entrepris au Mexique une expédition fatale qui doit finir d'une manière tragique et qui absorbe alors son attention, ses forces et ses ressources. Elle les absorbe à tel point qu'au moment décisif de la guerre

de 1866, la France ne peut pas mettre en ligne sur sa frontière du nord-est l'armée de 200,000 hommes qui lui est nécessaire pour exercer sur les événements une légitime influence. Elle avait en effet contribué aux succès de la Prusse par son attitude bienveillante ; elle espérait par suite obtenir quelques rectifications de frontières, ou bien quelques compensations proportionnées aux agrandissements de sa rivale, de manière que les changements apportés à l'équilibre européen ne devinssent pas pour elle un véritable danger. Elle espérait, sans se mêler aux affaires intérieures de l'Allemagne, obtenir d'elle ce qu'elle avait obtenu de l'Italie à la suite de ses agrandissements de 1859 et de 1860. Mais les succès de la Prusse ont été trop complets, son exaltation militaire est trop grande, l'impuissance momentanée de la France est trop évidente, pour que le gouvernement de Berlin veuille consentir à la moindre concession. Dès lors la guerre entre les deux puissances devient inévitable dans un avenir plus ou moins rapproché.

La Prusse s'y prépare en perfectionnant chaque jour ses institutions militaires, en augmentant ses effectifs par la création de nouveaux corps, en instruisant sans cesse ses états-majors et ses troupes, en adoptant un matériel d'artillerie supérieur, en s'efforçant de réunir toutes les puissances allemandes dans les mêmes idées d'unité et de patriotisme, enfin en cherchant à garder toutes les apparences du droit, du calme et de la modération.

La France se prépare aussi à la guerre, et, sous le ministère du maréchal Niel, on put croire un moment qu'elle égalerait sa rivale. Mais, plus tard, elle paraît renoncer à augmenter ses forces et elle semble perdre patience. L'insuccès des négociations avec l'Allemagne, le regret de l'occasion perdue, le désastre du Mexique, l'élévation successive des budgets et l'accroissement des dépenses soulèvent des mécontentements, produisent des agitations intérieures, réveillent les partis assoupis, jettent dans la population un véritable malaise, une sorte d'irritation nerveuse, de colère sourde, d'impatience irréfléchie, qui troublent l'esprit public, qui lui font perdre son équilibre et sa mesure et qui

préparent le gouvernement aux résolutions les plus imprudentes.

De sorte que, au mois de juillet 1870, quand la guerre est déjà dans l'air, quand elle doit sortir fatalement de la situation générale créée en 1866, la France agitée et mécontente, avec un gouvernement affaibli et une armée inférieure en nombre, se trouve en présence de l'Allemagne unie dans les mêmes idées, sous des gouvernements bien établis et avec des forces militaires beaucoup plus considérables.

C'est alors que se présente la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne. Cet incident avait au début une certaine gravité. Mais la prompte renonciation du prince et l'attitude du roi de Prusse le réduisent bientôt à des proportions secondaires. Les satisfactions obtenues par notre diplomatie étaient certainement suffisantes.

Malheureusement, à Paris, les passions étaient surexcitées. Le gouvernement était irrité de ses échecs. Comme à Berlin en 1806, le souverain avait auprès de lui un parti de la guerre, parti exalté qui se faisait de grandes illusions sur nos forces militaires et sur nos alliances; parti aveugle qui ne voyait dans la guerre que des succès et l'affermissement de la dynastie, sans prévoir la possibilité de la défaite, de la ruine du pays, de l'invasion de la France et de la chute de l'Empire. Il y avait en outre à Paris une presse mal renseignée sur la situation de l'Europe, imprévoyante des conséquences possibles d'une guerre redoutable, ignorante des forces respectives, qui excitait l'opinion au lieu de l'éclairer. Enfin, dans les divers corps de l'État et dans presque toutes les classes de la société, régnait une sorte de vertige qui empêchait d'entendre la voix de la prudence et d'apercevoir les périls de l'entreprise que l'on allait tenter.

Alors les événements se précipitent. Les paroles du ministre des affaires étrangères au Corps législatif, les exigences transmises par notre ambassadeur, les articles de nos principaux journaux, les démonstrations de la population parisienne rendent bientôt tout arrangement impossible et

transforment en quelques jours une question prussienne en une question allemande.

Le sentiment national de l'Allemagne s'exaspère en effet, les sympathies de l'Europe s'éloignent de nous, les alliances que nous pouvions espérer sont paralysées, et, au point de vue diplomatique, la guerre se trouve engagée d'une manière soudaine et fâcheuse.

Mais le gouvernement impérial n'était pas le premier qui eût ainsi déclaré la guerre. On trouverait certainement plus d'un exemple de ce genre dans l'histoire de Frédéric II. Une bonne préparation aurait justifié une semblable précipitation. Il nous faut donc voir maintenant comment cette guerre avait été préparée sous le rapport militaire. C'est ce que nous allons faire en étudiant l'organisation, la mobilisation et la concentration des armées belligérantes.

II.

Au mois de juillet 1870, l'armée française comprenait 115 régiments d'infanterie, 60 de cavalerie et 22 d'artillerie. Son effectif de paix était d'environ 400,000 hommes. Mais il fallait en déduire 50,000 hommes pour la gendarmerie, les remontes, les compagnies de discipline et autres services sédentaires. Il en restait donc 350,000. La réserve était forte de 175,000 hommes, de sorte que la France disposait d'environ 525,000 hommes. On pensait pouvoir en tirer facilement 300,000 pour les réunir rapidement sur le Rhin.

Le gouvernement forme alors huit corps d'armée de la manière suivante :

Le 1^{er} corps se concentre en Alsace, aux environs de Strasbourg ; il comprend 4 divisions d'infanterie, une division de cavalerie à 3 brigades et une réserve d'artillerie ; presque toutes les troupes qui la composent arrivent d'Afrique ;

Le 2^e corps, tout organisé au camp de Châlons est envoyé immédiatement à Saint-Avold ; il comprend 3 divi-

sions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie ;

Le 3^e corps, formé par les troupes dites armée de Paris, doit se réunir auprès de Metz, et comprendre 4 divisions d'infanterie, une division de cavalerie à 3 brigades et une réserve d'artillerie ;

Le 4^e corps, formé par les troupes venant de Lille et de la région du Nord, doit se rassembler à Thionville et se composer de 3 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie ;

Le 5^e corps, formé par l'armée de Lyon, se concentre autour de Bitché et doit être organisé comme le précédent ;

Le 6^e corps doit se former à Châlons avec des troupes venant du Sud-Ouest ; il comprendra 4 divisions d'infanterie, une division de cavalerie à 3 brigades et une réserve d'artillerie ;

Le 7^e corps doit se concentrer autour de Belfort ; il comprendra les troupes de la région du Sud-Est ; il sera organisé en 3 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie ;

Ensuite vient la garde, qui se concentre à Nancy et qui comprend 2 divisions d'infanterie, une division de cavalerie à 3 brigades et une réserve d'artillerie ;

Puis il y a une réserve de cavalerie comprenant 3 divisions, qui se concentrent : deux à Lunéville et une à Pont-à-Mousson ;

Enfin, nous trouvons une grande réserve d'artillerie qui s'organise à Lunéville, tandis qu'un grand parc se forme à Toul.

L'ensemble de ces corps présente un total de 333 bataillons, 220 escadrons et 156 batteries. Ces dernières servent 936 pièces, dont 144 mitrailleuses.

Au moment de leur arrivée sur la frontière, les bataillons ont un effectif moyen qui atteint à peine 500 hommes ; les escadrons comptent environ 120 chevaux ; l'armée tout entière est forte d'à peu près 200,000 hommes.

Les points choisis pour la formation des corps d'armée sont éloignés les uns des autres ; mais, au début, cette dis-

position ne présente pas d'inconvénients, parce que l'ennemi lui-même s'organise sur le Rhin et loin de nous ; elle favorise, au contraire, la formation de nos divers corps qui reçoivent les troupes des régions correspondantes à leurs emplacements.

Vers la fin de juillet, nous avons donc huit corps d'armée à peu près organisés sur la frontière du Nord-Est. Sous le ministère du maréchal Niel, on avait établi, a-t-on dit, un plan de campagne pour une guerre contre l'Allemagne. Ce plan admettait l'organisation des huit corps d'armée ; mais ces corps devaient être groupés en trois armées : une de 100,000 hommes en Alsace, sous le maréchal de MacMahon ; une deuxième, de 150,000 hommes, à Metz, sous le maréchal Bazaine ; une troisième, de 50,000 hommes, à Châlons, sous le maréchal Canrobert. Cette organisation eût facilité singulièrement le commandement et les manœuvres. Malheureusement, au dernier moment, elle fut oubliée ou rejetée.

Au point de vue du matériel, l'armement de notre infanterie est excellent ; il nous donnera la supériorité sur l'infanterie allemande. Mais notre artillerie est restée ce qu'elle était en 1859 ; elle sera inférieure à l'artillerie opposée comme nombre, justesse et portée. Nous avons bien des mitrailleuses ; mais celles-ci ne donnèrent pas les résultats attendus et ne purent racheter notre infériorité. En outre, les équipages nous font défaut ; accumulés dans des magasins trop considérables et trop peu nombreux, ils n'arrivent que successivement et avec lenteur ; leur arrivée tardive va immobiliser l'armée pendant plusieurs semaines.

Au point de vue moral, nos troupes étaient encore fières, à juste titre, de leurs anciennes victoires ; elles comptaient en grand nombre des officiers vigoureux et des soldats aguerris. Néanmoins, elles ne valaient plus ce qu'elles valaient autrefois ; leur instruction était peu pratique et peu appropriée aux conditions des combats modernes ; beaucoup de soldats, surtout des réservistes, ignoraient complètement le maniement et le tir du chassepot ; nos généraux et nos états-majors n'étaient pas habitués, comme les états-majors

allemands, aux grandes manœuvres des divisions et des corps d'armée; la discipline s'était relâchée par suite de l'influence des mœurs et de la politique; enfin la loi de 1855, mal appliquée peut-être plutôt que mal conçue, avait exercé dans les régiments une influence fâcheuse.

Dans les premiers jours d'août, c'est-à-dire au moment de l'ouverture des hostilités, nos effectifs s'élèvent par l'arrivée d'une partie de nos réserves; nous avons alors à peu près 260,000 hommes. Mais l'organisation de nos corps d'armée est toujours loin d'être complète. Nous sortons à peine d'un véritable pêle-mêle, d'un encombrement extraordinaire d'hommes et de matériel, d'un désordre de mauvais augure. Nous avons employé nos chemins de fer pour la concentration de nos troupes, mais avec peu d'ordre et de méthode, et avec une dépense considérable de forces pour des résultats sans proportion. Tout d'abord nous avons jeté nos régiments à la frontière, tels qu'ils étaient sur le pied de paix, avec l'idée d'effectuer leur mobilisation sur les points de concentration. Leur transport avait donné lieu déjà à de nombreuses erreurs et à quelques désordres. Mais ce fut bien autre chose pour le transport des réservistes. Chaque homme rejoint alors le dépôt du corps auquel il appartient; il y est habillé, armé et envoyé ensuite aux bataillons actifs; comme les dépôts sont éloignés de leurs régiments, l'on voit alors des réservistes traversant la France pour se rendre à leurs dépôts et la retraversant ensuite pour rejoindre leurs bataillons de guerre; de là beaucoup de lenteur, de confusion, et dans toutes les gares un grand nombre d'hommes isolés, sans direction et sans surveillance.

En outre, il faut ajouter que si notre armée compte environ 260,000 hommes, il lui manque toujours des chevaux, des voitures, des ambulances et des parcs. Elle n'est donc pas suffisamment préparée pour l'offensive. Et, d'un autre côté, elle ne l'est pas davantage pour la défensive, car les places de la frontière n'ont ni approvisionnements ni garnisons, et le camp retranché de Metz, au lieu de pouvoir

appuyer nos manœuvres, doit être lui-même couvert par une armée.

Cependant les forces actives de la France sont employées presque tout entières. Il ne nous reste plus que les troupes suivantes : en Afrique, 4 régiments d'infanterie, 1 régiment étranger, 3 bataillons d'infanterie légère, 3 régiments de cavalerie et 3 régiments de spahis; sur la frontière d'Espagne, une division de 4 régiments d'infanterie; enfin en Italie, une brigade de 2 régiments. Au lieu de pouvoir nous appuyer sur les peuples de race latine, qui ont avec nous une communauté d'origine et qui nous avaient en outre des obligations antérieures, nous sommes ainsi forcés de surveiller leur attitude et de prévoir une attaque de leur part.

Une autre puissance pouvait encore nous soutenir. C'était l'Autriche. Mais elle était à peine remise de ses défaites de 1866; ses forces militaires n'étaient pas complètement réorganisées; elle pouvait craindre sur sa frontière orientale l'intervention de la Russie; enfin la soudaineté de notre déclaration de guerre et les circonstances qui l'avaient accompagnée ne lui permettaient guère de se déclarer.

Il faut ajouter, pour compléter ce tableau de notre préparation à la guerre, que nos réserves territoriales, c'est-à-dire notre garde mobile, qui d'après la loi de 1868 devaient nous donner 500,000 hommes, n'étaient organisées que sur une faible portion du territoire et d'une manière très incomplète.

Comme nos forces actives, comme les alliances sur lesquelles nous comptions, nos réserves territoriales avaient plus d'apparence que de réalité; c'était pour nous une illusion de plus, et la source d'une confiance à qui l'avenir réservait bientôt une cruelle déception.

Au même moment avaient lieu la mobilisation et la concentration de l'armée allemande.

Le 16, dans la nuit, immédiatement après la déclaration de guerre, l'ordre de mobilisation est envoyé à tous les corps allemands. Ces corps sont : la garde prussienne, les 11 corps de la Confédération du Nord, le XII^e corps ou corps

saxon, les 2 corps de l'armée bavaroise, enfin une division badoise et une division wurtembergeoise formant 1 corps combiné; total : 16 corps. Chaque corps comprend 2 divisions d'infanterie fortes chacune de 4 régiments à 3 bataillons avec 1 régiment de cavalerie et 4 batteries d'artillerie. Il a de plus 1 bataillon de chasseurs, 1 bataillon de pionniers, une artillerie de corps et des services accessoires. Sa force est de 33,000 hommes avec 84 bouches à feu.

L'Allemagne forme en outre 6 divisions de cavalerie à 2 ou 3 brigades, avec chacune 2 batteries d'artillerie.

Les corps d'armée allemands occupent des territoires particuliers, correspondant à peu près aux diverses provinces. Chacun d'eux se mobilise sur son territoire propre. Il trouve ainsi dans son voisinage immédiat tout ce qui lui est nécessaire pour cette opération : hommes de réserve, chevaux supplémentaires, matériel, munitions, approvisionnements de vivres et d'effets, tout est à sa portée. Du 16 au 23, chaque corps effectue donc sa mobilisation, c'est-à-dire qu'il passe du pied de paix au pied de guerre.

En même temps, le territoire du corps d'armée s'organise lui-même; les états-majors actifs et les troupes actives sont remplacés par des états-majors et des troupes de réserve; celles-ci consistent en 8 dépôts et 8 régiments de landwehr à 2 bataillons, formant un total de 24 bataillons chargés d'instruire les recrues, d'alimenter les parties actives, de garder les places et de veiller au maintien de l'ordre sur le territoire.

Le 23, la mobilisation est terminée et la concentration commence.

Trois corps restent en Prusse : les I^{er}, II^e et VI^e. L'un d'eux doit observer le littoral et les deux autres surveiller l'Autriche. Treize corps se mettent en mouvement et se dirigent sur le Rhin.

A droite, les VII^e et VIII^e corps, qui ont évacué les provinces rhénanes, en laissant un simple rideau sur la Sarre, se réunissent autour de Coblenz pour former la I^{re} armée, sous les ordres du *général Steinmetz*. On leur adjoint 2 divisions de cavalerie, les 1^{re} et 3^e. Plus tard, le I^{er} corps,

quittant sa position d'observation sur le littoral, viendra rejoindre la I^{re} armée qui, vers le 14 août, comprendra ainsi 3 corps d'infanterie et 2 divisions de cavalerie.

Au centre, les III^e, IV^e, X^e corps et Garde, avec les 5^e et 6^e divisions de cavalerie et la cavalerie de la garde, se réunissent autour de Mayence pour former la II^e armée sous les ordres du *prince Frédéric-Charles*. Derrière cette II^e armée, les IX^e et XII^e corps forment une armée de réserve ; mais, dès les premières opérations, ces deux corps rejoignent la II^e armée et se confondent avec elle. Plus tard, le II^e corps, quittant sa position vis-à-vis de la Bohême, rejoindra la même armée, et portera à 7 le nombre de ses corps.

Enfin, à gauche, les V^e et XI^e corps prussiens avec les 2 corps bavarois et le corps combiné badois-wurtembergeois se rassemblent autour de Landau et de Maxau pour former la III^e armée sous les ordres du *Prince royal*. On attache à cette armée deux divisions de cavalerie, les 2^e et 4^e ; et plus tard on la renforcera avec le VI^e corps arrivant d'Allemagne.

Le 2 août, la concentration des forces allemandes est terminée. Pendant que les 8 corps français sont éparpillés et encore en voie d'organisation, les trois armées allemandes sont massées autour de Coblenz, de Mayence et de Landau, pourvues de tout ce qui leur est nécessaire, et prêtes à entrer en opérations. Nous avons à peine 260,000 hommes ; les Allemands en ont 460,000.

Comme nous, ils ont employé les chemins de fer pour leur concentration ; mais avec plus d'ordre et de méthode. Disposant de 9 lignes, ils ont lancé sur chacune d'elles un ou deux corps d'armée, à raison de 96 trains par corps, avec une vitesse de 22 kilomètres à l'heure en moyenne. Les trains se suivent à une heure et demie d'intervalle, et le temps moyen employé pour chaque corps d'armée est d'environ huit jours.

Derrière nos 260,000 hommes actifs, nous avons environ 300,000 hommes de réserve. Derrière leurs 460,000 hommes de première ligne, les Allemands ont encore 3 corps de ligne

non employés, qui avec 16 corps de réserve comprenant les dépôts et les landwehrs, présentent un effectif de 740,000 hommes.

Telle est la situation respective des forces belligérantes. On voit que nous avons vis-à-vis de nos adversaires une infériorité numérique considérable. En outre, mieux approvisionnés et mieux outillés que nous, ils s'appuient sur de bonnes places et sur de bonnes lignes défensives qui nous font à peu près défaut.

III.

Avant d'aller plus loin, il convient de jeter un coup d'œil sur le terrain qui va devenir le théâtre des opérations.

Si nous déployons devant nous une carte générale présentant l'ensemble des territoires des puissances belligérantes, nous voyons que le *théâtre de la guerre* s'étend du Niémen aux Pyrénées, limité à l'est par les frontières neutres de la Russie, de l'Autriche, de la Suisse et de l'Italie ; limité à l'ouest par l'Océan et par les frontières neutres de la Hollande et de la Belgique. Ce théâtre comprend les vallées de la Vistule, de l'Oder, de l'Elbe, du Weser, une partie de la vallée du Rhin, puis les bassins principaux de la France, c'est-à-dire ceux de la Somme, de la Seine, de la Loire, de la Garonne et du Rhône.

Tel est le théâtre de la guerre. Si, dans les premiers engagements, les Français sont victorieux, ils exécuteront leurs opérations dans la partie orientale de ce théâtre et sur la direction de Berlin. Si, au contraire, les Allemands triomphent dans les premiers chocs, ils porteront la guerre dans la partie occidentale et sur la direction de Paris. Malheureusement cette dernière hypothèse a plus de chances que la première, en raison de la différence que nous avons signalée entre les forces respectives des deux puissances.

C'est elle, en effet, qui se réalise promptement, et, par suite, le théâtre de la guerre présente tout d'abord un théâtre d'opérations principal s'étendant du Rhin jusqu'à

Paris ; plus tard, il présentera plusieurs théâtres d'opérations secondaires, savoir : celui du général Faidherbe, au Nord ; celui des généraux d'Aurelle et Chanzy, sur la Loire ; enfin, celui du général Bourbaki, dans l'Est.

Nous allons nous occuper d'abord du théâtre principal, et nous décrirons successivement les autres en étudiant les diverses périodes de la campagne.

Le théâtre principal est limité approximativement de la manière suivante : à l'est, par le Rhin, base de l'armée allemande ; au nord, par la frontière neutre de la Belgique ; à l'ouest, par l'Oise et par l'Eure ; au sud, par le plateau d'Orléans.

Les points stratégiques principaux sont : sur le territoire allemand, Hombourg, Kaiserslautern, Maxau, Sarrebrück, Sarrelouis... ; sur le territoire français, Nancy, Châlons, Paris, objectifs successifs des opérations offensives ; Strasbourg, Metz, Thionville, Longwy, Montmédy, Toul, Phalsbourg, Bitche, Verdun, Sedan, Mézières, places fortes devant servir de points d'appui aux opérations défensives ; ensuite les passages dans les montagnes, comme Sainte-Marie-aux-Mines, Lutzelbourg et Saverne, Saverne, qui offre dans les Vosges une grande coupure par laquelle passent le chemin de fer de l'Est et le canal de la Marne au Rhin ; puis les points de passage sur les cours d'eau, comme Wissembourg et le moulin de Saint-Rémy sur la Lauter ; comme Marbach, Dieulouard, Pont-à-Mousson, Corny, Ars, sur la Moselle ; comme Dun, Stenay, Mouzon, Donchery, sur la Meuse ; enfin, les embranchements de chemins de fer ou de routes, comme Frouard, Reims, Épernay.

Les lignes stratégiques territoriales sont : le Rhin, sur lequel se rassemblent les armées allemandes ; les Vosges, formant une longue chaîne du nord au sud et qui auraient pu être utilisées pour des manœuvres défensives, analogues à celles de Turenne, sous Louis XIV, ou à celles de Pichegru et de Hoche en 1793 ; les deux Niefs et la Seille, qui avaient joué un rôle en 1677, avec le maréchal de Créquy ;

la Moselle, qui n'est guéable que dans les temps de grande sécheresse, qui est large de 60 à 80 mètres, qui coule dans une vallée profonde d'environ 120 mètres et large d'environ 1500 ; puis viennent l'Argonne orientale, la Meuse, l'Argonne occidentale, la Marne et la Seine. On a remarqué qu'en général, les mouvements de terrain de cette portion du territoire vont du nord au sud, présentant vers l'est un versant escarpé et vers l'ouest des pentes plus douces ; ce qui constitue une disposition favorable à la défensive.

Les lignes stratégiques de manœuvres sont : le chemin de fer de Paris à Strasbourg, avec ses embranchements sur Metz et Saint-Avold, sur Épinal, sur Reims et Mézières ; la ligne de Paris à Mulhouse ; celle de Paris à Thionville, par Soissons, Laon, Mézières, Sedan et Montmédy. Il faut y joindre des routes nombreuses et bien entretenues, des chemins dans toutes les directions, enfin des canaux et plusieurs rivières navigables.

Nous ajouterons que le théâtre d'opérations dont nous indiquons l'ensemble est peuplé, riche en ressources de toute espèce, et, en conséquence, favorable aux mouvements et à l'entretien de nombreuses armées.

Nous reviendrons, du reste, sur les diverses parties de ce théâtre, en étudiant les différentes périodes de la guerre.

IV.

Nous arrivons à l'étude des plans de campagne.

Le plan français est indiqué dans la brochure intitulée : *Des causes de la capitulation de Sedan*, attribué à l'empereur Napoléon III. Il voulait, dit-il, réunir 150,000 hommes à Metz, 100,000 à Strasbourg et 50,000 à Châlons. Il espérait gagner l'ennemi de vitesse dans son organisation et être prêt plusieurs jours avant lui ; se porter alors avec l'armée de Metz à droite dans la basse Alsace, et se réunir à l'armée de Strasbourg, franchir le Rhin à Maxau, entre Gemersheim et Rastadt ; enfin, chercher à s'interposer dans la vallée du

Mayn, entre l'Allemagne du Sud et l'Allemagne du Nord. On espérait ainsi obtenir de premiers succès qui, tout en affaiblissant la Prusse, attireraient en même temps, dans notre alliance, l'Autriche et l'Italie. Pendant ce temps, les 50,000 hommes de Châlons viendraient à Metz garder la frontière, et une diversion maritime du côté du Danemark devait retenir une partie des forces prussiennes. Supposons ce plan exécuté avec vigueur, énergie et précision vers la fin de juillet, et nous reconnaitrons qu'il avait certainement des chances de succès. Tous les corps allemands étaient alors en mouvement ; ils auraient été surpris en pleine concentration ; et quoiqu'ils aient prévu l'attaque dans une certaine mesure et pris quelques dispositions en conséquence, il est probable que plusieurs d'entre eux auraient éprouvé des retards ; qu'ils auraient été jetés dans un certain désordre ; enfin, qu'ils auraient éprouvé des échecs partiels qui auraient pu avoir de l'influence sur les événements postérieurs. Mais, au moment d'exécuter le plan dont nous parlons, on s'aperçoit que les corps d'armée ne sont pas encore en état de marcher, et qu'il faut renoncer à l'offensive.

Il semble que l'on aurait dû alors établir un plan de défense qui permit de s'appuyer sur de bonnes positions et sur de bonnes lignes défensives ; qui permit d'armer les places fortes, de les approvisionner et de leur donner des garnisons ; enfin, qui permit de gagner du temps en reculant et en mettant de notre côté les distances et les difficultés du terrain. On aurait pu ensuite appeler de nouvelles forces, compléter les anciens corps, en organiser de nouveaux en utilisant les grandes ressources de la France, lesquelles devaient permettre plus tard d'improviser 13 corps d'armée à 3 divisions. On aurait pu rétablir bientôt l'équilibre numérique entre les forces belligérantes.

Mais il est juste de remarquer en même temps qu'un mouvement de retraite exécuté vers cette époque portait atteinte au moral de l'armée, amenait l'ennemi sur notre territoire, affaiblissait le prestige du commandement, enfin irritait l'impatience de l'opinion publique dont on tenait alors tant de compte.

Certes, il eût mieux valu dès le début s'établir plus en arrière, à quelques marches de la frontière, en se couvrant d'une ligne défensive et de quelques places susceptibles de résistance. On aurait eu ainsi une bonne base pour l'offensive, si l'on avait été prêt en temps opportun. On aurait eu une bonne position pour recevoir l'ennemi, si l'on devait être prévenu par lui.

Mais, vers la fin de juillet, il était bien difficile de revenir à cette disposition. En outre, on croyait qu'il ne s'agissait que d'un retard de quelques jours; on pensait que l'on était toujours en avance sur la préparation de l'ennemi; enfin on espérait que l'on pourrait revenir bientôt au plan primitif. On se décide, en conséquence, à rester sur la frontière. C'est là que va nous trouver l'offensive allemande, qui commence le 4 août sur la Lauter et le 6 sur la Sarre, offensive qui résulte du plan de campagne de nos adversaires, dont nous devons indiquer les principaux traits.

Le plan de campagne des Allemands était simple, rationnel et bien approprié. Leur mobilisation et leur concentration s'étaient effectuées d'une manière calme, rapide et sûre comme toutes les opérations bien étudiées et bien préparées à l'avance. Leur plan de campagne présente les mêmes caractères.

Ils choisissent pour base d'opérations le Rhin moyen, de Gemersheim à Coblenz. Leurs trois armées s'y concentrent, prêtes à franchir le fleuve ou bien à le défendre, ou enfin à faire front vers le sud et à menacer le flanc gauche de la ligne d'opérations de l'ennemi, si celui-ci vient à s'avancer dans la vallée du Mayn.

Puis, si les Français ne prennent pas l'offensive, les Allemands rapprocheront leurs trois armées de la frontière pour exécuter ensuite une grande conversion stratégique vers l'ouest. La I^{re} armée servant de pivot, la III^e d'aile marchante, et tous les corps bien liés de manière à se soutenir mutuellement pour une bataille. Ils régleront, bien entendu, l'exécution de la manœuvre sur les résultats des engagements qu'ils vont chercher dès le début, en raison de leur

double supériorité de nombre et de préparation. En cas de succès, ils viendront d'abord border la Moselle ; puis, continuant leur conversion, ils chercheront à déborder l'armée française et à la rejeter vers l'ouest et sur Paris, — peut-être vers le nord et sur Metz, — dans tous les cas, en la coupant du sud et du plateau de Langres, où elle aurait trouvé de grands avantages pour prolonger la résistance. En manœuvrant ainsi, les Allemands devaient avoir l'avantage de conserver des relations plus faciles avec leur propre pays, d'arriver plus rapidement vers la capitale de la France, de rejeter l'armée opposée sur ses lignes de retraite les plus courtes, enfin de l'acculer peut-être soit à la mer, soit à la frontière neutre de la Belgique, soit au camp retranché de Metz. Ce plan, exécuté avec une grande supériorité numérique, beaucoup de vigueur, des efforts très énergiques et de grands sacrifices, devait encore être secondé par nos propres manœuvres, nos erreurs et surtout nos indécisions.

V.

Tels sont les préliminaires de la campagne ; et cette première partie de notre étude fait pressentir déjà de quel côté doit pencher la fortune.

On voit, en effet, d'une part, une préparation incomplète, hâtive et improvisée ; de l'autre, une préparation étudiée longtemps à l'avance qui s'effectue avec calme et avec méthode. D'un côté, on voit une centralisation excessive, qui retarde l'organisation des corps d'armée et des équipages ; de l'autre, une division rationnelle du travail et une suite d'opérations dans laquelle chacun connaît bien un rôle qu'il a rempli plusieurs fois dans les répétitions de la mobilisation. D'un côté, enfin, on voit une armée inférieure en nombre et en discipline, ayant derrière elle une population bruyante, pleine d'illusions, mal renseignée et peu préparée à supporter les coups de la fortune ; de l'autre, on voit une armée considérable et complètement préparée, ayant derrière elle des gouvernements et des peuples unis par les mêmes senti-

ments, et à qui une certaine crainte de l'invasion, du pillage, des troupes africaines, inspire une sombre résolution et une sorte d'exaspération.

C'est pourquoi dès cette époque, pour tous ceux qui savaient apprécier le véritable état des choses, la France déjà paraissait en péril ; sa préparation à la guerre rappelait celle de la Prusse en 1806, dont nous avons parlé dans une étude précédente ; on y trouvait plus d'une analogie, et notre malheureux pays semblait marcher à son tour avec une inconcevable légèreté au-devant d'une catastrophe imminente.

OPÉRATIONS EN ALSACE

I.

Pendant que les armées se rassemblent de part et d'autre, — l'armée française sur sa frontière, l'armée allemande sur le Rhin, — des reconnaissances sont exécutées de chaque côté dans le but d'avoir des nouvelles de l'ennemi. La cavalerie allemande y montre une grande audace.

Le 2 août, le 2^e corps français exécute, sur Sarrebrück, une reconnaissance plus importante qui semblait devoir être le prélude d'une offensive décidée. Mais après avoir repoussé les avant-postes allemands et occupé momentanément la ville, notre 2^e corps se replie sans détruire les ponts de la Sarre et reprend une position plus en arrière, sur les hauteurs de Spickeren.

Au même moment, les Allemands, qui avaient terminé leur concentration, prennent la résolution de marcher en avant pour mettre à exécution le plan de campagne que nous avons indiqué précédemment. En conséquence, pendant que la I^{re} et la II^e armée vont continuer à se rapprocher de la Sarre, la III^e armée doit partir des environs de Landau, aborder la Lauter et pénétrer en Alsace. Nous allons l'y suivre et étudier ses opérations.

Les ordres sont donnés le 3 août, et le mouvement de la III^e armée s'exécute le 4, de la manière suivante :

Le II^e corps bavarois qui, depuis la déclaration de guerre, a couvert le Palatinat, forme la colonne de droite et suit la route directe de Landau à Wissembourg ; sa première division précède l'ensemble de l'armée et sert d'avant-garde générale. En outre, un corps léger flanque la droite de la marche du côté de la montagne.

Le V^e corps prussien, qui a bivouaqué à Billigheim,

forme la deuxième colonne, passe par Nieder-Otterbach et doit atteindre la Lauter vers Altenstadt.

Le XI^e corps, qui a bivouaqué à Rohrbach auprès du précédent, forme la troisième colonne, et se dirige sur le moulin de Bienwald.

Les divisions badoise et wurtembergeoise, composant le corps combiné du général de Werder, forment la quatrième colonne, longent le Rhin et marchent vers Lauterbourg.

Le 1^{er} corps bavarois sert de réserve et marche en seconde ligne avec la cavalerie ; celle-ci n'étant pas employée à éclairer comme dans les autres armées ennemies.

La III^e armée allemande se porte ainsi de la ligne du Klinbach sur la ligne de la Lauter, en quatre colonnes et sur un front de 20 kilomètres environ. D'après les ordres donnés pour la soirée du 4, les avant-gardes seulement doivent dépasser le cours d'eau pendant que les diverses colonnes s'établiront sur la rive gauche.

Quelles sont les troupes françaises qui vont se trouver devant les troupes allemandes ?

L'ensemble de nos forces est divisé en deux masses : la première, comprenant 4 corps, se trouve en Lorraine ; nous en suivrons plus tard les opérations ; la seconde, comprenant 3 corps, 1^{er}, 3^e et 7^e, se trouve en Alsace et dans les Vosges. C'est celle dont nous nous occuperons dans cette étude. En arrière de ces deux masses, il y a encore le 6^e corps, qui représente un corps de réserve et qui occupe Châlons, Soissons et Paris.

Le 1^{er} corps s'est formé dans les environs de Strasbourg, sous la protection de deux brigades de cavalerie, dont la première occupe Sultz, la seconde Seltz, formant toutes les deux, avec leurs avant-postes, une longue ligne allant du Rhin aux Vosges. Au fur et à mesure de leur organisation, les divisions du 1^{er} corps sont poussées vers la frontière. Le 4, au matin, elles occupent les positions suivantes :

La 2^e division est à Wissembourg. Elle y est arrivée la veille au soir, c'est-à-dire le 3, par l'obscurité et le mauvais temps après une marche pénible et sans pouvoir reconnaître le terrain ; elle a amené avec elle la brigade de cavalerie

qu'elle a ralliée à Sultz ; mais ses avant-postes sont trop rapprochés, et elle n'a pas eu le temps de pousser des reconnaissances sur la rive gauche du cours d'eau. Néanmoins elle place un bataillon dans Wissembourg et des grand'-gardes le long de la Lauter jusqu'à Altenstadt. En outre, elle envoie un régiment vers sa gauche à Climbach, et comme elle a détaché précédemment son bataillon de chasseurs vers la droite, dans la direction de Lauterbourg, au soutien de la deuxième brigade de cavalerie qui s'est avancée de ce côté, il ne reste plus à la deuxième division, à Wissembourg, que 8 bataillons, 6 escadrons, 2 batteries de 4 et 1 batterie de mitrailleuses.

La 1^{re} division doit se porter le 4, au matin, de Reichshoffen sur Lembach, où elle prendra position derrière la gauche de la 2^e division.

La 3^e doit se porter le même jour de Haguenau à Wœrth. La 4^e, de Strasbourg à Haguenau.

La division de cavalerie de réserve doit suivre la même direction.

De sorte que, dans la journée du 4, tout le 1^{er} corps marche vers le nord et serre sur sa 2^e division, en appuyant son flanc gauche aux Vosges pour couvrir ses communications avec la Lorraine. Le 5 ou le 6, il eût été concentré, et le combat de Wissembourg eût été livré dans de tout autres conditions. Malheureusement, nous étions en retard pour notre préparation, et, à la date du 4, les divisions du 1^{er} corps sont séparées par des distances telles qu'elles ne peuvent pas se soutenir mutuellement dans la même journée.

Quant aux 5^e et 7^e corps français, le premier occupe Bitché avec la mission de relier les corps d'Alsace à ceux de Lorraine ; il garde ainsi une ligne très longue de Sarreguemines à Niederbronn ; en outre, il s'en laisse imposer par des démonstrations qui ont lieu sur son front. Le 7^e corps est disséminé ; une de ses divisions est à Colmar ; une deuxième à Belfort ; une troisième encore à Lyon. Son attention est attirée vers le haut Rhin par des tentatives de passage, que l'effroi des populations fait paraître plus sérieuses et plus nombreuses qu'elles ne sont réellement.

En résumé, le 4, au matin, pendant que cinq corps allemands, forts de 150,000 hommes, exécutent une marche stratégique vers la Lauter sur un front d'environ 20 kilomètres, et avec une profondeur à peu près égale, les 3 corps français destinés à opérer en Alsace sont disséminés de Sarreguemines à Belfort, sur une ligne de plus de 50 lieues, et nos différentes divisions sont séparées les unes des autres de manière qu'elles ne peuvent ni se concentrer ni s'appuyer dans la même journée.

Les Allemands commencent leur mouvement à 4 heures du matin, par un temps sombre et pluvieux. Une reconnaissance française, composée de 2 escadrons et de 1 bataillon, parcourt à la même heure les abords de la Lauter, devant le front de la 2^e division. Elle rentre à 7 heures et demie sans avoir rien vu. A 8 heures, presque derrière elle, apparaissent les colonnes ennemies, et du haut de la colline de Schweigen, à 1000 ou 1200 mètres de Wissembourg, l'avant-garde bavaroise met deux batteries en action, et lance des projectiles au milieu de nos cantonnements surpris.

Nos troupes étaient établies à 2,000 mètres environ en arrière de la ville, sur la crête du Geisberg, c'est-à dire sur une excellente position. En y restant, on voyait l'ennemi déployer ses forces et l'on pouvait facilement battre en retraite s'il montrait une trop grande supériorité. Mais on voulait conserver Wissembourg, qui avait une manutention et une certaine importance administrative; en outre, nos troupes avaient beaucoup d'ardeur et de confiance; on porte donc la 2^e brigade vers la rive droite de la Lauter pour défendre à la fois la ville et la gare du chemin de fer. La 1^{re} brigade reste au Geisberg et s'y établit solidement.

Le combat commence, et, de 8 heures et demie à 10 heures et demie, l'action est entretenue par le II^e corps bavarois, particulièrement au moyen des quatre batteries d'artillerie de sa première division, qui entrent successivement en action.

Bientôt le V^e corps arrive à Altenstadt ; il déploie d'abord les quatre batteries de sa 1^{re} division, puis cinq de ses batteries de réserve. La 1^{re} brigade de la 1^{re} division se dirige sur le Geisberg, pendant que la 2^e agissant sur les deux rives de la Lauter, seconde les Bavares dans leur attaque de Wissembourg. L'autre division du même corps se prolonge vers la gauche, de manière à nous déborder et à donner la main au XI^e corps.

Celui-ci a franchi la Lauter de bonne heure, au moulin de Bienwald ; il a occupé le village de Schleichtal et entendant alors le canon sur sa droite, il fait une conversion et vient menacer notre ligne de retraite. Les batteries de sa 1^{re} division entrent en ligne et portent à plus de 400 bouches à feu le nombre des pièces qui écrasent la position française. Notre malheureuse division est entourée par trois corps ; son chef, le général Douay, est tué par l'explosion d'un caisson de la batterie de mitrailleuses ; notre aile gauche est obligée d'abandonner la gare et les bords de la Lauter ; Wissembourg est entouré et pris ; notre aile droite, à son tour, après une vigoureuse résistance, est rejetée du Geisberg, et nous sommes obligés de nous mettre en retraite sur Lembach. Vers 2 heures, le combat est terminé. La poursuite est peu active.

Les Allemands perdent 91 officiers et 1400 hommes. Les Français perdent environ 500 hommes, tués ou blessés, et un millier de prisonniers laissés principalement dans Wissembourg et au Geisberg.

Si nos troupes avaient montré moins d'ardeur et s'étaient engagées moins à fond, elles auraient pu, vers 11 heures, se retirer du combat sans grandes pertes, se replier sur la division voisine, prévenir de l'approche de la grande armée ennemie, et quelques jours après nous aurions pu tenter la fortune dans de meilleures conditions. Malheureusement, dans la campagne qui s'ouvrait, tout allait se tourner contre nous, les qualités de nos troupes, aussi bien que leurs défauts. C'est ainsi qu'à Wissembourg leur ardeur était devenue de la témérité, et avait amené notre première défaite.

II.

Le lendemain du combat de Wissembourg, c'est-à-dire le 5 août, le maréchal de Mac-Mahon réunit le 1^{er} corps sur la position de Wœrth. C'est une position classique, connue depuis longtemps, ayant joué un rôle dans les guerres de la Révolution, occupée par Hoche en 1793, et décrite dans les mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Elle couvre la route de Bitche et assure ainsi les communications des troupes d'Alsace avec celles de Lorraine; elle couvre également la route de Saverne, c'est-à-dire la ligne de retraite principale du 1^{er} corps sur Lunéville et Nancy; enfin, elle menace le flanc droit des colonnes ennemies, si celles-ci veulent continuer leur marche vers le sud et vers Strasbourg. Indépendamment de ces avantages stratégiques, la position de Wœrth offre des conditions topographiques favorables que nous signalerons plus loin.

Le 1^{er} corps compte quatre divisions d'infanterie, dont une, — la deuxième, — a été très éprouvée au combat de Wissembourg; il comprend une division de cavalerie à 3 brigades, dont une de cuirassiers; enfin, il a une réserve d'artillerie qui porte le nombre de ses bouches à feu à 120, dont 24 mitrailleuses. Son effectif est d'environ 35,000 hommes.

Le maréchal appelle à lui une division du 7^e corps, qui se trouve à Colmar; celle-ci arrive le 5 au soir, par chemin de fer; l'autre division du 7^e corps est retenue dans la haute Alsace par une démonstration, pendant que la 3^e division du même corps est toujours à Lyon.

Le 5, au soir, le maréchal est en outre prévenu que le 5^e corps est à sa disposition. Il donne l'ordre au commandant de ce corps de lui envoyer le 6 sa division la plus rapprochée, et de faire suivre les deux autres aussitôt que possible.

Enfin, une division de cuirassiers, appartenant à la réserve de cavalerie, vient rejoindre le 1^{er} corps.

De sorte que le 6, au matin, le maréchal dispose de 5 divisions d'infanterie et de 2 divisions de cavalerie, présentant un effectif de 40,000 à 45,000 hommes. En outre, dans la soirée, vers 5 heures, paraîtra la division du 5^e corps venant de Bitche; elle servira à protéger la retraite.

On s'est demandé s'il n'était pas possible, en utilisant le chemin de fer et en demandant aux troupes de grands efforts, d'avoir le 6, au matin, la plus grande partie du 5^e corps et la seconde division du 7^e, c'est-à-dire 8 ou 9 divisions d'infanterie au lieu de 5. Dans tous les cas, ce n'eût pas été trop pour lutter contre la III^e armée allemande, forte de 150,000 hommes et qui, dans la même journée du 5 août, exécute les mouvements suivants :

Elle part de la Lauter et envahit l'Alsace, en marchant vers le sud. Le II^e corps bavarois forme la colonne de droite et marche de Wissembourg sur Lembach; au centre, les V^e et XI^e corps prussiens, bien liés entre eux, forment deux colonnes, une par corps d'armée; la première marche d'Altenstadt sur Preuschoorf; la seconde, celle du XI^e corps, suit la grande route de Landau à Haguenau et doit s'arrêter à Sultz; à gauche, le corps combiné badois-wurtembergeois marche de Lauterbourg sur Aschbach. Le 1^{er} corps bavarois sert de réserve avec la cavalerie; il suit le XI^e corps sur la grande route, et doit s'arrêter à Ingolsheim. Enfin, le quartier général du prince royal doit s'établir à Sulz.

A l'issue de cette marche, les avant-postes du V^e corps prussien, placés sur la Sauer, aperçoivent les avant-postes français, et donnent avis au général en chef. Celui-ci pense alors consacrer la journée du 6 à faire exécuter à son armée une conversion à droite, qui l'amènera, face à l'ouest, vis-à-vis de la position française. Il ne compte livrer bataille que dans la journée du 7. Mais le 6, au matin, les avant-postes s'engagent des deux côtés, et des reconnaissances offensives, tentées par les Allemands sur plusieurs points, amènent la bataille de Wœrth.

III.

Le champ de bataille se compose de l'ensemble des deux positions, offensive et défensive.

La position défensive est formée par un contrefort des Vosges, qui s'étend du sud au nord entre deux cours d'eau, la Sauer et l'Eberbach, sur une longueur d'environ 8 kilomètres, de Neehwiller à Morsbronn.

Les abords sont formés par la vallée de la Sauer; au moment de la bataille, ce cours d'eau est grossi par les pluies et difficile à franchir en dehors des ponts; il coule dans une prairie découverte de 600 à 800 mètres de large, prairie qu'il faut traverser sous le feu des défenseurs pour atteindre le pied des premières pentes. Ces pentes s'élèvent ensuite à une grande hauteur, dominant généralement le terrain de la rive gauche; elles sont en outre couvertes de vignes et de plantations, qui forment des obstacles difficiles à franchir; elles sont enfin fortifiées sur quelques points par des tranchées et des redoutes. Sur le cours d'eau, Langenzultzbach, Wœrth et le pont de Gunstett pouvaient être mis en état de défense et servir de postes avancés.

Le front de la position suit la crête de la hauteur, et présente comme points d'appui, Neehwiller à la gauche, Fräschwiller au centre et Elsasshausen à la droite.

Le flanc gauche est couvert par un terrain difficile et boisé; le flanc droit par le Niederwald.

L'intérieur de la position offre des plis de terrain et des revers de hauteurs qui forment des abris pour les réserves. Les derrières présentent une position de ralliement sur la rive droite du Falkensteinerbach, au delà de Reichshoffen; et trois lignes de retraite, savoir : la route de Bitché, par Niederbronn, celle de Saverne par Bouxwiller, et celle de Haguenau, vers le sud.

Au point de vue topographique, c'est-à-dire sous le rapport des accidents qui la constituent, la position est donc

très forte; au point de vue tactique, elle est en rapport avec l'effectif des troupes, pourvu toutefois, que les forces de l'ennemi ne soient pas trop disproportionnées, car alors il faudrait étendre le front de 2,000 ou 3,000 mètres pour s'opposer aux mouvements tournants, et l'effectif des défenseurs ne serait plus assez considérable; au point de vue stratégique, la position est encore bien choisie, car elle couvre les principales lignes nécessaires à l'armée française, et elle menace le flanc droit de la ligne de marche de l'ennemi vers la haute Alsace et vers Strasbourg.

La position offensive est située sur la rive gauche de la Sauer. Elle est formée par des pentes analogues à celles du versant opposé; elle a pour points d'appui principaux Gœrsdorf vers la droite, Dieffenbach au centre et Gunstett vers la gauche; ces divers points servent à couvrir et à appuyer les déploiements. Les principaux débouchés qui conduisent vers la position défensive sont indiqués par les points de passage du cours d'eau, c'est-à-dire par les ponts de Langensulzbach, où passe la route de Lembach; de Wœrth, où passe la route de Sultz; enfin de Spachbach et de Gunstett. Le maréchal avait voulu d'abord les détruire; puis il avait donné contre-ordre, pensant qu'il pourrait en avoir besoin pour l'offensive.

L'ordre de bataille défensif, c'est-à-dire l'ordre de bataille de l'armée française est disposé de la manière suivante : la gauche, formée par la 1^{re} division, s'étend de Neehwiller, à Frœschwiller, surveillant les débouchés qui viennent de Lembach; le centre, formé de la 3^e division, est déployé en avant de Frœschwiller, avec une brigade à gauche de la route de Wœrth et une brigade à droite; la droite, formée de la 4^e division, surveille les débouchés de Spachbach et de Gunstett, en s'étendant jusque vers Morsbronn. La 2^e division est placée en réserve derrière le centre. La division du 7^e corps est en réserve derrière la droite, ayant à côté d'elle la brigade de cuirassiers Michel. La division de cuirassiers Bonnemains et la cavalerie légère sont derrière le centre, dans un pli de terrain vers les sources de l'Eberbach. Le général en chef s'établit sur le

contrefort qui s'avance à l'est d'Elsasshausen, et qui domine l'ensemble de la vallée.

L'ordre de bataille offensif se forme successivement au fur et à mesure de l'entrée en ligne des différents corps.

D'une manière générale, il présente : à la droite, le II^e corps bavarois, qui débouche par la route de Lembach et se déploie en avant de Langensulzbach ; au centre, le V^e corps prussien, débouchant de Preuschkorf, et se déployant entre Gørsdorf et Dieffenbach ; enfin, à gauche, le XI^e corps, débouchant au sud du V^e et se déployant à hauteur de Gunstett. Le 1^{er} corps bavarois et la cavalerie forment la réserve du centre. La division wurtembergeoise avec la cavalerie et l'artillerie du corps combiné forment la réserve de la gauche. Des divers corps de la III^e armée, la division badoise seule n'est pas appelée sur le champ de bataille, et continue à observer la direction du sud.

Tels sont les deux ordres de bataille ; nous pouvons maintenant suivre les divers moments de l'engagement.

Le premier moment commence à 6 heures et demie et dure jusque vers midi.

Les avant-postes des deux armées étaient très voisins les uns des autres. Ils s'engagent sur la Sauer. Les Allemands croient reconnaître à certains indices que les Français commencent leur retraite. Ils ouvrent le feu sur plusieurs points, particulièrement à Wœrth, au pont de Gunstett et à Langensulzbach. Sur ce dernier point, le II^e corps bavarois engage sa première division ; mais vers 10 heures, sur un ordre de cesser le feu, il se retire du combat. A Wœrth, le V^e corps, après une reconnaissance de la position, déploie toute son artillerie — 84 pièces — à droite et à gauche de la route, et à 2,000 mètres environ des batteries françaises. Celles-ci sont bientôt obligées de se replier devant un feu écrasant par le nombre et par la justesse. Alors l'avant-garde du V^e corps occupe Wœrth et marche vers les hauteurs. Elle est rejetée ; mais le général de Kirchbach, commandant le corps d'armée, se dispose à renouveler l'attaque,

et demande le soutien des deux corps voisins, c'est-à-dire du II^e corps bavarois et du XI^e corps prussien.

Ce dernier a eu aussi à Gunstett un engagement d'avant-garde ; il a mis en action quatre batteries, mais sans rien tenter de sérieux et sans faire de progrès.

Tel est le premier moment de la bataille, et l'on peut dire qu'il ne présente encore que des mouvements et des engagements préparatoires.

Vers midi, le prince royal, qui jusque-là n'avait pas voulu s'engager sérieusement, change d'avis d'après les renseignements qu'il reçoit, et il donne l'ordre aux trois corps de première ligne de reprendre leurs attaques, et aux deux corps de réserve de se rapprocher pour soutenir les premiers. C'est alors que commence le deuxième moment, qui constitue le véritable engagement.

La droite de l'armée offensive, c'est-à-dire le II^e corps bavarois, débouche de Langensultzbach, où elle s'est ralliée, et marche de nouveau sur Neehwiller contre la gauche française, qui est obligée de se replier dans la direction de Fräeschwiller.

Au centre, le VI^e corps prussien, appuyé par plus de 400 bouches à feu et ayant derrière lui le 1^{er} corps bavarois, qui débouche sur le champ de bataille, s'engage tout entier et franchit la Sauer sur le pont de Wœrth et sur des ponts improvisés au-dessus et au-dessous de la ville ; il livre un combat violent, à la suite duquel il finit par enlever la crête qui forme le front de la position.

Enfin, la gauche allemande, formée par le XI^e corps, soutenu par la division wurtembergeoise, franchit la Sauer vers Gunstett, occupe Morsbronn et monte vers le Niederwald. C'est alors que, pour couvrir la retraite de notre quatrième division, la brigade de cuirassiers Michel est lancée sur les lignes allemandes ; nos soldats montrent un courage héroïque, mais le terrain leur est défavorable et désunit leurs formations ; bientôt ils tombent sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie ennemies ; ils font de grandes pertes et sont rejetés vers le sud. Le XI^e corps reprend alors son mouve-

ment, et après de grands efforts, enlève successivement le Niederwald et le village d'Elsasshausen. Notre division de cuirassiers de réserve tente en ce moment une nouvelle charge, qui échoue encore, malgré la bravoure de nos cavaliers. Il est environ 3 heures. Nos deux ailes sont refoulées. Notre centre est menacé de front par le V^e corps allemand et par une division du I^{er} corps bavarois. La bataille est perdue.

Le troisième moment commence alors et comprend les derniers engagements, qui ont pour objet : de la part des Français, de couvrir leur retraite ; de la part des Allemands, de compléter leurs succès.

Vers la droite, les Bavares du II^e corps se rapprochent, mais ils sont contenus par notre première division. Au centre, le V^e corps prussien et la I^{re} division bavaroise marchent sur Fröschwiller par l'est, pendant que le XI^e corps y marche par le sud, et qu'à l'extrême gauche les Wurtembergeois, exécutant un large mouvement tournant, menacent de très près la route de Reichshoffen, c'est-à-dire notre ligne de retraite. Néanmoins, nous tenons encore dans Fröschwiller, et les Allemands doivent faire de nouveaux efforts et subir de nouvelles pertes pour enlever ce dernier point d'appui. Vers 5 heures, ils s'en emparent, et nos débris en désordre reculent vers Reichshoffen. La première division, moins maltraitée que les autres, couvre la retraite, et bientôt la division Guyot de Lespars, du 5^e corps, débouchant de Niederbronn, contribue avec elle à arrêter la poursuite.

Le soir de la bataille, nos débris s'écoulent sur les trois directions de Bitche, Saverne et Haguenau. Le gros se retire sur Saverne.

Les Allemands, épuisés de leurs efforts, bivouaquent sur le champ de bataille, en confiant la poursuite à quelques régiments de cavalerie, qui s'arrêtent bientôt et perdent le contact.

Leur III^e armée a perdu environ 500 officiers et 10,000 hommes tués ou blessés.

Nos pertes sont moindres et s'élèvent à 4,000 ou 5,000 hommes ; mais il faut y joindre 9,000 prisonniers, dont une partie se compose de blessés ; il faut y joindre encore 28 canons et 5 mitrailleuses ; enfin, il faut y joindre la perte du moral, de la confiance, du prestige de nos troupes, qui se trouvent frappées à la fois par deux défaites simultanées, celle de Wœrth, que nous venons de voir, et celle de Spickeren, que nous étudierons dans le chapitre suivant.

Nous remarquerons qu'à Wœrth, comme à Wissembourg, les Allemands ont employé la même tactique. Profitant de leur énorme supériorité numérique et de leur écrasante supériorité d'artillerie, ils nous ont attaqués vigoureusement de front pour nous maintenir sur nos positions, et, pendant ce temps, ils ont débordé nos deux ailes, ils nous ont enveloppés et nous ont accablés sous leurs feux convergents et leurs attaques concentriques.

Les deux engagements présentent à peu près les mêmes caractères, et l'on peut dire que, dans les deux circonstances, nous avons succombé sous le nombre.

IV.

Le lendemain de la bataille, c'est-à-dire le 7 août, le 1^{er} corps se reforme à Saverne. Il compte encore 20,000 hommes. Le soir même, il reprend sa marche et se dirige sur Lunéville, où il arrive le 10. Le 14, il est à Neufchâteau. Il y prend le chemin de fer, qui le conduit à Châlons, où il arrive le 17.

Le 5^e corps, qui s'était concentré à Bitche, se trouve le 7 dans une situation difficile, au milieu de deux batailles perdues, Wœrth et Spickeren. Il bat en retraite précipitamment par Sarrebourg sur Lunéville. De là, il marche sur Chaumont. Il y prend le chemin de fer et se dirige sur Châlons, où il arrive le 20.

Enfin, le 7^e corps est encore à Belfort. Il reçoit bientôt l'ordre de se diriger sur Châlons. Il y est transporté par chemin de fer, et, vers le 20 août, le maréchal de Mac-

Mahon a réuni au camp de Châlons les 1^{er}, 5^e et 7^e corps, qui sont placés sous son commandement et qui, avec un nouveau corps, le 12^e, vont former l'armée de Sedan.

Pendant ce temps, la III^e armée allemande s'est mise en mouvement. Après un jour de repos accordé aux troupes, elle marche sur Saverne et y arrive le 10. Elle franchit les Vosges en multipliant ses colonnes pour marcher et vivre plus facilement. Elle ne trouve devant elle aucune résistance. Le 12, elle est déployée sur la Sarre, entre Sarre-Union et Sarrebourg. De là elle se dirige sur la Moselle, en se reliant, par sa droite, avec la II^e armée qui vient de Sarrebrück, et qui se dirige alors sur la Nied et ensuite sur la Seille. La III^e armée occupe successivement Lunéville et Nancy. Le 16 août, au moment où les deux premières armées allemandes tournent Metz, cette armée, couverte par ses deux divisions de cavalerie et renforcée du VI^e corps, qui arrive d'Allemagne, occupe Nancy et se trouve sur la Moselle supérieure.

En quelques jours, c'est-à-dire dans l'intervalle du 4 au 16 août, la France a perdu ses premières lignes de défense vers le nord-est : le Rhin, la Lauter, les Vosges d'une part, de l'autre, la Sarre, la Seille et la haute Moselle. L'Alsace est perdue avec elles, l'ennemi s'y étend de toutes parts, assiégeant, bloquant et bombardant nos places fortes.

V.

Strasbourg, la plus importante de toutes ces places, voit arriver, le 7, dans ses murs quelques débris de Reichshoffen, et le 8, les avant-gardes allemandes.

En effet, pendant que la III^e armée franchit les Vosges et marche vers l'ouest, la division badoise est dirigée sur Strasbourg. Elle est bientôt renforcée par des divisions de landwehr et les troupes tirées d'Allemagne ; et vers le milieu d'août le général de Werder, qui est chargé du siège, a sous ses ordres 60,000 hommes avec 100 bouches à feu de campagne et 300 pièces de siège.

Strasbourg, comme presque toutes nos places, était restée ce qu'elle était autrefois, c'est-à-dire qu'elle était entourée de vieilles fortifications incapables de lutter contre l'artillerie nouvelle. En outre, rien n'était prêt pour un siège. On n'avait pensé qu'à l'offensive, c'est-à-dire à attaquer les places de l'ennemi, et nullement à défendre les nôtres. La garnison était insuffisante. Le matériel était considérable, mais incomplet. Les abris casematés faisaient défaut. Enfin, les défaites de nos armées et le peu d'espoir d'être secouru devaient exercer une fâcheuse influence sur les troupes et sur la population, surtout après la confiance du début.

Le 15 août, les Allemands bombardent la ville avec leurs pièces de campagne. Le 16 et le 17, on tente des sorties qui donnent peu de résultats. Le 18, le bombardement recommence avec des pièces de siège, et devient le principal mode d'attaque. En même temps, les Allemands cheminent vers la place. Leur artillerie écrase nos ouvrages, qui sont bientôt démantelés. Après 46 jours de blocus et 31 jours de siège, deux bastions sont ouverts par de larges brèches ; la population civile a beaucoup souffert, et 1400 personnes ont été atteintes par les projectiles ; beaucoup de maisons, de magasins et d'édifices sont en ruines ; la garnison a perdu 2,800 hommes, dont 550 tués ; il n'y a pas d'espoir de secours et peu de chance de résister à un assaut. La place capitule le 28 septembre, après une défense trop vantée peut-être sur le moment même, mais qui n'était pas sans mérite, si l'on tient compte des conditions matérielles et morales dans lesquelles elle eut lieu.

Après Strasbourg, les autres places de l'Alsace tombent successivement, excepté Belfort, que nous retrouverons dans la suite de notre travail et dans l'étude des opérations de l'armée de l'Est.

Tels sont les événements de la campagne de 1870 en Alsace. Nous allons maintenant étudier les opérations de nos corps de gauche en Lorraine.

OPÉRATIONS EN LORRAINE

I.

Pendant que le maréchal de Mac-Mahon livrait en Alsace, dans la journée du 6 août, la malheureuse bataille de Fröschwiller, le général Frossard, avec le 2^e corps, éprouvait un grave échec à Spickeren, sur notre frontière de Lorraine.

De ce côté, nous voyons, après la reconnaissance du 2 août, nos différents corps se rapprocher de la frontière. Le 3 au soir, ils sont disposés de la manière suivante :

Le 2^e corps est en avant de Forbach, avec une division à Spickeren, une à Stiring et la troisième formant réserve à Oettingen. Le lendemain 6, ce corps, qui paraissait en pointe et aventuré, devait faire un mouvement en arrière et venir s'établir sur la position de Calenbronn, beau plateau reconnu et étudié depuis longtemps, entre Saint-Avold et Sarreguemines, ou mieux entre la Rossel et la Sarre. En y concentrant les divers corps en temps opportun, on y aurait été, le 7 ou le 8, en bonne position pour livrer bataille.

Le 3^e corps est placé derrière le 2^e avec une division à Sarreguemines, une à Puttelange, une à Marienthal et une à Saint-Avold, formant ainsi une ligne mince et longue distante en moyenne de 16 kilomètres de la position de Spickeren.

Le 4^e corps est à la gauche du 3^e, occupant avec ses trois divisions Teterschen, Boulay et Boucheporn, observant les routes de Sarrelouis et prolongeant vers l'ouest le front de l'armée et la surveillance de la frontière.

Ces trois corps, 2^e, 3^e et 4^e, sont placés sous les ordres du maréchal Bazaine ; mais cette disposition qui semblait nous

faire revenir au plan du maréchal Niel, est prise tardivement (3 août, 1 heure du soir) et d'une manière incomplète. En outre, le maréchal trouvait ses divisions placées sur une ligne trop allongée et à de trop grandes distances les unes des autres.

Derrière les 2^e, 3^e et 4^e corps, la garde, qui représente la réserve, occupe Courcelles-Chaussy.

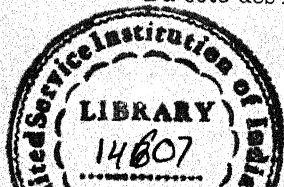
Enfin, vers l'extrême droite se trouve encore le 5^e corps, qui occupe Bitche, mais qui est mis à la disposition du maréchal de Mac-Mahon. Le 6 août, ce corps va se trouver entre les deux masses françaises, appelé des deux côtés à la fois, et en même temps occupé sur son front par les démonstrations de l'ennemi. Comme d'autres corps placés dans des conditions analogues, par exemple celui de d'Erlon le 16 juin 1815, il restera à peu près inutile entre les deux batailles, et le 7, il sera entraîné dans la retraite et dans le désastre du 1^{er} corps.

Quoi qu'il en soit, voilà quelles sont, le 5 au soir, les positions de nos corps de Lorraine. En étudiant la carte et en plaçant les armées allemandes vis-à-vis de l'armée française, comme nous allons le faire tout à l'heure, on voit que nos corps, quoique un peu espacés, sont cependant groupés convenablement, qu'ils sont plus rapprochés les uns des autres que les corps ennemis, en un mot qu'ils ont entre eux de bonnes relations stratégiques.

Si, le 6, prenant l'offensive, nos corps d'armée s'étaient portés en avant tous ensemble vers Volkingen et Sarrebrück, ils auraient été mieux concentrés que les corps opposés.

Malheureusement c'était l'ennemi qui devait, le 6, aborder la Sarre en grandes masses, pendant que nos corps d'armée devaient rester étendus le long de la frontière, sans renseignements positifs et sans rideau de cavalerie pour les couvrir à bonne distance. Ils vont ainsi être surpris par des attaques dont on ne prévoyait qu'imparfaitement la direction et le moment.

Du côté des Allemands, et à la même date, c'est-à-dire le



14607

5 au soir, les 5^e et 6^e divisions de cavalerie se trouvent à petite distance de la Sarre, formant un rideau devant les 1^{re} et 2^e armées. Celles-ci sont à une certaine distance en arrière, ayant en première ligne, de Leebach à Hombourg, quatre corps, les VII^e et VIII^e, de la première armée, et les III^e et IV^e de la seconde. Les huit divisions de ces quatre corps sont à une distance moyenne de 24 kilomètres de Sarrebrück. Nous trouvons ensuite en échelons, sur la ligne de marche de la II^e armée, la garde, le IX^e et le XII^e corps, et vers la droite le X^e. De sorte que, en résumé, huit corps allemands vont converger, le 6, vers le même point, Sarrebrück, tandis que quatre corps français resteront étendus sur une longue ligne, de la Moselle à Sarreguemines, forcés de surveiller plusieurs débouchés à la fois. Les Allemands auront ainsi un des principaux avantages de l'offensive, tandis que les Français subiront un des principaux inconvénients de la défensive, qui consiste certainement dans l'incertitude du lieu et du moment de l'attaque.

Le 6, de grand matin, les Allemands reprennent leur marche en avant pour se rapprocher de la Sarre. Les reconnaissances de leur cavalerie s'approchent de la position du 2^e corps français; elles croient apercevoir un mouvement de retraite sur Saint-Avold; elles en donnent avis, et les quatre corps allemands de première ligne précipitent leur marche, suivis à distance par les corps en arrière. Une division du VII^e corps passe par Volkingen et se dirige vers Forbach, menaçant le flanc gauche et le derrière de la position française. L'autre division du même corps franchit la Sarre au pont de Sarrebrück et menace la position de front. Cette division est soutenue par le VIII^e corps et, plus tard, par le III^e. Vers midi l'action s'engage sérieusement entre les têtes des colonnes prussiennes débouchant de Sarrebrück et les deux premières divisions du 2^e corps français.

Le commandant de ce corps tient ferme, parce qu'il veut couvrir des approvisionnements considérables rassemblés à Forbach et à Sarreguemines en vue de l'offensive, et parce

que, de plus, il sait qu'il a derrière lui à petite distance (16 kilomètres en moyenne) les quatre divisions du 3^e corps. Il livre alors le combat de Spickeren.

La position française est formée par les hauteurs de Spickeren ; elle est appuyée à droite par la Sarre et à gauche par le village de Stiring. Le centre a pour point d'appui un éperon qui s'avance dans la vallée et qui flanque les parties voisines. Les abords sont difficiles, bien commandés par la crête, et l'ennemi ne peut déboucher que par les ponts de Sarrebrück, qui auraient dû être détruits dès l'instant que nous ne prenions pas l'offensive.

Une division du 2^e corps forme la droite de l'ordre de bataille à Spickeren ; une deuxième division forme la gauche à Stiring ; la troisième forme la réserve à Oettingen.

Quelques travaux de fortification de campagne ont été exécutés sur le front.

L'action s'engage par l'artillerie et les tirailleurs. Jusqu'à 3 heures les Allemands sont contenus et la position reste intacte. Mais, à partir de ce moment, les Allemands reçoivent des renforts successifs et considérables qui manquent au corps français. Deux nouvelles divisions allemandes, les 5^e et 16^e, débouchent des ponts ; leur artillerie se déploie sur les hauteurs et renforce les batteries engagées ; comme à Wissembourg et à Wœrth, elles prennent bientôt la supériorité sur les batteries françaises, en raison de leur justesse et de leur portée. En même temps, les colonnes de compagnies de l'ennemi font des progrès vers notre aile droite. Elles essayent également de nous tourner à gauche. Grâce au village de Stiring, elles sont longtemps contenues de ce côté. Au centre, l'éperon de Spickeren est enlevé, mais avec de grandes pertes pour les assaillants. Néanmoins le corps français tient encore ; les échecs qu'il a éprouvés sont réparables, et les troupes ont généralement fait preuve d'une grande solidité.

Malheureusement, dans la soirée, vers 5 heures, la 13^e division allemande commence à déboucher par la route de Sarrelouis à Forbach, et fait sentir son action. Elle ne trouve

devant elle que quelques détachements d'infanterie et quelques escadrons de dragons. Malgré une résistance énergique, ceux-ci sont obligés de céder à la supériorité du nombre. Dès lors la route de Saint-Avold, le chemin de fer et le télégraphe sont coupés. Plus de communication entre le commandant du 2^e corps et le commandant en chef. Notre ligne de retraite est compromise.

Nos troupes se retirent alors sur les plateaux et de là sur Sarreguemines.

Nous perdons 300 tués, 1500 blessés et 2,000 disparus. Les Prussiens accusent une perte de 850 tués, 3,500 blessés, 372 disparus. Ces chiffres sont significatifs et montrent à la fois la vigueur de l'attaque et l'énergie de la résistance.

Pendant le combat du 2^e corps, une division du 3^e est restée à Saint-Avold, couvrant cette ligne d'opérations et observant la direction de Sarrelouis, signalée par le grand quartier général comme présentant des dangers sérieux; les trois autres divisions du même corps se sont mises en mouvement vers Spickeren, mais tardivement, d'une manière décousue, d'après des ordres incomplets, et l'une d'elles sur une mauvaise direction. Elles arrivent sur les plateaux quand l'affaire est terminée. Laissées sans instructions, elles se retirent pendant la nuit vers le sud-est. Et le lendemain, 7 août, le 2^e corps et une partie du 3^e s'accumulent à Puttlinge dans un certain désordre, ayant perdu une partie de leur matériel de campement, fatigués et ébranlés par les marches et contre-marches qu'on leur a fait exécuter.

Telle fut la bataille de Spickeren, où les Allemands obtinrent un nouveau succès, tandis que nous subissions un nouveau revers. Des deux côtés, les troupes engagées se conduisirent également bien, mais elles ne furent pas soutenues de la même manière. Du côté des Allemands, trois généraux de corps d'armée arrivent successivement sur le terrain, appelant à eux les troupes sous leurs ordres et les lançant vigoureusement au soutien les unes des autres. De notre côté, les ordres sont généralement donnés à une heure avancée de la journée, et, par suite, aucune division du

3^e corps n'arrive en temps opportun au soutien du 2^e. On peut se demander ce qui aurait eu lieu, si prévenus de bonne heure par le service des renseignements, — dépêche télégraphique de Metz, de 4 heures 40 du matin, — nous eussions poussé dès 6 heures de nombreuses reconnaissances de cavalerie sur la rive droite de la Sarre ; il est probable que nous aurions percé sur quelques points le rideau de l'ennemi et que, dans tous les cas, nous aurions rencontré partout ses escadrons en mouvement. Bientôt on aurait reconnu l'imminence d'une action importante. Entre 8 et 9 heures, on aurait vu les têtes des colonnes prussiennes et l'on n'aurait plus eu de doute sur l'affaire qui allait s'engager. Évidemment on aurait dès lors jugé prudent de porter en avant les quatre divisions du 3^e corps ou tout au moins les trois divisions de la droite, en prévenant le 5^e corps d'un côté, le 4^e corps de l'autre, en demandant même en arrière l'appui de la garde comme réserve. Dès 10 heures, grâce au télégraphe, tous les ordres pouvaient être donnés et les troupes commencer leurs mouvements. Jusque vers 2 heures les choses se seraient passées comme elles ont lieu réellement. Mais, entre 2 et 3 heures, une division du 3^e corps aurait fait son apparition vers la droite, entre la Sarre et Spickeren ; deux autres seraient venues appuyer notre centre ; une autre enfin se serait établie à Forbach. Il est évident qu'avec une supériorité numérique aussi considérable, nous pouvions prendre l'offensive et culbuter dans la Sarre la 14^e division allemande épuisée, les têtes de colonnes des 5^e et 16^e qui commençaient seulement à déboucher, enfin contenir et repousser la 13^e division, fatiguée d'une longue marche et certainement aventurée. A 6 heures, nous pouvions être maîtres du terrain. Et cela serait certainement arrivé si le soutien de nos différents corps les uns par les autres avait été mieux assuré.

II.

A la suite du combat de Spickeren, le 2^e corps s'est retiré pendant la nuit sur Sarreguemines, comme nous l'avons dit

précédemment. Après quelques heures de repos, il a repris sa marche sur Puttelange, où il est arrivé dans l'après-midi avec une partie du 3^e.

L'empereur Napoléon III, renonçant alors définitivement à toute idée d'offensive, donne l'ordre d'une retraite générale sur Metz. Il pense même ramener l'armée jusqu'à Châlons. Mais, le 9, il abandonne ce projet, qui pouvait avoir des conséquences fatales pour sa dynastie. Il prend la résolution de laisser à Metz les 2^e, 3^e et 4^e corps avec la garde, en les plaçant sous les ordres du maréchal Bazaine, auquel il remet le commandement le 13 août. Il espère que cette armée de Metz menacera le flanc droit des armées allemandes et retardera leur marche sur la Meuse. Il pense en même temps que sa présence permettra de compléter les défenses de la place, car celle-ci, loin de pouvoir alors jouer un rôle important dans la guerre défensive, paralysait au contraire les manœuvres de l'armée en lui imposant l'obligation de ne pas s'éloigner et de la défendre.

Néanmoins, le 14, on revient sur l'idée de rester à Metz, on change encore de projet, et la retraite sur Verdun est décidée de nouveau. Les ordres sont donnés en conséquence, et c'est au moment où nous passions de la rive droite à la rive gauche de la Moselle qu'a lieu le combat de Borny ; mais avant de l'étudier, nous devons donner quelques détails sur les marches qui le précèdent.

L'armée française a exécuté sa retraite sur Metz du 7 au 14, de la manière suivante :

Le 2^e corps, que nous avons vu arriver le 7 à Puttelange, se porte le 8 à Gross-Tonquin, le 9 à Remilly et le 10 à Mercy-le-Haut, sous les murs de Metz.

Le 3^e corps se replie par la route directe de Saint-Avold sur Metz, et, le 8, prend position derrière la Nied, à Pont-à-Chaussy.

Le 4^e corps se replie par la route de Sarrelouis, et, le 8, il se trouve aux Étangs, également derrière la Nied.

La garde est en réserve auprès de Sillery.

Les 3^e et 4^e corps restent deux jours sur la Nied, où ils semblent un moment vouloir attendre l'ennemi. Mais, le 10, ils reprennent leur mouvement de retraite, et, le 11, l'armée arrive devant Metz. Elle s'y établit : le 2^e corps est à droite vers Mercy, le 3^e corps au centre derrière le ravin de Colombey, le 4^e à gauche en avant du fort Saint-Julien, la garde en réserve. Le 6^e corps, qui a été appelé de Châlons, arrive à Metz avec 3 divisions. Sa 4^e division et sa réserve d'artillerie sont coupées par l'avant-garde de l'ennemi et forcées de rétrograder. Le 6^e corps ainsi affaibli s'établit entre la Moselle et la Seille. L'armée compte alors environ 176,000 hommes.

Elle est tout entière groupée sous Metz ; sa nombreuse cavalerie est confondue avec les autres troupes ; on ne l'emploie pas, comme on aurait peut-être pu le faire, à éclairer au loin les flancs de la position, et surtout le cours supérieur de la Moselle. Elle aurait ainsi surveillé l'arrivée des colonnes ennemies et sans doute assuré la destruction des passages, dont la II^e armée allemande allait profiter quelques jours plus tard.

Quoi qu'il en soit, le 14 août, le maréchal Bazaine, à qui l'Empereur a définitivement remis le commandement la veille, fait exécuter le passage de la Moselle en arrière par les deux ailes. Le 3^e corps, qui doit couvrir la retraite, est encore en position derrière le ravin de Colombey, lorsqu'il est attaqué par la I^{re} armée allemande.

Les Allemands ont profité habilement des sept jours qui viennent de s'écouler. Ils ont exécuté une vaste conversion qui les a amenés sur la Moselle et qui n'est pas sans analogie avec celle de la grande armée française autour d'Ulm en 1805.

Leur III^e armée, représentant l'aile marchante, franchit les Vosges sur un large front et arrive, le 12, sur la Sarre, où son front d'opérations s'étend de Sarre-Union à Sarrebouurg. Le 16, elle arrivera sur la ligne de la Meurthe vers Nancy, et, le 18, elle doit arriver sur celle de la Moselle. Pour ce mouvement, elle suit la route de Sarre-Union —

Dieuze — Moyenvic, et elle emploie en même temps les communications situées au sud de cette route.

La II^e armée se sert de la route de Saint-Avold — Pont-à-Mousson et des communications situées au sud jusqu'à la route de Sarre-Union — Dieuze. Elle marche en deux colonnes principales : à droite par Faulquemont, les III^e et IX^e corps ; à gauche par Gross-Tonquin, le X^e corps, la garde et le XII^e corps. Vers l'extrême gauche, le IV^e corps forme une colonne secondaire qui relie la II^e armée à la III^e. Le 12, le front d'opérations est sur la ligne Faulquemont — Baronville. Le 14, la II^e armée atteint la Moselle vers Pont-à-Mousson ; elle trouve devant elle quatre ponts fixes laissés intacts : le 16, elle fera jeter huit ponts militaires ; elle disposera ainsi de 12 points de passage.

La I^{re} armée sert de pivot à la conversion. Elle ne fait par conséquent que de petites marches, et elle suit directement les corps français par la route Sarrelouis — Boulay — les Étangs et les communications situées au sud. Le 12, elle atteint la Nied allemande, avec le I^{er} corps à droite, le VII^e à gauche et le VIII^e en réserve. (Le I^{er} corps a rejoint la I^{re} armée depuis quelques jours. Comme nous l'avons dit précédemment, il avait été laissé en Allemagne à l'origine de la guerre, pour observer les frontières, ainsi que les II^e et VI^e corps. Mais tous les trois ont été promptement appelés sur le théâtre des opérations et répartis : le I^{er} à la I^{re} armée, le II^e à la II^e et le VI^e à la III^e.) Le 13, la I^{re} armée atteint la Nied française et s'établit entre les Étangs et Pange ; elle pousse ses avant-gardes jusqu'en vue de nos positions, de manière à conserver le contact. C'est là que nous la trouvons encore le 14.

L'ensemble du mouvement de l'armée allemande est couvert par un grand rideau de cavalerie. Les six divisions attachées aux trois armées les précèdent d'un ou deux jours de marche, dérobent leurs mouvements, fournissent chaque jour des renseignements sur le terrain et sur l'ennemi, et montrent une audace qui est favorisée par notre attitude défensive.

En résumé, à la date du 14, nous voyons l'armée fran-

gaise s'occupant à franchir la Moselle pour se mettre en retraite sur Verdun, pendant que la 1^{re} armée allemande l'observe de très près, que la II^e passe le cours d'eau vers Pont-à-Mousson, enfin que la III^e s'avance vers la Meurthe en appuyant sa droite à la gauche de l'armée voisine. L'ennemi occupe déjà la basse Alsace et une partie de la Lorraine. Il en bloque les places fortes avec les landwehrs et les troupes de garnisons qu'il appelle d'Allemagne.

C'est à ce moment qu'a lieu le combat de Borny.

Jetons d'abord un coup d'œil sur le terrain qui va servir de champ de bataille, et indiquons la manière dont les troupes y sont disposées.

Le 3^e corps français, qui doit prendre la plus grande part au combat, est déployé derrière le ravin de Colombey, face à l'est et à cheval sur les deux routes de Sarrebrück et de Sarrelouis, qui viennent se réunir derrière sa ligne de bataille à la ferme de Bellecroix. La gauche est appuyée au ravin de Vallières, et la droite au bois qui se trouve à l'ouest d'Ars-Laquenexy. Le 3^e corps a ses quatre divisions déployées chacune sur deux lignes, de Grigy au Goupillon, sur un front d'environ 4,000 mètres. Le 4^e corps, au nord du ravin de Vallières, se replie vers le fort Saint-Julien et passe la Moselle au nord de Metz, n'ayant plus qu'une seule division en position à Mey, vers les quatre heures du soir. Au même moment, le 2^e corps se replie de l'autre côté vers le fort de Queuleu et passe la Moselle au sud de la ville, couvert par une brigade de la garde placée en arrière de Grigy. Les autres troupes de la garde sont derrière Borny. Le mouvement de retraite est ainsi en pleine exécution. Il aurait été terminé beaucoup plus tôt si la construction des ponts avait été plus rapide et n'avait pas été dérangée par une crue de la Moselle.

Cependant le 1^{er} corps allemand est sur la Nied française, et ses avant-postes s'avancent sur la route de Sarrelouis jusqu'à hauteur de Retonfay et de Sainte-Barbe; le VII^e corps est également sur la Nied, et ses avant-postes s'avancent sur la route de Sarrebrück jusqu'àuprès de Marsilly.

Le VIII^e corps est en réserve sur la Nied allemande. La 3^e division de cavalerie couvre l'aile gauche. Enfin, le IX^e corps, appartenant à la II^e armée, se trouve en position sur la route de Strasbourg par Château-Salins, assurant la communication des deux armées et pouvant, suivant le cas, appuyer l'une ou l'autre.

Le 14, la II^e armée devait passer la Moselle vers Pont-à-Mousson pour aller nous couper les routes de Verdun. La I^{re} armée devait rester en observation et se contenter de repousser les attaques qui pouvaient avoir lieu. Elle ne devait pas attaquer elle-même, afin d'éviter des complications imprévues. Mais les troupes allemandes étaient très animées par leurs succès antérieurs; celles qui n'avaient pas été engagées voulaient combattre à leur tour; en outre, elles nous avaient vus évacuer successivement devant elles les deux lignes de la Nied que nous avions fortifiées; elles croyaient enlever encore facilement la position de Colombey et rejeter nos arrière-gardes dans Metz. C'est pourquoi, dans l'après-midi, l'avant-garde du VII^e corps se rapproche et vient occuper le château d'Aubigny. Le général qui la commande s'aperçoit du mouvement de retraite de nos troupes. Immédiatement il en donne avis et il tente une attaque sur le ravin de Colombey, afin de nous retarder et de nous retenir. Vers quatre heures, l'action s'engage d'un bord à l'autre du ravin.

L'avant-garde du VII^e corps est bientôt soutenue par le corps tout entier et ensuite par le I^{er} corps, qui agit sur la route de Sarrelouis. La lutte est très vive et s'étend vers le nord, où notre 4^e corps revient rapidement sur ses pas et se déploie derrière le village de Mey.

Les Allemands, après de grands efforts, franchissent le ravin de Colombey, mais ne peuvent guère dépasser la crête occidentale. Ils restent sur ces positions pendant la nuit pour enlever leurs blessés, et ils se replient ensuite sur leurs anciens emplacements.

Quant à nous, après avoir contenu l'attaque de l'ennemi, nous reprenons notre mouvement de retraite, qui se trouve ainsi malheureusement retardé. Dès l'instant que nous vou-

lions définitivement nous retirer sur la Meuse, n'aurait-il pas mieux valu prendre une position plus rapprochée entre Queuleu et Saint-Julien : derrière les Bordes, par exemple ? Nous aurions ainsi évité le combat, franchi plus rapidement la Moselle et gagné peut-être vingt-quatre heures. Néanmoins, au point de vue moral, il faut reconnaître que le combat de Borny servit à relever le courage des troupes, à leur rendre la confiance et à les préparer aux grandes batailles du 16 et du 18. Nous avons perdu 3,600 hommes tués ou blessés, mais les Allemands en avaient perdu 5,000.

III.

Nous arrivons à la journée du 15, pendant laquelle l'armée française reprend et achève son passage de la Moselle, se préparant ensuite à marcher sur Verdun, et pendant laquelle l'armée allemande continue l'exécution de son mouvement tournant autour de Metz.

Suivons successivement les mouvements des deux armées en commençant par l'armée française.

Trois routes conduisent de Metz sur Verdun ; celle du nord par Briey n'est pas employée, parce qu'on craint qu'elle ne soit déjà occupée par un ennemi venant de Sarrelouis, et ensuite parce que, parcourant un pays accidenté, elle présente de nombreuses positions qui peuvent être difficiles à enlever ; les deux routes du sud n'en font qu'une jusqu'à Gravelotte, et là elles se séparent pour se diriger l'une vers Doncourt, l'autre vers Mars-la-Tour, séparées l'une de l'autre par un intervalle d'environ 8 kilomètres. Le commandant de l'armée française choisit ces deux routes pour l'exécution de son mouvement, pensant avec raison qu'il pourra ainsi partager l'armée en deux colonnes convenablement liées l'une à l'autre et pouvant se soutenir en cas d'attaque. En conséquence, une division de cavalerie est envoyée au delà de Doncourt à Jarny, devant éclairer le terrain à l'ouest et au nord ; une autre division de cavalerie

est envoyée à Mars-la-Tour, avec mission d'éclairer le terrain à l'ouest et au sud. Derrière ces deux divisions, l'armée doit former deux colonnes : celle de gauche comprendra les 6^e et 2^e corps, qui, n'ayant pas été engagés la veille, prennent position de bonne heure, l'un à droite et l'autre à gauche de la route, à hauteur de Rezonville, le 2^e corps, repliant son aile gauche, de manière à surveiller le ravin de Gorze. La colonne de droite doit comprendre les 4^e et 3^e corps, le premier s'établissant à Doncourt, le second à hauteur de Verneville et repliant son aile droite de manière à faire face au nord. La garde et les parcs, à Gravelotte. L'armée française doit être ainsi fortement concentrée ; elle peut faire face de tous côtés ; enfin elle est prête à se mettre en marche sur Verdun. Cette disposition d'ensemble paraît solide et bien appropriée. Malheureusement elle est prise tardivement par les raisons suivantes :

1^o A cause de la crue de la Moselle qui, le 13, a nécessité l'allongement des ponts ;

2^o A cause du combat du 14 qui a retardé le mouvement de retraite ;

3^o Enfin à cause de l'encombrement produit dans Metz par nos immenses colonnes de bagages, qui viennent obstruer les passages et arrêter le mouvement des troupes.

La colonne de droite, 3^e et 4^e corps, souffre particulièrement de ces inconvénients et ne peut arriver en temps opportun sur les positions qui lui ont été assignées. Il faut ajouter que nous ne nous éclairons qu'à une distance peu considérable et que, le 15 au soir, si nous connaissons la présence de la cavalerie allemande vers Mars-la-Tour, nous ignorons l'arrivée de forces imposantes sur notre flanc gauche, vers le bas du ravin de Gorze.

Notre retraite exécutée plus tôt, plus rapidement et avec des reconnaissances plus étendues, aurait eu lieu probablement sans difficultés et sans combats importants.

Suivons maintenant les mouvements de l'armée allemande pendant cette même journée du 15.

Dans la 1^{re} armée, dès que la retraite des troupes françaises est bien prononcée, le 1^{er} corps est désigné pour rester

seul devant Metz, et les VII^e et VIII^e corps, appuyant à leur gauche, doivent prendre position entre la Seille et la Moselle, d'Arry à Pommerieux, à portée des ponts de Pagny et de Novéant.

Dans la II^e armée, l'avant-garde, composée d'une division de cavalerie à 3 brigades, et qui doit être renforcée plus tard de la brigade de dragons de la garde, part de Thiaucourt, où elle est arrivée le 14, marche vers le nord et vient couper la route de Verdun vers Mars-la-Tour. Elle s'engage de loin par son artillerie, avec notre division de cavalerie qui se replie sur Vionville. Cette avant-garde de cavalerie allemande est soutenue par le X^e corps, qui occupe Thiaucourt et Pont-à-Mousson. Une autre division de cavalerie passe la Moselle à Novéant; elle est suivie par le III^e corps qui vient de Cheminot, et ces troupes prennent position à l'entrée du ravin de Gorze.

Ainsi deux corps et environ deux divisions de cavalerie ont franchi la Moselle, font face au nord et menacent le flanc gauche de notre ligne de marche, à une distance moyenne de 12 kilomètres. Plus au sud, et dans cette même journée du 15, la garde arrive à Dieulouard; le IV^e corps, à Marbach; tous deux font face à l'ouest et semblent vouloir se diriger vers la Meuse. En arrière de ces quatre corps, le IX^e, venant de Buchy, doit suivre le III^e sur la direction de Gorze; le XII^e prend position à Solgne, de manière à servir de réserve; le II^e, qui arrive d'Allemagne et qui rejoint à grandes marches, se trouve le 15 à Han-sur-Nied. Le quartier général de la II^e armée est à Pont-à-Mousson. Celui du roi, à HERNY.

Telles sont les positions des divers corps belligérants le 15 août. Le lendemain, 16, l'armée française compte reprendre sa marche sur Verdun et pense avoir seulement à repousser l'attaque des avant-gardes ennemies, 30,000 hommes environ. L'armée allemande pense atteindre nos arrière-gardes, mais elle nous croit plus avancés dans notre retraite que nous ne le sommes réellement; elle pousse ses colonnes en avant, l'une vers Saint-Hilaire et l'autre vers Mars-la-Tour, plutôt pour exécuter des reconnaissances offen-

sives que pour une bataille à laquelle elle ne croit que pour le 17.

Cependant le voisinage des différents corps et l'ardeur des généraux allemands amènent, le 16, la bataille de Rezonville.

La bataille de Rezonville peut donc être considérée comme une bataille de rencontre. L'armée française allait se mettre en marche; l'armée allemande continuait son mouvement tournant autour de Metz, et pensait avoir affaire seulement à des colonnes en retraite. Le choc a lieu entre les têtes des colonnes des deux armées au moment où, de part et d'autre, on ne s'attendait pas à un engagement aussi sérieux.

Le champ de bataille est limité au nord par la ligne Bruville — Saint-Marcel — la Malmaison; à l'ouest, par le ravin qui passe à Jarny et Mars-la-Tour; à l'est, par le ravin d'Ars-sur-Moselle ou de la Mance; enfin, au sud, par les bois de Vionville, de Saint-Arnoult et des Ognons.

La position française se trouve à l'est du champ de bataille, ayant son front marqué par la crête de la chaîne de hauteurs qui forme la berge occidentale du ruisseau de Rezonville; elle est appuyée à droite à Saint-Marcel, sa gauche est rapprochée des bois de Vionville et de Saint-Arnoult, qui deviennent ainsi un danger pour elle. L'intérieur est accidenté et présente quelques abris; les mouvements des diverses armes y sont faciles dans tous les sens. Les derrières offrent plusieurs lignes de retraite vers le camp retranché de Metz, et en même temps plusieurs positions de ralliement, entre autres celle du ravin de la Mance, qui doit devenir le théâtre d'une nouvelle lutte, le 18 août.

La position allemande, c'est-à-dire celle sur laquelle les troupes allemandes doivent s'établir et combattre, est oblique par rapport à la précédente; elle appuie sa droite au bois de Vionville; elle a son centre sur la hauteur de Flavigny, et sa gauche près du village de Vionville, mais s'étendant vers Mars-la-Tour, au fur et à mesure de l'arrivée des renforts. Les lignes de retraite sont sur la Moselle, à travers

des défilés, car la position est adossée à des pentes difficiles, et, en cas d'échec, les troupes allemandes peuvent éprouver de grandes pertes.

La ligne principale des deux positions que nous considérons est la route de Mars-la-Tour à Gravelotte, que l'armée allemande veut intercepter et que l'armée française veut conserver et dégager.

Les villages de ce champ de bataille sont solides, bien construits, susceptibles d'une bonne défense.

Les bois sont très étendus et peuvent cacher des masses d'infanterie considérables.

Les ravins sont raides sur certains points, mais sans avoir cependant une grande profondeur, le plateau lui-même ne se trouvant au-dessus du niveau de la Moselle que de 120 à 150 mètres au maximum.

L'ordre de bataille français est le suivant :

Deux divisions de cavalerie bordent, dans la matinée, le ravin de Mars-la-Tour, comme nous l'avons dit précédemment. Le 16 au matin, l'Empereur quitte l'armée et se rend à Verdun par la route de Doncourt; il emmène avec lui une brigade de chasseurs d'Afrique en remplacement d'une brigade de la garde, qu'il laisse dans cette partie du champ de bataille.

Derrière cette cavalerie, qui doit servir de rideau et éclairer au loin le terrain, nous trouvons à gauche de la route le 2^e corps, qui est déployé sur la crête, au sud-ouest de Rezonville, occupant Vionville et Flavigny, comme postes avancés en avant de son front, et se couvrant sur sa gauche, vers le sud et vers le bois de Saint-Arnoult, par une de ses brigades et par la brigade Lapasset, formées en potence; à droite de la route, nous trouvons le 6^e corps, ayant 2 divisions déployées entre la route et Saint-Marcel, et sa 3^e division en réserve.

Le 4^e corps est en marche de Woippy sur Doncourt; appelé sur le champ de bataille dans la journée, il viendra former notre aile droite. Le 3^e corps est entre Saint-Marcel et Verneville; quand l'attaque prussienne se prononcera, il fera face au sud et servira de soutien aux 2^e et 6^e corps.

Enfin, la garde est à Gravelotte, et couvre notre gauche en même temps que notre ligne de retraite sur Metz. La force de l'armée est d'environ 155,000 hommes.

Dans le principe, on devait partir à 4 heures du matin et se diriger sur Verdun; mais la colonne de droite étant très en retard, le commandant en chef est forcé de remettre le départ à l'après-midi. Les bivouacs restent donc formés dans les 2^e et 6^e corps, et l'ordre de l'armée française se trouve être celui que nous venons d'indiquer, lorsque, vers 9 heures du matin, les colonnes allemandes débouchent sur le plateau et entament l'action. Plus tard, notre ordre de bataille fera une conversion et deviendra à peu près parallèle à la route de Verdun, par suite de l'arrivée de notre 4^e corps et des manœuvres de l'engagement.

Quant à l'armée allemande, nous avons vu qu'elle a à Thiaucourt et en avant sur la route de Mars-la-Tour la 5^e division de cavalerie avec le X^e corps, et vers Novéant la 6^e division de cavalerie avec le III^e corps. La 5^e division part de grand matin et manœuvre sur le ravin de Mars-la-Tour; derrière elle, le X^e corps forme deux colonnes, une à droite, qui suit la cavalerie, une à gauche, qui se dirige sur Saint-Hilaire. La 6^e division de cavalerie marche sur Gorze, suivie par une division du III^e corps, pendant que l'autre division suit, plus à gauche, la route d'Onville à Tronville avec la réserve d'artillerie. Quand les avant-gardes ont signalé l'ennemi, une division du III^e corps occupe le bois de Vionville, l'autre division se déploie et emporte le village du même nom; entre les deux s'établit la réserve d'artillerie, soutenue par la division de cavalerie. Ce premier front a environ 4,000 mètres de développement. Il est bientôt appuyé à gauche par la 5^e division de cavalerie, qui se déploie au nord de Vionville avec ses quatre batteries. C'est là le premier ordre de bataille de l'armée allemande, qui doit être prolongé vers la gauche par l'entrée en ligne du X^e corps et, plus tard, vers la droite, par le VII^e.

Les troupes allemandes, en se déployant, refoulent devant elles nos avant-postes. La division de Forton recule devant

la 5^e division de cavalerie allemande, et les postes avancés du 2^e corps à Vionville et à Flavigny sont obligés de se retirer devant les divisions du III^e corps. L'action est alors engagée. Il est environ 9 heures du matin.

La bataille peut se décomposer en quatre moments principaux, que nous allons suivre successivement.

Le premier moment dure de 9 heures du matin à midi. Notre 2^e corps y lutte presque seul contre le III^e corps allemand. Il a quelques avantages au début et il refoule les avant-gardes ennemies vers le bois de Gaumont. Mais bientôt une puissante ligne d'artillerie allemande couronne les crêtes entre Vionville et le bois de Saint-Arnoult, pendant que les deux divisions d'infanterie du III^e corps combattent aux extrémités. Notre 2^e corps est battu de front et de flanc par une artillerie supérieure. Il fait de grosses pertes. Néanmoins, il se maintient et perd peu de terrain. Vers onze heures et demie, le commandant en chef fait soutenir le 2^e corps par la réserve d'artillerie, par un mouvement offensif du 6^e corps, enfin par une charge de deux régiments de cavalerie. Les Allemands font également charger une de leurs brigades pour dégager leur centre. C'est dans cette charge que se trouve enveloppé le maréchal Bazaine, qui était au milieu de la ligne de feu, enlevant lui-même les bataillons de la division Bataille. Il est promptement dégagé, mais il se trouve séparé de son état-major, ce qui n'est pas sans inconvénient dans un semblable moment. Cependant, les mesures prises par le maréchal arrêtent vers midi les attaques des Allemands. L'action se ralentit. On en profite pour faire relever le 2^e corps par les grenadiers de la garde, et alors commence le second moment dans lequel nous voyons les deux armées luttant presque de pied ferme en attendant chacune leurs renforts. C'est alors que notre 6^e corps, appuyé du 3^e, commence l'exécution d'une conversion qui doit l'amener sur le flanc de l'ennemi. Les Allemands lui opposent une artillerie nombreuse, quelques troupes d'infanterie qu'ils jettent dans le bois au nord de Vionville, et enfin une brigade de cavalerie (7^e cuirassiers et 16^e uhlands) qui, tournant Vionville, se déploie au nord,

entre la route et la voie romaine, et se jette intrépidement sur le 6^e corps; elle traverse nos lignes, parcourant un espace de 2,200 mètres, mais elle vient tomber sous les sabres de la division Forton, qui lui fait éprouver de telles pertes, que 150 cavaliers seulement rejoignent leur armée. Néanmoins, grâce à ces efforts, les Allemands se maintiennent et retardent notre attaque, qui avait de grandes chances de succès en ce moment, la supériorité numérique étant pour nous et le III^e corps ennemi étant fort épuisé.

Vers 3 heures, les renforts commencent à arriver de part et d'autre, et nous entrons dans le troisième moment de l'engagement. De notre côté, le 3^e corps arrive en ligne, avec deux divisions qui se placent à la droite du 6^e corps et avec une 3^e division qui se dirige vers la Malmaison, afin de servir de réserve générale, couvrant à la fois notre gauche et notre ligne de retraite. Mais à peu près en même temps paraît le X^e corps allemand, qui renforce la gauche ennemie, et dont la réserve d'artillerie forme, entre Vionville et le bois situé au nord de la route, une seconde batterie d'environ 100 bouches à feu, à peu près aussi puissante que celle qui se trouve entre les deux divisions du III^e corps. Il est vrai que les troupes du X^e corps viennent de faire une longue marche, et qu'elles sont épuisées de chaleur et de fatigue. Pendant ce troisième moment, l'action continue donc sur la longue ligne qui s'étend du bois des Ognons au nord de Mars-la-Tour.

Vers 5 heures commence le quatrième moment, et apparaissent de part et d'autre de nouveaux renforts.

Pendant qu'au centre le combat est entretenu par l'artillerie, notre 4^e corps débouche de Bruville avec 2 divisions d'infanterie et une division de cavalerie. Il attaque vigoureusement la gauche prussienne. Il la rejette au sud de la route vers Tronville, en écrasant une brigade du X^e corps. Il se fait appuyer à droite par sa division de cavalerie. Mais celle-ci trouve devant elle 6 régiments allemands de la 5^e division. Les deux cavaleries se chargent avec vigueur, sans résultats bien décisifs. Toutes deux, après l'engagement, se retirent en arrière. Du côté des Allemands, la tête

de colonne du IX^e corps arrive vers Gorze; la tête de colonne du VII^e occupe le bois des Ognons; le prince Frédéric-Charles, qui est arrivé sur le terrain depuis 4 heures, donne alors l'ordre de redoubler le feu de l'artillerie pendant 2 heures environ et d'exécuter ensuite une nouvelle attaque sur notre centre, en la combinant avec une attaque sur notre gauche. Mais toutes deux sont repoussées, et vers 7 heures le feu cesse de part et d'autre. Cependant, à 7 heures et demie, l'action recommence tout à coup, et la cavalerie allemande tente un nouvel effort. Elle échoue et, enfin, vers 8 heures et demie, la bataille se termine définitivement.

L'armée française a évidemment gagné du terrain par sa droite; mais l'armée allemande s'est maintenue sur la crête de sa position, d'où elle menace de très près notre ligne de marche; elle a conservé cette crête, dont la perte aurait pu amener pour elle un véritable désastre, en raison des défilés et des pentes dans lesquels elle pouvait être précipitée.

Nous perdons environ 16,000 hommes, les Allemands à peu près autant.

Chaque armée s'attribue la victoire. Mais on peut dire qu'elle était incomplète, aussi bien d'un côté que de l'autre; malheureusement, nous avons engagé presque toute notre armée, tandis que les Allemands avaient derrière eux des réserves bien plus puissantes que les nôtres.

On a remarqué que, dans cette bataille, nos efforts avaient été successifs et non simultanés; que si, à plusieurs reprises, nous avions eu la supériorité en corps présents, nous ne l'avions eue que bien rarement en corps agissants.

Des deux côtés, les diverses armes se conduisirent également bien.

La cavalerie montra de part et d'autre beaucoup de vigueur.

L'artillerie allemande était moins nombreuse, mais elle avait la supériorité de la portée, de la justesse et du calibre.

L'infériorité de notre matériel fut constatée à nouveau et d'une manière plus évidente encore que dans les engagements précédents.

IV.

Les deux armées couchent sur le champ de bataille.

Le lendemain 17, l'armée française évacue de grand matin la position de Rezonville et se replie sur celle d'Amanvillers. Les corps de droite se retirent par Vernéville, ceux de gauche par Gravelotte, tandis qu'une division du 3^e corps, non engagée la veille, protège le mouvement en se déployant entre la Malmaison et le bois des Ognons. L'ennemi n'inquiète pas notre retraite, mais celle-ci est encore gênée par nos immenses convois, et c'est alors que des approvisionnements de vivres sont brûlés sur le bord de la route, pour éviter de les voir tomber aux mains de l'ennemi.

Dans l'armée allemande, le IX^e corps débouche de Gorze et vient, vers 6 heures du matin, se déployer sur le plateau, au centre de la position de la veille, de manière à couvrir les III^e et X^e corps, qui ont beaucoup souffert. Pour renforcer ces trois corps et livrer une nouvelle bataille, le XII^e corps, qui a couché à Pont-à-Mousson, part à 4 heures du matin pour Mars-la-Tour, où il arrive dans l'après-midi; la garde se dirige de Bernécourt sur le même point, où elle arrive à 4 heures. Le IV^e corps reste sur la direction de Toul; le II^e corps arrive le soir à Pont-à-Mousson.

Dans la 1^{re} armée, les VII^e et VIII^e corps achèvent de franchir la Moselle et viennent se déployer, face au nord, dans le bois de Saint-Arnoult et dans le bois des Ognons. Ils y arrivent vers une heure.

Sur la rive droite de la Moselle, le I^{er} corps fait des démonstrations contre la place.

Tels sont les événements de la journée du 17. L'armée allemande l'emploie à grouper tous ses corps le long de la route de Verdun, entre Mars-la-Tour et le ravin d'Ars. L'armée française l'emploie à se retirer de la position de Rezonville sur celle d'Amanvillers.

On s'est demandé si elle pouvait faire autrement.

Trois partis se présentaient au commandant en chef. Il pouvait :

1^o Reprendre l'offensive et continuer la marche sur Verdun ;

2^o Rester sur le terrain de la veille ;

3^o Enfin, reculer pour se rapprocher de Metz.

Dans le premier cas, il fallait recommencer de grand matin le combat interrompu, avec les deux ou trois divisions qui n'avaient pas encore donné. Nous savons aujourd'hui que, jusque vers midi, ce parti présentait des chances de succès. Mais, le 17 août, on pouvait l'ignorer. En outre, l'artillerie annonçait une grande consommation de munitions et demandait à les remplacer. Les vivres n'étaient pas en quantité suffisante ; certains corps en avaient à peine pour la journée ; il fallait faire de nouvelles distributions. Les blessés étaient nombreux, et l'on devait les évacuer sur Metz. Il était donc fort difficile de combattre et de reprendre immédiatement la marche sur Verdun par les deux routes de Mars-la-Tour et de Doncourt. Il y avait bien encore une troisième route, celle de Briey, qui permettait de gagner Verdun en s'éloignant de l'ennemi, mais elle décrivait un arc de cercle dont nos adversaires tenaient la corde ; il aurait fallu, pour l'utiliser, pouvoir faire des marches supérieures aux marches allemandes, et l'on sait qu'en ce moment cela nous était à peu près impossible.

Le deuxième parti consistait à rester sur place pour se réorganiser et recommencer les opérations le 18. Mais le contact avec l'ennemi devait singulièrement gêner les distributions, les réapprovisionnements et l'évacuation des blessés ; il pouvait à chaque instant amener un nouvel engagement. En outre, le terrain ne présentait que des avantages relatifs.

Restait donc le troisième parti, qui consistait à reculer pour prendre en arrière une meilleure position, s'y fortifier, s'y reposer et se préparer à une retraite vers le nord. On exaltait évidemment le moral de l'ennemi ; on tendait à abaisser celui de l'armée. Mais, d'un autre côté, on gagnait du temps ; on pouvait espérer, en occupant une bonne position, de se voir attaquer par l'adversaire, de lui infliger de

grandes pertes, d'user ainsi son élan et sa supériorité, et de trouver ensuite une occasion favorable pour reprendre l'offensive. Il s'en est peu fallu que ce résultat ne se réalisât. La retraite sur Amanvillers paraissait ainsi le parti le meilleur et le plus sûr. Il est adopté par le commandant en chef, qui établit l'armée sur la position que nous allons décrire.

Cette position est formée par un contrefort qui sépare deux ravins : celui de la Mance et celui de Châtel-Saint-Germain. Son front est indiqué par la crête occidentale du contrefort, appuyé par l'auberge du Point-du-Jour, les fermes de Moscou, Leipzig, la Folie, Montigny-la-Grange et les trois villages d'Amanvillers, de Saint-Privat et de Roncourt ; il présente une longueur d'environ 14 kilomètres. Les abords sont bien découverts, vont en pente douce vers l'ennemi, peuvent être balayés de toutes parts par les feux de la défense et présentent quelques postes avancés, comme Sainte-Marie-aux-Chênes, la ferme de Champenois, le bois de la Cusse, Saint-Hubert et le village de Jussy.

Le flanc gauche est couvert par la Moselle. Le flanc droit est moins bien appuyé ; cependant on y trouvait le village de Saint-Privat, susceptible d'une bonne défense, et l'on pouvait, jusqu'à un certain point, compter sur son éloignement, par rapport à l'ennemi.

L'intérieur présente des couverts pour les réserves ; mais les communications y sont difficiles de la droite à la gauche.

Les derrières offrent plusieurs positions de ralliement : l'une est derrière le ravin de Châtel, l'autre est celle de Vigneul-les-Lessy. Ils offrent, en outre, deux lignes de retraite, qui sont les routes de Moulins et de Woippy.

L'armée française se déploie sur cette position et y prend l'ordre de bataille suivant :

A gauche, le 2^e corps, derrière le Point-du-Jour et au-dessus de la route de Gravelotte à Rozerieulles ; il est couvert à l'extrême gauche, vers la Moselle, par la brigade Lapasset.

Ensuite vient le 3^e corps, appuyé aux trois fermes de Moscou, Leipzig et la Folie.

Puis, le 4^e corps, appuyé à Montigny-la-Grange et à Amanvillers.

A notre droite, le 6^e corps, qui devait d'abord occuper Vernéville, mais qui, s'y trouvant en pointe, aventuré et sans vues avantageuses, vient occuper Saint-Privat et Roncourt.

Une division de cavalerie de réserve est en arrière de la droite; une seconde en arrière de la gauche.

La garde est en réserve au col de Lessy, avec la réserve d'artillerie de l'armée. Elle se trouve ainsi à la portée de la gauche, mais bien éloignée de la droite, qui doit être le plus violemment attaquée.

Les corps placés sur la ligne de bataille mettent en état de défense les villages et maisons du front de la position; en outre, ils élèvent des batteries, ils creusent des tranchées-abris, utilisent les clôtures, et, sur quelques points, préparent plusieurs étages de feux. Malheureusement le 6^e corps, qui est le plus exposé, arrive tard sur sa position, n'a pas de parcs d'outils et ne peut exécuter que des travaux très sommaires. Ce corps n'a, en outre, qu'une artillerie incomplète (54 bouches à feu) et pas de parc d'artillerie; ses pièces n'ont guère chacune que 100 coups à tirer.

En résumé, le 17 août au soir, l'armée française se trouve établie comme nous venons de l'indiquer, pendant que l'armée allemande est déployée sur la ligne Mars-la-Tour—Tronville—Bois des Ognons et de Vaux. Cette dernière se dispose à attaquer le lendemain l'armée française, au moyen d'une grande conversion dont le pivot sera le bois de Vaux, pendant que l'aile marchante passera par Mars-la-Tour, Jarny, Batilly, Sainte-Marie-aux-Chênes et Roncourt.

L'armée allemande, sur le champ de bataille du 18, comptera 8 corps d'armée et environ 220,000 hommes, avec 726 bouches à feu. L'armée française comptera 5 corps et environ 130,000 hommes, avec 450 bouches à feu.

La bataille du 18 peut se diviser en trois parties :

Les préliminaires, de 6 heures du matin à midi ;

Le premier moment de l'engagement, de midi à 5 heures,

marqué par une sorte de combat traînant ou démonstratif, se développant de proche en proche, au fur et à mesure de l'entrée en ligne des corps allemands, et entretenu particulièrement par l'artillerie et les tirailleurs ;

Enfin, le second moment, de 5 heures à 8 heures, caractérisé par diverses attaques d'infanterie et qui finit par amener la décision de l'engagement.

Nous allons suivre successivement ces trois phases de la bataille.

Du côté des Allemands, les ordres sont donnés de la manière suivante : la II^e armée allemande doit s'avancer par échelons entre l'Yron et le ruisseau de Gorze, ou entre Ville-sur-Yron et Rezonville. Trois corps sont en première ligne, deux en deuxième et un en troisième. Dans la 1^{re} armée, le VIII^e corps se ralliera à la droite de la II^e armée vers Rezonville, pendant que le VII^e occupera le bois de Vaux et surveillera les débouchés venant de Metz, entre Gravelotte et Rozerieulles. Le roi se tiendra, au début, sur la hauteur de Flavigny.

On veut ainsi marcher vers le nord et occuper d'abord la route de Conflans, puis suivre l'armée française, si elle a exécuté sa marche sur Verdun, ou continuer la conversion vers l'est et la rejeter dans la place, si elle a pris position de ce côté.

Le mouvement s'exécute comme il a été prescrit. De 6 heures à 9 heures, les divers corps se mettent en mouvement. Chacun d'eux se couvre d'une avant-garde formée, en général, d'une brigade d'infanterie, de 2 batteries d'artillerie et de la cavalerie ; ensuite vient une division prête à combattre, puis la réserve d'artillerie, et, enfin, la dernière brigade d'infanterie.

Vers 10 heures, le XII^e corps, placé à la gauche, arrive à Jarny ; la garde, qui vient ensuite, arrive à Doncourt ; le IV^e corps, à Caulre ; le VIII^e corps, à Rezonville. En deuxième ligne se trouvent : le X^e corps qui se dirige sur Bruville, après avoir laissé passer le XII^e corps et la garde ; puis, le III^e, qui, de Vionville, marche sur Saint-Marcel. En troi-

sième ligne nous trouvons le II^e corps, qui s'avance vers Bouxières. Pendant ce temps, le VII^e corps est toujours dans le bois de Vaux, servant de pivot à la conversion.

Jusqu'alors les reconnaissances de cavalerie n'ont, pour ainsi dire, pas aperçu l'ennemi. Nous remarquons ici que, le 17 et le 18 août, la cavalerie allemande se montre peu entreprenante, comparativement à ce qu'elle avait été depuis le début de la campagne. Le 14, elle précédait l'armée de plusieurs marches, tandis que, le 18, elle n'avait pas encore, à 10 heures du matin, de nouvelles positives d'un ennemi éloigné seulement de quelques kilomètres.

Mais, vers 10 heures, l'état-major allemand apprend que l'armée française est en position, face à l'ouest, entre Rozeriuelles et Amanvillers; il ne sait pas encore que notre aile droite occupe Roncourt. Quoi qu'il en soit, l'ordre est donné de continuer le mouvement de conversion.

Le XII^e corps se dirige vers le bois de Ponty, au nord de Batilly; la garde vers Habonville; le IX^e corps par Vernéville sur Amanvillers; le VIII^e corps sur Gravelotte.

Les corps de deuxième ligne suivent le mouvement; le X^e vers Batilly dans les traces du XII^e corps et de la garde; le III^e vers Vernéville.

Le VII^e corps se rapproche de Rozeriuelles.

Vers midi, les corps allemands rencontrent nos avant-postes, et l'engagement commence.

Nous ajouterons que, pendant cette grande conversion de l'armée allemande, on s'est contenté dans l'armée française de rapprocher les réserves; 2 batteries de la garde ont été envoyées au 6^e corps; une brigade de voltigeurs a été placée derrière le 3^e; une autre derrière le 2^e; et la division de grenadiers a été envoyée vers le bois de Saulny.

Nous arrivons ainsi au deuxième moment, qui commence vers midi.

Le IX^e corps allemand débouche le premier entre le bois des Genivaux et celui de la Cusse. Il engage d'abord son artillerie divisionnaire et bientôt son artillerie de corps, qui

se déploie auprès de la ferme de Champenois. Il attaque ainsi le 4^e corps français.

L'état-major allemand croyait d'abord que l'armée française ne s'étendait pas au delà d'Amanvillers. Il pensait, en conséquence, attaquer directement la gauche avec le IX^e corps et rabattre sur son flanc le XII^e corps et la garde. S'apercevant bientôt que nous occupons Saint-Privat et Roncourt, il agrandit son mouvement de conversion ; la garde se déploie entre Habonville, Saint-Ail et Sainte-Marie-aux-Chênes, pendant que le XII^e corps, se redressant vers le nord, doit venir se déployer entre Sainte-Marie et Jœuf.

Le IX^e corps, de midi à cinq heures, attaque de front le 4^e corps français en position à Amanvillers. Il déploie successivement toute son artillerie, bientôt renforcée d'une partie de celle du III^e corps, vis-à-vis de la ligne française, à droite et à gauche du chemin de fer. Il la fait soutenir sur les deux ailes par son infanterie, qui occupe d'un côté le bois de la Cusse et de l'autre la ferme de l'Envie. Quelques batteries allemandes aventurées vers la ligne française sont sur le point d'être prises par la division Grenier, qui s'empare de 2 pièces. Le IX^e corps gagne un peu de terrain, mais fait des pertes énormes. Sa ligne de bataille s'étend sur un front d'environ 3,000 mètres, jusqu'au village de Habonville, où commence le terrain de combat de la garde.

Celle-ci vient se former à la gauche du IX^e corps et achève son déploiement vers deux heures. L'une de ses brigades occupe Habonville et sert d'appui au IX^e corps, qui souffre toujours beaucoup ; les trois autres brigades occupent Saint-Ail et Sainte-Marie, sous la protection de 14 batteries qui, jusque vers cinq heures, entretiennent le combat, contre-battent l'artillerie française et cherchent à ébranler les troupes de notre 6^e corps.

Le XII^e corps, arrivé à Batilly vers deux heures, continue son mouvement de manière à venir se déployer entre Sainte-Marie et Jœuf, vis-à-vis Montois. Il couvre son déploiement par son artillerie, qui vient prolonger vers le nord l'immense ligne de bouches à feu formée par les batteries du IX^e corps, du III^e, du X^e et de la garde. Vers cinq heures, le XII^e corps,

a achevé son mouvement, et sa droite va seconder la garde dans l'attaque de Sainte-Marie, pendant que la gauche descendra de Montois sur Roncourt.

Dans le même temps, les corps de réserve se rapprochent de la ligne de bataille. Le III^e est à Vernéville, en soutien du IX^e, auquel il envoie une partie de ses pièces. Le X^e est à Batilly et sa réserve d'artillerie vient se déployer entre les batteries du IX^e corps et celles de la garde. Enfin, le II^e corps, qui paraît constituer la réserve générale de l'armée, arrive à Rezonville vers cinq heures.

Dans la I^{re} armée allemande et pendant le moment que nous considérons, le VIII^e corps a occupé le bois des Genivaux et a fait plusieurs attaques sur le front du 3^e corps; il a échoué et a été rejeté sur le bois. Mais vers sa droite, il est parvenu avec de grands efforts à franchir le défilé que forme la route sur le ravin de la Mance et à occuper de l'autre côté la ferme de Saint-Hubert.

Le VII^e corps a avancé sa droite vers Vaux et Jussy; mais il a échoué avec des pertes considérables devant le Point-du-Jour.

On peut résumer le deuxième moment de la bataille en disant que de midi à cinq heures l'engagement s'est développé progressivement sur tout le front, au fur et à mesure de l'arrivée en ligne des divers corps allemands. L'ennemi a enlevé nos postes avancés, Sainte-Marie-aux-Chênes, Champenois, le bois des Genivaux et Saint-Hubert; mais il a fait de grandes pertes, et le front de notre position est encore intact.

Vers cinq heures commence le dernier moment de l'engagement. La garde tente alors une première attaque sur Saint-Privat. Elle craint que la nuit n'arrive avant la décision de l'affaire et que l'ennemi n'en profite pour battre en retraite. En conséquence, une de ses brigades, avec des troupes du III^e corps, longe le chemin de fer et cherche à gagner le sud du village. Les trois autres brigades débouchant de Sainte-Marie marchent directement sur la face occidentale. Généralement ces brigades sont formées sur

trois lignes : l'une de tirailleurs, l'autre de colonnes de compagnies en soutien, et la troisième de colonnes de demi-bataillons. Elles s'avancent sur un glacis découvert et légèrement montant ; bientôt elles tombent sous notre feu et font des pertes telles qu'elles sont obligées de s'arrêter et de suspendre l'attaque (6,000 hommes en 10 minutes).

Mais alors l'artillerie du XII^e corps, celle de la garde et une partie de celle des IX^e et X^e corps, se réunissent pour battre Saint-Privat. Le village est écrasé sous une pluie de projectiles, et le commandant de notre 6^e corps, voyant que cette formidable canonnade prépare une nouvelle attaque qui va être tentée au nord par les Saxons, à l'ouest par la garde, au sud par le X^e corps, voyant en outre que son artillerie si inférieure est réduite au silence, que ses munitions sont en grande partie épuisées, enfin qu'aucun renfort ne lui arrive, le commandant du 6^e corps commence à retirer ses troupes vers les bois de Jaumont et de Saulny.

Vers six heures et demie, au moment où notre arrière-garde occupe encore le village, les Allemands reprennent leur attaque, préparée cette fois par une artillerie formidable et exécutée concentriquement par trois corps. La résistance devient impossible. Les derniers défenseurs de Saint-Privat sont tués ou pris. Notre aile droite est obligée de plier et recule sur la route de Woippy. Sa retraite est protégée par la division de grenadiers de la garde et par une partie de notre réserve d'artillerie, qui, arrivées trop tard pour empêcher la prise de Saint-Privat, couvrent au moins le mouvement rétrograde de notre 6^e corps et de l'aile droite du 4^e.

Celui-ci, découvert sur la droite par la prise de Saint-Privat, se voit attaqué de front par le IX^e corps allemand, qui reprend son offensive. Il perd le village d'Amanvillers, sur lequel il s'était jusqu'alors appuyé, et il est obligé d'exécuter un changement de front l'aile droite en arrière. Ce mouvement est couvert par la défense énergique de Montigny-la-Grange, qui marque le point de brisure de notre ordre de bataille.

Vers la droite, les Allemands occupent donc Saint-Privat

et Amanvillers, sans dépasser ces deux points. Notre aile droite est rejetée sur la route de Woippy, mais sans être poursuivie.

Au centre, notre 3^e corps a maintenu sa position.

Enfin, à notre gauche, le II^e corps allemand, arrivé à Rezonville à cinq heures, est lancé vers sept heures sur le Point-du-Jour pour forcer le défilé. Il est soutenu par le VII^e corps à droite et le VIII^e corps à gauche. Il attaque vigoureusement, mais il est repoussé et éprouve à son tour de grandes pertes.

À huit heures, le feu cesse et la bataille est terminée.

Nous avons perdu environ 12,000 hommes et les Allemands 20,000.

Pendant la nuit, les corps allemands bivouaquent sur le terrain où ils ont combattu. L'armée française bat en retraite et vient prendre position sous les murs de Metz.

On a remarqué qu'à la bataille de Saint-Privat, les deux armées combattirent avec une égale énergie, mais que la direction ne fut pas la même. Du côté des Allemands, le roi, le prince Frédéric-Charles et le général Steinmetz sont sur le terrain, au milieu de leurs troupes, depuis le matin jusqu'à huit heures du soir, poussant les corps au combat avec une grande énergie, renouvelant leurs efforts et redoublant les attaques malgré des pertes énormes et une résistance très vigoureuse. Le général en chef français, souffrant d'une forte contusion reçue l'avant-veille et n'appréciant pas sans doute toute l'importance de l'engagement, arrive tardivement sur le terrain, semble porter toute son attention vers sa gauche, tandis que le véritable danger était à sa droite, enfin laisse ses réserves en partie inactives et ne soutient pas à propos l'héroïque 6^e corps. La réserve d'artillerie et les grenadiers de la garde, arrivant à cinq heures à Saint-Privat, pouvaient nous permettre de repousser la dernière attaque de l'ennemi, de conserver nos positions, peut-être nous donner la victoire. Que serait-il arrivé alors aux corps allemands, épuisés de marche et de combats? Il est permis de supposer que leur situation serait devenue très difficile.

V.

Le 19, pendant que l'armée française s'établit entre Lessy et le Sansonnet, les Allemands, sans perdre un instant, s'occupent d'investir la place avec les I^{re} et II^e armées, c'est-à-dire avec 7 corps représentant 200,000 hommes et 630 canons.

Ils forment en même temps une nouvelle armée dite de la Meuse, avec la garde et les IV^e et XII^e corps. Cette nouvelle armée se met en marche sur Verdun, et nous la verrons bientôt prendre part aux opérations qui amènent la bataille de Sedan.

Les I^{re} et II^e armées allemandes s'établissent sur les deux rives de la Moselle, jettent des ponts pour assurer leurs communications et s'occupent activement de se couvrir d'ouvrages de campagne.

A partir de ce moment, on peut dire que les grandes opérations sont terminées en Lorraine.

Nous ne trouvons plus maintenant que des sorties d'une importance plus ou moins grande.

Le 26 août, l'armée française, qui compte environ 140,000 hommes, vient se déployer sur la route de Sarrelouis; mais, après une simple démonstration, elle rentre dans ses bivouacs.

Le 30, elle renouvelle le même mouvement; vers 4 heures elle attaque les positions prussiennes et obtient quelques succès. Le 31, le combat recommence, mais sans beaucoup de décision, et enfin l'armée reprend ses positions autour de Metz. Le 3^e corps s'établit au nord-est vers Saint-Julien; le 2^e au sud-est vers Queuleu; le 4^e au sud-ouest vers le Saint-Quentin; le 6^e au nord-ouest vers Plappeville; enfin la garde au Ban-Saint-Martin.

Vers le 9 septembre, on apprend la bataille de Sedan, et bientôt après la révolution du 4 septembre.

Les opérations deviennent de plus en plus difficiles; la pluie est continuelle; les troupes souffrent beaucoup; les

bruits du dehors sont rares, incertains, souvent exagérés; les nouvelles transmises par l'ennemi présentent la France comme étant dans un véritable état de décomposition et d'anarchie. On fait encore quelques sorties sur Lauvalier, Peltre, Colombey, Ladonchamps. Mais le nombre des blessés et des malades augmente chaque jour. Les vivres s'épuisent. On a mangé une grande partie des chevaux. Enfin, le 27 octobre, l'armée est obligée de capituler et est conduite tout entière prisonnière en Allemagne.

Tel est l'ensemble des opérations de la guerre de 1870 en Lorraine.

Nous avons vu dans le chapitre précédent comment nous avons perdu Strasbourg et l'Alsace. Nous venons de voir dans celui-ci comment nous perdons Metz et la Lorraine. Et la série de nos malheurs est encore loin d'être épuisée, car nous devons maintenant nous transporter sur la Meuse et sur le champ de bataille de Sedan, où nous allons rencontrer un nouveau désastre.

SEDAN

I.

Nous entrons dans une nouvelle période de la campagne de 1870. Cette période commence le 20 août et finit le 4 septembre. Elle comprend d'abord les opérations stratégiques qui transportent de la vallée de la Marne dans celle de la Meuse l'armée française de Châlons et les III^e et IV^e armées allemandes; elle comprend ensuite la bataille de Sedan, l'événement le plus funeste et le plus déplorable de toute la guerre.

Le 20 août, l'armée de Châlons est à peu près organisée et se compose de quatre corps : les 1^{er}, 5^e, 7^e et 12^e.

Le 1^{er}, qui a supporté le terrible choc de Frœschwiller, est à peine remis de cette défaite sanglante; il a reçu pour réparer ses pertes des réservistes sans instruction, armés de la veille, peu propres aux marches et aux combats. Il est fort de 40,000 hommes et compte 56 bataillons, 28 escadrons avec 120 bouches à feu; il est organisé en 4 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie.

Le 5^e corps a suivi le 1^{er} dans sa retraite; quoiqu'il ait été peu engagé, il est fatigué par de longues marches, et son moral est ébranlé. Il est fort de 25,000 hommes et compte 32 bataillons et 16 escadrons avec 90 bouches à feu; il est organisé en 3 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie.

Le 7^e corps arrive de Belfort par chemin de fer. Une seule de ses divisions a été engagée; c'est celle que nous avons vue prendre part à la bataille de Frœschwiller; néanmoins ce corps a également souffert; il n'est pas ce qu'il

aurait pu être au milieu de circonstances plus favorables. Il est organisé en 3 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie ; il compte 30,000 hommes, avec 38 bataillons, 13 escadrons et 90 bouches à feu.

Le 12^e corps est un corps de nouvelle formation. Il comprend une division d'infanterie de marine, une division de régiments intacts venant du Midi et une division formée de régiments de marche et de régiments du 6^e corps qui n'ont pas pu dépasser Frouard. Il a, en outre, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie. Sa force est de 45,000 hommes avec 40 bataillons, 16 escadrons et 96 bouches à feu.

L'armée de Châlons a, en outre, 2 divisions de cavalerie de réserve : une de cavalerie légère et une de cuirassiers ; elles comptent 36 escadrons et 12 bouches à feu.

L'ensemble de ces forces est de 140,000 hommes et de 400 bouches à feu.

Mais bientôt cet effectif sera considérablement réduit par la masse des traînards, car nos corps ne sont pas habitués à la fatigue. En outre, la situation morale laisse à désirer. Beaucoup d'hommes sont découragés par leurs défaites antérieures. La discipline est relâchée. L'instruction est incomplète, au moins pour les réservistes. Par suite, l'armée de Châlons n'est pas encore capable de bien grands efforts ; elle paraît plus propre à la défensive qu'à l'offensive ; elle a besoin d'être refaite, reconstituée, reposée, redisciplinée, renforcée, réaguerrie par des combats partiels et bien préparés, livrés avec la supériorité du nombre. La retraite sur Paris présentait tous ces avantages. Malheureusement, comme nous le verrons tout à l'heure, on apprécie mal la situation de cette armée et l'on va lui demander des efforts disproportionnés.

Après avoir indiqué la force et l'organisation des armées françaises, nous devons indiquer celles des armées opposées.

Les armées allemandes qui prendront part aux opérations sont au nombre de deux. La première est l'armée du prince royal ou la III^e armée. Elle comprend les V^e et XI^e corps

prussiens, avec les 1^{er} et 2^e corps bavarois et la division wurtembergeoise, que nous avons déjà vus sur le champ de bataille de Wœrth ; elle comprend, en outre, le VI^e corps prussien, qui a été appelé d'Allemagne ; elle compte donc 5 corps, une forte division d'infanterie et 2 divisions de cavalerie. En évaluant les corps à 26,000 ou 27,000 hommes, on voit que la III^e armée est forte d'environ 150,000 hommes.

La II^e armée allemande est l'armée de la Meuse ou la IV^e armée ; elle est formée le 19 août, après les batailles sous Metz, avec la garde prussienne, le XII^e corps ou corps saxon et le IV^e corps prussien, arrivé récemment d'Allemagne et qui a été employé jusqu'alors à établir la liaison entre les II^e et III^e armées ; elle comprend en outre 2 divisions de cavalerie, indépendamment de la division de cavalerie de la garde et de la division de cavalerie saxonne ; elle est placée sous les ordres du *prince royal de Saxe*, et sa force est d'environ 80,000 hommes.

A la date du 20 août, ces deux armées occupent les positions suivantes : la III^e, qui a ralenti sa marche pendant les batailles des 14, 16 et 18 août, et qui a repris son mouvement le 19, se trouve sur la rive gauche de la Meuse, entre Commercy et Neufchâteau ; elle forme 3 colonnes qui marchent sur des directions parallèles avec un front de 20 kilomètres et qui paraissent devoir aborder la Marne entre Vitry et Châlons. A la même date, la IV^e armée quitte les environs de Metz ; elle pousse ses divisions de cavalerie vers la Meuse, et elle-même se trouve à peu près à hauteur d'Étain, paraissant vouloir se diriger à droite et à gauche de Verdun.

Voilà les forces en présence : d'une part, l'armée de Châlons, forte de 140,000 hommes, très éprouvée par des échecs antérieurs et présentant tous les inconvénients qu'offrent les organisations improvisées ; d'autre part, les III^e et IV^e armées allemandes, fortes de 230,000 à 240,000 hommes et possédant, outre leur supériorité numérique, une grande supériorité d'instruction, d'organisation, de direction, d'artillerie et enfin de situation morale.

Quel est le théâtre d'opérations sur lequel ces trois armées doivent agir? Nous voyons que ce théâtre est borné au nord par la frontière neutre de la Belgique; à l'ouest, par la ligne Mézières-Reims; au sud, par la Marne et le versant septentrional des Faucilles; enfin, à l'est, par l'Argonne orientale, qui sépare la vallée de la Moselle de celle de la Meuse.

Il forme ainsi un vaste quadrilatère d'environ 120 kilomètres du nord au sud et de 100 kilomètres de l'est à l'ouest.

Les points stratégiques principaux sont : le camp de Châlons, où se trouve l'armée française; Reims, ville importante et embranchement de cinq lignes ferrées; Grand-Pré, la Croix-aux-Bois, le Chêne, passages de l'Argonne occidentale; Mézières, Sedan, Verdun, places fortes de la ligne de la Meuse; Stenay, Mouzon, Remilly, Donchery, ponts sur le même cours d'eau; Douzy et Carignan, points de passage sur le Chiers; Montmédy et Longwy, petites places sur la frontière de Belgique, couvrant la ligne ferrée des Ardennes; enfin, sur la portion du territoire occupée par les Allemands, Vitry, petite place sur la Haute-Marne, Bar-le-Duc, Sainte-Menehould.

Les lignes stratégiques naturelles sont : la Marne, l'Aisne, l'Argonne, la Meuse, le Chiers.

Les lignes de manœuvres sont : la ligne de Strasbourg à Paris, ligne d'opérations principale des deux armées, sur laquelle nous trouvons à la fois une grande route, un chemin de fer à deux voies (celui de l'Est) et un canal (celui de la Marne au Rhin); ensuite la route de Châlons à Metz par Verdun, avec un chemin de fer non terminé; puis la ligne des Ardennes, se reliant à Châlons par l'embranchement Reims — Mézières. Ce sont là les directions principales susceptibles de jouer le rôle de lignes d'opérations. Il y a, en outre, un grand nombre de lignes transversales allant du nord au sud, et susceptibles de jouer le rôle de lignes de communication; parmi ces lignes, nous citerons : la route de Vitry à Vouziers par Sainte-Menehould et la vallée de l'Aisne, et la route de Bar-le-Duc à Buzancy par Clermont,

à l'est de l'Argonne. Nous ajouterons que la contrée dont nous parlons est sillonnée de chemins nombreux et en bon état, susceptibles de faciliter tous les mouvements des troupes.

Si nous passons à l'étude des plans de campagne, nous voyons que les Allemands vont chercher à gagner du terrain pour compléter leurs premiers succès, empêcher les armées françaises de se réorganiser, et s'emparer de Paris, s'ils en trouvent la possibilité. En même temps, ils doivent surveiller particulièrement la direction Metz — Châlons, par laquelle un effort pourrait être tenté pour secourir l'armée française de Lorraine.

Quant à l'armée de Châlons, deux plans de campagne s'offrent pour elle.

Le premier consiste à la ramener sous Paris pour l'y renforcer et y faire la guerre défensive. On pourra ainsi rétablir la discipline, rendre la confiance aux troupes par des combats de détail, rallier les 13^e et 14^e corps déjà à peu près organisés, fournir de bons cadres pour de nouvelles formations, affaiblir les Allemands en les attirant loin de leur base, utiliser le grand camp retranché de Paris et les immenses ressources qu'il renferme, enfin en rendre l'investissement presque impossible en prenant des positions de flanc, qui allongeront considérablement la ligne défensive et qui étendront beaucoup la surface à envelopper. Mais, en même temps, on paraît abandonner l'armée de Metz, on affaiblit le moral du pays par l'aveu d'une impuissance momentanée; enfin, sous le rapport politique, on porte un nouveau coup au prestige du gouvernement impérial, déjà si fortement entamé. Tels sont les avantages et les inconvénients du premier parti qui se présente.

Le second consiste à reprendre l'offensive et à marcher rapidement dans la direction du nord-est, entre la frontière de Belgique et les III^e et IV^e armées allemandes. On espère les surprendre par un mouvement inattendu, gagner sur elles quelques marches et venir tout à coup déboucher sur le plateau qui s'étend entre Étain et Briey. Là, on prendra

à revers les I^{re} et II^e armées ennemies ; si l'armée de Metz débouche en temps opportun, les deux premières armées allemandes seront écrasées ou tout au moins forcées de se retirer sur les deux autres. De Châlons à Étain, en passant par Vouziers et Stenay, il y a six jours de marche, peut-être sept, en remontant plus au nord pour s'éloigner davantage de l'armée du prince royal. Si l'on parvient à tromper l'ennemi, à lui dérober le commencement de la manœuvre, à gagner deux ou trois marches, on débouchera sur le plateau d'Étain 48 heures avant la III^e armée allemande, et l'on combattrait avec 300,000 hommes contre 250,000. Cette seconde combinaison stratégique paraît avoir ainsi quelques chances en sa faveur. Il faut ajouter qu'elle présente encore l'avantage d'arrêter l'ennemi dans sa marche sur Paris, de le surprendre, de reporter la guerre vers la frontière, et de tendre à la réunion de nos forces. Mais que de conditions à remplir pour en assurer le succès ! D'abord, il faut tromper un ennemi qui, depuis le commencement de la campagne, a toujours été bien renseigné et s'est éclairé avec beaucoup de soin ; il faut ensuite une résolution prompte, imprévue, vigoureuse ; puis il faut une direction bien décidée et tout à fait inébranlable ; il faut encore une grande confiance, non seulement dans la possibilité de la manœuvre, mais dans son succès ; enfin, il faut des troupes lestes, bonnes marcheuses, bien disciplinées, solides et capables de se battre momentanément dans la proportion de un contre deux. On va, en effet, exécuter une marche de flanc, et le corps le plus rapproché de l'ennemi peut être attaqué par des forces supérieures ; en outre, devant Metz, les I^{re} et II^e armées allemandes doivent occuper une position centrale qui rendra difficile la simultanéité de nos attaques. Évidemment, dans l'état des choses, un grand nombre des conditions indiquées nous manquent. L'armée de Châlons, à peine organisée, ne peut guère exécuter des opérations auxquelles les meilleures troupes du premier Empire auraient à peine suffi. Dans la situation où elle se trouve, ses efforts pour débloquer l'armée de Metz risquent de nous donner deux armées bloquées au lieu d'une. On risque même davantage, on risque un dé-

sastre, car on va exécuter une manœuvre téméraire avec des troupes peu solides, en présence d'ennemis qui, depuis le début de la guerre, ont montré beaucoup de vigueur, de décision, de résolution, d'aptitude aux marches et aux manœuvres. Enfin, au point de vue politique, on veut surtout prévenir une révolution; mais, en ne réussissant pas, ne va-t-on pas la provoquer!

Tous ceux qui voyaient de près l'armée, — le général en chef tout le premier, — penchaient pour le premier plan de campagne, sentaient les dangers du second et reconnaissaient la vérité de ce principe : qu'il ne faut demander aux troupes que des efforts proportionnés. Mais à Paris, loin des troupes, on n'apercevait que les dangers du gouvernement et les périls politiques de la retraite, sans se préoccuper assez de l'armée et de sa composition. Pendant plusieurs jours on reste dans l'incertitude, hésitant entre les deux projets. Enfin une dépêche venue de Metz et annonçant l'éventualité d'une sortie vers le nord-ouest, les instances du gouvernement de Paris, les considérations politiques, les adjurations du ministre de la guerre finissent par triompher de toutes les hésitations et par décider la marche vers la Meuse.

C'était décider en même temps la perte de l'armée de Châlons, celle de la dynastie, celle de l'armée de Metz, enfin, celle de la France.

Cependant, il faut remarquer qu'il y avait encore un troisième parti à adopter, mais auquel on ne paraît pas avoir beaucoup songé. C'était de prendre une position de flanc, non plus vers le nord, mais vers le midi, sur la haute Marne, vers Langres ou sur la haute Seine vers le Morvan. On menaçait de même les communications de l'ennemi, on le retardait dans sa marche sur Paris, et l'on ne courait plus le danger d'être acculé à la frontière. Il est vrai qu'on ne se rapprochait pas immédiatement de l'armée de Metz, et que l'on ne donnait pas satisfaction à l'opinion publique. Néanmoins, on sait aujourd'hui que cette manœuvre eût été excellente pour prolonger la guerre et qu'elle aurait peut-être embarrassé les Allemands.

Dans tous les cas, des divers plans qui s'appliquaient à notre position du 20 août, on paraît avoir adopté le plus dangereux.

II.

Le 21, l'armée française quitte le camp de Châlons et vient s'établir à Reims. C'était une position intermédiaire qui permettait l'exécution de l'un ou l'autre des deux premiers plans de campagne dont nous avons parlé précédemment.

Le nombre des traînards et l'indiscipline des troupes dans cette première marche donnent fort à réfléchir. Néanmoins, dans la nuit du 22 au 23, le mouvement vers le nord est décidé définitivement.

Le 23, l'armée quitte donc la ligne de la Vesle et se porte sur la Suippe. Elle est précédée de la division de cavalerie légère qui se porte sur Montbois et observe les défilés de l'Argonne ; elle marche en 4 colonnes ; chaque corps d'armée formant sa colonne particulière ; le 7^e corps, à droite, part de Sillery et vient bivouaquer vers Dontrieu ; le 1^{er} corps, qui marche à la gauche du 7^e, arrive à Bétheniville ; le 5^e à Pont-Faverger ; le 12^e vers Saint-Mesme. La division de cuirassiers suit l'armée à une journée en arrière. La longueur de cette première marche est d'environ 24 kilomètres ; le front, de 16.

Les 24 et 25, le mouvement continue dans le même ordre, et de la Suippe l'armée se porte sur l'Aisne ; le 25, le 7^e corps est à Vouziers ; le 1^{er} à Attigny ; le 5^e et le 12^e vers Rethel, où ils sont rejoints par la division de cuirassiers. La division de cavalerie légère se porte de Montbois au Chêne-Populeux. On voit que la vitesse de la marche s'est déjà ralentie ; on voit, en outre, que des nécessités de ravitaillement ont forcé de serrer les troupes vers la gauche pour les rapprocher du chemin de fer.

Le 26, le mouvement reprend et l'armée paraît vouloir se diriger sur Stenay ; nos 4 corps exécutent un mouvement

de conversion ; pendant que le 7^e corps reste à Vouziers et sert de pivot, le 1^{er} s'avance sur Semuy ; le 5^e se dirige sur Quatre-Champs et Belleville ; le 12^e sur Tourteron. La cavalerie légère est aux Grandes-Armoises ; les cuirassiers sont à Attigny. Des reconnaissances du 7^e corps, poussées au delà de Grand-Pré et de Buzancy, commencent à rencontrer de la cavalerie prussienne ; elles font quelques prisonniers qui donnent des renseignements sur deux armées allemandes marchant vers le nord par Sainte-Menehould et Varennes.

Le 7^e corps prend alors position en avant de Vouziers, sur la rive droite de l'Aisne et s'apprête à soutenir un engagement défensif.

Le 27, toute l'armée se prépare à rejoindre le 7^e corps et à livrer bataille. Nos corps étaient alors bien groupés ; on conservait de l'espace autour de soi pour manœuvrer ; si l'on avait livré bataille en ce moment, on se serait évidemment trouvé dans des conditions beaucoup plus favorables que celles où l'on se trouva plus tard devant Sedan.

Nous allons du reste nous en rendre compte en suivant les mouvements des armées allemandes pendant les journées des 25, 26 et 27 août.

Le 25, la III^e armée a débouché dans les plaines de Champagne ; sa cavalerie a dépassé Châlons ; trois corps, le II^e bavarois avec les V^e et XI^e corps prussiens sont disposés sur un front d'environ 20 kilomètres, entre Charmont et Faremont par Heiltz-l'Évêque ; le I^{er} corps bavarois est à Bar-le-Duc ; la division wurtembergeoise à Sermaise ; le VI^e corps se trouve plus au sud vers Vassy avec une division de cavalerie.

A la même date, l'armée de la Meuse avait ses divisions de cavalerie vers Sainte-Menehould et ses trois corps d'infanterie disposés sur un front d'environ 30 kilomètres entre Laheyecourt et Dombasle.

Le quartier général du prince royal était à Revigny ; celui du prince de Saxe à Fleury ; celui du roi à Bar-le-Duc.

On voit que les corps allemands présentaient une dispo-

sition échelonnée la gauche en avant; ils restaient ainsi, dans une certaine mesure, liés aux deux armées de Metz, et, le cas échéant, ils pouvaient plus facilement faire front vers le nord.

Le 26, la marche devait continuer vers l'ouest; mais, dans la soirée, les rapports des reconnaissances, les indiscretions de nos propres journaux, et des renseignements précis venant de Paris par Londres, annoncent la marche de l'armée de Châlons vers le nord-est. Aussitôt de nouveaux ordres sont donnés, et, le 26 août, les deux armées allemandes changent leur direction de marche et se dirigent vers le nord.

Dans l'armée de la Meuse, le XII^e corps part de Dombasle, marche d'abord sur Varennes, puis sur Dun. La garde part de Triaucourt et prend la route de Buzancy. Elle est suivie en échelon par le IV^e corps. La marche est couverte par les quatre divisions de cavalerie qui, dans la journée même du 26, rencontrent, comme nous l'avons dit, les troupes françaises.

Le 27, l'armée de la Meuse doit être à même de barrer aux Français la route de Stenay, et, pour la soutenir, deux corps de la II^e armée, les II^e et III^e, sont détachés des environs de Metz et portés sur le plateau d'Étain.

Dans la III^e armée, les deux corps bavarois, passant par Clermont et Varennes, se dirigent vers Champigneulle, soutenant ainsi les troupes de la IV^e armée. Le V^e corps, partant de Heiltz-le-Maurupt, se dirige sur Grand-Pré; le IX^e, venant de Heiltz-l'Évêque, se dirige sur Montbois; ces deux corps sont, le 27, à l'ouest de l'Argonne et au-dessous de Sainte-Menehould. Ils sont couverts par une division de cavalerie sur leur front et par une autre sur leur flanc gauche; le VI^e corps protège les derrières vers Blesmes; les Wurtembergeois sont derrière le V^e corps.

On voit ainsi que, le 27, les quatre corps français sont groupés au nord de la route de Vouziers — Stenay, prêts, suivant les circonstances, à faire face au sud ou à reprendre leur mouvement vers la Meuse. Depuis le 25, ils ont donc gagné peu de terrain et ils ont perdu l'avance de leurs deux

premières journées de marche. Au même moment, les corps allemands marchent vers le nord à droite et à gauche de l'Argonne. L'armée de la Meuse est à hauteur de Dun-sur-Meuse ; les deux corps bavarois à hauteur de Clermont ; enfin les V^e et XI^e corps au sud de Sainte-Menehould. Ces divers corps forment ainsi une disposition échelonnée la droite en avant.

Dans la soirée du 27, et à la suite d'un petit combat d'avant-garde à Buzancy, le général en chef de l'armée française reconnaît toutes les difficultés que présente la marche sur Metz. Il veut se retirer d'abord vers l'ouest, puis sur Paris. Les ordres sont donnés en conséquence pour le 28. Mais, dans la nuit du 27 au 28, deux dépêches successives du ministre de la guerre, extrêmement pressantes, contenant la sommation formelle de marcher sur Metz, au nom du gouvernement de Paris qui redoute une révolution, viennent changer de nouveau la face des choses et rejeter notre malheureuse armée sur la direction de l'est et au milieu des dangers qui doivent amener sa perte.

Le 28, nous reprenons, en effet, la marche vers la Meuse sur deux directions et en deux colonnes ; à droite, le 5^e corps, qui a déjà fait une contremarche vers le Chêne, se reporte en avant vers Belval de manière à rejoindre la route de Stenay ; il est suivi par le 7^e corps, qui se porte sur Boultaux-Bois ; à gauche, le 12^e corps marche sur la Besace, et derrière lui le 1^{er} corps doit bivouaquer au Chêne. La première colonne se dirige ainsi sur Stenay et la seconde sur Mouzon. La division de cavalerie légère précède l'armée. La division de cuirassiers la suit.

Mais la cavalerie prussienne se montre de plus en plus nombreuse sur notre flanc droit ; elle côtoie de très près les 5^e et 7^e corps ; le temps est mauvais ; les routes difficiles ; nos soldats sont très fatigués par les marches et contremarches que vient de produire le changement de direction des opérations ; ils commencent à montrer de l'inquiétude et de la défiance ; l'indiscipline s'accuse davantage ; enfin les bagages mêlés aux troupes forment « des encombre-

ments inextricables d'hommes, de voitures et de chevaux ». En outre, les corps allemands semblent se rapprocher beaucoup ; on craint d'avoir affaire à des forces supérieures si l'on veut passer la Meuse à Stenay. C'est pourquoi on se décide à franchir le cours d'eau plus au nord en cherchant à dépasser l'ennemi.

En conséquence, le 29, le 12^e corps se dirige sur Mouzon et y passe la Meuse ; le 1^{er} corps marche sur Raucourt pour aller le lendemain franchir le cours d'eau à Villers ; le 5^e doit marcher de Belval sur Beaumont ; enfin le 7^e marche de Boulton-aux-Bois sur la Besace ; mais, en raison de la fatigue des troupes, ce dernier corps est forcé de s'arrêter et de bivouaquer à Oches.

Le même jour, c'est-à-dire le 29 août, nous voyons, le matin, six divisions de cavalerie allemande occupant Nouart, Buzancy, Grand-Pré, Vouziers et Suippes ; derrière ce rideau, nous voyons la IV^e armée avec le XII^e corps sur les deux rives de la Meuse, la garde à Bantheville et le IV^e corps à Montfaucon ; nous voyons la III^e armée avec ses deux corps bavarois vers Varennes, ses V^e et XI^e corps en avant de Sainte-Menheould avec les Wurtembergeois, enfin son VI^e corps en réserve. Dans le courant de la journée, les Allemands se rapprochent, et, le soir, la IV^e armée est sur la rive gauche de la Meuse, pendant que la III^e armée est arrivée à sa hauteur sur la ligne Montbois — Grand-Pré — Champigneulle. L'état-major allemand suppose l'armée française concentrée en arrière de Buzancy et prend toutes ses dispositions pour lui livrer bataille dans la journée du 30.

Ainsi donc, le 29, les armées belligérantes se sont rapprochées. Nos 5^e et 7^e corps sont maintenant en contact direct avec l'ennemi ; ils ne peuvent plus exécuter leurs mouvements qu'en combattant et avec de grandes difficultés. Le 7^e, dans sa marche sur Oches, a eu ses arrière-gardes engagées presque constamment. Le 5^e, qui n'a pas reçu ses ordres de mouvement, tombés aux mains de l'ennemi, a été forcé de livrer un combat à Nouart sur la direction de Stenay ; puis, après la réception de nouveaux ordres, il est

obligé d'exécuter une marche de nuit extrêmement pénible pour se rendre à Beaumont ; il arrive à ses bivouacs épuisé de fatigue et de besoin ; il s'y établit dans l'obscurité, se garde mal et va se laisser surprendre dans la journée du 30.

Le 30, les deux armées allemandes, déployées sur un front de 36 kilomètres, marchent droit au nord, en colonnes de corps d'armée ou de divisions, pensant dans la journée livrer une bataille décisive à l'armée française. Elles avancent appuyant leur droite à la Meuse et leur gauche vers le Chêne à la ligne du Bar. Elles trouvent devant elles le 5^e corps français, destiné à former l'arrière-garde de l'armée et à protéger le passage des autres corps sur la rive droite de la Meuse. Le 5^e corps ne devait se mettre en mouvement que dans l'après-midi pour se reposer de ses fatigues précédentes. Malheureusement la division d'infanterie et la cavalerie, qui couvraient les bivouacs du corps d'armée, se gardaient mal et s'éclairaient à faible portée, croyant que l'ennemi avait été distancé par la marche de nuit.

Tout à coup, vers midi et demi, le IV^e corps allemand, soutenu à droite par le XII^e, à gauche par le I^{er} bavarois, débouche sur la position française et surprend complètement notre 5^e corps. Malgré une résistance vigoureuse, nos troupes sont culbutées de leur première position aux environs de Beaumont. Elles reprennent une seconde position, en arrière et sur les hauteurs en avant de Mouzon. Elles y tiennent énergiquement jusque vers six heures du soir. Mais alors, attaquées par trois corps ennemis, écrasées par une artillerie très supérieure, elles sont rejetées sur la rive droite de la Meuse. En vain le 12^e corps français cherche, de la rive droite à protéger la retraite ; en vain un régiment de cuirassiers, le 5^e, se sacrifie pour couvrir le pont de Mouzon : notre corps d'armée est refoulé en grand désordre sur la rive droite du cours d'eau, après avoir perdu 1800 hommes tués ou blessés, 3,000 prisonniers, 19 canons, 8 mitrailleuses et la plus grande partie de ses bagages. Le IV^e corps allemand est, de son côté, fort éprouvé, car il

perd 3,000 hommes tués ou blessés; les pertes des Saxons et des Bavares sont de 500 hommes environ.

Pendant ce temps, notre 7^e corps avait continué son mouvement vers le nord. Mais, serré de près par le V^e corps allemand et une partie du 1^{er} corps bavarois, embarrassé par ses équipages, il se défend péniblement. Il finit cependant par atteindre la Meuse vers Remilly; il la franchit et rejoint enfin Sedan.

Quant à nos deux autres corps d'armée, pendant cette même journée du 30, le 12^e était resté sur les hauteurs de la rive droite de la Meuse auprès de Mouzon, et avait couvert la retraite du 5^e; le 1^{er} corps s'était avancé jusqu'à Carignan avec la division de cavalerie légère; l'Empereur s'était établi à la ferme de Baybelle, au milieu de ces deux corps d'armée. Mais le soir, à la suite des nouvelles de la journée, l'ordre est donné de rétrograder sur Sedan. L'armée va s'y concentrer, renonçant pour la seconde fois à la marche sur Metz.

Le 31, dans la matinée, le ralliement s'effectue.

Le 7^e corps achève de se réunir à Sedan et va prendre position à l'ouest de la ville, derrière le ravin de Floing.

Le 5^e corps arrive également dans la matinée, après une nouvelle marche de nuit très fatigante, et s'établit au grand camp sous les remparts de la place.

Le 12^e corps, avec la division de cuirassiers, revient de Mouzon sur Bazeilles, où il s'établit face à l'est, à cheval sur la route de Montmédy et derrière le ravin de Givonne.

Enfin, le 1^{er} corps, avec la division de cavalerie légère, revient de Carignan sur Sedan par la route de la montagne; il se dirige d'abord sur Illy, où il compte prendre position pour marcher le lendemain dans la direction de Mézières, mais il est ramené plus au sud et il vient s'établir à l'ouest de Daigny et de Givonne, à la gauche du 12^e corps qui s'étend jusque vers la Moncelle.

Toute l'armée française se trouve ainsi, le 31, réunie autour de Sedan, place d'une importance secondaire, dépour-

vue d'approvisionnements et qui ne peut être par elle-même que d'un faible secours.

Nos corps d'armée sont épuisés de fatigue, affamés, peu disciplinés et très ébranlés par leurs marches, leurs contre-marches et leurs échecs antérieurs. Ils se placent sur le terrain à peu près comme ils le peuvent, sans prêter grande attention aux obstacles qui auraient pu les couvrir et sans chercher à avoir des nouvelles de l'ennemi par des reconnaissances de cavalerie.

Du reste, l'état-major de l'armée ne s'attend pas à une attaque ; il sait que l'ennemi est proche ; mais, trompé par des renseignements venus de Paris et donnés avec assurance, il attribue seulement à l'armée opposée une force de 70,000 hommes, et il pense bientôt pouvoir se remettre en mouvement et manœuvrer avec facilité. Il espère pouvoir se replier sur le 13^e corps, envoyé récemment de Paris à Mézières. Il fait détruire les ponts de Fresnois et de Flize, mais ceux de Bazeilles et de Donchery, qui vont jouer un si grand rôle, restent intacts ou, du moins, les ordres donnés pour leur destruction ne sont pas exécutés. On compte enfin, dans la journée du 1^{er} septembre, achever le ralliement de l'armée, la réorganiser, renouveler ses approvisionnements, et, suivant les circonstances, pouvoir manœuvrer à nouveau vers l'est ou vers l'ouest.

Pendant que les troupes françaises viennent se grouper autour de Sedan, les troupes allemandes continuent leur marche vers le nord et prennent les positions suivantes :

Dans la IV^e armée, le XII^e corps est sur la rive droite de la Meuse à Douzy et à Mairy, la garde est à Carignan, enfin le IV^e corps se trouve à Mouzon, derrière le XII^e. Les divisions de cavalerie, en avant des corps d'armée, depuis la Meuse jusqu'à la frontière belge.

Dans la III^e armée, le 1^{er} corps bavarois arrive à Bazeilles, où il livre un combat et où il empêche la destruction du pont ; il a derrière lui le II^e corps à Raucourt ; le XI^e corps arrive à Donchery, ayant derrière lui le V^e à Chemery ; à

l'extrême gauche se trouve la division wurtembergeoise qui vient occuper Dom-le-Menil et Flize; enfin le VI^e corps, placé en arrière vers Attigny, représente la réserve.

Telles sont les positions des forces en présence sur la Meuse, le 31 au soir. L'armée française est étroitement concentrée autour de Sedan. L'armée allemande s'étend sur une longue ligne, de Dom-le-Menil à Carignan, dessinant déjà de larges mouvements d'enveloppement par ses deux ailes, mouvements dont l'exécution doit amener le lendemain, 1^{er} septembre, la bataille de Sedan.

III.

Nous devons commencer par décrire le terrain qui va devenir le théâtre des opérations tactiques de la journée du 1^{er} septembre. Nous y trouvons deux champs de bataille distincts : l'un à l'est, sur la route de Carignan; l'autre à l'ouest, sur la route de Mézières.

Sur le premier, nous trouvons un ravin profond, le ravin de Givonne, descendant de plateaux boisés situés entre la France et la Belgique et qui sépare deux positions, l'une offensive, l'autre défensive.

La position défensive se trouve sur la berge de droite, couverte sur son front par les villages de la Moncelle, de Daigny et de Givonne; appuyée à droite au gros village de Bazeilles et à la Meuse; appuyée à gauche par le bois de la Garenne et par le calvaire d'Illy. Cette position, d'environ 6,000 mètres de front, est à cheval sur les deux routes de Bouillon et de Carignan. Elle présente dans son intérieur des abris pour les réserves; mais elle a peu de profondeur, et, en cas d'échec, ses défenseurs seront évidemment rejetés sur Sedan. Vis-à-vis, sur l'autre berge du ravin, se trouve la position offensive, qui présente deux avantages : le premier, de former avec les hauteurs de Vadelincourt, vers le sud, une ligne enveloppante par rapport au front de la

position défensive; le second, d'offrir sur certains points des rideaux avantageux, comme le bois Chevalier et le bois de Villers-Cernay, susceptibles de couvrir les déploiements.

Sur le champ de bataille de l'ouest, nous trouvons un second ravin qui descend également du nord, qui a son origine près du calvaire d'Illy et qui vient se jeter dans la Meuse. Il sépare de même deux positions : la position défensive sur la rive gauche, appuyée sur son front par les villages de Floing et d'Illy, à cheval sur la route de Mézières, forte par elle-même, présentant des abris dans son intérieur, mais manquant de profondeur comme la précédente, de sorte qu'en cas d'échec nos troupes doivent être rejetées les unes sur les autres; et vis-à-vis la position offensive, s'étendant de Saint-Menge à Fleigneux et formant vers le sud, avec les hauteurs du mont d'Iges et de Fresnois, une courbe enveloppante par rapport à la position opposée; présentant, en outre, sur plusieurs points, des bois et des rideaux favorables à l'offensive. Sur les deux positions, les villages, quoique placés dans des fonds, sont généralement solides et favorables à la défense.

En résumé, le terrain des deux champs de bataille a la forme d'un triangle dont le sommet est au calvaire d'Illy, dont les deux côtés sont indiqués par les ravins de Givonne et de Floing, dont la base enfin est formée au sud par la Meuse, appuyée de la place de Sedan, mais celle-ci peu importante et ayant peu d'action sur ses environs.

Ce terrain, que les Allemands ont comparé à une vaste forteresse, était bon pour un ralliement d'armée, pour y passer une nuit et reprendre haleine; c'était un bon point de départ pour une manœuvre; mais, si l'on s'y laissait entourer, c'était un espace restreint, une impasse, un nid à obus, un piège où l'on devait être accablé.

Les deux armées prennent les ordres de bataille suivants :

Du côté des Français, vers l'est, le 12^e corps occupe Bazeilles et la Moncelle, pendant que le 1^{er} corps, à sa

gauche, s'établit au-dessus de Daigny et de Givonne. Vers l'ouest, le 7^e corps est placé derrière le ravin de Floing. Il se relie au 1^{er} corps vers le calvaire d'Illy. Entre les deux lignes se trouve le 5^e corps, qui occupe le camp retranché sous Sedan et qui doit fournir des renforts des deux côtés.

Quant aux Allemands, nous avons vu les positions qu'occupaient leurs différents corps dans la soirée du 31. Pendant la nuit, l'aile gauche se met en mouvement, afin de prévenir notre retraite sur Mézières : le XI^e corps passe la Meuse à Donchery, mais avec une certaine lenteur; puis il doit se diriger sur Vrigne-au-Bois; le V^e corps part à 2 heures du matin de Chehéry et arrive à Donchery vers 4 heures; il passe à son tour et suit le XI^e corps. Les deux corps vont se déployer entre Saint-Menge et Fleigneux, perpendiculairement à la route de Mézières. Au centre, le II^e corps bavaïois vient occuper les hauteurs de Fresnois et de Vadelincourt, d'où son artillerie doit prendre à revers nos deux positions de Givonne et de Floing. Le 1^{er} corps bavaïois qui, le 31, a enlevé le pont du chemin de fer à Bazeilles, va reprendre son mouvement et attaquer le village. Le IV^e corps, descendant la rive droite de la Meuse et passant derrière le corps précédent, fera front vers l'ouest et attaquera la Moncelle. Le XII^e corps attaquera Daigny, au nord du IV^e. Enfin, la garde se dirigera sur Givonne pour donner la main au V^e corps, pour achever d'envelopper l'armée française et lui fermer le chemin de la Belgique. Pendant ce temps, le VI^e corps, avec les divisions de cavalerie passées en seconde ligne, servira de réserve et observera la direction de l'ouest. Les Allemands vont ainsi nous envelopper de toutes parts; et leurs succès précédents, la confiance qu'ils ont acquise, la situation matérielle et morale des troupes françaises, et surtout une énorme supériorité numérique, justifient leurs manœuvres. Ils ont en effet huit corps d'armée et 220,000 hommes, tandis que l'armée française est réduite à 110,000.

Tels sont les positions et les ordres de bataille des armées en présence dans la matinée du 1^{er} septembre. Nous remarquons que, malgré bien des chances désavantageuses,

l'armée française, repliée sur elle-même et dans un ordre préparatoire très concentré, pouvait encore manœuvrer et chercher à s'ouvrir un passage. Laissant un rideau sur une des positions qu'elle occupait, celle de l'est par exemple, elle pouvait prendre l'offensive dans la direction de l'ouest avec le gros de ses forces et en utilisant le 13^e corps arrivé à Mézières. La concentration de nos troupes dans la nuit du 31 au 1^{er} n'était donc pas désavantageuse en elle-même et l'on pourrait peut-être en retrouver une semblable au début de quelques-unes des batailles du premier Empire; mais il fallait en profiter de grand matin pour se déployer, pour attaquer d'un côté en se défendant de l'autre; en un mot, pour manœuvrer comme le général en chef en avait annoncé l'intention. Malheureusement, dès le début de l'engagement, le maréchal va être blessé et devra abandonner le commandement.

L'engagement commence vers 4 heures et demie du matin et peut se décomposer en trois moments principaux.

Pendant le premier moment, on voit le feu commencer vers Bazeilles entre le 1^{er} corps bavarois et notre 12^e corps. Les Bavarois s'avancent sous la protection de leur artillerie, placée sur les hauteurs dominantes de la rive gauche; ils attaquent vigoureusement Bazeilles, qui est défendu avec une grande énergie par notre infanterie de marine.

Bientôt, le IV^e corps et les Saxons, exécutant une sorte de grand mouvement de : Sur la gauche en bataille, arrivent devant la Moncelle et Daigny et prolongent ainsi la ligne du combat vers le nord.

Le maréchal se porte alors au-dessus de la Moncelle; il y est blessé et est obligé de remettre le commandement au général Ducrot. Il était environ 6 heures et demie.

Le général Ducrot, prévenu un peu tardivement, prend le commandement vers 7 heures et demie. Apprécient bien la situation, devinant le jeu de l'ennemi et prévoyant son mouvement d'enveloppement, il donne immédiatement l'ordre de la retraite. Le 12^e corps doit se dérober derrière

le ravin de Givonne et rejoindre le 7^e. Le 4^{er}, occupant le calvaire d'Illy et s'appuyant sur la place de Sedan, qui va être démasquée, servira d'arrière-garde et couvrira le mouvement. Les 7^e et 12^e corps, soutenus par le 5^e, vont faire un grand effort vers l'ouest et chercher à rouvrir la route de Mézières. On a discuté l'opportunité et la convenance de cette manœuvre; mais on sait aujourd'hui qu'elle présentait quelques chances favorables et que, dans tous les cas, elle ne pouvait pas amener un résultat plus désastreux que celui produit par la nouvelle direction donnée à l'armée, vers 9 heures, par le général de Wimpffen.

Le général de Wimpffen, en effet, réclame le commandement à peu près à ce moment. Il s'appuie sur une lettre de service qui lui a été remise par le ministre de la guerre. Il arrête le mouvement de retraite commencé sur l'ordre du général Ducrot, et il ramène les 1^{er} et 12^e corps sur le ravin de Givonne. La lutte y reprend après des marches et contre-marches qui ont ébranlé les troupes. Nous entrons alors dans le deuxième moment de l'engagement.

Dans cette nouvelle phase, Bazeilles est le théâtre d'une lutte acharnée. Notre infanterie de marine y montre une opiniâtreté extrême; cependant, vers 10 heures, elle est obligée de reculer. Le 1^{er} corps bavarois, soutenu par le II^e, finit par s'emparer du village. Exaspérés par la lutte, les vainqueurs fusillent une partie des habitants et brûlent, le jour même et le lendemain, une grande portion des maisons. En même temps, le combat continuait vers Daigny et s'étendait de plus en plus vers Givonne et vers le nord.

Du côté de l'ouest, le XI^e corps allemand, soutenu par le V^e, commence à se montrer vers Saint-Menge. Derrière les troupes d'avant-garde apparaît l'artillerie des deux corps, — plus de 160 bouches à feu, — qui se déploient sur les hauteurs et qui écrasent de leurs feux le 7^e corps français. A 11 heures, cette artillerie est en pleine activité, soutenue à son extrême gauche par de la cavalerie qui observe en même temps la Belgique. Derrière elle arrivent successive-

ment les masses d'infanterie des deux corps. Les Wurtembergeois surveillent la direction de Mézières. On voit que la retraite, prescrite à 9 heures par le général Ducrot, aurait été difficile. Cependant, si elle avait été énergiquement conduite, elle présentait encore quelques chances.

En résumé, la deuxième phase de la bataille nous montre les corps français luttant passivement sur leurs positions, pendant que les deux ailes de l'armée allemande exécutent progressivement leurs mouvements tournants et leurs manœuvres enveloppantes.

Vers midi, le troisième moment commence. Nous sommes à peu près entourés. Les mouvements de l'ennemi se dessinent et s'accroissent de plus en plus. La garde va donner la main au V^e corps. Et les Allemands font de nouveaux efforts pour nous rejeter sur Sedan.

Notre 12^e corps lutte avec énergie sur la route de Carignan; mais il est obligé de reculer.

Le 1^{er} corps, après avoir perdu la crête du plateau, défend encore le bois de la Garenne; mais il est décimé par les batteries de l'ennemi, et son artillerie est réduite au silence.

Le 7^e corps défend vigoureusement le village de Floing et la position en arrière. Il inflige des pertes sérieuses au XI^e corps allemand; mais celui-ci est bientôt soutenu par le V^e corps, et tous deux, appuyés de leur formidable artillerie, finissent par s'emparer du village, pendant que leur gauche s'élève sur la hauteur. Notre 7^e corps, rejeté de sa position, est forcé de reculer vers Sedan comme les 1^{er} et 12^e.

Il faut ajouter que les diverses attaques de l'ennemi ont été secondées par l'artillerie du II^e corps bavarois, qui, des hauteurs de la rive gauche de la Meuse, prenait à revers toutes nos positions.

Il est environ 2 heures et nous sommes complètement entourés. Nous n'avons plus de ligne de retraite, et, de tous les points de l'horizon, une artillerie supérieure dirige

sur notre malheureuse armée un feu concentrique et écrasant.

Comme à Wœrth, notre cavalerie va encore se sacrifier pour essayer de couvrir l'armée. On la réunit au-dessus de Floing; on la lance sur le XI^e corps allemand et sur une partie du V^e. Quoique le terrain soit défavorable, elle renouvelle à plusieurs reprises des charges héroïques qui excitent l'admiration de nos ennemis eux-mêmes, qui retardent leurs attaques, mais qui sont impuissantes pour les arrêter.

Alors, vers 3 heures, notre armée est rejetée de tous côtés vers la place; notre artillerie est démontée et complètement écrasée; nos malheureuses troupes, placées au milieu d'un cercle de feu, sont dans un désordre indescriptible; les projectiles de l'ennemi ne cessent de frapper au milieu de leurs masses affolées; la ville est encombrée; toute résistance est brisée et toute lutte devient impossible. L'Empereur se décide à faire arborer le drapeau blanc.

Cependant le général en chef réunit quelques troupes autour de lui et essaye une trouée dans la direction de Carignan. Mais cette tentative désespérée est bientôt abandonnée.

La bataille est complètement perdue.

Un officier allemand entre dans la place et arrive auprès de l'Empereur, qui envoie l'un de ses aides de camp au roi de Prusse. On traite de la capitulation. Celle-ci est signée le lendemain. L'armée tout entière doit déposer les armes et rester prisonnière de guerre.

La bataille, qui a coûté aux Allemands environ 9,000 hommes tués ou blessés nous coûte à nous-mêmes à peu près 15,000 hommes hors de combat, avec 21,000 prisonniers faits pendant l'action.

Le lendemain, la victoire livre aux Allemands 80,000 hommes et 400 pièces de campagne.

Cette période de la guerre de 1870-71 en est la plus malheureuse. Elle nous montre le danger des plans de

campagne établis loin du théâtre des opérations et l'inconvénient de subordonner la guerre à la politique. Elle achève la ruine de notre armée régulière. Elle livre à l'ennemi le quart de notre territoire. Elle amène la chute de l'Empire. Elle laisse enfin la France épuisée, sans armée et sans gouvernement, vis-à-vis de l'Allemagne victorieuse, disposant de forces militaires qui dépassent 1,200,000 hommes.

ARMÉES DE LA LOIRE

I.

Après Sedan, l'Empire s'écroule, et le gouvernement du Quatre-Septembre prend la direction des affaires du pays. Il fait quelques tentatives de paix. Mais les Allemands ont de hautes prétentions, proportionnées du reste à leurs succès et à leurs pertes; ils exigent une cession de territoire et une forte indemnité de guerre.

Évidemment, si l'on continue la lutte, on va prolonger les souffrances et les sacrifices de la France, augmenter ses malheurs, et, en cas de défaite finale, rendre la paix plus onéreuse encore. Mais l'opinion est très surexcitée; le nouveau gouvernement, affaibli d'avance par l'irrégularité de son origine, a peu d'autorité et peu de moyens d'action; il redoute la guerre civile; il pense que la résistance présente encore quelques chances de succès; enfin, il sent que, s'il est difficile de continuer la guerre, il est peut-être plus difficile encore de faire la paix. Il se résout donc à prolonger la lutte. Metz va paralyser une partie des forces ennemies; Paris va se défendre le plus longtemps possible, et, pendant ce temps, la province va former de nouvelles armées.

Du côté des Allemands, les I^{re} et II^e armées continuent à bloquer Metz; les III^e et IV^e armées investissent Paris en se couvrant au moyen de corps d'observation lancés sur Étampes, Châteaudun, Chartres et Beauvais; les Badois assiègent Strasbourg; enfin, de nombreux bataillons de landwehr et de troupes d'étapes viennent occuper l'Alsace, la Lorraine et la Champagne.

Si nous comparons à ce moment les ressources des puissances belligérantes, nous voyons que les Allemands ont en France 16 corps d'armée, avec 6 divisions de cavalerie et

6 divisions de landwehr, présentant ensemble un effectif d'environ 600,000 hommes ; qu'ils en ont environ 600,000 autres dans leur pays, qui s'exercent, qui entretiennent au complet les effectifs des troupes engagées et qui peuvent au besoin les soutenir. Nous ajouterons que les troupes allemandes sont bien organisées, bien pourvues, bien outillées, bien commandées, soutenues par une artillerie très supérieure, animées par leurs succès, et qu'elles occupent déjà le tiers du territoire français.

La France a encore 150,000 hommes dans Metz. Elle a, dans Paris, deux corps, les 13^e et 14^e, avec des marins et des mobiles, qui représentent une force militaire d'environ 150,000 hommes encore. Enfin, en province, il reste à peu près 50,000 hommes de dépôts, de régiments de marche et de débris. A ces forces organisées il faut ajouter environ 500,000 hommes valides de 20 à 40 ans, qui vont être appelés comme mobiles ou mobilisés, et qui vont servir à former 11 nouveaux corps d'armée, du n° 15 au n° 25, pour les armées de la Loire, du Nord et de l'Est. Mais évidemment nous n'en aurons pas moins une infériorité numérique considérable. En outre, nos troupes de nouvelle formation seront généralement mal armées, mal outillées, mal pourvues et mal vêtues ; elles manqueront de beaucoup de choses ; elles n'auront qu'une artillerie inférieure, qu'une direction souvent flottante et disputée, enfin qu'un moral très éprouvé par les désastres antérieurs.

Ajoutons que l'Allemagne a encore l'avantage d'un gouvernement fort et bien assis, tandis que la France a un gouvernement faible et divisé, qui ne marche qu'entouré de difficultés de toute espèce, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Dans ces conditions, la lutte est donc très inégale. Quelques jours plus tard, comme nous le verrons bientôt, la capitulation de Metz doit la rendre bien plus difficile encore.

Quoi qu'il en soit, un premier corps, le 15^e, à peine formé, est envoyé en avant d'Orléans, pour s'opposer à la marche du 1^{er} corps bavarois, qui s'avance sur cette ville.

Battu à Arthenay, le 15^e corps est rejeté sur Orléans et ensuite obligé de se retirer à Salbris, derrière la Sauldre. Il s'y réorganise sous les ordres du général d'Aurelle de Paladines. — En même temps, un 16^e corps se forme à Blois. Chacun de ces corps comprend 3 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et une réserve d'artillerie. Ce sera là, du reste, l'organisation de tous les corps nouveaux.

Vers la fin d'octobre, les 15^e et 16^e corps sont prêts à rendre des services ; le gouvernement veut les employer à la reprise d'Orléans.

Le général en chef réunit donc les deux corps sur la rive droite de la Loire, en arrière de la forêt de Marchenoir ; il laisse sur la rive gauche une seule division, qui doit déboucher par Gien, au-dessus d'Orléans, et venir prendre l'ennemi à revers.

Un premier projet d'attaque est établi, puis remis, en raison du mauvais temps et de l'insuffisance des préparatifs. Bientôt l'annonce des négociations d'armistice et la nouvelle de la reddition de Metz causent à nos troupes une impression fâcheuse. Celle-ci est augmentée par les proclamations du chef du gouvernement de Tours. Néanmoins, le général d'Aurelle triomphe de ces nouvelles difficultés, rend à ses troupes leur ardeur et leur bonne volonté, et emploie les premiers jours de novembre à préparer de nouveaux projets d'offensive.

Un premier combat a d'abord lieu contre une reconnaissance allemande, à Vallière, en avant de la forêt de Marchenoir. Puis, le 8, l'armée se met en marche et commence un mouvement pour tourner Orléans. Le 15^e corps forme la droite et remonte la rive septentrionale de la Loire. Le 16^e corps forme le centre et s'avance sur la route de Coulmiers. Deux divisions de cavalerie forment la gauche et doivent menacer la retraite de l'ennemi. Deux hardis partisans marchent aux extrémités de la ligne : Cathelineau, sur la rive gauche de la Loire, et Lipowski sur la route de Châteaudun.

Le 9, a lieu la bataille de Coulmiers.

Le corps bavarois a évacué Orléans et est venu s'établir vis-à-vis de l'armée française, à Coulmiers et Baccon.

Le 15^e corps français doit enlever Baccon, le 16^e, Coulmiers, et la cavalerie doit se rabattre en arrière de la droite, ou même vers Patay.

Nos deux corps d'infanterie accomplissent leur tâche et occupent le terrain prescrit, après en avoir chassé les Allemands. Malheureusement, la cavalerie n'exécute pas son mouvement tournant; l'ennemi effectue sa retraite vers Arthenay, par Saint-Péravy, après avoir perdu 1800 hommes.

Coulmiers est donc une victoire, mais dont les résultats restent incomplets. Néanmoins, Orléans est évacué; nous faisons de nombreux prisonniers, nous prenons deux canons et quelques voitures. La victoire eût été bien plus complète si la cavalerie avait pu, après avoir tourné l'ennemi, le suivre dans sa retraite.

Le gouvernement aurait voulu profiter de ce succès pour marcher sur Paris. Mais nous n'avions que deux corps d'armée; en outre, ils étaient affaiblis par la bataille même et par les maladies. L'ennemi avait encore trop de supériorité. Evidemment il fallait attendre. Les 15^e et 16^e corps prennent donc position devant Orléans; ils y sont rejoints par le 17^e. Le général d'Aurelle s'occupe alors de compléter l'organisation de ces trois corps, de les instruire, et surtout de leur donner une bonne discipline. Il établit devant Orléans un grand camp retranché où il se dispose à recevoir l'attaque de l'ennemi.

Bientôt de graves dissentiments éclatent entre le général en chef, qui voyait ses troupes de près, qui appréciait exactement les choses, qui ne voulait rien entreprendre au delà du possible, et le chef du gouvernement de province qui, plein des souvenirs de 1792, appréciait au delà de leur valeur nos moyens militaires, prenait des levées faites à la hâte et des organisations improvisées pour des corps d'armée solides et instruits, enfin qui se laissait dominer par l'idée de la délivrance de Paris, sans voir, comme on l'avait déjà fait plusieurs fois depuis le commencement de la

guerre, qu'en se pressant trop, pour éviter un malheur, on devait bientôt en éprouver deux à la fois.

Cependant, de nouveaux corps sont formés, le 18^e à Gien et le 20^e à Nevers. Le gouvernement voulait alors que le général d'Aurelle prît le commandement des cinq corps disponibles et marchât immédiatement sur Paris, en prévenant l'arrivée du prince Frédéric-Charles, qui venait de Metz avec trois corps de la II^e armée allemande, les III^e, IX^e et X^e corps, auxquels on avait joint deux divisions de cavalerie, le tout présentant environ 60,000 hommes, avec 276 bouches à feu. Le prince Frédéric-Charles était déjà sur la ligne de l'Yonne, et il allait marcher sur Toury, Pithiviers et Beaune-la-Rolande. Là il devait rejoindre le duc de Mecklembourg, qui avait sous ses ordres le 1^{er} corps bavarois, les 17^e et 22^e divisions allemandes, et deux divisions de cavalerie, formant ensemble un total d'environ 40,000 hommes. C'était donc une armée de 100,000 hommes qui allait nous fermer la route de Paris.

Le général d'Aurelle ne croyait pas possible de la battre pour s'ouvrir le passage.

Néanmoins, le délégué à la guerre, M. de Freycinet, dirige les 18^e et 20^e corps vers Pithiviers. Le 28, un choc violent a lieu à Beaune-la-Rolande, entre nos troupes et le X^e corps allemand. Ce dernier maintient sa position, et nous sommes obligés de renoncer à tout mouvement d'attaque de ce côté.

Nos troupes reprennent leurs positions ; mais, dans les premiers jours de décembre, le gouvernement reçoit l'avis de la sortie tentée par l'armée de Paris dans la direction de Champigny. Il revient à ses idées d'offensive, et, après avoir opéré par sa droite, il tente une opération par sa gauche. Les 16^e et 17^e corps se portent en avant. Pendant les journées des 1^{er} et 2 décembre, ils obtiennent quelques succès, à Villepion et à Loigny, contre la droite allemande. Mais bientôt ils sont obligés de s'arrêter devant des forces supérieures, et ils sont forcés ensuite de se mettre en retraite vers l'ouest. Alors le prince Frédéric-Charles se porte vigoureusement dans la direction d'Orléans. Le 3, il attaque le

camp retranché placé en avant de la ville, et qui n'a plus assez de troupes pour sa défense. Il l'emporte le 4, malgré la résistance du 15^e corps et l'énergie des marins qui servaient nos batteries. Il s'empare de la ville et des ponts; *notre armée se trouve coupée en deux*; deux corps, les 16^e et 17^e, sont sur la rive droite, avec le général Chanzy; trois corps, les 15^e, 18^e et 20^e, sont sur la rive gauche, avec le général d'Aurelle, auquel succède bientôt le général Bourbaki.

Nous avons engagé cinq corps d'armée, formant environ 150,000 hommes, mais jeunes, inexpérimentés et avec des cadres insuffisants; la direction n'a pas été forte et unique; le ministre et son délégué ont donné les premiers ordres et n'ont rendu le commandement au général en chef qu'après avoir étendu les corps sur un front considérable, après avoir rendu la situation difficile, et après de premiers échecs sur notre droite.

Les Allemands nous ont opposé cinq corps d'infanterie et quatre divisions de cavalerie, plus de 100,000 hommes, avec 500 bouches à feu; mais très supérieurs comme instruction, organisation, outillage, artillerie et expérience de la guerre.

La perte d'Orléans et la reddition de Metz diminuent beaucoup nos moyens de résistance; néanmoins le gouvernement se décide à continuer la guerre et à tenter les chances qui nous restent encore.

II.

La lutte va donc reprendre. Elle aura lieu sur trois théâtres différents : dans l'Ouest, où la 2^e armée de la Loire va exécuter une retraite pénible et honorable; dans l'Est, où un nouveau désastre va frapper encore une de nos armées, et, au Nord, sur la ligne de la Somme. Nous devons nous occuper d'abord des opérations de la 2^e armée de la Loire.

Le théâtre des opérations de cette armée est borné au

nord par la chaîne de hauteurs qui sépare le bassin de la Seine de celui de la Loire ; à l'est, par le canal de Briare et le Loing ; au sud, par la Loire ; à l'ouest, par la Mayenne et par l'Orne.

Les points importants sont : Orléans, Blois, Tours, Vendôme, Châteaudun, le Mans, Laval.

Les lignes territoriales sont formées par la Loire, la forêt de Marchenoir, le Loir, la Sarthe, la Mayenne.

Les lignes de manœuvres sont les routes, chemins de fer et voies de communications qui d'Orléans conduisent vers le Mans, et les communications transversales allant du nord au sud.

Les armées en présence sont : la 2^e armée de la Loire, qui se compose de trois corps : le 16^e, commandé par l'amiral Jauréguiberry ; le 17^e, commandé par le général de Colomb, et le 21^e, sous l'amiral Jaurès, qui est venu renforcer les deux premiers ; chaque corps se compose de trois divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie ; la force totale de l'armée est d'environ 100,000 hommes. Et, du côté des Allemands, l'armée du prince Frédéric-Charles, comprenant quatre corps, et d'une force à peu près égale.

Le 5 décembre, après son mouvement de retraite, notre armée est en position sur la rive droite de la Loire ; la droite à Beaugency, le centre à Josnes et la gauche dans la forêt de Marchenoir.

Du 6 au 10 elle lutte vigoureusement contre les Allemands, qui perdent environ 4,000 hommes. Ceux-ci, après la prise d'Orléans, avaient envoyé le III^e corps vers Gien ; la 6^e division de cavalerie et une partie du X^e corps vers Salbris ; enfin, vers l'ouest le duc de Mecklembourg, avec le 1^{er} corps bavarois, le XIII^e corps et une division de cavalerie, pour opérer sur la rive droite de la Loire, tandis qu'une division du IX^e corps et une brigade de cavalerie descendaient la rive gauche du fleuve.

Le prince Frédéric-Charles était resté à Orléans avec la plus grande partie du X^e corps et la moitié du IX^e.

Bientôt il reçoit l'ordre de prendre le commandement de toutes les troupes allemandes sur la Loire et de marcher contre notre deuxième armée. Il réunit les quatre divisions d'infanterie du duc de Mecklembourg, les III^e, IX^e et X^e corps, ses quatre divisions de cavalerie, et le 11 décembre il tente un grand effort pour enlever les lignes de Josnes.

Mais le général Chanzy, qui a vu ses troupes fatiguées par les combats précédents, qui sait qu'il ne faut pas trop demander à de jeunes soldats, a prescrit la retraite pour le 11 dans les deux directions de Fréteval et de Vendôme. Le prince Frédéric-Charles frappe donc dans le vide. Quant à nous, notre retraite dure deux jours et a lieu en général par colonne de division, sur un front rétréci. Le 12 au soir, nos trois corps sont bivouaqués sur une ligne de 12 kilomètres environ, de Pontijoux à Viévy-le-Rayé. Le 23, l'armée arrive sur le Loir.

Cette retraite a eu lieu par un très mauvais temps, sur des routes défoncées et dans des conditions qui la rendaient fort difficile. Non seulement on était suivi par l'ennemi, mais on savait encore que sur la rive gauche de la Loire de forts détachements s'étaient avancés sur Blois et pouvaient de là menacer le flanc droit de l'armée.

Heureusement les troupes allemandes étaient elles-mêmes très fatiguées ; elles n'inquiétèrent la retraite que de loin.

L'armée s'établit donc sur le Loir, avec l'intention d'y tenir quelques jours pour reprendre haleine, se réorganiser et attendre ce qui va se passer sur les autres parties du théâtre de la guerre.

Elle s'étend de Fréteval à Vendôme, sur une position qui semble bien choisie en raison des circonstances. Cette position, en effet, couvre les lignes de retraite sur le Mans et vers la Bretagne ; elle permet de déboucher sur les directions de Paris ou d'Orléans, dans le cas où l'on pourrait reprendre l'offensive ; enfin elle est dans un pays favorable à la défensive, derrière un cours d'eau profond, dont la vallée est étroite et les points de passage assez rares.

Vendôme est un point stratégique important, en raison

des routes nombreuses qui s'y croisent ; mais, au point de vue tactique, la ville est difficile à défendre contre des attaques venant de Blois ou d'Orléans. Pour la couvrir, on est obligé de s'établir à une certaine distance en avant sur le plateau de Sainte-Anne et de perdre ainsi la protection du cours d'eau, en étendant encore le terrain à occuper.

Une division du 16^e corps, la division Deplanque, avec la colonne mobile de Tours du général Camo, est donc forcée de prendre position à Sainte-Anne ; les deux autres divisions du 16^e corps sont à Saint-Amand et à Montoire ; la cavalerie est à Courtiras sur la rive droite du Loir. Le 17^e corps s'étend à la suite du 16^e, des Tuileries au Pezou, avec poste en avant à Bel-Essort. Le 21^e s'étend du Pezou jusqu'à Saint-Hilaire, avec une brigade au vieux château de Fréteval. A l'extrême gauche, une division dite de Bretagne est à Cloyes. La ligne occupée par l'armée a environ 18 kilomètres.

Du côté des Allemands, la fraction d'armée du grand-duc de Mecklembourg (4 divisions d'infanterie et 2 divisions de cavalerie) débouche sur notre gauche par les routes d'Oucques et de Morée (13 décembre). Le X^e corps allemand arrive par la route de Blois, soutenu par les IX^e et III^e, et par deux divisions de cavalerie.

Le 14, Fréteval est attaqué vigoureusement, et les Allemands s'emparent du château et de la rive gauche.

Le 15, nous reprenons l'offensive à Fréteval, nous repoussons l'ennemi et nous détruisons le pont.

A Vendôme, nous avons pris position en avant de la ville, la gauche au ravin de la Houzée, le centre sur la grande route, la droite au petit château de la Chaise, sur un plateau qui a des vues étendues. Nous avons là 4 régiments de marche, 1 bataillon de chasseurs, 1 régiment de mobiles et 1 régiment de gendarmerie à pied, formant la brigade Bourdillon et une partie de la division Deplanque, avec 5 ou 6 batteries. Mais le terrain est peu favorable. Aussi le général en chef considère cette position comme

une simple tête de pont qui sera abandonnée au moment de la retraite.

Bientôt de fortes colonnes ennemies débouchent et se déploient perpendiculairement à la route. De part et d'autre l'artillerie entre en action. Nos jeunes soldats se maintiennent avec énergie. De sorte que, le 15 au soir, nos deux ailes sont intactes. Seulement, au centre, un poste avancé, Bel-Essort, est tombé au pouvoir de l'ennemi, sans que toutefois celui-ci ait pu passer la rivière.

Le 16, l'action devait évidemment recommencer ; mais, sur le Loir comme à Josnes, le général Chanzy sent que ses jeunes soldats sont à bout de forces ; un nouvel engagement peut amener un désastre : il se résout à la retraite.

Celle-ci s'exécute avec ordre, avec lenteur et en contenant les avant-gardes de l'ennemi. Deux combats sont livrés à Droué et sur la route de Saint-Calais, sans trop de désavantages pour nous. Cependant l'ennemi s'empare des voitures qui ne peuvent suivre, de plusieurs pièces de canon qui s'égarent, enfin de malheureux traînards épuisés qui restent dans les villages.

Le 19 décembre, après quatre jours de retraite, l'armée arrive au Mans et prend position en avant de la ville.

III.

Le général en chef s'occupe alors de la réorganiser. Il rétablit ses effectifs, et, le 28, les choses paraissant en bonne voie, il détache devant son front trois colonnes qui doivent inquiéter l'ennemi et battre le pays. A gauche, le général Rousseau s'avance sur la route de la Ferté-Bernard et de Nogent-le-Rotrou ; au centre, le général de Jouffroy marche sur Vendôme ; à droite, le général de Curtén opère vers Château-du-Loir. Les premières opérations sont généralement heureuses et nos avant-gardes arrivent jusque sur la ligne du Loir.

Mais, le 6 janvier, le prince Frédéric-Charles reprend ses

opérations contre la 2^e armée de la Loire. Son armée se compose de la manière suivante :

Le XIII^e corps forme la droite sous les ordres du grand-duc de Mecklembourg ; il arrive par la route de Chartres et va se diriger sur le Mans, par la vallée de l'Huisne et par la Ferté-Bernard et Connerré ;

Le III^e corps forme le centre et marche par Épuisay, Saint-Calais et Bouloire ;

Le Xe corps forme la gauche ; après avoir menacé Tours et en avoir chassé le gouvernement de la Défense nationale, il marche sur le Mans par la Châtre, le Grand-Lucé et Parigné ;

Le IX^e corps représente la réserve et suit le III^e sur la route du centre ;

Enfin quatre divisions de cavalerie couvrent le front et les deux ailes.

Les auteurs allemands estiment la force de cette armée à 60,000 fantassins, 13,000 cavaliers et 324 bouches à feu. Nous remarquerons cependant que les corps allemands viennent de prendre un repos de quelques jours, pendant lequel ils ont reçu leurs effets de remplacement et leurs renforts. De plus, nous observerons qu'il y a deux manières d'évaluer la force d'un corps d'armée : soit en tenant compte de la totalité de son effectif, c'est-à-dire des rationnaires, soit en tenant compte seulement des combattants, baïonnettes et sabres. Il est facile d'établir ainsi une grande inégalité entre deux armées en présence. Ainsi, à la date du 6 janvier, le prince Frédéric-Charles peut avoir, en effet, 75,000 combattants, mais avec un effectif de plus de 100,000 hommes ; tandis que le général Chanzy peut avoir un effectif de 100,000 rationnaires, mais avec moins de 75,000 combattants ; en réalité, les deux armées paraissent être à peu près de même force sous le rapport numérique. Il est évident que sous tous les autres rapports, organisation, discipline, instruction, expérience, situation morale, tous les avantages sont pour les Allemands.

Ceux-ci s'avancent donc vers le Mans, exécutant une grande marche stratégique sur trois directions concentriques

pendant les journées des 6, 7, 8, 9 et 10 janvier. Le temps est affreux ; le froid souvent très vif ; la terre est couverte de neige ou de verglas ; par intervalles le dégel produit une boue profonde et rend les routes presque impraticables. Les troupes françaises se replient tout en combattant et livrent des combats continuels aux troupes ennemies.

Le 11 janvier, les deux armées se trouvent en présence, l'armée française occupe des positions en avant du Mans ; l'armée allemande est déployée sur les diverses routes qui, de l'est, viennent y aboutir. C'est alors qu'a lieu la bataille du Mans.

IV.

Le Mans forme dans l'ouest de la France un point stratégique important, à cause des ressources qu'on y trouve et des cinq lignes ferrées qui s'y croisent.

Pour le couvrir dans les directions de Paris et d'Orléans, il faut d'abord occuper au nord le plateau de Sargé, qui domine les routes de Ballon et de Savigné, et dont les points principaux sont le château du Chapeau, les Croisettes, la Blanchardière et la Fouasserie ; il faut ensuite occuper le plateau de l'est, entre l'Huisne et la Sarthe, dominant les trois routes de la Flèche, de Tours et de Vendôme, qui viennent aboutir au rond-point de Pontlieue. Le front de ce plateau est marqué par le chemin des Bœufs depuis Arnage jusqu'au château des Arches. Entre les deux plateaux, les reliant l'un à l'autre, formant comme un poste avancé, se trouve le plateau d'Auvours, qui domine la vallée de l'Huisne et la route de Paris. Telle est la position générale de notre armée.

Cette position, assez forte par elle-même, pouvait être fortifiée ; mais elle était bien étendue pour l'effectif de nos troupes, effectif qui, d'après Rüstow, permettait de mettre à peine quatre hommes par pas. En outre, sur plusieurs points, des bois de sapin empêchaient de voir convenablement les abords.

L'ordre de bataille est le suivant :

A la droite, entre la Sarthe et la route de Tours, les troupes de Bretagne (mobilisés).

De la route de Tours à la route de Parigné, la division Deplanque, 1^{re} du 16^e corps; les 2^e et 3^e divisions du même corps, aussitôt qu'elles seront rentrées dans les lignes, doivent former une réserve autour de Pontlieue; de la route de Parigné jusqu'à la route d'Yvré-l'Évêque, sont les divisions Roquebrune et Jouffroy, du 17^e corps; l'amiral Jauréguiberry commande tout le secteur compris entre la Sarthe et la gare d'Yvré-l'Évêque.

La 2^e division du 17^e corps avec la division Goujard, du 21^e, doit défendre le terrain entre la route de Saint-Calais et l'Huisne, en occupant fortement le plateau d'Auvours; ce secteur, qui représente le centre de l'ordre de bataille, est sous les ordres du général de Colomb.

Enfin la gauche, sous l'amiral Jaurès, comprend le reste du 21^e corps et occupe le plateau du nord entre l'Huisne et la Sarthe, couvrant les routes de Bonnétable et de Ballon. Les impedimenta sont sur la rive droite de la Sarthe, en tête des lignes de retraite.

La cavalerie est également sur la rive droite, surveillant le cours d'eau au-dessus et au-dessous de l'armée.

Dans l'armée allemande, le prince Frédéric-Charles prend les dispositions suivantes pour le 11 janvier :

Le XIII^e corps, qui forme la droite, s'avancera par la route de Bonnétable;

Le III^e corps, qui s'est déjà établi la veille au soir à Champagné, Changé et Parigné, à la suite de combats violents, attaquera l'ennemi au centre et l'occupera pour favoriser l'attaque des deux ailes;

Le X^e corps se portera sur la route de Château-du-Loir par Écommoy et Mulsanne, et formera la gauche;

Le IX^e corps servira de réserve; il s'avancera au centre, de Bouloire sur la ferme de Saint-Hubert, où sa tête de colonne devra se trouver à onze heures du matin, prête à s'engager.

Telles sont les dispositions des deux armées en présence.

Si nous suivons maintenant les événements militaires de la journée du 11, nous voyons qu'à la gauche le 21^e corps français se replie en combattant devant le XIII^e corps allemand, de Connerré vers Lombron; il perd peu de terrain et garde le plateau; au centre, le plateau d'Auvours est emporté par la 18^e division du IX^e corps allemand, qui débouche de Champagné; mais il est repris en partie par le général Goujard à la tête de la division de Bretagne; en outre, nous nous maintenons aux Arches; enfin, à la droite, nous conservons nos positions contre le X^e corps allemand. Vers le soir, le général Chanzy se croit victorieux, tandis que le prince Frédéric-Charles, qui est retourné à son quartier général d'Ardenay, donne des ordres pour recommencer l'attaque le lendemain.

Mais, à six heures, une brigade du X^e corps allemand profite de l'obscurité pour déboucher par la route de Mulsanne et enlever la Tuilerie, qui formait le point d'appui de notre droite. Des mobilisés bretons placés sur ce point, mal armés et mal organisés, se retirent en désordre vers le rond-point de Pontlieue. Le mouvement de retraite s'étend aux troupes voisines, qui abandonnent la ligne jusqu'au Tertre-Rouge.

Le général en chef veut en vain reporter ses troupes en avant; celles-ci sont épuisées, fatiguées, en partie démoralisées. Elle se retirent vers le Mans, et le général Chanzy est obligé de donner l'ordre de la retraite.

Le 12, le 21^e corps se retire assez facilement sur la rive droite de la Sarthe; le 17^e traverse la ville du Mans sans être serré de trop près; enfin le 16^e corps se retire par le pont de Pontlieue, sous la protection d'un régiment de gendarmerie qui défend le passage de l'Huisne. Les quatre corps allemands suivent nos troupes en retraite et entrent derrière nous dans la ville du Mans; mais nos arrière-gardes s'engagent et donnent le temps aux colonnes de gagner une certaine avance.

Dans les opérations qui précèdent la bataille du Mans et dans la bataille elle-même nous perdons 20 canons, des équipages, 9 machines et du matériel de chemin de fer;

nous perdons un grand nombre de tués et de blessés, et enfin 18,000 prisonniers, la plupart trainards et débandés. Les Allemands perdent 180 officiers et environ 3,500 hommes.

Le 13, l'armée française se retire d'abord sur Alençon ; puis elle se rabat sur Laval. Elle livre plusieurs combats d'arrière-garde, et, malgré sa défaite, malgré le froid, le mauvais temps, les circonstances et la poursuite de l'ennemi, elle se reforme derrière la Mayenne, elle s'y renforce, et y compte encore plus de 160,000 hommes au moment de l'armistice.

Telle est l'analyse rapide des opérations qui ont eu lieu sur la Loire dans la guerre de 1870-1871. En tenant compte de la différence des éléments en présence, il faut reconnaître que les efforts de nos généraux, de nos soldats, de nos mobiles, de nos mobilisés n'ont pas été sans gloire. Notre pays a montré dans ces malheureuses circonstances une énergie et une vitalité qui ont été reconnues par nos ennemis eux-mêmes. « La France, dit Blume, a accompli sous ce rapport « ce que nul autre pays n'eût été en état de faire. » Et en terminant son ouvrage sur la même campagne, le capitaine von der Goltz ajoute : « Ces événements avertissent l'Allemagne de ne point mépriser un adversaire qui a donné « les preuves les plus irrécusables de son aptitude pour la « guerre et de ses inépuisables ressources ».

ARMÉE DU NORD

I.

Nous devons maintenant nous transporter sur un autre théâtre, celui du Nord, que nous allons commencer par décrire.

Le terrain sur lequel ont lieu les opérations est borné au nord par la frontière de la Belgique, depuis l'Escaut jusqu'à la mer ; à l'ouest, par la Manche ; au sud, par la ligne de partage qui sépare la vallée de la Seine de celle de la Loire ; enfin, à l'est, par la ligne Chartres-Pontoise, prolongée vers le nord par le cours de l'Oise.

Les deux points principaux de ce théâtre servant d'objectifs à l'ennemi sont Rouen et Amiens, villes ouvertes, mais riches, populeuses, fécondes en ressources de toute espèce et exerçant une grande influence sur deux anciennes provinces de la France, la Normandie et la Picardie.

Ensuite viennent les places fortes de notre frontière du Nord, Lille, Douai, Cambrai, Valenciennes, qui vont servir de points d'appui à notre armée du Nord ; le Havre, transformé en un camp retranché servant d'appui à nos troupes de l'Ouest.

Puis les points de passage sur les cours d'eau, comme La Fère, Noyon, Compiègne, sur l'Oise ; comme Péronne, Ham, Corbie, Abbeville, sur la Somme ; comme Mantes, Vernon, Louviers, sur la Seine.

Enfin les nœuds de communications et surtout les embranchements de chemins de fer, comme Tergnier, Creil, Mantes.

Les principales lignes stratégiques territoriales sont : l'Oise, d'où part l'armée du général de Manteuffel ; la Somme, qui sert de principale ligne de défense à notre

armée du Nord; la Seine, qui permet à nos troupes de l'Ouest de se porter alternativement sur l'une et sur l'autre de ses rives et qui nous fournit plusieurs lignes de défense dans ses affluents, savoir : l'Epte et l'Andelle au nord, l'Eure et la Rille au sud.

Les lignes de manœuvres sont les routes et les chemins qui sillonnent en grand nombre le théâtre; mais ce sont surtout les lignes ferrées comme : la ligne de Reims à Amiens par Laon et La Fère, ligne d'opérations principale de l'armée ennemie sur l'Allemagne; la ligne de Reims à Beauvais par Soissons et Creil, ligne d'opérations secondaire derrière la gauche de la même armée; les deux lignes transversales Creil-La Fère et Rouen-Amiens, servant de lignes de communication entre les lignes principales et permettant les mouvements du sud au nord. Du côté des Français, nous voyons l'armée du Nord utiliser le réseau qui rayonne autour de Lille et nos troupes de l'Ouest se servir de la ligne de Cherbourg.

Tel est l'ensemble du théâtre des opérations.

Passons à l'organisation des armées qui doivent opérer sur ce théâtre.

Pendant la première période de la guerre, c'est-à-dire jusqu'au mois de novembre, les armées allemandes qui font le blocus de Paris se couvrent vers le nord par un détachement mixte sous les ordres du comte de Lippe, lequel s'établit sur le front Clermont-Beauvais; vers l'ouest, par un autre détachement sous les ordres du prince Albert, qui s'établit sur la ligne de l'Epte vers Gisors. Au même moment, les forces françaises au nord et à l'ouest cherchent à s'organiser et se composent seulement de quelques troupes de ligne, de quelques régiments de marche, de gardes mobiles, de gardes nationaux mobilisés et de bandes de francs-tireurs.

Vers la fin d'octobre, les forces ont augmenté de part et d'autre. La capitulation de Metz rend aux Allemands la libre disposition de leurs 1^{re} et 2^{de} armées. Pendant que la dernière se dirige sur Orléans et vers le sud de Paris, la

première se dirige sur l'Oise pour opérer vers le nord. Elle est sous les ordres du général de Manteuffel; elle est formée des I^{er} et VIII^e corps avec la 3^e division de cavalerie; le VII^e corps, qui fait partie de la même armée, reste à Metz et fera plus tard les sièges de Thionville, de Montmédy et des places laissées en arrière par les troupes actives. La I^{re} armée, en arrivant sur l'Oise, compte environ 45,000 hommes avec 180 bouches à feu. Ses derrières et ses lignes d'opérations sont gardés par des troupes d'étapes, indépendamment du VII^e corps, chargé des sièges.

Du côté des Français, à la même époque, nous trouvons deux masses principales : autour de Lille, il y a une première masse qui prend le nom de 22^e corps et qui, vers le 20 novembre, comprenait une 1^{re} division à deux brigades et une 2^e division n'en ayant encore qu'une seule; total, 3 brigades avec 7 batteries (quatre de 4 et trois de 12), une compagnie du génie et un petit parc. L'effectif est de 17,500 hommes. Il y avait de plus, à Amiens, à peu près 8,000 hommes de garnison. De sorte que le 24, quand on apprit le mouvement offensif des Allemands sur Amiens, on put réunir 25,000 hommes dans les environs de la ville. Plus tard, la 2^e division fut complétée et on créa un 23^e corps, également à 2 divisions; les deux corps, au commencement de janvier, atteignirent le chiffre de 40,000 hommes. Mais ces troupes étaient toujours composées de la même manière : dépôts, mobiles et mobilisés, avec des cadres incomplets, les uns tirés des dépôts ou de la retraite, les autres échappés de Metz ou de Sedan. En outre, le matériel manquait ou était de qualité inférieure. Sous le rapport de la composition, de l'organisation, de la discipline, de l'instruction, de l'armement, nos corps étaient donc et ne pouvaient être que très inférieurs à ceux de l'ennemi. — A Rouen, il y avait une seconde masse d'environ 20,000 hommes, mais plus mal organisés encore que ceux du Nord et qui rendirent peu de services.

Quant aux plans de campagne, les Allemands ont l'offensive. Ils doivent couvrir le siège de Paris en dégageant le

terrain vers le nord, en repoussant au loin les corps français en formation et en occupant Amiens et Rouen. C'est ce qui résulte des instructions envoyées de Versailles, le 18 novembre, au commandant de la 1^{re} armée.

Du côté des Français, le général Briand, qui a succédé au général Gudin dans le commandement des troupes de Normandie, va chercher à défendre successivement les lignes de l'Epte, de l'Andelle, puis la ville de Rouen, et enfin il se retirera sur le camp retranché du Havre. — A Lille, le général Bourbaki, qui a organisé le 22^e corps, est bientôt remplacé par le général Farre, qui plus tard sera remplacé lui-même par le général Faidherbe; ces divers commandants en chef chercheront à défendre la ligne de la Somme; ils chercheront ensuite à inquiéter les Allemands, de manière à seconder les tentatives faites sur d'autres points pour la délivrance de Paris.

Tels sont les préliminaires de la campagne dont nous allons maintenant suivre les opérations.

II.

Ces opérations commencent vers le 20 novembre.

L'armée allemande est déployée sur la ligne de l'Oise; les forces françaises sont groupées autour d'Amiens d'une part, et autour de Rouen d'autre part.

Du côté des Allemands, le VIII^e corps est à Compiègne, le I^{er} corps à Noyon avec une brigade devant La Fère pour en faire le siège; la 3^e division de cavalerie en avant faisant des reconnaissances vers le nord et vers l'ouest. Le général Manteuffel, qui commande les forces allemandes, apprend par ces reconnaissances que de grandes concentrations françaises paraissent avoir lieu autour d'Amiens. Il prend alors la résolution de se porter d'abord dans cette direction.

Son armée marche en deux colonnes, l'une formée du I^{er} corps par la route de Roye, l'autre formée du VIII^e corps par la route de Montdidier. Des détachements couvrent les colonnes en avant et sur leurs flancs. Le mouvement com-

mence le 24. Le 25, l'armée est sur la ligne Roye-Breteil. Le 26, elle pousse en avant vers Moreuil et le Quesnel. Le 27, elle continue sa marche vers Amiens. Mais elle trouve devant elle l'armée française, et alors a lieu la bataille d'Amiens ou de Villers-Bretonneux.

Du côté des Français nous voyons, en avant d'Amiens et sur la rive gauche de l'Avre, 7,000 à 8,000 hommes formant la garnison de cette ville avec 12 pièces lisses et une batterie de 12 rayée, servie par des marins; ils occupent des retranchements élevés à la hâte, mais avec de belles vues en avant. De l'autre côté de l'Avre, en avant de la Somme et à cheval sur les routes de Roye et de Montdidier, nous trouvons les trois brigades du 22^e corps, fortes de 17,500 hommes avec 42 bouches à feu, qui sont couvertes par un petit ruisseau, la Luce, et qui s'appuient aux villages de Boves, de Gentelles et de Villers-Bretonneux; elles improvisent, en outre, quelques retranchements de campagne pour renforcer leur position. L'armée française présentait ainsi un front d'environ 25 kilomètres, qui était trop étendu pour son effectif et qui devait être difficile à défendre.

Du côté des Allemands, le VIII^e corps se déploie sur la rive gauche de l'Avre; il attaque notre aile droite; mais il n'obtient que des succès insignifiants. Le I^{er} corps se déploie sur la rive droite et attaque Villers-Bretonneux. Malgré une résistance énergique, il enlève ce village qui formait de ce côté la clef de la position, parce qu'il couvrait notre ligne de retraite. Dès lors, la bataille est perdue. Notre armée se replie vers Corbie et Amiens.

Les Allemands perdent environ 1,400 hommes. Nous en perdons à peu près autant comme tués et blessés; mais il faut y ajouter environ 1,500 prisonniers, presque tous mobiles débandés, qui se laissent ramasser dans les villages.

Les Allemands doivent leurs succès particulièrement à leur artillerie, car ils mettent en batterie 137 pièces contre 60.

La bataille de Villers-Bretonneux présente cette particularité que l'on se battit sur les deux ailes, à droite et à

gauche de la petite rivière de l'Avre, tandis qu'au centre il n'y avait que peu de troupes, et qu'il ne s'y passait rien d'important.

Cette bataille est très honorable pour l'armée française, forte de 25,000 hommes avec 60 bouches à feu, et qui dut lutter contre trois divisions d'infanterie allemande et une division de cavalerie, formant au moins 30,000 hommes, avec 130 ou 140 bouches à feu.

Comme conséquence de l'engagement, la ville d'Amiens est occupée le 28 par l'ennemi, et le 29, la citadelle capitule après avoir perdu son commandant.

L'armée du Nord se retire sur Arras et se réorganise.

La 1^{re} armée allemande, devenue libre de ses mouvements, laisse une partie de ses forces sur la Somme et, le 1^{er} décembre, marche sur Rouen, en suivant la direction du chemin de fer Amiens-Rouen.

III.

Pendant les opérations que nous venons d'indiquer, le général Briand, commandant à Rouen, avait concentré ses forces sur la ligne de l'Andelle, face à Gisors, où se trouvait la division allemande du comte de Lippe. Il avait surpris à Etrepagny une fraction de cette division et avait obtenu un succès. Mais le véritable danger pour lui venait du nord. En effet, le 1^{er} décembre, l'armée du général de Manteuffel quittait les environs d'Amiens et se dirigeait sur Rouen en deux colonnes : à droite, le VIII^e corps, suivant la ligne du chemin de fer par Poix, Formerie et Buchy ; à gauche, le I^{er} corps, par Breteuil, Marseille et Gournay. Chaque corps comprenait trois brigades d'infanterie et une brigade de cavalerie ; entre les deux et en arrière, marchait la réserve, forte d'une brigade d'infanterie et d'une brigade de cavalerie.

On avait laissé sur la Somme une brigade d'infanterie, une brigade de cavalerie et trois batteries.

Le 4 décembre, les Allemands arrivent à Buchy. Ils y

rencontrent et y surprennent complètement une partie des corps français, qui sont mis en déroute avec perte de 400 prisonniers et 1 canon.

Le 5, le général de Manteuffel entre à Rouen et s'y établit. Il pousse ses avant-postes sur les deux rives de la Seine, vers Bernay et le Havre. De ce côté et jusqu'à la fin de la campagne il n'y a plus que des escarmouches sans importance.

La 1^{re} armée allemande rétablit alors le chemin de fer Amiens-Rouen, et sa tâche consiste à surveiller à la fois la Seine et la Somme, en portant alternativement ses réserves de l'une à l'autre.

Les opérations reprennent bientôt dans le Nord. — Le général Faidherbe y arrive le 4 décembre et s'occupe immédiatement de reconstituer et de renforcer l'armée. C'est alors qu'il la forme en deux corps de chacun deux divisions. Il réunit ainsi environ 40,000 hommes et à peu près 80 pièces de campagne, avec lesquels il reprend une offensive dont nous allons donner les détails.

IV.

Dès que son armée est organisée, le général Faidherbe la rapproche de la Somme, et le 8 décembre, une de ses divisions surprend et enlève le fort de Ham.

Le général de Manteuffel, qui avait poussé ses troupes vers le Havre et fait occuper Dieppe, rappelle vers Breteuil et Montdidier son VIII^e corps et sa troisième division de cavalerie.

Pendant ce temps, l'armée française s'était rapprochée d'Amiens et avait pris position sur la rive gauche de l'Hallue, à cheval sur la route d'Amiens à Albert, couverte sur son front par de nombreux villages dont les principaux étaient à droite, Contay; au centre, Pont-Noyelles, et à gauche, Daours. Cette position bien retranchée était forte, mais pré-

sentait un développement de 12 kilomètres, ce qui était beaucoup, pour une armée de 35,000 combattants.

Le 21 décembre, une reconnaissance allemande sort de la citadelle et se porte vers Querrieux, sur la route d'Albert; elle est repoussée, vivement poursuivie, et perd une cinquantaine d'hommes tués ou blessés, plus quelques prisonniers.

Le général allemand rassemble alors à Amiens cinq brigades d'infanterie avec une division de cavalerie, formant environ 30,000 hommes, avec 180 bouches à feu. Le 23, il prend l'offensive, et nous livre la bataille de l'Hallue ou de Pont-Noyelles.

Les Allemands marchent directement sur la position française, après avoir reconnu qu'il était fort difficile de la tourner par une aile ou par l'autre. Après de grands efforts ils emportent les villages qui se trouvaient devant le centre et devant la gauche, et qui nous servaient de postes avancés. Ils se portent ensuite vers les hauteurs, mais ils échouent dans leurs attaques. Vers cinq heures, les Français passent à leur tour à l'offensive et cherchent à reprendre les villages perdus. Ils réussissent sur quelques points, et, en résumé, à la nuit, vers la fin du combat, les Allemands ne possèdent qu'une partie des villages de la vallée, et n'ont pu emporter aucun point des hauteurs de la rive gauche de l'Hallue, qui formaient en réalité notre position défensive.

Malheureusement nos soldats épuisés sont obligés de passer la nuit sur les plateaux, autour de maigres feux de bivouac et par un froid de 10 degrés. En outre, pour résister à cette température mortelle, les mobiles n'avaient ni manteau ni capote; un grand nombre n'avaient que des vêtements de toile et des souliers restés célèbres par leurs semelles de carton.

Les Allemands avaient perdu 38 officiers et 917 hommes.

Nous avons perdu de notre côté environ 1,200 hommes, tués ou blessés, et un millier de prisonniers.

Chaque parti s'attribuait la victoire. Le lendemain 24, les deux armées restent immobiles sur leurs positions. Mais,

dans l'après-midi, le froid devenant plus violent encore, le général Faidherbe, pour ne pas passer une seconde nuit sur les plateaux de l'Hallue, donne l'ordre de la retraite. Celle-ci s'exécute avec ordre. L'ennemi ne nous poursuit que faiblement, et, le 26, l'armée est établie derrière la Scarpe, la droite à Arras et la gauche à Douai ; elle est cantonnée dans les villages et elle se réorganise.

Le 1^{er} janvier, le général Faidherbe reprend les opérations et marche au secours de Péronne, dont les Allemands faisaient le siège. Il se dirige sur le corps d'observation de l'ennemi, placé à Bapaume. Il est favorisé par une attaque tentée dans la basse Normandie sur Rouen, par les directions de Bernay et de Pont-Audemer. Le général de Mantouff, ainsi d'abord rappelé vers le sud, s'y rend avec quelques renforts. Il repousse les attaques de nos jeunes troupes sur les deux rives de la Seine et maintient sa position à Rouen.

Mais pendant ce temps le général Faidherbe a mis ses troupes en mouvement sur quatre colonnes, formées chacune d'une division. Il veut forcer les Allemands à lever le siège de Péronne, qu'ils ont entrepris à la fin de décembre.

Les 2 et 3 janvier, il attaque vigoureusement à Bapaume le corps d'observation, composé de la 15^e division d'infanterie et de 2 divisions de cavalerie placées sur les ailes (environ 15 bataillons, 24 escadrons et 60 bouches à feu, c'est-à-dire 15,000 à 18,000 hommes). Les Allemands sont rejetés dans Bapaume. Mais l'armée française s'arrête devant la ville sans essayer de forcer les barricades qui en protègent l'entrée.

Nous perdons environ 4,250 hommes, tués ou blessés, et 800 disparus. L'ennemi a perdu 750 hommes.

Le 4, il se met en retraite.

Mais au même moment le général Faidherbe se retirait également. Il s'attribue la victoire, mais les Allemands lui répondent avec raison que, s'il a couché sur le champ de bataille après avoir gagné du terrain, il a manqué le but de ses opérations, c'est-à-dire la délivrance de Péronne. Cette

ville, en effet, ne voyant pas arriver de secours et bombardée à outrance, capitule dans la nuit du 9 au 10 janvier.

V.

Après quelques jours de repos, l'armée du Nord s'avance de nouveau vers Bapaume et Albert. Elle veut tenter un dernier effort pour inquiéter les armées de siège de Paris. Elle fait des démonstrations vers Amiens et vers la ligne de l'Hallue, puis, d'après le plan de son général, elle doit marcher rapidement vers l'est dans la direction de Saint-Quentin. Malheureusement une brigade de mobilisés, qui opérait d'une manière presque indépendante, s'empare de Saint-Quentin et attire prématurément de ce côté l'attention de l'ennemi. En outre, à cause du froid, du verglas et de la neige, l'armée française marche très lentement; partie d'Albert le 16, elle n'arrive que le 18 dans les environs de Saint-Quentin. Les Allemands qui ont marché parallèlement à l'armée française ont eu le temps d'y rassembler des forces considérables. Ils y ont déjà 38 bataillons, 48 escadrons, 162 bouches à feu, et ils attendent, pour le 19, 6 bataillons venant par chemin de fer, d'Amiens et de Péronne, et 6 autres bataillons venant de l'armée devant Paris.

Ils auront donc ainsi, le 19, des forces sinon supérieures, au moins égales à celles de l'armée du Nord. Cette armée, en effet, a deux corps à deux divisions, présentant un effectif de 32 à 35,000 hommes avec 15 batteries de campagne ou 90 bouches à feu. Il faut ajouter qu'attaquée le 18 pendant la dernière partie de sa marche, elle est déjà très fatiguée et a fait quelques pertes.

Le 19 a lieu la bataille de Saint-Quentin.

Les 22^e et 23^e corps de l'armée du Nord se sont déployés, au sud et à l'ouest de la ville, sur de bonnes positions couvrant bien les lignes de retraite sur Cambrai, mais ils sont séparés l'un de l'autre par la Somme et par des marais. Dès la pointe du jour, les Prussiens arrivent de tous côtés.

Ils sont organisés en deux ailes, avec une réserve. Ils doivent attaquer le front en cherchant à se prolonger sur les flancs. La lutte est acharnée et dure toute la journée. Vers cinq heures du soir, nos deux corps sont obligés de se mettre en retraite sur Saint-Quentin, de traverser la ville et de se diriger sur Cambrai en trois colonnes.

Les Allemands perdent environ 2,600 hommes.

Nous en perdons 3,000, tués ou blessés, mais de plus 8 à 10,000 prisonniers, toujours traînants et débandés comme dans toutes nos batailles.

Les Allemands, qui ont fait de grands efforts et qui ont besoin de repos, ne peuvent commencer la poursuite que le 21. Ils arrivent jusqu'à nos places du Nord ; mais ils se retirent bientôt derrière la Somme.

L'armée française se réorganise, et, au bout de quelques jours, elle se trouve de nouveau prête à combattre.

Mais l'armistice du 28 janvier arrête les opérations sur ce théâtre, comme nous avons vu qu'il les avait arrêtées sur la Mayenne.

L'armée du Nord, improvisée à la hâte, composée d'éléments incohérents, sans instruction et sans discipline, mal armée, mal habillée, mal pourvue, avait dans l'espace de deux mois livré quatre batailles et plusieurs combats, et avait infligé à l'ennemi des pertes sensibles. Elle avait donc joué dans la défense du pays un rôle à la fois honorable et utile.

ARMÉE DE L'EST

I.

Nous avons vu dans une étude précédente que l'armée de la Loire avait été coupée en deux à la bataille d'Orléans, dans les journées des 3 et 4 décembre; que ses deux ailes s'étaient retirées dans deux directions excentriques : l'aile gauche, comprenant trois corps, vers l'ouest, pour former sous le général Chanzy la deuxième armée de la Loire, dont nous avons étudié les manœuvres dans un précédent chapitre; l'aile droite comprenant également trois corps, sur Bourges et Nevers, pour former, sous les ordres du général Bourbaki, une nouvelle armée qui devait devenir l'armée de l'Est, dont nous allons maintenant étudier les opérations.

Au mois d'août 1870, le départ du 7^e corps de Belfort pour l'armée de Châlons avait laissé l'est de la France sans défense. Cependant, avec des dépôts et des troupes de marche, on y forme un corps d'armée qui doit plus tard prendre le numéro 20 et qui cherche à défendre les défilés des Vosges. Il est appuyé par quelques bandes de francs-tireurs dont les opérations sont favorisées par la nature du terrain. Bientôt, on forme encore à Autun un corps particulier sous les ordres de Garibaldi, avec quelques bataillons de mobiles, et particulièrement avec des volontaires appartenant aux diverses nations de l'Europe; ce corps atteint à peu près le chiffre de 12,000 hommes. Enfin, une division est organisée sur la ligne de Lyon dans les environs de Beaune, la division Cremer.

Telles sont les forces françaises qui opèrent dans la région de l'Est, jusque vers la fin de décembre. Elles sont évidem-

ment trop peu considérables pour donner aux Allemands des inquiétudes sérieuses sur le flanc gauche de leur ligne d'opérations. Et encore faut-il ajouter qu'au moment où le gouvernement de Tours veut faire un grand effort pour délivrer Paris, il appelle sur la Loire, vers Nevers, le 20^e corps d'armée. C'est ainsi qu'après la bataille d'Orléans nous le retrouvons à l'armée du général Bourbaki avec les 15^e et 18^e corps.

Quant aux Allemands, après leurs premiers succès, ils forment en Alsace un corps d'armée, le XIV^e, sous les ordres du général de Verder. Ce corps fait le siège de Strasbourg, qui succombe le 28 septembre; il fait ensuite le siège des autres places de l'Alsace, et il vient enfin assiéger Belfort. Pour cette dernière opération, les Allemands ont un corps de siège proprement dit et un corps d'observation qui s'établit d'abord sur les Vosges, puis qui les franchit pour venir s'établir à Vesoul de manière à couvrir à la fois le siège de Belfort, le sud du gouvernement de l'Alsace-Lorraine et enfin le flanc gauche de la ligne d'opérations des grandes armées allemandes. De Vesoul, le général de Verder pousse vers le sud des pointes hardies. Le 31 octobre, il s'empare de Dijon et rejette Garibaldi sur Autun. A la fin de novembre, il repousse les tentatives des garibaldiens pour reprendre la capitale de la Bourgogne. Le 18 décembre, il livre à Nuits un combat vigoureux à la division Cremer. Celle-ci oppose une résistance énergique; elle perd 2,000 hommes, dont 700 prisonniers; mais les Allemands en perdent 940.

Le 20^e corps français a dû alors battre en retraite devant les forces allemandes. Il s'est d'abord retiré sur Besançon, puis, comme nous l'avons dit plus haut, il a été appelé à l'armée de la Loire au moment où celle-ci devait tenter un grand effort sur Paris.

En résumé, dans la seconde quinzaine de décembre, il n'y a donc dans l'Est, du côté des Français, que le corps de Garibaldi et la division Cremer; du côté des Allemands, le corps de siège de Belfort et le corps d'observation du général de Verder. L'ensemble de ces deux derniers corps pré-

sente 62 bataillons, 34 escadrons et 23 batteries de campagne, avec un effectif d'environ 60,000 hommes, dont 15,000 devant Belfort et 45,000 au corps d'observation.

Cependant, le gouvernement français s'occupe de réorganiser les trois corps de l'armée de la Loire qui ont été rejetés sur Bourges et sur Nevers. On leur envoie des renforts, du matériel, et, vers le 18 décembre, ils comptent environ 100,000 hommes avec 300 bouches à feu. Mais il faut ajouter que, vis-à-vis de nos trois corps, les Allemands en amènent bientôt deux, les II^e et VII^e. Le premier, détaché du blocus de Paris, se trouve vers Montargis. Le second, venant de Metz et des places du Nord-Est, se trouve vers Châtillon-sur-Seine. Tous deux font face au sud, de manière à observer nos trois corps de la Loire, et en même temps de manière à couvrir à la fois les derrières de l'armée du prince Frédéric-Charles, marchant vers l'ouest, et le flanc gauche de la grande ligne d'opérations allemande. Ces deux corps comprennent 56 bataillons, 20 escadrons et 20 batteries de campagne, avec un effectif d'environ 60,000 hommes. Telle est, à la fin de décembre, la répartition générale des forces belligérantes, tant allemandes que françaises, qui vont opérer dans l'est de la France.

Jetons un coup d'œil sur le terrain destiné à devenir le théâtre des opérations.

Ce théâtre est formé par la partie septentrionale de la vallée de la Saône. Il est formé au nord par les Vosges et le plateau de Langres; à l'est, par la frontière neutre de la Suisse; à l'ouest, par la chaîne de la Côte-d'Or et du Morvan; au sud, par le parallèle de Lons-le-Saunier et de Chalon-sur-Saône.

Ses points principaux ou points stratégiques sont :

Belfort, objectif des opérations des deux armées;

Besançon, qui va servir de point d'appui à l'armée du général Bourbaki;

Langres, qui, mieux armé et mieux approvisionné, pouvait devenir un grand embarras pour les Allemands;

Dijon, Beaune, Nuits, Dôle, villes populeuses et gares de chemins de fer;

Chagny, intersection de plusieurs lignes importantes;

Autun, point d'appui du corps de Garibaldi;

Auxonne, Gray, Pontarlier, points de passage sur la Saône;

Clerval, Beaume-les-Dames, Dampierre, points de passage sur le Doubs;

Blamont, la Chaux-de-Fonds, le Val-Travers, cols des chaînes du Jura.

Les lignes stratégiques territoriales qui pouvaient servir de lignes de défense ou de bases sont : l'Ouche, la Saône, l'Ognon, le Doubs, la Lisaine, la Loue; puis la chaîne de la Côte-d'Or et du Morvan, entre Langres et Dijon, qui, convenablement défendue, aurait arrêté ou tout au moins retardé le mouvement de l'armée allemande du Sud; enfin, les diverses chaînes du Jura, qui offrent un grand nombre de positions défensives.

Les lignes de manœuvres sont, indépendamment des routes et des chemins du théâtre d'opérations, les voies ferrées suivantes : la ligne Chagny—Dijon—Auxonne—Dôle—Besançon, par laquelle arriveront les 18^e, 20^e et 15^e corps; la ligne Lyon—Mouchard—Besançon, par laquelle arrivera le 24^e corps; du côté des Allemands, les lignes Châtillon—Troyes et Châtillon—Joigny, qui servent de lignes d'opérations au VII^e et au II^e corps; la ligne Vesoul—Épinal—Nancy, qui sert de ligne d'opérations au XIV^e, et plus tard à l'armée du Sud tout entière.

Nous passons à l'indication succincte des plans de campagne.

Du côté des Français, on renonce à marcher sur Paris et l'on veut agir sur le flanc gauche de la ligne d'opérations des Allemands, de manière à les inquiéter pour leurs communications et les forcer de lever le siège de Belfort.

En conséquence, on pense à diriger vers l'est les 18^e et 20^e corps avec une division de réserve, en dérobant autant que possible le mouvement à l'ennemi et en laissant à Vier-

zon le 15^e corps pour couvrir Bourges et Nevers. Ce corps suivra plus tard les deux premiers pour les soutenir. A Autun, l'armée ralliera les 12,000 hommes de Garibaldi et s'emparera de Dijon; plus loin, dans la vallée de la Saône, elle ralliera la division Cremer; elle continuera ensuite son mouvement vers Besançon, en laissant à Garibaldi le soin de couvrir ses derrières; à Besançon, elle trouvera le 24^e corps, venu de Lyon; alors nos quatre corps, avec la division Cremer à leur gauche et la division de réserve derrière eux, marcheront sur Belfort pour en faire lever le siège. Dans l'exécution de ce mouvement, on espère gagner de vitesse les II^e et VII^e corps allemands et pouvoir accabler les 60,000 hommes de Verder avec une masse de 120,000. C'était une opération possible, une combinaison séduisante; mais elle présentait l'inconvénient que nous avons déjà signalé pour plusieurs des plans précédents; on n'y tenait pas un compte suffisant de la nature de nos troupes, de leur jeunesse, de leur inexpérience; on allait leur demander des efforts disproportionnés. En outre, il faut ajouter que l'on ne prévoyait pas les rigueurs d'un hiver exceptionnel, qui, sur les plateaux du Jura, devait accabler nos malheureux soldats par un froid de 17 degrés. Enfin il faut ajouter que la direction choisie était bien rapprochée de la frontière, et qu'en cas d'échec elle pouvait présenter les mêmes inconvénients que la ligne Sedan—Montmédy, le long de la frontière belge.

Quant aux Allemands, ils sont sur la défensive; ils ne cherchent qu'à couvrir le siège de Belfort et à protéger le flanc gauche de leur ligne d'opérations; prévoyant quelque attaque, ils renforcent le corps de Verder et ils tiennent leurs II^e et VII^e corps prêts à former une armée de secours et à se diriger vers l'est. Néanmoins, les premiers mouvements des troupes françaises leur échappent; nos têtes de colonne gagnent une avance suffisante, et, au début de la manœuvre, nous paraissions avoir quelque chance de succès.

II.

Le siège de Belfort a commencé dans les premiers jours du mois de novembre.

Belfort est une place peu considérable, mais elle est située sur un rocher et elle a des ouvrages extérieurs qui en font un camp retranché d'une certaine valeur. La garnison est de 16,000 hommes, mais comptant seulement en troupes régulières 2 bataillons de marche, 5 demi-batteries et une demi-compagnie du génie. Tout le reste appartient à la garde mobile. Le matériel d'artillerie comprend 300 bouches à feu. Les approvisionnements de vivres sont suffisants. Jusqu'à la chute de Strasbourg et de Metz, la place a servi d'appui aux opérations des francs-tireurs et du 20^e corps. Mais le 3 novembre elle est investie, et c'est alors que les Allemands forment un corps de siège et un corps d'observation.

Le corps de siège resserre la place de plus en plus, établit ses batteries et commence le bombardement le 3 décembre. La garnison se retire dans les casemates; la population dans les caves, les ouvrages et l'artillerie souffrent peu.

Le corps d'observation, le XIV^e, s'établit à Vesoul, opère dans la partie septentrionale de la vallée de la Saône, et observe la direction de Besançon.

C'est à cette époque, c'est-à-dire vers le 20 décembre, que le gouvernement français commence l'exécution du plan que nous avons indiqué.

Les troupes des 18^e et 20^e corps montent en chemin de fer et se dirigent vers l'est. Malheureusement le mouvement s'exécute avec lenteur et confusion; il n'y a pas une entente convenable entre l'autorité militaire et l'administration des lignes; bientôt les voies s'encombrent; les retards s'accroissent; on lance sans cesse de nouveaux trains sans que les premiers soient parvenus à décharger; alors de Saincaize à Clerval on voit une suite de convois échelonnés, dont

quelques-uns restent 3 ou 4 jours sur le même point, au milieu de la neige, et par un froid de 14 degrés qui inflige aux hommes de cruelles souffrances. Certaines parties du mouvement auraient été beaucoup mieux exécutées à pied. Il faut signaler encore un autre inconvénient. Comme tout ce qui se passait à cette époque, l'expédition de l'Est est divulguée aussitôt que congue; le 25 décembre, l'état-major allemand reçoit à Versailles les premiers avis; il prépare ses II^e et VII^e corps et il renforce le général de Verder.

Néanmoins, vers le 29, les corps français sont en grande partie arrivés sur le terrain où ils doivent opérer. La division qui doit former la gauche est à Beaune; le 18^e corps à Chagny; le 20^e à Chalon-sur-Saône, avec la division de réserve; le 24^e corps à Besançon; le 15^e corps encore à Vierzon, mais se disposant à suivre le reste de l'armée. Notre mouvement vers le nord-est commence donc, mais avec lenteur; du front Chagny — Chalon, nous arrivons bientôt à celui Auxonne — Dôle; puis nous atteignons la ligne de l'Ognon vers Pesmes. Conformément au plan arrêté, nous avons réoccupé Dijon, rallié les troupes de la division Cremer, enfin nous marchons sur Belfort, pendant que Garibaldi occupe Dijon. Le 8 janvier, le quartier général est à Montbozon.

Les troupes allemandes se sont repliées devant nous, et à la même date le gros de leurs forces est à Vesoul. Mais, reconnaissant alors que le véritable objectif de l'armée française est Belfort, le général de Verder se décide à exécuter une marche de flanc pour venir occuper la ligne de la Lisaine. En même temps, afin de reconnaître d'une manière plus complète les troupes en présence et pour les retarder dans leur marche, il fait occuper Villersexel. Le 9, un premier combat a lieu sur ce point. Les Allemands y perdent environ 650 hommes, et, après une vigoureuse résistance, ils reprennent leur marche de flanc et vont s'établir sur la position qu'ils ont choisie. Le 13, les avant-gardes françaises rencontrent les premiers postes allemands à Arcey, ce qui donne lieu à un second combat. Le 14, notre armée dé-

bouche en présence de l'armée allemande et vient lui livrer la bataille d'Héricourt.

III.

La position choisie par les Allemands est située sur la rive gauche de la Lisaine, avec la droite à Frahier et Chenebier, le centre à Héricourt et la gauche à Montbéliard. Son front est d'environ 16 kilomètres, mais ce front est très fort par suite des escarpements et de la solidité des points d'appui. Les Allemands ont 48 bataillons, 30 escadrons et 126 pièces de campagne, formant de 45 à 50,000 hommes; ils renforcent leurs positions au moyen de barricades et d'obstacles artificiels; ils empruntent au corps de siège de Belfort 37 grosses pièces dont 16 de 24.

La position française est située vis-à-vis de la position allemande; elle présente pour l'offensive des débouchés difficiles rendus plus difficiles encore par la neige et le verglas. Notre ordre de bataille comprend à l'extrême gauche la division Cremer, qui doit opérer au sud de la route de Lure vers Étobon, à la gauche le 18^e corps vers Chagey, au centre le 20^e vis-à-vis Héricourt, à la droite le 24^e vis-à-vis Montbéliard, enfin le 15^e corps derrière le 24^e et opérant sur la même direction.

Le 15, de grand matin, l'action s'engage. Notre droite s'empare de Montbéliard, mais les Allemands conservent le château, dont ils ont fait un poste très fort; au centre, le combat n'a lieu qu'avec l'artillerie et quelques tirailleurs; enfin, à la gauche, la division la plus éloignée devait faire un mouvement tournant qui est retardé par la neige, par des croisements de colonnes et qui ne donne pas de résultats.

Le 16, l'action recommence sur toute la ligne; à la gauche, on reprend le mouvement tournant de la veille et l'on s'empare de Chenebier.

Le 17, la bataille s'engage de nouveau; Chenebier est pris par les Allemands, de grand matin, mais repris par nous. L'action est très vive; malheureusement, pas plus ce

jour-là que les deux jours précédents, nous ne parvenons à ébranler les Allemands d'une manière sérieuse. Leur artillerie est très supérieure à la nôtre en calibre et en portée. Leurs positions sont très fortes. Nos jeunes troupes n'ont pas d'approvisionnements et meurent de faim ; en outre, elles souffrent cruellement d'un froid terrible qui descend jusqu'à 17 degrés.

Le 18, le général en chef donne l'ordre de la retraite.

Nous avons perdu environ 8,000 hommes, les Allemands 2,000.

La garnison de Belfort a essayé pendant la bataille quelques sorties peu considérables, mais elle a été rejetée dans la place.

L'armée se retire en ordre malgré son échec, et, le 22, après quatre jours de marche, elle arrive à Besançon.

IV.

Nous devons maintenant revenir en arrière et voir ce qui se passait sur la Saône pendant les opérations de notre armée de l'Est et la bataille d'Héricourt.

Au commencement de janvier, les II^e et VII^e corps allemands sont placés sous les ordres du *général de Manteuffel* pour former avec le XIV^e corps une nouvelle armée qui prend le nom d'armée du Sud.

Le VII^e corps se concentre à Châtillon-sur-Seine.

Le II^e corps se concentre à Nuits-sous-Ravière.

Le 12 janvier, les deux corps sont prêts et le général de Manteuffel vient en prendre le commandement. Trouvant les circonstances pressantes, il donne immédiatement des ordres de mouvement pour le lendemain. Masquant Langres vers le nord par une brigade et Dijon vers le sud par une autre, il passe entre les deux places avec toute son armée, traversant la chaîne de la Côte-d'Or en trois colonnes. Le II^e corps forme la première colonne et passe par Selongey ; le VII^e corps forme deux colonnes, qui passent par Recey et Arc-en-Barrois. La marche s'exécute avec ordre malgré le

froid et la neige. Les communications en arrière se font par Châtillon. Les 17 et 18 janvier, l'armée du Sud sort des défilés, et le 19 ses têtes de colonne atteignent la Saône vers Gray. Elle reporte alors sa base d'opérations sur Épinal et elle se met en communication avec le XIV^e corps par la haute Saône.

Jusque-là le général de Manteuffel avait voulu marcher sur Vesoul et rejoindre directement le général de Verder; mais, apprenant le résultat de la bataille d'Héricourt, il se décide à se porter plus au sud vers Dôle, de manière à couper la retraite de l'armée de l'Est sur Lyon. Le 21, le VII^e corps arrive à Dampierre, le II^e à Dôle et le XIV^e a son quartier général à Villersexel. L'armée allemande entoure ainsi l'armée française sans craindre d'affaiblir son centre et de perdre ses communications, mouvement hardi que justifiait l'état de nos malheureuses troupes.

Pendant ce temps, Garibaldi, placé à Dijon, aurait dû inquiéter la marche des corps allemands; mais il s'en laisse imposer par une brigade ennemie qui l'attaque vigoureusement les 21, 22 et 23 janvier, autour de la ville. Il la repousse victorieusement, mais sans soulager l'armée de l'Est.

Cependant, les 22 et 23 janvier, Manteuffel atteint la ligne du Doubs et occupe sur sa droite les routes d'Arbois et de Poligny; Verder menace Clerval et Beaume-les-Dames. Le cercle se resserre autour de nos troupes, qui s'accumulent sous les murs de Besançon, où elles ne trouvent que sept jours de vivres. C'est du moins ce que fait croire une première appréciation trop rapide; en réalité, il y en avait davantage. Les jours suivants, on s'efforce de reconstituer l'armée, exténuée, découragée et démoralisée. Le 26, le général en chef marque la retraite sur Pontarlier; mais lui-même, douloureusement atteint par les revers successifs de son armée, troublé par les récriminations injustes du gouvernement, cherche à mettre fin à ses jours et se tire un coup de pistolet dans la tête. Le général Clinchant prend le commandement, continue le mouvement commencé et arrive le 28 à Pontarlier. On voulait prolonger la retraite sur

Mouthe en se glissant le long de la frontière. Mais les Allemands ont eu le temps de continuer et d'achever leur mouvement de conversion. Leur droite vient nous fermer ce dernier passage, et notre malheureuse armée de l'Est est acculée à la frontière de la Suisse. Elle doit la franchir ou capituler. Il est vrai qu'au même moment l'armistice signé à Paris le 28 pouvait la sauver. Mais les Allemands, qui étaient les maîtres, non seulement des conditions à imposer, mais des communications à faire, qui voulaient recueillir le fruit de leurs manœuvres et de leurs succès antérieurs, qui voulaient, en outre, se débarrasser complètement de l'armée de l'Est pour la reprise possible des hostilités, les Allemands avaient fait excepter de l'armistice toute la région de l'Est où se passaient les opérations. En outre, le télégramme envoyé de Paris à Bordeaux pour notifier l'armistice, par un oubli bien regrettable, ne faisait pas mention de l'exception relative à l'armée de l'Est. De sorte que, au lieu de sauver notre armée, l'armistice contribue à la perdre. Au bruit des négociations, nos troupes exténuées s'arrêtent, tandis que, avec quelques efforts, elles pouvaient encore sortir du cercle qui les enserrait. L'ennemi mieux renseigné continue son mouvement. Et le 1^{er} février notre armée, forte d'environ 80,000 hommes, est obligée d'entrer en Suisse par Verrières. Sa retraite est couverte par un dernier combat que notre arrière-garde livre à la Cluse.

La Suisse donne à nos soldats une hospitalité généreuse, que la France n'oubliera jamais.

Cependant, la place de Belfort continue à se défendre ; l'ennemi veut enlever d'assaut le fort des Perches, mais il est repoussé. Ce fort est néanmoins abandonné le 7 février. Enfin, le 18, sur les ordres du gouvernement français, la garnison quitte la place ; mais celle-ci doit faire retour à la France après l'exécution des conditions de la paix.

Tel est le résumé rapide des opérations de notre armée de l'Est. Nous y retrouvons les caractères de toutes les opérations de la seconde période de la guerre. Les plans de cam-

pagne ne sont pas en rapport avec la composition des armées. Celles-ci sont jeunes, inexpérimentées, peu solides. Elles n'ont que des cadres insuffisants. Leurs approvisionnements ne sont pas assurés, du moins quant à l'opportunité des distributions. Elles luttent contre des troupes supérieures en instruction, en organisation et en solidité; troupes qui ne comptent pas de non-valeurs et qui, par suite, avec des effectifs moindres, ont plus de combattants réels que les nôtres; troupes qui ont une artillerie très supérieure; troupes enfin chez lesquelles le commandement est organisé et exercé d'une manière très remarquable.

Dans de semblables conditions, le succès était bien difficile, et l'on peut dire que les efforts de notre armée de l'Est sont fort honorables, malgré leur résultat malheureux.

PARIS

I.

Nous avons vu les opérations des armées de province, sur la Loire, au Nord et dans l'Est, pendant la deuxième période de la guerre de 1870-71. Ces opérations avaient pour but principal la délivrance de Paris. Il nous reste à voir comment, pendant la même période, cette capitale résiste aux efforts des armées allemandes.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment, la nouvelle du désastre de Sedan arrive officiellement à Paris le 3 septembre. Le 4, l'Empire tombe, et les députés de Paris forment un nouveau gouvernement, le gouvernement de la Défense nationale, qui prend la direction des affaires.

Il était aisé de prévoir que l'ennemi victorieux allait marcher sur la capitale pour s'en emparer et y chercher la fin de la guerre. La défense de Paris allait donc devenir le pivot de la défense du pays et l'objet principal des opérations. Dès le commencement d'août, immédiatement après nos deux premières défaites de Wœrth et de Spickeren, on s'était occupé de fortifier et d'approvisionner la ville. On y avait rassemblé avec une activité remarquable, et en utilisant les chemins de fer et les cours d'eau, du blé, des farines, des conserves, du sucre, du café, du sel, de l'avoine, de la houille, des approvisionnements de toute nature en quantités considérables; on y avait amené 30,000 bœufs et 200,000 moutons.

On avait complété et mis en état de défense les fortifications, en nettoyant les glacis et les abords, en coupant les routes, en faisant sauter les ponts dans un rayon étendu.

Nous remarquerons ici que si l'on n'avait pas assez détruit de ponts sur la Moselle et la Meuse, on en détruisit beaucoup trop aux environs de Paris, par exemple ceux de Suresnes, d'Asnières, de Billancourt, de Joinville, qui auraient été si utiles plus tard.

On avait entrepris la construction d'ouvrages nouveaux, pour fermer des trouées ou couvrir des points faibles, comme les redoutes de Gennevilliers, de Montretout, de Meudon et de Châtillon; mais les travaux en étaient poussés mollement et, le jour de l'investissement, ces ouvrages si importants ne devaient pas être en état.

Sur les remparts, on s'occupait d'établir des traverses, des magasins voûtés et des abris blindés.

En avant des portes, on établissait des redans, avec toute espèce de défenses accessoires.

Après le 4 septembre, quand la probabilité du siège devient de plus en plus évidente, on complète toutes ces mesures de défense.

Et au moment de l'investissement, c'est-à-dire le 17 septembre, Paris présente l'aspect d'une immense place forte, avec une enceinte continue, flanquée de 94 bastions, ayant en avant 17 forts, placés à 2 ou 3,000 mètres de l'enceinte, et formant un cercle d'environ 50 kilomètres de circonférence. Cette fortification était excellente pour l'époque à laquelle elle avait été construite, c'est-à-dire pour résister à l'ancienne artillerie; aujourd'hui, trois des forts, ceux du Sud-Ouest, sont dominés par les hauteurs de Meudon et de Châtillon, et présentent le point faible de la place, ainsi que son véritable front d'attaque.

On dispose pour la défense de Paris, des troupes suivantes :

1° Du 13^e corps, organisé en 3 divisions d'infanterie, avec un effectif d'environ 25,000 hommes; ce corps, envoyé vers Sedan, a été heureusement ramené sur la ville;

2° Du 14^e corps, avec la même organisation et le même effectif; mais, des 12 brigades qui forment les 13^e et 14^e corps, une seule est composée d'anciens régiments; elle

revient de Rome, et comprend les 35^e et 42^e; elle doit être le nerf et l'honneur de la défense; le reste est composé de troupes de marche qui ont besoin de se former, de se discipliner et de s'aguerrir;

3^o De 12,000 marins, appelés de nos divers ports; ils défendront les forts comme ils auraient défendu leurs vaisseaux, et ils donneront d'excellents exemples de vigueur et de discipline;

4^o De 15,000 hommes de troupes diverses : gendarmes, douaniers, gardes forestiers, anciens sergents de ville, formant des compagnies solides et sérieuses;

5^o De 80,000 mobiles de province, troupe inexpérimentée, mais pleine de bonne volonté, présentant d'excellents éléments, et susceptible de rendre de bons services;

6^o De 20,000 mobiles parisiens, plus bruyants, moins disciplinés, et d'un maniement plus difficile;

7^o De la garde nationale de Paris, comprenant bientôt plus de 260 bataillons et de 250,000 hommes, force considérable, mais où les bons éléments sont mêlés aux mauvais, et que bien des gens regardent comme plus redoutable pour l'intérieur que pour les ennemis du dehors;

8^o Il y avait encore de nombreux corps francs; quelques-uns rendirent des services, mais, en général, ils coûtaient cher et montraient peu de discipline.

La cavalerie se composait d'une division, avec quelques escadrons de gendarmerie et d'éclaireurs.

L'artillerie comprenait, au début, environ 50 batteries; mais, plus tard, on en créa de nouvelles, et au moment des opérations principales, il y avait 93 batteries de ligne, 15 batteries de mobiles, 16 batteries de l'artillerie de la marine, et 2,000 canonnières marins servant dans les forts. On disposait, comme matériel, de l'armement de sûreté de la place; de 200 canons rayés de 24 et de 16, que l'on fit venir avant l'investissement; de 200 pièces de marine de 0^m,16; de 30 pièces de 0^m,19; enfin d'une pièce de 0^m24. Comme batteries de campagne, on avait environ 550 pièces de 4, de 7 et de 12, avec un certain nombre de mitrailleuses. Les pièces de 7 et 8 batteries de mitrailleuses furent fondues

pendant le siège même, par les ateliers de Meudon transportés à Paris, et par l'industrie particulière.

Le génie comprenait un certain nombre de compagnies régulières et de nombreux auxiliaires du génie civil.

Sur la Seine, il y avait une flottille de canonnières armées de grosse artillerie.

Enfin, on trouvait dans Paris un personnel nombreux pour les services administratifs et pour le service de santé.

Afin de mettre en œuvre avec ordre les divers éléments de la défense, tant matériels que personnels, le gouverneur de Paris partage l'enceinte en neuf secteurs : six sur la rive droite et trois sur la rive gauche. Il place à la tête de chacun d'eux un général ou un amiral.

Les chefs de secteurs étaient particulièrement chargés de la garde de l'enceinte et de la sûreté intérieure. Ils avaient sous leurs ordres la garde nationale sédentaire, avec quelques détachements de troupes régulières et quelques troupes spéciales.

Quant aux troupes actives, on s'occupe d'abord de les réorganiser, de les compléter, de les instruire et de les aguerrir. Plus tard, on en formera trois armées, comme nous l'indiquerons dans la suite de notre travail.

En résumé, vers le 17 septembre, Paris est convenablement approvisionné, avec une garnison nombreuse et un matériel considérable. Il se prépare à soutenir un siège, dont on ne prévoit alors ni la durée ni l'importance.

Au premier abord, on croyait la résistance inutile, on regardait la guerre comme finie, et l'on appelait l'œuvre de la défense une héroïque folie. Aujourd'hui, mieux renseigné, on doit reconnaître que la résistance de la capitale, combinée avec les efforts des armées de province, avec la résistance de Metz, avec la mission de M. Thiers à l'étranger, on doit reconnaître dis-je, que ces divers éléments présentaient encore pour nous quelques chances de succès, s'ils avaient été convenablement reliés et coordonnés entre eux.

Cependant les armées allemandes, victorieuses à Sedan,

se mettent en marche vers Paris, en deux masses, suivant deux directions principales, et sur de larges fronts, pour vivre plus facilement et pour profiter de la sécurité que leur donne l'absence à peu près complète de troupes défensives.

L'armée du prince royal revient dans la vallée de la *Marne*, qu'elle a quittée pour marcher vers le nord, et elle va arriver devant Paris par l'est, entre la *Marne* et la *Seine*.

L'armée de la Meuse arrive par l'*Aisne* et par l'*Oise*.

Chaque armée comprend en ce moment 3 corps, indépendamment de la division wurtembergeoise et de 3 divisions de cavalerie. L'ensemble de ces forces forme un total de 122,000 fantassins, 25,000 cavaliers et 622 bouches à feu. Deux autres corps, laissés momentanément à Sedan, doivent rejoindre prochainement. Nous remarquerons que ces troupes, solides, instruites, aguerries, animées par leurs succès, sont très suffisantes pour effectuer, au début, l'investissement de Paris, rejeter dans ses murs nos soldats inexpérimentés, prendre de bonnes positions autour de la place et s'y fortifier avec soin.

Le 16, les têtes de colonne de l'ennemi commencent à paraître. Le 17, l'investissement commence. L'armée de la Meuse, avec ses 3 corps, enveloppe la rive droite de la Seine. Le IV^e corps, allant de Bougival à Saint-Denis; la garde, de Saint-Denis à la forêt de Bondy; le XII^e corps, jusqu'à la Marne. Le front de chaque corps est très étendu; mais le IV^e est couvert par la Seine, et la garde par des inondations qu'elle obtient bientôt en dérivant l'Oureq dans la petite vallée de la Morée, de Sevran à Saint-Denis. Ensuite, la division wurtembergeoise s'établit entre la Seine et la Marne, à Champigny et à Boissy-Saint-Léger. La III^e armée jette un pont à Villeneuve-Saint-Georges, franchit la Seine et développe ses trois corps sur la rive gauche: le VI^e, entre la Seine et la Bièvre; le II^e bavarois, sur les hauteurs de Châtillon et de Meudon; le V^e corps, de Sèvres à Bougival, fermant le cercle d'investissement et donnant la main au IV^e corps de l'armée de la Meuse. Chacun de ces corps

couvre un front moyen d'environ 8 kilomètres. Les divisions de cavalerie font face au dehors et sont employées à couvrir les troupes d'investissement vers le nord, l'ouest et le sud. Le 1^{er} corps bavarois doit venir bientôt former la réserve de la III^e armée, et cantonnera autour de Longjumeau.

L'opération de l'investissement donne lieu à deux combats : l'un au bois de Brevannes et l'autre à Châtillon.

Le premier a lieu le 17 septembre. Une reconnaissance du 13^e corps s'est portée dans la direction de Boissy-Saint-Léger. Elle rencontre un détachement du V^e corps allemand, couvrant la marche de flanc de ce corps d'armée, vers Villeneuve-Saint-Georges. Les tirailleurs s'engagent, de part et d'autre, dans le bois de Brevannes : l'artillerie prend part à l'action ; mais l'affaire est peu importante.

Quant au second combat, le V^e corps allemand, continuant sa marche, arrive le 18 à Bièvre et à Palaiseau ; ses avant-postes occupent Petit-Bicêtre, et se trouvent vis-à-vis de ceux de notre 14^e corps, qui est venu s'établir sur la plateau de Châtillon. Le 19, le V^e corps reprend son mouvement sur Versailles ; il a derrière lui le II^e corps bavarois, qui vient occuper Sceaux, Bourg-la-Reine et Plessis-Piquet ; et pendant ce temps, le VI^e corps se déploie entre la Seine et la Bièvre, de Villeneuve-Saint-Georges à Fresnes-lès-Rungis. Au même moment, notre 14^e corps se dispose à attaquer les Allemands dans la direction de la Bièvre. Il appuie sa gauche à l'éperon de Bagneux et à la redoute de Châtillon, tandis que sa droite, débouchant de Meudon, s'oppose aux progrès du V^e corps. Au début, notre artillerie et nos tirailleurs contiennent les colonnes ennemies et leur font éprouver des pertes. Mais la 9^e division du V^e corps, qui débouchait devant nous, est soutenue à gauche par la 10^e division, qui débouche dans la direction de Vélisy, et à droite par une brigade bavaroise qui vient occuper Plessis-Piquet. Cependant l'affaire se soutenait ; lorsque, du côté de la ferme de Trivaux, une panique s'empare de nos troupes inexpérimentées, qui se replient en désordre vers les portes de Paris et viennent y jeter le trouble et la confusion. Le

reste du 14^e corps fait meilleure contenance, mais doit cependant se replier à son tour, en abandonnant le plateau de Châtillon et en laissant dans la redoute 6 pièces dont les attelages s'étaient éloignés.

Le V^e corps reprend sa marche sur Versailles aussitôt après la cessation de l'attaque ; le II^e corps bavarois occupe Châtillon dans la soirée, et son front s'étend de Sceaux jusqu'à Meudon.

Après le combat de Châtillon, on crut un moment, dans Paris, à une attaque de vive force dirigée vers le Point-du-Jour. Cette attaque était possible, mais elle pouvait amener de grandes pertes pour l'ennemi ; en outre, un échec pouvait être le signal d'une résistance générale pour toute la France et de grands embarras pour les Allemands. Ceux-ci voulaient procéder d'une manière plus sûre. Ils se préparaient à bloquer étroitement Paris et à le réduire par la famine. Les 6 corps allemands et la division wurtembergeoise se contentent donc de s'établir solidement sur les positions indiquées. Quelques jours plus tard, le XI^e corps viendra renforcer la ligne de blocus, et le I^{er} corps bavarois viendra servir de réserve à la III^e armée. Les Allemands, au commencement d'octobre, auront ainsi, autour de Paris, 200,000 fantassins, 33,000 cavaliers et 900 bouches à feu.

L'armée de la Meuse a pour ligne d'opérations la ligne Soissons — Reims — Épernay. La III^e armée a la ligne Lagny — Meaux — Épernay, avec interruption de la voie ferrée vers Nanteuil, par suite de la destruction de plusieurs ponts et tunnels ; les Allemands s'efforcent de les rétablir.

Les deux armées ont leur base sur la ligne Mézières — Rethel — Reims — Épernay — Vitry, qui marque le front de leur second commandement général ; le premier ayant son front sur la Moselle, et comprenant l'Alsace et la Lorraine.

Les lignes d'opérations et les bases sont gardées par des troupes de garnison et des troupes d'étape.

Le quartier général du roi, placé d'abord à Ferrières, vient bientôt s'installer à Versailles avec celui du prince royal ; celui du prince de Saxe est au Grand-Tremblai.

Pour couvrir leur établissement sous Paris, les Allemands envoient des détachements, composés surtout de cavalerie, qui occupent Senlis, Beauvais, Gisors, Chartres, Étampes, et qui ont pour mission de s'opposer aux tentatives pouvant venir du dehors.

Telle est la situation respective des deux partis au début du siège. La ville est étroitement bloquée par des forces considérables, mais elle possède de nombreux éléments de résistance ; en outre, l'armée du Rhin, enfermée dans Metz, retient encore autour d'elle 200,000 hommes des I^{re} et II^e armées allemandes ; enfin, en province, on cherche, comme nous l'avons vu, à organiser de nouvelles troupes au Nord, dans l'Ouest et sur la Loire.

Nous n'avons pas parlé, dans cette période, de l'entrevue de Ferrières, qui devait fatalement échouer, puisque le négociateur français avait dit à l'avance qu'il ne pouvait céder ni une pierre de nos forteresses, ni un pouce de notre territoire. Entreprendre une négociation dans ces conditions, c'était montrer de grandes illusions sur l'esprit qui animait nos adversaires, sur les ressources qui nous restaient pour soutenir la lutte, enfin sur les avantages habituels que la guerre donne aux vainqueurs.

II.

Les premiers jours de l'investissement sont employés par les Français à compléter leurs moyens de défense, et par les Allemands à l'installation de leurs cantonnements, ainsi qu'à l'établissement de nombreux ouvrages de campagne destinés à protéger leurs lignes.

Comme exemples de ces travaux, nous citerons : le nettoiement des abords, dans le but de procurer des vues aux positions occupées ; les barricades destinées à fermer les entrées de villages ; les villages eux-mêmes crénelés et mis en état de défense ; les abatis, les inondations, les fossés de tirailleurs, ayant pour objet de fermer les intervalles ; les batteries occupant les points culminants et pouvant à la fois

répondre au feu de la place et repousser les sorties ; les redoutes et les blockhaus servant de points d'appui et de réduits ; les communications assurées dans tous les sens pour faciliter les mouvements des divers corps et surtout des réserves ; les signaux télégraphiques pour la translation rapide des ordres et des renseignements ; enfin les observatoires, au nombre de deux par corps d'armée, dans le but de surveiller tous les mouvements de l'ennemi et de prévenir en temps opportun.

Bientôt commence une série de combats tentés par la défense dans le but d'aguerrir les troupes, de reconnaître les dispositions de l'ennemi et d'élargir autant que possible le cercle de l'investissement.

Le 23 septembre, une division du 13^e corps réoccupe le Moulin-Saquet, Villejuif et les Hautes-Bruyères, abandonnés dans le mouvement de retraite du 19. Cette opération rend de la confiance aux troupes et établit le 13^e corps en dehors de l'enceinte et en avant des forts. Le 14^e corps sort également de Paris et vient prendre position vers l'Ouest, dans la presqu'île de Gennevilliers et dans l'avenue de Neuilly.

Le 30, le 13^e corps veut reprendre son mouvement du 23, pousser encore vers le sud et occuper les villages de l'Hay, de Chevilly, de Thiais et de Choisy-le-Roi. On se propose, si l'on ne peut pas conserver les villages conquis, de détruire au moins le pont de Choisy. Après une violente canonnade des forts de Montrouge, de Bicêtre et d'Ivry, trois brigades sont lancées à l'attaque : celle de gauche sur Thiais, celle du centre sur Chevilly et celle de droite sur l'Hay. Thiais et Chevilly sont enlevés avec vigueur ; mais l'Hay résiste. Bientôt des renforts arrivent aux Allemands. Après un combat vigoureux, nous sommes obligés de battre en retraite. Nos troupes rentrent en ordre, mais après des pertes cruelles.

Nous avons en effet 400 tués ou disparus et 1500 blessés. Les Allemands perdent 300 à 400 hommes.

Cependant on continue à pousser des reconnaissances sur

divers points de nos lignes, et la plus importante est dirigée, le 8 octobre, en avant de Rueil vers la Malmaison.

Quelques jours plus tard, le 13^e corps fait une grande attaque sur le plateau de Châtillon. Les troupes sont disposées en trois colonnes : celle de droite est dirigée sur Clamart; celle du centre, la principale, est dirigée sur Châtillon; enfin celle de gauche part de la maison Millaud, dont on s'est emparé quelques jours auparavant, et se dirige sur Bagneux. Deux réserves sont à hauteur des forts. A l'extrême droite et à l'extrême gauche, des démonstrations ont lieu pour tromper et contenir l'ennemi. L'artillerie des forts de Montrouge et de Vanves prépare l'action; la colonne de droite entre dans Clamart, faiblement occupé; celle de gauche s'empare de Bagneux presque tout entier; celle du centre s'empare de Châtillon jusqu'à l'église, mais ne peut pas dépasser ce point fortement barricadé. Bientôt on voit des colonnes ennemies nombreuses accourir de toutes parts : on donne l'ordre de la retraite, et nos troupes reprennent leurs positions primitives après avoir fait perdre environ 400 hommes à l'ennemi et sans avoir elles-mêmes beaucoup souffert.

Le 21 octobre, le 14^e corps tente à son tour vers la Malmaison une opération analogue à celle que le 13^e corps vient d'exécuter vers le sud. Nos troupes forment encore trois colonnes. Celle de droite, vers le nord, doit opérer entre la Seine et la route de Cherbourg; celle du centre doit déboucher de Rueil, et opérer sur la route même; enfin, celle de gauche doit déboucher de la maison Crochard, au sud de Rueil, et se diriger vers le château de Buzenval. Des réserves sont placées à Nanterre et à la Fougère. Des démonstrations ont lieu sur les deux ailes, vers Montretout d'un côté et vers Bezons de l'autre. L'action est préparée par l'artillerie du Mont-Valérien et par une nombreuse artillerie de campagne qui se déploie à droite et à gauche de Rueil. Puis, nos trois colonnes s'élancent, couvertes par leurs tirailleurs. Elles repoussent les avant-postes ennemis et occupent la Malmaison et Buzenval. Mais, en arrière du ravin de Saint-Cucufa, elles viennent se heurter contre une

forte ligne de défense formée : 1° par la grande barricade de l'entrée est de Bougival ; 2° par des murs de parcs crénelés ; 3° enfin, par de larges abatis infranchissables et bien flanqués. Cette ligne est défendue au nord par un régiment prussien, le 46^e ; au sud, jusque vers la Bergerie, par un autre régiment ; chaque régiment a deux bataillons sur la ligne de combat et le troisième en réserve ; chaque bataillon de première ligne a deux compagnies engagées et deux autres de soutien. En seconde ligne et en réserve se trouvent les deux autres régiments de la division, chacun d'eux prêt à soutenir le régiment de première ligne avec lequel il fait brigade ; plusieurs batteries se trouvent sur la ligne de défense, dont une à la barricade de Bougival et l'autre sur la terrasse de la villa Metternich (château de la Jonchère).

En outre, l'artillerie du IV^e corps allemand vient de la rive gauche balayer la plaine de Rueil. Une division de landwehr de la garde accourt de Saint-Germain vers Bougival. Le V^e corps allemand tout entier est sur le théâtre du combat. Plusieurs batteries placées à Saint-Michel répondent avantageusement à nos batteries de campagne. Dans ces conditions, le succès devient fort difficile. Nos troupes se conduisent bravement et forcent même la ligne prussienne sur plusieurs points. Mais, éloignées de leurs réserves, ayant perdu la protection de leur artillerie, elles sont rejetées par des forces supérieures et obligées de reculer après avoir subi de fortes pertes, 600 hommes environ. L'ennemi en a 330 hors de combat.

Le 28 octobre, des francs-tireurs attachés au corps chargé de la défense de Saint-Denis s'emparent du Bourget, où les Allemands avaient des avant-postes. On y envoie quelques renforts. Mais nos troupes ne se gardent pas avec une vigilance suffisante. Elles ne mettent pas le temps à profit pour se fortifier. Le 29, plusieurs batteries prussiennes viennent canonner le Bourget, sans qu'aucune attaque se prononce ; mais, le 30, de grand matin, cinq batteries ennemies établies à Pont-Iblon et vers Blancmesnil couvrent le village de projectiles. Sous la protection de ce feu, neuf

bataillons appartenant à la deuxième division de la garde, et soutenus par d'autres troupes, marchent vers le Bourget pour le reprendre. Ces neuf bataillons sont organisés en trois colonnes ; celle de droite part de Dugny ; celle du centre, la principale, de Pont-Iblon ; celle de gauche, de Blancmesnil. Cette dernière fait des progrès, tourne le village, y entre par son extrémité sud-ouest, facilite le mouvement des autres colonnes et s'empare de nombreux prisonniers.

Nous perdons, dans ce combat, plus de 1200 hommes ; les Allemands, 500.

On apprend à la fois dans Paris la perte du Bourget, la capitulation de Metz et les négociations engagées à Versailles pour la conclusion d'un armistice. C'était beaucoup pour une population exaltée et remplie d'illusions. Le 31, une émeute éclate, qui réussit d'abord, mais qui finit par être comprimée. Le calme rétabli, l'armistice est rejeté et les opérations reprennent leur cours.

Vers cette époque, les Allemands ont devant Paris 250,000 hommes, dont 34,000 de cavalerie, avec 900 pièces de campagne. Leurs pièces de siège commencent à arriver.

III.

Nos forces étant mieux organisées qu'au début, on songe à forcer le blocus ou du moins à attaquer vigoureusement les troupes allemandes. Le 8 novembre, on forme trois armées : la première comprend les bataillons de guerre de la garde nationale, au nombre de 80, que l'on espérait augmenter encore et porter à l'effectif de 130,000 hommes ; la seconde est formée de troupes de ligne avec quelques régiments de mobiles : elle est forte de 100,000 hommes et est organisée en trois corps de deux ou trois divisions chacun ; la troisième armée, enfin, est forte de 70,000 hommes, et est organisée en six divisions comprenant surtout de la garde mobile, avec quelques troupes régulières. On voit que l'on ne suivait pas à Paris le même système qu'en pro-

vince ; on n'amalgamait pas dans les mêmes unités les mobiles, la ligne et les mobilisés ; les conditions étaient différentes : la garde nationale parisienne était trop nombreuse, les mobiles et la ligne pas assez, et l'on n'aurait peut-être pas obtenu les mêmes résultats.

Cependant le gouverneur méditait une grande sortie par Bezons, dans la presqu'île de Sannois. On préparait à cet effet des ponts, des batteries et des ouvrages de toute espèce. On commençait à rassembler des troupes dans la presqu'île de Gennevilliers, qui devait servir de base. On pensait, en agissant de ce côté, surprendre plus facilement l'ennemi, qui, comptant sur les obstacles naturels, y avait en effet peu de troupes ; on espérait pouvoir se maintenir dans la presqu'île, qui présentait à sa gorge une belle position militaire entre Saint-Denis et Corneilles ; enfin, on croyait qu'il serait peut-être possible de pousser en avant dans la direction de Rouen et de gagner rapidement la ligne de l'Andelle.

Mais le 14, arrive par un pigeon la nouvelle du combat heureux de Coulmiers, livré le 9 au 1^{er} corps bavarois. On apprend ainsi que l'armée de la Loire opère vers le nord pour délivrer Paris. Il faut la seconder, marcher au-devant d'elle et reporter vers le sud ou vers l'est les projets, les moyens et les troupes que l'on comptait employer vers le nord-ouest.

On se propose alors d'agir entre la Seine et la Marne dans la direction de Coulommiers, et l'on se décide à attaquer les hauteurs situées au-dessus de Champigny. On espère surprendre l'ennemi, qui ne s'attend pas à une attaque sur ce point ; on compte faire appuyer l'aile gauche par le plateau d'Avron et l'aile droite par des batteries placées dans la boucle de la Marne.

Mais nous remarquerons qu'il faut en même temps franchir la rivière en y jetant des ponts, qu'il faut aller chercher l'ennemi hors de la portée de l'artillerie des forts, enfin qu'il faut l'attaquer sur des hauteurs dominantes couronnées de parcs, de châteaux et de villages. Une attaque vers le sud par le plateau de Villejuif aurait peut-être été plus facile à

préparer, à soutenir et à exécuter. On n'y rencontrait pas de cours d'eau à franchir ni de hauteurs dominantes, on pouvait être soutenu longtemps par l'artillerie des ouvrages de la place, on appuyait ses ailes à la Bièvre et à la Seine ; enfin, comme direction, on marchait vers le sud au-devant de l'armée de la Loire, en coupant les lignes de communication de la III^e armée allemande.

Dans l'ouvrage intitulé : *Opérations du génie allemand*, cette partie du terrain est signalée comme très favorable pour une sortie (2^e vol., page 46). On y aurait trouvé, dit-on, un espace favorable au déploiement et de belles positions pour les batteries.

Quoi qu'il en soit, l'attaque par l'est étant décidée, on la prépare par l'occupation du plateau d'Avron, où l'on rassemble une nombreuse artillerie qui doit battre la vallée de la Marne et les pentes de Villiers.

Du côté de l'ennemi, la portion de terrain que nous voulons attaquer est défendue par la division wurtembergeoise, forte d'environ 15,000 hommes et organisée en trois brigades : une brigade est à Villiers et à Cœuilly ; une autre à Boissy-Saint-Léger ; la troisième en réserve. Mais, le 30, en prévision d'une attaque, l'état-major allemand prescrit au XII^e corps de placer une division à Chelles, à cheval sur la Marne ; au VI^e corps d'avoir également une brigade à cheval sur la Seine, à Villeneuve-Saint-Georges ; et au II^e corps, qui forme alors la réserve de la III^e armée, de se tenir prêt à soutenir la division wurtembergeoise.

Notre attaque devait avoir lieu le 29. Si elle avait eu lieu en effet comme elle était projetée, on voit que les renforts allemands seraient arrivés trop tard.

Mais, le 29, une crue de la Marne empêche de jeter les ponts et nécessite le renvoi de l'opération au lendemain. Un contre-ordre est aussitôt donné ; malheureusement il arrive trop tard sur la rive gauche de la Seine, où une diversion devait avoir lieu sur Choisy et sur l'Hay. Nos troupes, soutenues par l'artillerie des forts, attaquent donc de ce côté, au commencement du jour. Elles emportent la Gare-aux-Bœufs et la partie du nord de l'Hay ; mais l'ordre de la re-

traite arrive sur ces entrefaites, et nous nous retirons après avoir perdu plus de 900 hommes.

Le lendemain, 30, l'action véritable s'engage à la suite d'une vigoureuse canonnade des forts, en même temps que des diversions ont lieu sur plusieurs points de la ligne d'investissement. Les trois corps de notre 2^e armée se portent en avant. Le 1^{er} corps s'avance de Joinville sur Champigny et Cœuilly; le 2^e corps franchit la Marne près du viaduc de Nogent et marche sur Villiers; enfin le 3^e corps, placé à Neuilly-sur Marne, doit passer la rivière vis-à-vis de Noisy et prendre Villiers à revers. Champigny est enlevé rapidement. La crête est occupée. Les Allemands se retirent dans les parcs de Villiers et de Cœuilly. Ils y font une vigoureuse résistance. Si, à ce moment, le 3^e corps avait exécuté le mouvement qui lui était prescrit, il aurait probablement déterminé la prise de Villiers. Malheureusement ce n'est qu'à trois heures qu'apparaît une de ses divisions; elle fait alors une nouvelle attaque sur ce village; mais elle est repoussée. Et après une lutte acharnée et très meurtrière, la nuit vient interrompre la lutte. Nous conservons Champigny et la crête du plateau, mais les Allemands conservent Cœuilly et Villiers.

Le 1^{er} décembre, une sorte de trêve tacite règne entre les deux armées. On enterre les morts et l'on reconstitue nos corps, très éprouvés. Les Allemands profitent de ce repos pour amener de nouvelles troupes au secours des Wurtembergeois.

Le 2 décembre au matin, ils ont devant nous plus de 80 bataillons, avec lesquels ils prennent à leur tour l'offensive. Ils nous attaquent sur tout notre front. Notre gauche tient bon. Notre droite, mal couverte par ses avant-postes, est surprise et repoussée; bientôt elle se reforme, reprend le terrain perdu, et le soir, après une lutte violente, les deux armées sont à peu près dans les conditions du matin.

Mais les troupes françaises ont beaucoup souffert: elles ont perdu 2,000 morts, 5,000 blessés, 4,500 prisonniers; en outre, le froid est très dur, et nos hommes, mal couverts,

en souffrent beaucoup. Il faut évidemment retirer l'armée et la ramener sous les forts. Les Allemands ont perdu environ 6,000 hommes, ils sont eux-mêmes fort ébranlés ; mais ils rapprochent leurs corps de droite et de gauche du champ de bataille, et le 3, si nous avions recommencé l'attaque, nous les aurions trouvés en nombre très supérieur. De sorte que si nous étions parvenus à percer, on peut se demander ce que serait devenue notre armée, affaiblie par les combats, sans bagages ni approvisionnements, ayant perdu l'appui de Paris et de ses forts, dans un pays ruiné, où elle eût été serrée de près par des corps intacts. Au lieu de chercher à sortir, le rôle de l'armée n'était-il pas plutôt d'inquiéter et de fatiguer les Allemands par des attaques à petite distance, en cherchant à les amener sous le feu de notre grosse artillerie, et dans tous les cas en cherchant à les retenir devant Paris pour faciliter le rôle des armées de province ?

Il faut ajouter que le 30, pendant la bataille de Champigny, le corps de Saint-Denis s'est emparé d'Épinay et que vers le sud-est une division s'est emparée de Montmesly. Mais plus tard ces points sont abandonnés et toutes les troupes rentrent dans leurs lignes primitives.

Après ce grand effort, il faut de nouveau réorganiser l'armée.

Puis, le 21, on cherche encore à rompre la ligne d'investissement. Cette fois on doit se contenter vers l'est d'une démonstration sur la Ville-Evrard et la Maison-Blanche.

L'attaque principale sera dirigée plus au nord, entre Bondy et le Bourget. On doit d'abord emporter le Bourget. Ensuite ce point servira de pivot à l'armée, qui s'élèvera en échelons dans la plaine.

La démonstration réussit. Nous occupons les points indiqués, malgré une échauffourée de nuit qui jette un peu de désordre dans nos rangs et nous coûte du monde. Mais le Bourget ne peut être emporté ; nos marins en occupent bien l'extrémité septentrionale, mais l'ennemi se maintient à l'autre extrémité. Des renforts lui arrivent. Nous sommes

rejetés du village en y laissant plus de 300 prisonniers. L'armée ne peut pas alors se déployer, et l'action n'est plus qu'une lutte d'artillerie.

Néanmoins, jusqu'au 24, on maintient les troupes dans la plaine du Bourget et derrière les tranchées. Mais le froid devient alors si rude (14 degrés), nous avons des cas de congélation si nombreux, que l'on est obligé de donner l'ordre de la retraite et de cantonner les troupes pour les refaire.

En ce moment, la santé des troupes est fortement atteinte ; l'armée semble au bout de ses efforts ; la misère augmente dans Paris ; les nouvelles de province deviennent de plus en plus mauvaises ; on voit que l'on marche à grands pas vers le terme de la résistance.

Bientôt, pour en hâter la fin et pour obéir à la pression de l'opinion publique de leur pays, les Allemands commencent à bombarder Paris. Ils ont de grands moyens matériels, et le 27 décembre, 76 bouches à feu, disposées en plusieurs batteries convergentes, commencent à tirer sur le plateau d'Avron et sur les forts de l'Est. Nous avions encore sur le plateau une quarantaine de bouches à feu ; mais elles étaient mal couvertes par des parapets insuffisants ; elles n'avaient pas d'abris blindés ; elles sont promptement réduites au silence. Les troupes maintenues sur le plateau, exposées au feu de l'ennemi, font des pertes sensibles. C'est pourquoi, dans la nuit du 28 au 29, on évacue Avron, et l'on retire avec de grands efforts l'artillerie qu'on y avait amenée. Le plateau devient alors une sorte de terrain neutre entre les deux armées. Quant aux forts de l'Est, ils souffrent peu du tir des batteries allemandes, qui sont placées à de trop grandes distances.

Le 5 janvier, 275 bouches à feu placées sur les hauteurs de Châtillon et de Meudon commencent à bombarder les trois forts de Montrouge, de Vanves et d'Issy. Les casernes sont bientôt détruites ; quelques casemates sont percées ; les maçonneries souffrent sur plusieurs points ; mais les trois

forts, reliés par des tranchées, soutenus à droite et à gauche par des batteries de gros calibre, appuyés en arrière par une forte division et par de l'artillerie de campagne, soutenus par des pièces à longue portée établies sur l'enceinte, particulièrement au Point-du-Jour et au bastion 73, les forts tiennent bon, et au moment de l'armistice, après vingt-deux jours de bombardement, ils sont encore en état de repousser toute espèce d'attaque de force vive. Le bombardement du Sud nous cause une perte moyenne de 60 hommes tués ou blessés par jour, tant dans les garnisons des forts que dans la division de soutien et dans la population civile. Ce résultat est peu considérable en regard des moyens mis en œuvre. Il faut ajouter que le moral des troupes et de la population se maintient bon sous la pluie de projectiles, qui devenait parfois très intense.

A Saint-Denis, l'ennemi ouvre encore une troisième zone de bombardement, à peu près dans les mêmes conditions que vers le Sud. Il écrase la ville et se rapproche chaque jour des fortifications.

Cependant les vivres s'épuisaient ; la fin du siège paraissait imminente ; l'opinion publique était très exaltée ; les bataillons de guerre de la garde nationale demandaient à marcher. On veut tenter, le 19 janvier, un dernier effort contre les positions de l'ennemi. Après avoir hésité dans le choix du point d'attaque entre Châtillon et Montretout, on se décide pour ce dernier champ de bataille. On rassemble 83,000 hommes, dont le tiers, environ 20 régiments, appartient à la garde nationale parisienne ; on en forme trois colonnes : celle de droite, comprenant 3 divisions et 27,000 hommes, doit déboucher de Rueil et attaquer Buzenval ; la colonne du centre, forte de 34,000 hommes, doit attaquer la Bergerie ; la colonne de gauche, de 22,000 hommes, doit attaquer Montretout.

Les mouvements préparatoires sont lents et difficiles, à cause de l'obscurité, de la rupture des ponts, de l'encombrement des routes et de l'inexpérience de la garde nationale. L'attaque, fixée aux premières heures du jour, doit être retardée. Heureusement, il règne un brouillard épais

qui couvre nos premiers mouvements; les deux colonnes du centre et de la gauche arrivent assez facilement l'une à la Bergerie et l'autre à la redoute de Montretout. Les avant-postes allemands sont surpris et se retirent vers la porte d'Orléans et vers la porte Jaune. Nous nous établissons sur la crête. Mais nous ne pouvons pas y amener l'artillerie nécessaire. Les routes sont défoncées, le terrain détrem্পé, les chevaux affaiblis, nos pièces trop lourdes (Nous n'avions que du 12 et du 7, le 4 ayant été considéré comme insuffisant). L'infanterie n'est donc pas convenablement appuyée.

En outre, vers la droite, nous nous emparons bien du château de Buzenval, mais la porte de Longboyau résiste énergiquement, et de ce côté nous ne pouvons atteindre la crête.

Les réserves allemandes accourent de toutes parts. Quatre batteries du IV^e corps s'établissent à Carrières-Saint-Denis et enfilent notre extrême droite. Quatre autres batteries s'établissent à Saint-Michel et la battent de front. Les batteries du haras de Vaucresson, de l'hospice Brézin, de la porte Jaune, de l'Étoile de chasse, croisent leurs feux sur Montretout. Nos troupes sont ébranlées par ces feux d'artillerie auxquels nous ne pouvons répondre. Bientôt elles sont abordées par l'infanterie allemande. Mais alors elles tiennent bon et repoussent deux fois ses attaques. Toutefois, vers six heures du soir, comme elles ont fait des pertes sérieuses, comme elles n'ont pas d'artillerie sur la crête pour les appuyer, on donne l'ordre de la retraite. Au même instant les Allemands recommençaient une nouvelle attaque; ils ne trouvent plus devant eux que nos arrières-gardes et ils reprennent leurs positions du matin. Par un fâcheux oubli, un bataillon de mobiles est laissé dans Saint-Cloud. Le lendemain, cerné de toutes parts, il est forcé de capituler.

Nos pertes montent à 4,000 ou 5,000 hommes. Celles des Allemands, qui ont toujours combattu à couvert, à 650 environ pour le V^e corps, et à un millier en totalité.

Le 22, une nouvelle émeute suit ce nouvel insuccès. Elle est facilement réprimée.

Enfin, le 26 janvier, à minuit, le feu cesse sur toute la ligne, à la suite de la conclusion d'un armistice, qui est signé le 28 et qui est le prélude du traité de paix.

Cet armistice avait été demandé à cause de l'épuisement à peu près complet des subsistances et par suite des nouvelles arrivées de la province, annonçant la défaite de nos armées.

La population avait supporté avec courage des privations de toute sorte ; certaines classes avaient beaucoup souffert ; la mortalité s'accroissait chaque jour dans de grandes proportions ; le 26 janvier, ce n'était donc pas l'avant-dernière heure de la résistance qui venait de sonner, c'était véritablement la dernière. Il ne restait alors ni vivres au dedans, ni espoir de secours au dehors.

IV.

Le siège de Paris a été l'un des grands événements de la guerre de 1870-1871. Il présentait de sérieuses difficultés ; nous devons en signaler quelques-unes :

1° Il fallait mettre cette immense place en état de défense et l'approvisionner de manière à pouvoir nourrir pendant quatre mois et demi une population de plus de deux millions d'habitants ;

2° Le gouvernement était peu solide, les membres qui le composaient n'étaient pas toujours d'accord entre eux, et les considérations politiques venaient souvent entraver les combinaisons du général en chef ;

3° L'autorité militaire était peu secondée, peu obéie, avait peu de force matérielle, particulièrement au début. Elle était contrariée à la fois par le découragement des uns et par l'exaltation déraisonnable des autres ;

4° Les clubs, les journaux, les brochures entretenaient dans la population une fermentation dangereuse ; le gouvernement paraissait chaque jour à la merci d'une émeute ; le

désœuvrement et l'ivrognerie de la masse des ouvriers lui créaient à chaque instant de nouveaux dangers ;

5° L'hiver de 1870-1871 fut un hiver exceptionnel. A partir du 1^{er} décembre, on passait d'un froid très rude, accompagné de neige, à la pluie et au dégel. Par suite, la terre était ou profondément détrempée, ou gelée à un et deux pieds de profondeur. Les travaux de terrassement, qui pouvaient rendre de si grands services, devenaient presque impossibles. Les mouvements des troupes et du matériel étaient fort difficiles ;

6° Il y avait une sorte d'antagonisme entre l'armée et la garde nationale de Paris. La première faisait de grands efforts, subissait de grandes pertes et souffrait beaucoup. La seconde était généralement beaucoup plus ménagée et du reste d'un emploi bien plus difficile. Malgré de beaux dévouements et des morts héroïques, on peut dire qu'en général elle voyait les choses de trop loin, qu'elle ne comprenait pas assez les difficultés de la situation, et que par suite elle montrait souvent trop de goût pour les déclamations des orateurs de clubs, trop d'entraînement vers les souvenirs de 1792, enfin trop de confiance dans les sorties torrentielles.

Malgré toutes les difficultés que nous venons d'énumérer, on parvint à prolonger la résistance pendant quatre mois et demi, nourrissant une immense population, maintenant l'ordre à l'intérieur autant que cela était possible au milieu de circonstances si critiques et d'émeutes sans cesse renaissantes ; soignant les malades et les blessés ; communiquant avec le dehors par les ballons et les pigeons voyageurs ; fabriquant des canons, des mortiers et des mitrailleuses ; organisant des divisions et des corps d'armée ; enfin livrant plusieurs grandes batailles et de nombreux combats.

A propos de ces derniers, nous remarquerons qu'ils ne purent avoir lieu qu'après un travail de réorganisation de plusieurs semaines, et qu'alors on trouvait partout l'ennemi fortement retranché, ayant généralement trois lignes : avant-postes, lignes de combat et réserves ; qu'il était couvert par de nombreux ouvrages, avec de bons points d'ap-

pui, des défenses accessoires de toute espèce, des batteries préparées, des barricades, des abatis, des murs crénelés, etc.; qu'il se tenait généralement hors de la portée de l'artillerie des forts, et qu'il fallait alors marcher à lui à découvert. Nos troupes, jeunes, peu instruites, peu aguerries, avec des cadres incomplets, étaient forcées de prendre l'offensive et de s'avancer en plaine contre des troupes solides, bien pourvues, bien encadrées, bien postées, animées par leurs précédents succès et appuyées enfin par une artillerie nombreuse. On peut se demander si des travaux de contre-approche et des attaques à courte distance ayant pour objet quelque point rapproché où l'on se serait fortifié immédiatement, n'auraient pas été meilleurs. Ils auraient eu l'avantage d'être moins meurtriers, d'être plus faciles à soutenir, et d'attirer l'ennemi sous notre feu au lieu de tomber sous le sien. Nous aurions alors combattu en défensive après avoir manœuvré offensivement, ce qui est si avantageux avec les armes à tir rapide. Nous aurions en outre été favorisés par ce principe des Allemands, de renouveler avec acharnement leurs attaques sur tous les points perdus, comme au Bourget, à la Ville-Évrard, à Montretout. A leur tour ils auraient été forcés de se découvrir, de tomber sous le feu de notre grosse artillerie, de marcher en plaine contre des murs crénelés, des abatis et des barricades. Malheureusement cette méthode, renouvelée de celle des Russes dans la défense de Sébastopol, était peu en rapport avec l'esprit de la population et devenait à peu près impossible pendant les deux derniers mois du siège, à cause de l'état de la température.

La capitulation de Paris marque le terme de la deuxième période de la guerre de 1870-1871.

Cette période comportait trois facteurs principaux : Metz, la province et Paris.

Metz capitule le 27 octobre, après un siège de deux mois.

La province, après des efforts héroïques pour des armées improvisées, succombe vers le milieu de janvier au Mans, à Saint-Quentin et à Héricourt.

Paris enfin tombe le 28 janvier, vaincu par la famine plutôt que par les armes allemandes ou par le bombardement ; il capitule quand tout espoir de résistance est perdu.

La défense de Paris n'aurait pas été inutile si nous avions pu coordonner les efforts de nos troupes à la fois au dedans et au dehors, si nos généraux dès le début avaient pu se concerter entre eux, enfin si Metz avait pu tenir un mois de plus. Alors l'armée du prince Frédéric-Charles ne serait pas arrivée d'une manière si précise à Orléans, ni celle de Mantouffel à Amiens. Nos armées de province auraient eu des chances de succès. Si nous n'étions pas parvenus à chasser l'ennemi de notre territoire, nous pouvions du moins lui faire payer ses victoires beaucoup plus cher.

Nous terminerons cette partie de notre travail par une appréciation du siège de Paris que nous empruntons à l'ouvrage intitulé : *Les opérations du génie allemand pendant la guerre de 1770-1771, d'après les documents officiels* :
« En dépit du caractère d'exaltation qu'elle a souvent présentée, la défense de Paris est extrêmement remarquable
« par la puissance et par la multiplicité des moyens mis en
« œuvre, et elle peut être mise en parallèle avec les défenses les plus mémorables dont parle l'histoire ».

OBSERVATIONS

I.

Après la capitulation de Paris, un armistice suspend les hostilités. Prolongé jusqu'au 26 février, il donne le temps d'arrêter les préliminaires de la paix. Celle-ci est signée à Francfort, après des négociations difficiles, et ses principales conditions sont les suivantes :

Elle nous enlève l'Alsace et une partie de la Lorraine, c'est-à-dire trois départements avec 4,600,000 habitants, et deux de nos places fortes principales, Strasbourg et Metz ; elle ouvre ainsi une large brèche dans nos frontières et prépare une voie facile aux invasions germaniques.

Elle nous impose une contribution de guerre de cinq milliards, dont le paiement est garanti par l'occupation d'une portion de notre territoire. Et comme la guerre elle-même nous a coûté environ cinq autres milliards, la France perd donc dix milliards en 1870-1871. Sa dette en est à peu près doublée, sa richesse en est fortement atteinte, et ses finances ont besoin de temps et d'efforts pour retrouver leur équilibre.

Bientôt la guerre civile éclate comme conséquence directe de la guerre étrangère. Pendant deux mois la Commune de Paris tient en échec le gouvernement légal du pays ; elle nous coûte de nouveaux sacrifices et retarde le départ des armées ennemies.

Enfin, le prestige militaire de la France est renversé par cette funeste campagne. Les glorieux souvenirs de notre histoire pâlisent devant nos défaites récentes. Et aujourd'hui notre réputation militaire est à refaire.

Telles sont les principales conséquences de la guerre néfaste que nous venons d'étudier. On peut en comparer l'é-

tude à une véritable voie douloureuse, dont les stations lamentables commencent à Wissembourg pour se terminer à Paris. Cette étude cependant peut nous être utile, si les générations françaises conservent le souvenir de ces événements malheureux, si elles en reconnaissent les causes, et si elles y cherchent sans cesse les observations et les enseignements qui s'y trouvent. Ces derniers sont nombreux.

Nous allons essayer d'indiquer ceux qui se rapportent le plus directement à l'art militaire.

Et d'abord nous ferons une observation générale que semble suggérer tout naturellement l'ensemble des événements de 1870-1871. C'est qu'aujourd'hui plus que jamais la guerre est l'acte le plus important de la vie d'un peuple, et que l'art d'en diriger les opérations doit passer avant tous les autres.

A quoi bon féconder notre sol, développer notre commerce, perfectionner notre industrie, acquérir des richesses, embellir nos villes, si nous ne savons pas les défendre, si nous devons subir une invasion nouvelle, si nous devons donner le fruit de nos travaux comme une nouvelle rançon à des peuples plus belliqueux ?

C'est là le premier enseignement de la dernière guerre. Les institutions militaires du pays, l'armée, le matériel, les places qui assurent la défense du territoire, doivent être aujourd'hui la principale préoccupation de nos législateurs, de notre gouvernement et de toutes les classes de la société. Le vieil adage de l'antiquité : *Si vis pacem, para bellum*, est aujourd'hui plus vrai que jamais.

Nous ne pouvons plus dans l'avenir faire des guerres désintéressées ou des guerres de fantaisie ; désormais nous combattons pour l'existence.

Puis on peut dire, après cette observation générale, qu'une guerre doit être bien engagée sous le rapport diplomatique, bien préparée sous le rapport militaire, bien dirigée sous le rapport stratégique, enfin habilement conduite sous le rapport tactique.

Nous allons nous placer successivement à chacun de ces points de vue : diplomatie, préparation, stratégie et tactique, et voir pour chacun d'eux les enseignements et observations que présente la guerre de 1870-1871.

II.

Au point de vue diplomatique, nous remarquerons que la politique extérieure d'un État doit être telle qu'elle permette en tout temps d'apprécier exactement la situation respective des diverses puissances européennes, c'est-à-dire l'échiquier politique sur lequel on peut avoir à agir. Elle doit surveiller attentivement les puissances rivales pour connaître leurs forces, leurs préparatifs et les alliances secrètes qu'elles peuvent avoir contractées. Elle doit entretenir de bonnes relations avec les puissances amies et chercher à nouer avec elles des alliances sérieuses, fondées sur la communauté des intérêts et garanties par des traités ; il ne faut pas qu'au début d'une guerre, on compte sur des succès pour décider ces alliances, tandis que, d'autre part, on compte sur ces alliances pour décider des succès. Quant aux puissances neutres, on doit respecter leur opinion et rechercher leur sympathie, en s'appuyant toujours sur le droit et en conservant toutes les formes de la modération.

Puis, lorsque la diplomatie se trouve impuissante pour aplanir certaine difficulté, pour arranger certain différend, pour dénouer le nœud d'une situation trop compliquée, enfin lorsqu'il faut en venir à la guerre, nous remarquerons que la déclaration de guerre doit être opportune, soigneusement méditée, longuement pesée, envisagée sous toutes ses faces, considérée dans toutes ses conséquences, et exempte des procédés violents qui enveniment les questions et entraînent souvent les gouvernements et les peuples bien au delà de leurs intentions primitives.

C'est ainsi qu'une guerre peut être bien engagée sous le rapport diplomatique.

Ajoutons à cela une situation intérieure bien assise, des

finances en bon état, une population calme, ferme, obéissante, animée d'un patriotisme sérieux, et nous aurons les principales conditions à rechercher pour un peuple au moment d'une déclaration de guerre, indépendamment, bien entendu, des conditions militaires, que nous allons maintenant examiner plus particulièrement.

III.

Sous le rapport militaire, la guerre doit d'abord être préparée avec soin. La préparation à la guerre est de tous les instants. Un peuple doit toujours être prêt sous ce rapport, car les événements de la politique sont incertains, et c'est souvent au milieu de la paix la plus profonde qu'éclatent tout à coup les guerres les plus redoutables.

Les principales conditions militaires que doit remplir une bonne préparation à la guerre paraissent être les suivantes :

1^o La première semble tenir au nombre des combattants. Il faut calculer avec soin l'effectif probable des forces ennemies et chercher, sinon à les surpasser, du moins à les égaler. C'est ainsi qu'en 1866 et 1870, on voit l'état-major prussien établir à l'avance le calcul de l'effectif des armées opposées pour en déduire celui de ses propres armées. Et aujourd'hui certainement personne ne proposerait d'entamer une guerre avec la certitude de combattre dans la proportion d'un contre deux. Il faut donc fixer convenablement le chiffre de ses forces militaires. Puis il faut leur donner une organisation qui permette de les mobiliser avec facilité et de les concentrer rapidement. Nos dix-huit corps d'armée, forts chacun d'environ 35,000 hommes et correspondant à des régions territoriales, paraissent répondre d'une manière satisfaisante à cette première condition ;

2^o Pour renforcer à propos les troupes actives, pour les alimenter et les compléter pendant les opérations, pour les rendre entièrement disponibles, enfin pour garder leurs communications et les places fortes, il faut avoir derrière

l'armée de bonnes réserves, instruites, disciplinées, bien préparées et qui puissent entrer en ligne au fur et à mesure des besoins. Notre réserve de l'armée et nos troupes territoriales remplissent aujourd'hui ces conditions. Et c'est encore là une conséquence de la dernière guerre. Elle nous a montré que le temps des petites armées était tout à fait passé ; qu'aujourd'hui il fallait faire la guerre non avec des armées limitées, mais avec les populations tout entières. Nous avons vu les Allemands, nobles, bourgeois ou paysans, quitter leurs occupations et se transformer en quelques jours en cavaliers ou en fantassins. Il faut qu'il en soit de même aujourd'hui pour les Français. La mobilisation prend ainsi le caractère d'une levée en masse, d'un appel général de tous les hommes de 20 à 40 ans ; c'est le branle-bas de combat qui indique à chacun la place qu'il doit occuper pour assurer le salut du navire ;

3° En conséquence, le système de recrutement d'un État doit être tel qu'il impose l'obligation du service militaire à tous les hommes valides du pays sans distinction de fortune ou de position sociale, tel qu'il force tous les citoyens à concourir à la défense du territoire, tel enfin que l'armée représente véritablement la nation. C'est évidemment là une dure loi, mais c'est une loi d'une nécessité fatale et qui s'impose d'une manière absolue. C'est le seul moyen de mettre en ligne des armées aussi nombreuses que celles de nos adversaires. Et comme l'armée a besoin d'un grand nombre de chevaux en même temps que d'un grand nombre d'hommes, nous ajouterons que tous les chevaux du pays doivent être immatriculés à l'avance et soumis aux réquisitions nécessaires ;

4° Mais il ne suffit pas de donner à une armée la quantité ou le nombre. Il faut chercher encore à lui donner la qualité, au moyen d'une bonne discipline et d'une bonne instruction. La discipline sera donc sévèrement entretenue, non seulement par les moyens ordinaires, c'est-à-dire les punitions et les récompenses, mais surtout en la fondant sur le respect et la confiance : respect des chefs en raison de la supériorité reconnue de leurs connaissances, de leur carac-

tère, de leurs qualités physiques et morales; confiance des soldats les uns dans les autres en raison de leur solidarité et de leur esprit de corps. Il faut, en outre, qu'en temps de guerre la discipline prenne un caractère tout particulier de fermeté et de rapidité. Il faut, dans chaque division, une organisation de conseil de guerre ou de cour martiale telle que les hommes coupables de désobéissance, de pillage, de menaces envers les supérieurs, soient, dans la même journée, jugés, condamnés et punis en présence de tous. Cette condition est indispensable avec des armées aussi nombreuses et un temps de service aussi limité;

5° Quant à l'instruction, qui a pour objet de préparer les troupes à la guerre, elle doit être bien entendue et appropriée aux combats modernes; elle doit dresser chacun à son rôle de campagne; elle doit apprendre au soldat, comme aux diverses unités de l'organisation, à marcher, camper et combattre. Elle doit être pratique et se rapprocher, autant que possible, de ce qui a lieu dans la réalité, en rejetant tous les mouvements inutiles ou de parade. Elle doit, en même temps, développer les qualités naturelles des troupes, corriger leurs défauts, et tendre surtout à élever le moral des hommes au niveau de leurs devoirs;

6° Une bonne préparation à la guerre comporte encore une administration qui puisse satisfaire largement et dans toutes les circonstances aux besoins des soldats, qui possède un matériel convenable, et qui puisse justifier à la paix de toutes ses dépenses avec ordre et avec clarté;

7° Enfin, les établissements militaires du pays seront bien en rapport avec leur destination. Le matériel sera complet et d'une distribution facile. L'artillerie donnera à l'armée des fusils et des bouches à feu qui puissent soutenir la comparaison avec ceux de l'ennemi. Le génie créera, sur le territoire, des places fortes bien situées, bien construites, bien en rapport avec les conditions nouvelles de la guerre, susceptibles d'appuyer les opérations des armées et d'arrêter longtemps la marche de l'adversaire. Sous ce rapport, la dernière guerre semble avoir montré que nos diverses places sont généralement bien situées et commandent géné-

ralement bien les lignes stratégiques du territoire; malheureusement elles manquaient d'ouvrages avancés pour les mettre à l'abri d'un bombardement; elles n'avaient pas d'abris casematés; elles n'étaient pas préparées à la résistance; elles n'avaient qu'une artillerie insuffisante, des approvisionnements incomplets, des garnisons faibles et improvisées. Quant au camp retranché de Paris, il paraît avoir rendu tous les services qu'on pouvait en attendre; il ne s'est montré vulnérable que sur deux points : Châtillon et Saint-Denis.

Telles sont donc les conditions principales d'une bonne préparation à la guerre. Et, nous le répétons, cette préparation est une œuvre de tous les jours, une œuvre qui demande de la suite et de la méthode, de l'intelligence et du travail, de l'ordre et de la volonté; c'est une œuvre qui réclame le concours de toutes les forces du pays; une œuvre, enfin, qui doit être accompagnée de comparaisons avec les méthodes étrangères, d'épreuves et d'expérimentations multipliées pour mettre d'accord la théorie et la pratique, et de répétitions fréquentes pour préparer tous les éléments aux rôles qu'ils doivent jouer dans le drame véritable.

IV.

Lorsque la guerre a été bien engagée sous le rapport diplomatique, lorsqu'elle a été bien préparée sous le rapport militaire, il faut encore qu'elle soit bien dirigée sous le rapport stratégique. Nous nous plaçons à ce troisième point de vue, et nous voulons indiquer les observations qui paraissent ressortir sous ce rapport de la guerre de 1870-1871.

Il faut d'abord se préoccuper du genre de guerre que l'on veut faire ou de l'attitude que l'on doit prendre. Pour cela, on doit chercher à connaître aussi exactement que possible

les forces actives de l'ennemi et les comparer à celles dont on dispose.

De cette comparaison, faite avec soin, attention et impartialité, on conclut à l'attitude à adopter.

Si l'on est le plus fort et le premier prêt, il faut prendre vigoureusement l'offensive et chercher à joindre l'ennemi le plus tôt possible pour l'écraser et le terrasser, grâce à la supériorité que l'on possède. On fait alors la guerre offensive, comme l'empereur Napoléon I^{er} en 1805.

Si l'on reconnaît, au contraire, que l'on est le plus faible ou qu'on sera le dernier prêt, il faut garder la défensive, reculer et chercher à rétablir l'équilibre en mettant de son côté le temps, les distances, les difficultés du terrain, surtout les places fortes, qui gênent les mouvements de l'ennemi et qui le forcent à de gros détachements. On fait alors la guerre défensive comme Wellington, en Portugal, en 1810.

Quelquefois, et avec des armées à peu près égales, on attend l'ennemi à une certaine distance dans l'intérieur du pays, on le laisse manœuvrer, dévoiler ses projets, souvent commettre des fautes; puis on prend brusquement l'offensive, avec un plan bien préparé, on surprend son adversaire au milieu de ses manœuvres par des attaques vigoureuses, et l'on fait alors de la défensive-offensive, comme l'empereur Napoléon I^{er}, en 1809, à Abensberg et à Eckmühl.

Enfin, il arrive parfois qu'une puissance se croit la plus forte ou la première prête, lorsqu'elle n'est en réalité ni l'un ni l'autre. Elle prend l'offensive. Mais elle s'arrête bien vite en présence de difficultés qu'elle n'a pas prévues. Bientôt elle doit se défendre. Et comme rien n'a été préparé pour appuyer les manœuvres défensives, on voit les mouvements de retraite se changer en déroute, l'invasion fondre sur le pays et la guerre finir par un désastre.

Ces résultats funestes sont dus alors moins aux généraux qui dirigent la guerre qu'aux gouvernements qui en décident la nature, et qui ont mal apprécié les situations respectives.

Quoi qu'il en soit, c'est alors que commencent les opérations stratégiques. La stratégie dirige les marches et les manœuvres qui ont lieu sur le théâtre d'opérations, qui rapprochent les armées les unes des autres et qui les amènent en présence jusque sur le champ de bataille. Ses principes ont été posés particulièrement par l'archiduc Charles, le général Jomini et l'empereur Napoléon I^{er}.

Ces principes, nous en retrouvons l'application en 1870; mais, malheureusement, plutôt du côté de nos adversaires que du nôtre.

Si nous considérons, en effet, nos opérations du début de la guerre, nous voyons que nous avons l'infériorité du nombre, de la préparation et de l'armement (au moins pour l'artillerie); mais nous voyons aussi que, malgré ces divers genres d'infériorité, nous sommes à plusieurs reprises sur le point d'obtenir le succès, et que nous le manquons surtout par l'infériorité de notre direction stratégique.

Le 4 août, nous éprouvons un échec à Wissembourg, mais c'est parce que le rôle stratégique de la division Douay est mal compris et mal indiqué. Au lieu de s'engager à fond et de se faire écraser par trois corps d'armée convergents, elle devait se considérer comme une avant-garde, donner avis de l'approche de l'ennemi, et se retirer sur Lembach en retardant l'adversaire.

Le 6 août, nous éprouvons à Wœrth une grande défaite. Mais en pressant davantage la concentration, en appelant à soi les 5^e et 7^e corps, en retardant l'engagement d'un jour au moyen d'une retraite de quelques kilomètres pour prendre une position plus en arrière, on pouvait avoir 80,000 hommes au lieu de 40,000 et livrer la bataille dans des conditions bien différentes.

A la même date, le 2^e corps est attaqué à Spickeren par 4 divisions allemandes. Mais lui-même comptait 3 divisions, et il avait derrière lui, à 16 kilomètres seulement, les quatre divisions du 3^e corps qui, mieux dirigées, pouvaient arriver sur le terrain en temps opportun, nous donner une grande supériorité numérique et nous assurer la victoire.

Dans ces diverses circonstances, c'est évidemment la direction stratégique qui nous fait défaut, la direction stratégique qui a une si grande influence sur les opérations de la guerre et qui eût pu racheter alors nos diverses infériorités.

En 1870, les Allemands, qui avaient déjà la supériorité du nombre et de la préparation, se montrent encore supérieurs à nous sous le rapport stratégique.

En effet, le plan de campagne allemand, étudié avec grand soin depuis plusieurs années, paraît basé sur une appréciation très exacte du terrain et des forces opposées. La combinaison principale qu'il présente, c'est-à-dire la grande conversion autour de Metz, rappelle en plus d'un point celle de l'armée française autour d'Ulm, en 1805.

Dans l'exécution de ce plan, on retrouve l'emploi de toutes les lignes indiquées par Jomini, et que l'on rencontre dans les campagnes du premier Empire. Ainsi, la base principale est sur le Rhin, de Gemersheim à Coblentz; les armées allemandes s'y rassemblent et s'y préparent, soit à prendre l'offensive quand elles seront convenablement organisées, soit à manœuvrer défensivement et à recevoir le choc de l'ennemi, si elles doivent être prévenues par lui. Puis, les lignes d'opérations des trois armées d'invasion se constituent derrière elles au moyen des chemins de fer et des routes que viennent garder les troupes d'étapes. Des bases secondaires sont établies successivement en Lorraine et en Champagne pour assurer la marche en avant.

Les relations stratégiques des diverses armées entre elles ou des divers corps entre eux sont toujours calculées de manière à assurer leur soutien réciproque.

Les marches stratégiques rappellent encore les nôtres du temps de Napoléon I^{er}. Elles ont lieu généralement avec facilité et sans fatigues inutiles, parce que les ordres sont donnés avec précision, et que rien ne vient changer ou contrarier leur exécution. Les colonnes marchent rapidement parce que les gros bagages sont rejetés à plusieurs lieues derrière elles. Enfin, elles sont bien couvertes du côté de l'ennemi par un grand rideau de cavalerie, comprenant

5 ou 6 divisions, et qui nous rappellent encore les nombreux escadrons de Murat, que l'on nous représente, en 1805 ou en 1806, galopant en avant de nos têtes de colonnes, explorant le terrain, reconnaissant l'ennemi et se présentant successivement aux divers défilés de la forêt Noire et du Thuringer-Wald.

Nous ajouterons que, pendant ces opérations, les Allemands employaient pour reposer leurs troupes une méthode supérieure à la nôtre. Ils cantonnaient généralement, et, par suite, les soldats ne souffraient pas du tout du mauvais temps; ils reposaient bien chaque nuit, et le lendemain se trouvaient prêts à de nouveaux efforts. Les troupes de sécurité seules bivouaquaient pendant les marches. Lorsqu'on prévoyait un engagement pour le lendemain et que l'armée devait rester réunie, elle bivouaquait tout entière, mais seulement pendant un ou deux jours.

De notre côté, au contraire, le bivouac était la règle et le cantonnement l'exception, du moins pendant la première période de la campagne. Et alors, nos soldats avaient froid, étaient mouillés, reposaient mal. En outre, ce système permettait à l'ennemi d'apercevoir nos camps de très loin, de reconnaître nos positions et de pouvoir juger de nos dispositions et de nos forces.

En résumé, au point de vue stratégique, il faut savoir reconnaître, pour l'imiter un jour, l'habile direction donnée aux opérations des armées allemandes.

Leurs généraux de brigade, de division et de corps d'armée ont montré beaucoup d'initiative, et, dans la conduite des différentes armes, ils ont montré des vues d'ensemble qui manquent parfois dans d'autres armées, où domine la spécialité et où d'excellents colonels ne peuvent que difficilement acquérir les connaissances générales nécessaires au commandement supérieur.

Leur état-major général, très versé dans l'étude approfondie de l'histoire militaire et particulièrement des campagnes du premier Empire, a su donner aux grandes opérations une direction stratégique, moins brillante et moins

inspirée peut-être que celle de Napoléon I^{er}, mais néanmoins intelligente et énergique. Il a su prévoir les circonstances multiples et inattendues de la guerre, s'orienter au milieu de renseignements très divers, enfin amener les masses sur les champs de bataille par des mouvements d'une précision presque mathématique.

V.

Sur les champs de bataille, c'est-à-dire au point de vue tactique, les caractères des principaux engagements de la dernière guerre semblent avoir été les suivants :

Du côté des Allemands, l'artillerie, marchant à portée de la tête des colonnes, s'engage la première, soutenue par les avant-gardes. Elle se place à peu près à 1000 ou 1200 mètres en avant de son infanterie, sur une crête favorable, et de là elle contre-bat l'artillerie ennemie, elle couvre le déploiement des corps d'armée, elle ébranle les troupes opposées, elle prépare les attaques, elle joue ainsi le rôle que l'artillerie française avait joué, sous le premier Empire, à Friedland, à la Moscowa, à Waterloo.

Pendant ce temps, l'infanterie se masse, se déploie, et passe de l'ordre en colonne à l'ordre en bataille. Elle prend d'abord sa formation rendez-vous, que l'on peut comparer à celle de l'armée française le matin de la bataille de Wagram. Puis elle s'avance, en passant sur les flancs et par les intervalles de l'artillerie. Elle la dépasse, et au fur et à mesure qu'elle se rapproche de l'ennemi, elle s'étend, se déploie, éloigne les uns des autres, par un mouvement en éventail, ses divers éléments, et tend ainsi de plus en plus à l'ordre dispersé. L'artillerie continue alors à tirer par-dessus les tirailleurs. Bientôt, ceux-ci s'engagent ; les deux armes, réunissant leurs feux, agissant simultanément. Les tirailleurs s'avancent alors par bonds successifs, en s'élançant de couvert en couvert, et en s'abritant de tous les obstacles du terrain. Leurs soutiens, leurs réserves se rapprochent et entrent en ligne successivement. On arrive ainsi

à 200 mètres environ de l'ennemi. A cette distance, si l'adversaire paraît faiblir, si son feu se ralentit, si l'effet de quelque attaque de flanc se fait sentir, l'infanterie donne l'assaut pour enlever la position. Et, presque toujours, ce sont les attaques de flanc qui déterminent le succès ; car pendant que les premières lignes allemandes entretiennent le combat de front, les secondes lignes, les réserves ou les corps disponibles prolongent la ligne de bataille vers les flancs de l'adversaire et cherchent à l'envelopper. Cette manœuvre enveloppante est rendue facile à Wissembourg, à Fröschwiller, à Saint-Privat, par une énorme supériorité numérique.

Quant à la cavalerie, elle a découvert et éclairé l'armée jusqu'aux limites du champ de bataille ; mais là elle s'est arrêtée, et nous la voyons rester généralement derrière les autres troupes, se tenant prête toutefois à compléter leurs succès et à poursuivre l'ennemi.

Tels sont les principaux traits de la physionomie des engagements de la dernière guerre, du côté des Allemands, en ajoutant que presque toujours ils prennent l'offensive, comme nous l'avons vu en Alsace, en Lorraine, sur la Loire et dans le Nord.

De notre côté, nous remarquerons d'abord que, contrairement à nos habitudes nationales, à notre esprit et à nos qualités militaires, nous gardons la défensive dans presque tous les engagements, soit par défaut d'initiative du commandement, soit à cause de notre infériorité numérique.

L'ennemi nous trouve généralement établis sur de bonnes positions, c'est-à-dire sur des terrains bien choisis au point de vue des conditions de la défense, comme à Wœrth, derrière la Sauer ; comme à Saint-Privat, derrière la Mance, comme à Pont-Noyelles, derrière l'Hallue. Mais nos ordres de bataille présentent souvent des masses trop considérables, qui augmentent les pertes sans utilité. Nos troupes sont souvent moins bien défilées et moins bien couvertes par les obstacles du terrain que celles des Allemands. Nos corps d'armée paraissent moins maniables que ceux de nos adver-

saires ; ils n'ont pas été exercés comme eux, vers la fin de chaque automne, à de grandes manœuvres d'ensemble en terrain varié et avec la représentation de l'ennemi. Aussi, généralement, ils se défendent presque de pied ferme et sans beaucoup manœuvrer. C'est la conséquence d'une instruction qui paraît trop éloignée de la pratique et de la réalité.

Notre artillerie, marchant en grande partie à la queue des colonnes, n'arrive pas toujours à temps pour lutter contre l'artillerie opposée ; elle a presque toujours dès le début l'infériorité du nombre, indépendamment de l'infériorité de la justesse, de la portée, du calibre et de l'éclatement des projectiles.

Notre infanterie en colonnes de bataillon marche moins facilement que l'infanterie allemande avec ses colonnes de compagnie. Notre feu aux grandes distances est très supérieur à celui de l'ennemi ; mais il n'en est plus de même aux distances rapprochées. En outre, notre fusil donne des ratés fréquents, dus à l'inexpérience d'une partie de nos hommes et à la nature des cartouches. L'usage que nous avons fait des tranchées-abris a paru quelquefois exagéré, les troupes s'y attachant trop et les quittant difficilement. Mais il faut reconnaître en même temps que ces tranchées ont rendu de grands services à certains corps, notamment au 2^e corps, le 18 août, à la bataille de Saint-Privat.

Quant à la cavalerie, on ne lui a pas demandé d'éclairer l'armée comme elle aurait pu le faire ; sur le champ de bataille, on l'a lancée plusieurs fois, sans préparation, sur des terrains défavorables, dans des conditions désavantageuses ; de sorte qu'elle a généralement produit peu d'effet, tout en subissant de grosses pertes et quoique montrant une bravoure héroïque.

En résumé, au point de vue tactique, tout nous indique que nous devons suivre désormais les Allemands dans la voie qu'ils ont adoptée. Leurs méthodes, renouvelées du reste de celles de notre premier Empire, s'imposent aujourd'hui.

d'hui à nos troupes comme à celles de toutes les armées européennes.

Notre artillerie, améliorée dans son matériel et rapprochée des têtes de colonne pendant les marches, doit se tenir prête à engager l'action et à couvrir les déploiements.

Notre infanterie doit s'exercer à combattre dans l'ordre dispersé pour éviter les pertes énormes résultant de la puissance des armes nouvelles ; mais en même temps sa discipline et son instruction doivent lui permettre d'éviter le désordre, la confusion, le mélange des unités, qui peuvent être la conséquence de l'emploi des tirailleurs en grande bande, surtout avec des soldats jeunes, impressionnables, et avec des cadres de sous-officiers peu expérimentés.

Notre cavalerie doit se préparer au service d'exploration, à l'exécution des reconnaissances, à la recherche du contact de l'ennemi, et, sur les champs de bataille, aux charges allongées, seules possibles aujourd'hui.

Enfin, nos corps d'armée, comme les corps allemands, doivent être exercés à l'automne de chaque année aux marches stratégiques, aux cantonnements, aux bivouacs, puis à la défense et à l'attaque des positions, en se couvrant des obstacles du terrain. Ils doivent être exercés aux manœuvres du champ de bataille en figurant l'ennemi et en s'habituant à tenir compte des accidents du sol, en même temps que des circonstances multiples des engagements modernes. Ils doivent enfin être exercés à l'établissement et à l'emploi des retranchements rapides, qui peuvent rendre de si grands services dans la défense des positions.

La guerre franco-allemande de 1870-1871 nous fournit ainsi de nombreux enseignements sous le rapport tactique, comme nous avons vu précédemment qu'elle nous en fournissait sous le rapport stratégique, sous le rapport de la préparation et sous le rapport diplomatique.

Elle nous en offre un dernier appartenant à l'ordre moral, un dernier appartenant à l'ordre psychologique, et par lequel nous terminons notre travail.

VI.

La guerre de 1870 nous montre en effet le danger des illusions et l'inanité d'un patriotisme aveugle. Nous devons certainement une grande partie de nos désastres à un sentiment patriotique peu éclairé, mal compris, reposant sur des idées fausses : d'une part, sur une trop grande admiration de nos qualités militaires ; d'autre part, sur une trop grande ignorance de nos défauts, sur un trop profond dédain de nos adversaires, sur une partialité trop évidente et sur une appréciation trop inexacte des choses. Nous devons aujourd'hui revenir à des idées plus justes, à une recherche plus sérieuse de la vérité, à des jugements plus sains et plus mesurés. Sans cela, nous nous préparerions encore, comme en 1870, bien des mécomptes, bien des fautes et bien des désastres. M. Guizot disait, il y a peu d'années : « La France peut avoir encore des espérances, mais il ne lui faut plus d'illusions ». Plus d'illusions ! c'est bien là le dernier enseignement à tirer de l'étude que nous venons de faire ; c'est bien là l'esprit qui convient aux travaux de notre réorganisation. Conservons l'espérance, admirons nos anciennes victoires, gardons le culte de notre gloire nationale, retrouvons et développons ces qualités militaires qui, à plusieurs époques et il n'y a pas longtemps encore, avaient placé la France au premier rang : mais plus d'illusion décevante, plus de légende présomptueuse, plus de mirage trompeur ! Aujourd'hui il nous faut de la simplicité et de la sincérité, de la réalité et de la vérité. Sachons y joindre le silence et le travail, l'ordre et la discipline, le sentiment du devoir et le respect ; surtout le respect de toutes ces choses saintes : la Patrie, la Religion, la Liberté, la Gloire, qui aux diverses époques de l'histoire ont fait la force des armées et la grandeur des sociétés humaines.

Préparons ainsi notre organisation nouvelle. Efforçons-nous maintenant d'être prêts, prêts réellement, prêts chaque jour, prêts au delà des besoins. Et quand nous le serons,

si nous devons le prouver pour la défense de notre pays, tâchons de le prouver sans le dire.

VII.

Les ouvrages consultés sont les suivants :

Dépêches télégraphiques du quartier général allemand.

Guerre franco-allemande, par la section historique du grand état-major prussien.

Campagne de 1870 jusqu'au 1^{er} septembre, par un officier d'état-major de l'armée du Rhin.

Guerre franco-allemande, par un officier d'état-major prussien ; traduit par deux officiers belges.

Histoire de la guerre de 1870, par V. D., officier d'état-major.

Journal d'un officier de l'armée du Rhin, par le colonel Fay.

Guerre de 1870, par le général Ambert.

Metz. Campagne et négociations, par un officier supérieur de l'armée du Rhin.

Campagne de 1870-1871, par le colonel Borbstædt.

Armée du Rhin, maréchal Bazaine.

Relation historique et critique de la guerre de 1870-1871, par F. Lecomte.

Guerre des frontières du Rhin, par Rustow.

Wissembourg, par le général Ducrot.

Opérations du V^e corps allemand, par le capitaine Stieler von Heydekampf.

Opérations et marche du 5^e corps français, par le général de Failly.

Metz, par un officier général prussien.

Opérations du 2^e corps français, par le général Frossard.

Metz, par le colonel de Montluisant.

Sedan, par le général Ducrot.

Sedan, par le général de Wimpfen.

Des causes de la capitulation de Sedan, par un officier attaché à l'état-major général.

Un ministère de 24 jours, par le général Palikao.

Opérations de la III^e armée allemande, par le major von Hahnke.

Première armée de la Loire, par le général d'Aurelle.

Deuxième armée de la Loire, par le général Chanzy.

Orléans, par le général Martin des Pallières.

La Guerre en province, par de Freycinet.

Opérations des armées allemandes après Sedan, par Blume.

Opérations de la I^{re} armée allemande, par Wartensleben.

Campagne de l'armée du Nord, par le général Faidherbe.

Opérations de l'armée française du Nord, par M^{***}.

Armée du Sud, colonel Wartensleben.

Siège de Belfort, colonel Denfert.

Opérations du 13^e corps français, par le général Vinoy.

Défense de Paris, major de Sarrepont.

Défense de Paris. Mémoire de M. Viollet-le-Duc.

Défense de Paris, par le général Ducrot.

Siège de Paris, amiral La Roncière-le-Noury.

Opérations du corps du génie allemand.

Siège de Paris, par un officier russe (Annenkoff).

Revue des Deux Mondes. Campagne de 1870, par Ch. de Mazade.

Rapports des commissions d'enquête de l'Assemblée nationale.

Bazeilles et Sedan, par le général Lebrun.

GUERRE D'ORIENT

1876 — 1877

I.

Du XIV^e au XVII^e siècle, les Turcs fondent par leurs succès militaires un empire redoutable, dont le centre est à Constantinople, et qui s'étend à la fois en Europe et en Asie. Mais ils ne s'assimilent pas les populations conquises, ils restent comme campés en maîtres au milieu d'elles, et, dans les premières années du XVIII^e siècle, commence pour eux une période de décadence. Une puissance rivale, qui s'élève et s'agrandit à son tour, la Russie, protège les vaincus, chrétiens et Slaves comme les Russes, arrache successivement plusieurs provinces à la domination des Turcs et paraît devoir un jour les chasser de l'Europe et les refouler en Asie. Au XVIII^e siècle, les armées de Pierre le Grand et de Catherine II envahissent plusieurs fois la Turquie. Au XIX^e, nous voyons, comme suite des guerres précédentes, les guerres de 1809-1812, de 1828-1829. Un moment, en 1854, la Russie est arrêtée par la coalition de la France et de l'Angleterre. Mais après les événements de 1870 et l'écrasement de la France, elle reprend sa marche en avant et elle fait reviser le traité de Paris de 1856. Plus tard, en 1876, elle trouve dans l'insurrection de plusieurs provinces de l'empire ottoman, et dans la guerre de Serbie, l'occasion de reprendre sa politique offensive, d'intervenir de nouveau dans les affaires de la Turquie et de lui faire encore une fois la guerre.

L'insurrection a commencé, en 1875, dans quelques villages de l'Herzégovine. Bientôt elle s'est étendue dans la Bosnie et dans la Bulgarie. Amenée par des haines séculaires, elle présente tous les caractères des guerres de race et de religion, c'est-à-dire qu'elle est accompagnée, de part et d'autre, de violences sauvages, de grandes cruautés, de combats acharnés, de massacres barbares, de destruction de villages, d'incendies et de dévastations.

En 1876, la Serbie et le Monténégro soutiennent ouvertement les insurgés et déclarent la guerre à la Turquie. De nombreux volontaires russes viennent renforcer l'armée serbe. Des combats violents sont alors livrés sur les frontières des provinces belligérantes. Les succès y sont partagés ; mais, vers la fin de 1876, les Turcs obtiennent des avantages décisifs et sont sur le point d'écraser leurs adversaires, lorsque la Russie intervient, comme nous l'avons dit, et force les Turcs à accorder un armistice et à suspendre leurs opérations.

Bientôt une conférence des principales puissances européennes se réunit à Constantinople. Elle cherche à résoudre la question d'Orient en conciliant l'indépendance de la Turquie avec la protection des populations chrétiennes. Ses efforts échouent. La lutte doit recommencer. La Russie, qui est prête depuis plusieurs mois, déclare la guerre au sultan, le 24 avril 1877. Elle entame immédiatement les opérations, et alors commence la dernière guerre d'Orient, dont nous voulons à grands traits présenter une esquisse.

Si nous comparons d'abord les puissances belligérantes, nous trouvons d'un côté la Turquie isolée, et, de l'autre, la Russie entraînant avec elle le Monténégro, la Roumanie, qui, après quelques hésitations, prend part à la lutte ; la Serbie, qui doit rompre, en 1877, le traité qui lui a été imposé l'année précédente ; la Grèce, qui menace l'Épire et la Thessalie, enfin les insurgés de l'Herzégovine et de la Bosnie.

La Turquie a une population d'environ 38,000,000 d'habitants, mais dont 12,000,000 au moins, appartenant aux

racés conquises, ont conservé leur langue et leur religion. Ses finances sont en mauvais état, et elle n'a plus de crédit. Ses frontières sont entamées sur plusieurs points. Son gouvernement est faible, et l'on voit à quelques mois de distance trois sultans se succéder au pouvoir. Le fanatisme religieux, qui faisait autrefois la force des armées musulmanes, a singulièrement diminué. Enfin, les institutions militaires de la Turquie, calquées sur celles des puissances européennes, sont encore à l'état de transformation, et l'organisation de l'armée est incomplète. Cette armée se compose de trois éléments principaux : le nizam, ou l'armée proprement dite ; les rédifs, qui représentent deux bans de réserve ou de landwehr ; et le mustahfiz qui comprend tous les hommes non appelés, et qui n'est autre chose qu'une sorte de levée en masse ou de landsturm.

Il faut y joindre des irréguliers en grand nombre, spahis, tcherkesses, bachi-bouzoucks, etc..... Toutes ces forces étaient organisées en 8 corps d'armée, dont un de la garde. L'effectif devait être de 300,000 hommes ; mais, comme nous l'avons observé plus haut, cette organisation était inachevée et incomplète. Indépendamment de son armée, la Turquie possédait une belle flotte achetée à la France et à l'Angleterre, qui dominait la mer Noire et qui, sous ce rapport, lui assurait la supériorité sur sa rivale.

La Russie a 80 millions d'habitants, un budget de 550 millions de roubles, un gouvernement fort, des frontières bien défendues, un sentiment national très prononcé pour la guerre contre les Turcs et des forces militaires dont l'ensemble peut s'élever à 2,500,000 hommes. Comme troupes régulières, la Russie possède 168 régiments d'infanterie présentant environ 650 bataillons ; puis 77 régiments de cavalerie fournissant 350 escadrons ; enfin 326 batteries avec 2,500 pièces de campagne. Il faut ajouter à ces troupes régulières les troupes de réserve, celles de remplacement, celles de garnison et les troupes irrégulières qui portent l'effectif général, ainsi que nous l'avons indiqué, à environ 2 millions et demi de combattants. Sur la mer Noire, la Russie a une flotte, mais très inférieure à la flotte otto-

mane. C'est donc sur terre que la Russie possède sur sa rivale une très grande supériorité, d'autant plus grande, du reste, que, indépendamment de ses forces propres, la Russie dispose encore de l'armée monténégrine, forte d'environ 25.000 combattants; qu'elle disposera bientôt de l'armée roumaine, forte de 50,000; plus tard de l'armée serbe, forte également de 50,000; et qu'enfin au midi les menaces et les préparatifs de la Grèce forceront la Turquie à conserver des troupes de ce côté.

On voit donc qu'il y a une grande disproportion entre les forces des puissances belligérentes. Le succès des Russes semble assuré, s'ils font dès le début des efforts proportionnés aux ressources dont ils disposent.

Nous devons ajouter que, pour les autres puissances européennes, l'Autriche reste neutre, mais observe de très près des événements auxquels elle est fort intéressée; l'Angleterre reste neutre également, mais elle renforce sa flotte de la Méditerranée, elle surveille les belligérants et elle annonce qu'elle est prête à protéger les intérêts anglais; l'Allemagne, l'Italie et la France se disposent à conserver une neutralité à peu près absolue.

La Turquie, comme nous venons de le voir, est menacée de toutes parts; par conséquent, le théâtre de la guerre comprend à peu près toutes ses frontières et l'ensemble de tout son territoire. Mais ce théâtre général présente plusieurs théâtres particuliers d'opérations dont un en Asie, entre Tiflis et Kars, un autre sur les frontières du Monténégro, un autre enfin sur le bas Danube entre la frontière et Constantinople, ce dernier étant le théâtre principal et celui dont nous voulons particulièrement nous occuper.

Il a la forme d'un quadrilatère, borné au nord par la frontière roumaine, à l'est par la mer Noire, au sud par la mer de Marmara et l'Archipel, à l'ouest enfin par les limites orientales de la Serbie et de l'Albanie.

Sur ce théâtre, nous trouvons deux grandes lignes stratégiques naturelles, un grand fleuve et une chaîne de mon-

tagnes, allant de l'ouest à l'est et pouvant servir aux Turcs de lignes de défense.

La première est la ligne du Danube. Ce fleuve, dans la partie que nous considérons, a une largeur moyenne de 800 mètres, une profondeur de 5 à 7 et une vitesse de 1 mètre par seconde. En outre, la rive droite, c'est-à-dire la rive turque, domine presque constamment la rive gauche ou la rive roumaine; la première est formée par une série de collines dont la hauteur varie de 30 à 100 mètres; la seconde est généralement formée de plaines basses, marécageuses et inondées au moment des crues. Les places de Widdin, Nicopolis, Routschouk, Silistrie, Hirsorva, etc..., convenablement espacées le long du fleuve, en gardent les principaux passages et contribuent à en assurer la défense. Enfin une flottille composée de vapeurs cuirassés doit contribuer à en surveiller le cours.

La deuxième ligne est formée par la chaîne des Balkans, s'étendant depuis la frontière de Serbie jusqu'à la mer Noire. Ce sont des montagnes sauvages, boisées et d'accès difficile. Les sommets les plus élevés ont à peu près 2,000 mètres. On y compte environ dix passages, passes ou cols, qui permettent de franchir la chaîne et qui conduisent de la Bulgarie à la Roumélie. Mais presque tous ces débouchés ne présentent que des sentiers ou des routes mal entretenues et à peu près impraticables à l'artillerie.

En arrière de ces deux grandes lignes de défense, il y en a encore une troisième qui est environ à 40 kilomètres de Constantinople. Elle est formée par une chaîne de hauteurs où l'on trouve d'excellentes positions militaires, et elle s'étend de la mer Noire à la mer de Marmara. C'est une espèce de réduit de l'échiquier, qui aurait pu devenir une nouvelle presqu'île de Torrès-Vedras.

Voici les trois lignes principales que doit rencontrer dans sa marche une armée offensive venant de la frontière russe et se dirigeant sur Constantinople. Cette armée dispose de trois lignes stratégiques principales qui peuvent lui servir de lignes d'opérations. — A l'est, elle peut suivre la direction du littoral par Galatz, Rassova, Pravadi et Andrinople.

Elle arrive ainsi à Constantinople à travers le quadrilatère turc dont elle doit s'emparer. À l'ouest, elle peut suivre la ligne Ploesti, Nicopolis, Sophia, Philippopoli, Andrinople. Elle arrive de même à son objectif, mais en faisant un détour considérable et en basant surtout ses opérations sur le territoire de la Roumanie et non sur celui de la Russie. Enfin, entre ces deux directions, elle a devant elle une ligne d'opérations qui part de Bucharest, passe par Sistova, Schipka et Andrinople. C'est la ligne la plus directe. Ce sera la ligne d'opérations principale des Russes.

Indépendamment de ces trois lignes d'opérations allant du nord au sud, nous trouvons plusieurs lignes transversales qui peuvent servir de lignes de communication. L'une d'elles, en Roumélie, la ligne de Constantinople à Philippopoli, est marquée par un chemin de fer, qui présente deux embranchements, l'un au nord vers Yamboli, l'autre au sud vers Enos. Ces lignes de communication, allant de l'est à l'ouest, auraient pu être employées par les Turcs d'une manière avantageuse, afin de porter leurs réserves alternativement au centre ou sur les ailes de leurs lignes de défense.

Les points stratégiques du théâtre que nous considérons sont les points de passage sur le Danube, comme Braïla, Sistova, Nicopolis, etc.; les nœuds de communications, comme Plewna, Biela, etc.; les cols dans les Balkans, comme la passe de Schipka, celle de Trajan, etc; les places fortes, comme celle du Danube et comme Routschouk, Silistrie, Varna et Choumla, formant le quadrilatère turc; les ports de la mer Noire et de l'Archipel; enfin les villes importantes, capitales de provinces ou d'États, comme Andrinople et Constantinople, qui forment les deux objectifs principaux des opérations. Nous devons observer, à propos des places fortes, qu'elles ont généralement peu de valeur en présence de l'artillerie moderne. Construites pour un autre temps, manquant presque toutes d'ouvrages extérieurs, elles ne peuvent jouer qu'un rôle assez secondaire.

Quant à l'ensemble du pays, il est généralement fertile,

mais mal cultivé; on y trouve cependant des ressources pour la nourriture des troupes, pour leurs cantonnements et pour leurs transports. Au point de vue politique, il comprend la Roumanie, province tributaire de la Turquie, et les deux vilayets ou provinces turques de Bulgarie et de Roumélie.

Les troupes actives qui vont entrer en opérations sont les suivantes :

Du côté des Turcs, qui en raison de leur infériorité doivent garder la défensive, nous trouvons sur le théâtre d'opérations principal une armée du Danube forte de 124 bataillons, 64 escadrons et 68 batteries, avec un effectif d'environ 100,000 hommes, 10,000 chevaux et 400 pièces. Il faut y joindre 50,000 irréguliers, ce qui porte l'armée du Danube à 150,000 hommes. L'aile droite, forte de 18,000 hommes, occupe la Dobruscha; le centre, fort de 100,000 hommes, occupe le quadrilatère; enfin l'aile gauche, forte de 35,000 hommes, occupe Widdin.

Une armée secondaire de 30,000 hommes opère contre le Monténégro. Et enfin, en Asie, la Turquie rassemble à peu près 100,000 hommes dans les environs de Kars.

Des corps de réserve s'organisent à Sophia, Andrinople et Constantinople.

Telles sont les forces de la Turquie.

Du côté des Russes, qui en raison de leur grande supériorité doivent prendre l'offensive, nous trouvons aussi une armée du Danube, qui comprend d'abord 4 corps et qui se concentre en novembre 1876 sur la ligne Odessa-Yassy avec son centre à Kichenew. Cette armée se renforce bientôt de deux corps nouveaux, et le 24 avril, au moment de la déclaration de guerre, avec son corps de réserve et des corps spéciaux, elle est forte de 192,000 hommes, 36,000 chevaux et 648 pièces. Chaque corps russe comprend 2 divisions d'infanterie, 1 division de cavalerie et une réserve d'artillerie, présentant 24 bataillons, 18 escadrons et 14 batteries, avec un effectif de 32,000 hommes, 6,000 chevaux

et 108 pièces. L'armée du Danube est sous les ordres du grand-duc Nicolas, frère de l'empereur Alexandre.

Cette première armée est soutenue par une armée de réserve ou armée des côtes, qui comprend 2 corps. Plus tard, la Russie mobilisera de nouveaux corps d'armée qui renforceront l'armée d'opérations. Les deux corps de l'armée roumaine entreront en ligne à leur tour, et nous verrons dans la vallée du bas Danube une force totale d'environ 300,000 hommes, 65,000 chevaux et 1120 bouches à feu.

En Asie, les Russes rassemblent environ 100,000 hommes qu'ils disposent sur une frontière très étendue, depuis la mer Noire jusqu'à Érivan, avec leur centre à Tiflis.

Pour les plans de campagne, les Turcs, en raison de leur infériorité, paraissent avoir pris la résolution de rester sur la défensive. Ils surveillent la ligne du Danube; ils espèrent en empêcher le passage au moyen de leurs places et de leur flottille. Dans le cas cependant où les Russes parviendraient à franchir ce cours d'eau, ils se préparent à agir sur les flancs de la ligne d'opérations ennemie : sur le flanc gauche, en débouchant du quadrilatère; sur le flanc droit, au moyen du corps de Widdin. Ce plan de défense aurait pu être couronné de succès s'il avait été exécuté à droite et à gauche avec une égale vigueur, c'est-à-dire à Biela comme il le fut à Plewna.

Quant aux Russes, en raison de leur supériorité, dont ils s'exagéraient peut-être l'idée au début de la campagne, ils veulent surprendre d'abord le pont de Barboche pour s'assurer ainsi un passage de la Bessarabie à la Roumanie; puis ils pensent s'emparer de la Dobruscha en profitant de la forme de cette presqu'île et de la direction du fleuve; ils attireront ainsi l'attention des Turcs sur leur droite; ils en profiteront pour tenter un passage du Danube vers le centre sur la route directe de Constantinople. Ils occuperont successivement : la Roumanie, dont ils feront leur base d'opérations, puis la Bulgarie, où ils s'étendront et où ils s'établiront de manière à masquer le quadrilatère; enfin la Roumélie, de l'autre côté des Balkans, où ils espèrent

s'emparer d'Andrinople comme capitale de la province, et enfin de Constantinople, qui forme l'objectif définitif de la campagne.

Tels sont les préliminaires de la guerre d'Orient, dont les opérations commencent immédiatement après la déclaration de guerre du 24 avril 1877.

II.

Aussitôt la guerre déclarée, les Russes, déployant autant d'activité que les Turcs vont montrer d'apathie, lancent leur avant-garde vers Braïla. Ils s'emparent du pont de Barboche, sur le Sereth, pour s'assurer la possession de la ligne ferrée qui relie la Bessarabie à la Roumanie. Les Turcs auraient pu facilement le détruire avec un peu plus de résolution. Ils auraient ainsi retardé la marche de leurs ennemis de plusieurs semaines, peut-être de plusieurs mois ; ils n'en font rien, et les Russes disposent alors d'un chemin de fer qui va de leur frontière au Danube. Ils éprouvent néanmoins quelque difficulté pour l'utiliser, en raison de la différence de largeur des voies russes et des voies roumaines.

Derrière l'avant-garde, les colonnes russes se mettent en mouvement, et l'armée se transporte de la ligne du Pruth à celle du Danube. C'est la première opération de la campagne. Elle est protégée par un rideau composé de quatre divisions de cavalerie, soutenues en arrière par des détachements d'infanterie. Elle est couverte vers l'est par l'occupation de Braïla et de la rive gauche du Danube, sur laquelle on établit de fortes batteries et de nombreux ouvrages de fortification. Elle est couverte vers l'ouest par des divisions de cavalerie qui longent la frontière autrichienne. Ainsi protégée, l'armée russe s'avance sur deux directions principales, savoir : la route de Kichenew à Bucharest par Galatz, et la route de Yassy à Bucharest par Focsani et Ploesti. Les corps d'armée marchent sur ces deux directions à la suite les uns des autres. Le mouvement

des troupes s'effectue à pied. Le chemin de fer est réservé pour le matériel et les approvisionnements.

Le mouvement, commencé le 24 avril, dure jusqu'au 20 juin. Pendant plus d'un mois les colonnes russes traversent la Roumanie, du nord au sud, sans rencontrer d'autres difficultés que celles occasionnées par la pluie et par le mauvais état des routes.

Vers le 20 juin, l'armée russe est à peu près concentrée à hauteur de Bucharest. Des avant-postes de cavalerie, soutenus par des détachements d'infanterie, surveillent le fleuve depuis Nicopolis jusqu'à son embouchure. Puis, nous trouvons le IX^e corps sur la direction de Nicopolis, ayant derrière lui le XII^e corps ; le VIII^e corps est sur la direction de Sistowa, ayant derrière lui le XIII^e corps ; le XI^e corps est sur la direction de Routschouk ; enfin le VII^e corps observe Silistrie. A l'extrême gauche, sur le bas Danube, le XIV^e corps occupe Galatz et Braïla et semble devoir opérer d'une manière indépendante. Vers la droite, les deux corps de l'armée roumaine, qui ont évacué le pays devant l'armée russe, se sont groupés dans la partie occidentale de la principauté, sans bien savoir encore le rôle précis qu'ils doivent jouer dans les opérations. La position de la Roumanie est, en effet, très difficile. Bientôt elle sera entraînée dans l'alliance de la Russie et forcée de prendre part à la guerre.

Au même moment, les Turcs, ainsi que nous l'avons indiqué précédemment, ont à leur gauche Osman-Pacha, qui occupe Widdin avec environ 30,000 hommes ; ils ont 100,000 hommes dans le quadrilatère avec le généralissime Abdul-Kerim ; enfin ils ont environ 20,000 hommes dans la Dobruscha. Ils surveillent le cours du fleuve au moyen de leurs places et de détachements échelonnés. Ils veulent, en outre, faire usage de leur flottille cuirassée ; mais, dès les premières opérations, celle-ci est réduite à l'impuissance. Un des cuirassés saute dans un combat contre la grosse artillerie russe ; un autre est coulé par des bateaux torpilleurs qui viennent pendant la nuit, et avec une audace remarquable, s'attacher à ses flancs ; le reste des bâtiments

turcs se réfugie alors sous le canon des places ; ils y sont bientôt paralysés par des lignes de torpilles que les Russes disposent avec habileté dans le lit du fleuve. A la fin de juin, la flottille turque est réduite à l'impuissance et remplacée par une flottille russe, qui est amenée par terre, mise à l'eau, armée d'artillerie et qui domine le fleuve à son tour.

On est frappé, dans ce début de campagne, de voir le peu de parti que les Turcs ont tiré de leur flottille cuirassée, surtout quand on se rappelle le rôle considérable que les canonnières américaines ont joué sur le Mississipi, le Potomac et les autres fleuves de l'Amérique. Ces dernières étaient évidemment autrement commandées que les cuirassés turcs. Les équipages étaient animés d'un autre esprit, et les généraux américains savaient mieux utiliser les instruments dont ils disposaient.

A la fin de juin, les Russes ont effectué leur concentration ; ils ont déjà remporté des succès ; ils ont accompli la première période de leurs opérations. Ils vont maintenant entreprendre la seconde période, qui a pour objet principal le passage du Danube.

III.

Les eaux du fleuve étaient encore très élevées et le passage fort difficile. Mais, du côté du Monténégro, les Turcs obtenaient des succès et l'armée monténégrine était sur le point d'être écrasée. Pour la dégager, l'armée russe devait donc prendre l'offensive le plus tôt possible et tenter de franchir le Danube.

Les Russes se décident à envahir d'abord la Dobruscha, en exécutant un passage vers Braïla. Ce sera une démonstration stratégique qui attirera l'attention de l'ennemi vers sa droite. Puis ils exécuteront le passage principal entre Nicopolis et Roustchouk, de manière à tourner le quadrilatère et à pénétrer immédiatement au cœur de la Bulgarie.

Pour ce passage principal, ils chercheront encore à surprendre les Turcs en les menaçant à la fois sur deux points éloignés l'un de l'autre de 10 à 12 lieues. Nous allons donc retrouver ici l'application des principes généralement suivis pour le passage des grands cours d'eau.

Le 22 juin a lieu la première opération, celle sur Braïla. La flottille turque a été en partie détruite, en partie chassée du Danube ou paralysée. Elle est remplacée par une flottille russe composée de bateaux torpilleurs, de chaloupes à vapeur, de bâtiments du commerce, de barques et de pontons. Un pont a été jeté vis-à-vis de Braïla, moitié sur chevalets et moitié sur pontons. On attendait, pour l'utiliser, que les eaux du Danube eussent baissé et dégagé les abords. Mais les circonstances étant devenues pressantes et les ordres absolus, le général Zimmermann, commandant le XIX^e corps, se résout à tenter le passage au moyen d'embarcations. Dans la nuit du 21 au 22 juin, dix compagnies d'infanterie sont embarquées en silence ; elles traversent le fleuve et viennent débarquer sur la rive droite. Les Turcs se retirent après quelques coups de fusil. Les Russes reçoivent des renforts. Le passage continue sans interruption. Bientôt les Turcs abandonnent Matchin, puis, dans les jours suivants, ils évacuent complètement la Dobruscha et viennent s'établir derrière le rempart de Trajan. Le XIV^e corps occupe complètement le pays et paraît menacer de ce côté le quadrilatère turc.

Cinq jours plus tard, c'est-à-dire le 27 juin, les Russes effectuent le second passage du Danube, le passage principal. Ils choisissent deux points de passage à 40 kilomètres l'un de l'autre : Flamunda, un peu au-dessous de Nicopolis, près de l'embouchure de l'Aluta, et Simnitza, un peu au-dessus de Routschouk, vis-à-vis de la petite ville turque de Sistowa. Sur chaque point, on se couvre par des lignes de torpilles contre le retour des cuirassés turcs. Mais le gros des troupes paraît être à Flamunda ; en outre, l'empereur, le grand-duc et l'état-major se portent de ce côté ; l'équipage de ponts est réuni dans l'Aluta ; tout est disposé pour faire croire aux Turcs que le passage véritable aura lieu sur

ce point, tandis qu'à Simnitza il ne doit y avoir qu'une démonstration.

Du reste, les Turcs s'attendent bien à un passage, car depuis plusieurs jours les batteries russes de la rive gauche bombardent vigoureusement Nicopolis et Routschouk, et leurs espions les ont prévenus des mouvements de troupes de l'armée russe. Mais, pendant qu'ils portent surtout leur attention vers Flamunda, le passage véritable doit avoir lieu à Simnitza. Ce point a été reconnu par le général en chef lui-même, à l'insu de tous les états-majors, et le secret du passage n'a été confié qu'au général commandant le corps d'armée chargé de l'exécuter.

A Simnitza, le fleuve a 800 mètres de largeur; le courant est rapide et l'eau profonde. La rive gauche est dominée par la rive droite; cependant, sur la première, on trouve une éminence favorable à l'établissement de l'artillerie et un petit bois susceptible de masquer les rassemblements de troupes; sur la seconde, on trouve l'embouchure d'une petite rivière où le rivage forme une sorte d'anse favorable au débarquement.

Les Turcs ont, vis-à-vis du point de passage, un détachement de quelques bataillons et six pièces.

Comme dans tous les passages de ce genre, le succès va dépendre du secret et de la rapidité de l'opération.

Le 27 juin au soir, on amène le long de la berge les bateaux et les pontons qui doivent servir au passage. Les troupes arrivent en ordre et en silence. On embarque d'abord un régiment d'infanterie avec quelques détachements spéciaux. Vers minuit, le passage commence. Les Turcs ne voient les embarcations que lorsqu'elles arrivent à une cinquantaine de mètres du rivage. Leurs sentinelles donnent l'alarme par quelques coups de fusil; mais elles ne peuvent empêcher le débarquement. Bientôt le combat s'engage. Les Russes sont appuyés par une nombreuse artillerie déployée sur la rive gauche; ils reçoivent en outre des renforts incessants, les barques et les pontons allant sans cesse d'une rive à l'autre. Aux premières lueurs du jour, les Turcs reconnaissent leur infériorité numérique; ne se

voyant pas soutenus, ils se replient après une résistance énergique. Les Russes s'établissent solidement sur le terrain conquis et autour de leur point de passage. Pendant les journées des 28, 29 et 30, ils continuent à jeter leurs troupes sur la rive droite; ils amènent leur matériel de pont qui défile audacieusement pendant la nuit sous le canon de Nicopolis; ils construisent un pont de bateaux qui relie les deux rives.

Ils ont ainsi résolu victorieusement et sans pertes sensibles la seconde question de la campagne, le passage du Danube.

IV.

Sur la rive droite du fleuve, l'armée russe se trouve entre deux places fortes, Nicopolis et Routschouk, et entre les deux ailes de l'armée turque; l'aile droite, la principale, comprenant plus de 100,000 hommes, est établie dans le quadrilatère, et paraît se concentrer autour de Rasgrad; l'aile gauche, environ 35,000 hommes, occupe Widdin et pousse son avant-garde sur la ligne du Vid et jusqu'à Plewna.

Les Russes doivent donc maintenant masquer d'abord les deux places fortes et chercher même à s'en emparer; ils doivent en même temps faire front des deux côtés: vers l'est, sur la Jantra, vers l'ouest, sur le Vid, et ils doivent ensuite s'établir fortement dans l'intervalle, sur la terrasse ou le plateau que forme le terrain entre le Danube et les Balkans; enfin ils doivent pousser leurs avant-gardes vers les cols de la chaîne de montagnes pour chercher à s'en emparer.

En conséquence, vers leur gauche et à l'est du théâtre d'opérations, les XII^e et XIII^e corps, sous les ordres du grand-duc héritier, marchent vers Biela et vers la ligne de la Jantra. Ils s'y établissent presque sans résistance et ils poussent leurs avant-postes vers Routschouk et Rasgrad. Les Turcs restent à peu près immobiles et se contentent

d'une résistance absolument passive. S'ils avaient occupé Biela, qui offre de grands avantages tactiques, ils auraient certainement arrêté leurs adversaires.

Vers l'ouest et à la droite de l'armée russe, le IX^e corps se dirige sur Nicopolis. Il arrive devant la place le 13 juillet. Toutes les fortifications sont tournées vers le nord et du côté du Danube ; du côté du sud il n'y a que quelques ouvrages de campagne. Les Russes les attaquent avec vigueur. Ils s'en emparent, et les Turcs, bloqués dans Nicopolis, sont obligés de capituler le 16 juillet. Les Russes font dans Nicopolis 7,000 prisonniers et prennent un matériel considérable. Le IX^e corps marche alors sur Plewna pour y attaquer l'aile gauche turque qui, venant de Widdin, sous les ordres d'Osman-Pacha, paraît vouloir s'établir fortement sur la ligne du Vid.

Les deux ailes de l'armée russe ont donc gagné du terrain, dégagé les abords du point de passage et remporté quelques succès. Les opérations du centre ont été plus heureuses encore.

Le grand-duc Nicolas forme de ce côté une avant-garde qu'il place sous les ordres du général Gourko. Cette avant-garde comprend 10 bataillons, 43 escadrons et 38 bouches à feu. Elle est forte de 12,000 fantassins et de 4,000 cavaliers. Elle marche rapidement vers le sud, suivie à une certaine distance par le VIII^e corps comme soutien. Elle est accueillie favorablement par la population bulgare, qui facilite toutes ses opérations. Bientôt elle occupe Tirnova, ancienne capitale de la Bulgarie. Elle s'empare d'une des passes des Balkans, un sentier à peine praticable, à l'est du col de Schipka. Elle le franchit avec de grands efforts et elle apparaît tout à coup en Roumélie, occupant Yeni-Zagra et Eski-Zagra, et menaçant Andrinople en prenant à revers la passe de Schipka que le VIII^e corps doit attaquer de front. Les attaques sur ce point devaient être simultanées, mais il était difficile d'établir des communications régulières entre des corps qui opéraient sur les deux versants d'une chaîne de montagnes et à une grande distance l'un de l'autre. Le VIII^e corps, qui attaque au jour indiqué,

éprouve un échec, mais il le répare le lendemain, quand le général Gourko paraît à son tour vers le sud. Les Russes s'emparent alors de la passe de Schipka et s'occupent de la fortifier.

Nous voici arrivés vers la fin de juillet, et les Russes ont marché de succès en succès. Les Turcs ne leur ont opposé nulle part une résistance sérieuse. Ils ont montré une apathie extraordinaire, et ils sont restés dans une inaction presque inexplicable. Aussi, à Constantinople, la population est exaspérée. Le généralissime, Abdul-Kerim, est changé et remplacé par un homme plus jeune et plus énergique, Mehemet-Ali-Pacha. Le corps du Monténégro, sous les ordres de Suleyman-Pacha, est rappelé, et grâce aux transports maritimes et aux chemins de fer, il arrive rapidement vers Sophia ; il rallie les troupes chargées de la défense des Balkans, et il forme ainsi une nouvelle armée forte de 50,000 hommes. De sorte que nous allons entrer maintenant dans une nouvelle période d'opérations, au début de laquelle nous trouvons les Russes disposés en trois masses intérieures, mais cependant éloignées les unes des autres, savoir : la gauche sur la Jantra, le centre sur les Balkans, et la droite sur le Vid ; et dans laquelle nous trouvons également trois masses du côté des Turcs, la droite, forte de 100,000 hommes, à Rasgrad, le centre, fort de 50,000 hommes, au sud des Balkans, enfin la gauche, forte de 40,000 hommes, à Plewna. La partie est évidemment fort compromise pour le gouvernement ottoman, mais elle n'est pas encore complètement perdue.

V.

Le IX^e corps, après la prise de Nicopolis, le 16 juillet, a reçu l'ordre de marcher sur Plewna et de s'en emparer.

Plewna est une ville ouverte, située sur la rive droite du Vid, à une certaine distance du cours d'eau et dans un fond. Elle n'a par elle-même aucune importance tactique, mais les hauteurs qui la dominent peuvent être occupées, forti-

fiées et transformées en un camp retranché favorable à la défense. Au point de vue stratégique, Plewna a une grande importance, parce que c'est le point de rencontre des routes principales de la Bulgarie : route de Biela à Sophia, allant de l'ouest à l'est ; route de Nicopolis à Lovatz, allant du nord au sud. L'avant-garde d'Osman-Pacha, forte d'environ 10,000 hommes, s'y établit fortement. Elle creuse des tranchées, élève des redoutes, établit des batteries, et commence ainsi à dessiner, sur les hauteurs qui environnent la place, le camp retranché qui doit devenir si formidable.

Le 20 juillet, une division du IX^e corps arrive devant Plewna. Trompée par les faciles succès obtenus à Nicopolis, elle se déploie et attaque sur les deux directions du nord et de l'est. Les régiments russes montrent un grand courage, mais les Turcs résistent avec une vigueur égale, et après un combat acharné, les Russes sont obligés de se retirer après avoir perdu près de 2,000 hommes.

Le IX^e corps reçoit l'ordre de réparer cet échec. Il est renforcé par des fractions des IV^e et XI^e corps. Il se porte de nouveau sur Plewna et l'attaque vigoureusement sur les deux routes de Nicopolis et de Biela. Le 30 juillet, déployant une artillerie très supérieure, les Russes battent d'abord les ouvrages turcs depuis 8 heures du matin jusqu'à 2 h. 1/2 de l'après-midi. Puis ils lancent à l'assaut leurs régiments, qui s'avancent avec un courage héroïque sous un feu de mousqueterie extrêmement meurtrier. Ils enlèvent quelques tranchées, mais, écrasés par des feux convergents, trouvant devant eux non plus une simple avant-garde, mais le gros des forces d'Osman-Pacha, ils sont encore obligés de battre en retraite et d'aller se rallier à quelque distance de la ville. Leurs rapports officiels accusent une perte de 169 officiers et de 7,130 hommes.

A la suite de ces deux échecs successifs, la droite russe est obligée de s'arrêter et de renoncer momentanément à l'offensive.

La gauche est également arrêtée. Les XII^e et XIII^e corps qui la composent, sous les ordres du grand-duc héritier, sont bien arrivés sur la ligne de la Jantra ; ils menacent

Routschouk, mais ils ont devant eux l'armée turque du quadrilatère, qui se concentre à Rasgrad et qui se dispose à prendre l'offensive sous les ordres du nouveau généralissime, Mehemet-Ali-Pacha.

Au centre, enfin, l'offensive du général Gourko, qui a été jusque-là un raid heureux, vient se heurter contre les troupes de Suleyman Pacha. Plusieurs engagements ont lieu, dans lesquels les Russes éprouvent des échecs. Le général Gourko est obligé d'abandonner le versant sud des Balkans. Il repasse en Bulgarie, en laissant à la passe de Schipka des troupes qui s'y fortifient et qui couvrent sa retraite.

Nous trouvons donc ici un temps d'arrêt dans les opérations. Les Russes, jusque-là triomphants, rencontrent partout devant eux une résistance vigoureuse. La fortune semble vouloir changer de côté. La saison s'avance, car nous sommes arrivés maintenant vers le milieu du mois d'août. L'empereur Alexandre II sent que pour se maintenir en Bulgarie et pour reprendre plus tard les opérations offensives, il lui faut faire les plus grands efforts et appeler à l'armée des renforts considérables.

En conséquence, quatre corps nouveaux sont mobilisés et mis en route. Ce sont les XV^e, XVI^e, XVIII^e corps et la garde.

Les Russes auront ainsi 10 corps d'armée en Bulgarie, plus les deux corps roumains qui, à partir de ce moment, vont franchir le Danube et entrer sérieusement en action. Les Russes ont en outre dans la Dobruscha 2 corps, les VII^e et XIV^e. Ils ont toujours un corps sur les côtes de la mer Noire. Ils ont enfin leur armée d'Asie, à laquelle ils sont obligés d'envoyer également de nombreux renforts, car, de ce côté aussi, ils ont éprouvé des échecs. Il ne reste plus que six corps disponibles dans l'intérieur de la Russie.

Les Turcs, de leur côté, appellent leurs dernières réserves. Ils renforcent leurs trois armées d'Europe et leur armée d'Asie.

De part et d'autre, on sent que la période de campagne dans laquelle on va entrer doit être la période décisive.

VI.

Les opérations ont toujours lieu sur trois directions principales, à l'ouest sur la direction de Plewna; à l'est sur la direction de Rasgrad; enfin au sud vers la passe de Schipka.

A Plewna, Osman-Pacha continue à perfectionner les défenses de son camp retranché; il fait de vigoureuses sorties; il appelle à lui des renforts; il fait entrer dans la place des convois de vivres et de munitions; enfin il étend le champ de sa défensive en occupant Lovatz et les points les plus importants qui se trouvent sur les abords de sa position.

Pendant ce temps, les Russes se renforcent chaque jour, ils appellent à eux de nouvelles troupes et un corps roumain. Bientôt ils ont devant Plewna quatre corps présentant environ 80,000 combattants avec 250 bouches à feu.

Ils veulent tenter encore une fois d'emporter le camp retranché de vive force. Le 7 septembre, ils commencent à le bombarder avec une artillerie très supérieure. Mais les Turcs, bien abrités, répondent et souffrent peu. Le 11, après un feu de plusieurs jours qui semble avoir écrasé les ouvrages turcs, les Russes lancent leurs colonnes d'assaut sur tous les points de la demi-circonférence que forment vers l'est les ouvrages de Plewna. Pendant six jours les Russes et les Roumains attaquent avec acharnement les ouvrages, que les Turcs défendent de même. Des deux parts, indépendamment du courage, on montre une égale habileté à profiter des formes du terrain et des moments favorables que produit le brouillard ou la fumée; on se couvre également bien avec la fortification rapide, les Russes pour conserver le terrain conquis, les Turcs pour élever de nouveaux ouvrages en arrière de ceux qu'ils sont forcés d'abandonner. Enfin, après six jours de combat, les Russes ont perdu 12,500 hommes et 300 officiers; les Roumains ont perdu 2,500 hommes et 50 officiers; et les uns et les autres ont

occupé une seule redoute, qui, dominée elle-même par une autre élevée rapidement en arrière, ne leur donne aucun avantage. Ils doivent reconnaître dès lors qu'ils ne pourront jamais enlever Plewna de vive force. Cependant, dans cette troisième bataille, ou ce troisième assaut de Plewna, le général Skobelev, agissant à l'extrême gauche de l'armée russe, a obtenu des succès en opérant une sorte de mouvement tournant qui prenait à revers le camp des Turcs et menaçait leur ligne de retraite. S'il avait été soutenu à propos, il aurait peut-être déterminé la chute immédiate du camp retranché.

L'insuccès répété des attaques de front et le succès relatif du mouvement tournant amènent enfin les Russes à changer de tactique. Ils vont dorénavant, vers l'est de la place, cheminer devant les ouvrages comme dans un siège régulier. En même temps, vers le nord et vers le sud-ouest, ils vont chercher à faire tomber successivement tous les points extérieurs occupés par les Turcs, en coupant leurs communications avec Widdin et avec Sophia. Ils arriveront ainsi peu à peu resserrer l'espace autour d'Osman-Pacha ; ils finiront par le bloquer dans Plewna, et ils élèveront alors sur leurs positions des ouvrages de fortification qui rendront les sorties à peu près impossibles. Au bout de quelques mois, la place sera forcée de se rendre par suite du défaut de vivres et de munitions. En conséquence de ce nouveau plan, le général Tolleben, le défenseur de Sébastopol et le premier ingénieur militaire de la Russie, est appelé à l'armée devant Plewna avec des renforts considérables et de nouvelles batteries d'artillerie.

La fin du mois de septembre et les mois d'octobre et de novembre se passent de cette manière à la droite des armées russes et à l'ouest du théâtre des opérations.

Vers l'est, nous retrouvons le tzarewich avec 3 corps, XI^e, XII^e et XIII^e en présence du nouveau généralissime ottoman, Mehemet-Ali-Pacha.

Mehemet s'occupe d'abord de reconstituer son armée et cherche à réparer les fautes de son prédécesseur Abdul-

Kerim. Si celui-ci, en effet, imitant Osman-Pacha, avait pris une offensive stratégique énergique ; si, après le passage du Danube par les Russes, il était venu occuper Biela, comme Osman occupait Plewna ; s'il s'y était fortifié en profitant des conditions du terrain qui étaient bien plus avantageuses sur la Jantra que sur le Vid, il est probable que les Russes, menacés sur leurs deux flancs, auraient arrêté beaucoup plus tôt leur offensive et auraient éprouvé des difficultés bien plus considérables pour l'occupation de la Bulgarie. Mais quand Mehemet-Ali prend le commandement des troupes du quadrilatère, l'occasion est passée, la ligne de la Jantra est perdue, et les trois corps russes occupent les diverses branches du Lom.

Mehemet forme deux armées : une armée du Nord comprenant deux corps et destinée à défendre le rempart de Trajan en faisant face au nord, et une armée du Sud, à peu près de même force, comprenant également deux corps et destinée à prendre l'offensive vers le sud-ouest. Il prend lui-même le commandement de cette deuxième armée, qu'il a composée de ses meilleurs soldats. Il fait faire de nombreuses reconnaissances sur son front. Il relève le moral de ses troupes par quelques heureux combats d'avant-garde. Remarquant ensuite que les trois corps russes sont étendus en cordon sur une ligne très longue qui va presque du Danube aux Balkans, c'est-à-dire de Routschouk à Elena ; remarquant de plus que ces corps sont mal liés entre eux, Mehemet-Ali dirige ses attaques sur les intervalles. Il sait en même temps faire manœuvrer ses troupes de manière à tromper l'ennemi et à se donner la supériorité numérique sur les champs de bataille qu'il choisit avec habileté. Il obtient des succès. Les Russes se mettent en retraite ; ils évacuent successivement les diverses branches du Lom, et leurs trois corps viennent se concentrer en avant de Biela sur le plateau qui sépare la vallée du Lom de celle de la Jantra.

Mais là s'arrête l'offensive des Turcs. Mehemet-Ali a bien obtenu des succès, mais il ne peut les compléter. Il est mal obéi des généraux sous ses ordres. Il y a à Constantinople

un parti puissant qui lui est opposé et qui contrarie ses dispositions. Renégat, il déplaît aux vieux Turcs. Il veut appeler à lui l'armée de Suleyman que nous allons trouver au sud de la passe de Schipka. Il ne peut y parvenir.

Le 24 septembre il livre un dernier combat, qui est malheureux par la faute d'un de ses généraux. Il est rappelé le 3 octobre et remplacé par Suleyman-Pacha.

Celui-ci, appelé du Monténégro, comme nous l'avons vu précédemment, a formé au sud des Balkans une armée de 50,000 hommes. Il a rejeté le général Gourko en Bulgarie et il vient attaquer la passe de Schipka, où les Russes se sont fortifiés. Malheureusement il perd du temps et il reste pendant 20 jours en présence sans prendre aucune disposition. Les Russes profitent de ce répit pour perfectionner leurs retranchements et pour appeler des renforts. Le 24 août, quand Suleyman se décide enfin à l'attaque, il se heurte à des ouvrages très solides, bien armés et bien défendus. Après avoir livré plusieurs assauts vigoureux et avoir perdu environ 3,000 hommes, les Turcs sont repoussés. Pendant les jours suivants, Suleyman continue ses efforts. Il fait occuper à droite et à gauche les hauteurs qui dominent le col ; il y fait établir des batteries qui produisent un certain effet ; il renouvelle plusieurs fois ses assauts. Jusqu'au 27 avril les deux partis combattent avec une bravoure pareille et un acharnement égal. Les Russes, qui ont amené 20,000 hommes dans la passe, perdent 100 officiers et 3,500 hommes. Les Turcs, qui disposent de 50,000 hommes, en perdent 8 à 10,000.

Suleyman suspend alors ses attaques et réorganise son armée au moyen des renforts qu'on lui envoie, puis, le 17 septembre, il livre un nouvel et furieux assaut. Il est un moment maître du fort Saint-Nicolas et de la passe. Il télégraphie sa victoire à Constantinople. Mais les héroïques volontaires qui se sont emparés de la position ne sont pas soutenus. Les Russes reviennent en force, et les Turcs sont définitivement repoussés.

Suleyman a montré dans ces opérations une énergie et

une opiniâtreté remarquables, mais aveugles et inopportunes. Il a sacrifié inutilement de braves soldats dans des assauts impossibles. Il les a lancés sur des rochers abrupts et sur des pentes presque impraticables. Au lieu de se heurter de front contre ces obstacles, s'il les avait masqués par un rideau et par des ouvrages de contre-fortification, si avec le gros de son armée il s'était porté, soit vers l'ouest pour rejoindre Osman-Pacha par Lovatz, soit vers l'est pour rejoindre Mehemet-Ali par Elena, quels résultats n'aurait-il pas obtenus ! Les Russes n'avaient pas encore reçu tous leurs renforts ; ils étaient ébranlés par les échecs qu'ils venaient de subir, ils auraient été forcés peut-être d'évacuer la Bulgarie et de repasser le Danube. L'aveugle acharnement de Suleyman devait amener à bref délai un tout autre dénouement.

VII.

En effet, pendant que Mehemet-Ali, mal secondé par ses généraux, est obligé de renoncer à l'offensive, pendant que Suleyman s'épuise en efforts impuissants devant le col de Schipka, les Russes renforcés commencent à mettre à exécution leur nouveau plan d'opérations contre Plewna. Ils renoncent définitivement à des assauts trop meurtriers. Ils se rapprochent de la place par des travaux réguliers et en élevant de nombreuses batteries qu'ils arment avec des pièces de gros calibre. En même temps ils procèdent à l'investissement de la position. Au nord de la place, les Roumains gagnent du terrain vers l'ouest et interceptent la route de Widdin. Au sud, le général Gourko, avec 42 bataillons, 90 escadrons et 144 bouches à feu, c'est-à-dire avec une armée entière, cherche à couper les communications de Plewna avec Philippopoli et Sophia. Il s'empare successivement de Lovatz, de Dubnick et de Telich, exécutant une sorte de mouvement tournant qui se termine par le blocus complet du camp retranché. Ces opérations ne s'accomplissent pas sans de grands efforts et sans des pertes sensibles ; les Turcs se défendent partout avec beaucoup de

vigueur et ne cèdent généralement qu'à la supériorité du nombre. Mais enfin, au commencement de décembre, l'investissement de Plewna est complet, et l'on prévoit que la famine forcera bientôt l'armée turque à capituler. Mais on prévoit en même temps qu'avant de se rendre, les Turcs tenteront quelque sortie vigoureuse pour percer sur quelque point les lignes du blocus.

Le 8 décembre, en effet, on commence à apercevoir dans le camp retranché des mouvements de troupes qui font présager une grande sortie.

Le 9, de grand matin, Osman-Pacha s'élance avec 20,000 hommes dans la direction de l'ouest. C'est à peu près la moitié de son armée. Il laisse l'autre moitié dans Plewna pour couvrir ses derrières, avec l'ordre de se mettre en mouvement pour le suivre deux heures seulement après le premier corps. Cette disposition empêche le succès de la sortie. Osman, en effet, culbute dans son premier élan les troupes russes qu'il rencontre ; il s'empare de plusieurs batteries, et le chemin semble ouvert devant lui. Mais il est obligé alors d'attendre le corps resté en arrière ; les réserves russes ont le temps d'accourir ; elles reprennent l'offensive ; les Turcs sont refoulés, écrasés sous des feux convergents et obligés enfin de mettre bas les armes au nombre de 2,000 officiers, 40,000 hommes de troupe et 77 pièces de canon. Ils ont eu dans leur sortie 6,000 hommes hors de combat.

Au même moment, les Russes avaient devant Plewna 120,000 hommes avec plus de 500 bouches à feu, dont 320 en batterie contre la ville. Ils étaient couverts par de bons retranchements. Ils avaient pris de bonnes dispositions pour s'opposer aux sorties.

Néanmoins, Osman-Pacha fut sur le point de réussir dans sa dernière tentative. Il aurait réussi très probablement s'il n'avait pas attendu aussi longtemps. On dit qu'il avait eu l'idée de se retirer plus tôt, au mois de novembre, lorsque l'investissement n'était pas encore complet et lorsque les Russes n'avaient pas encore eu le temps de se fortifier sur leurs positions. Il en fut empêché par des nouvelles de

Constantinople qui lui promettaient l'arrivée prochaine d'une armée de secours. Il en fut empêché encore, dit-on, par la crainte de contrarier par sa retraite les plans de guerre du gouvernement.

Quoi qu'il en soit, la chute de Plewna amenait d'une manière presque certaine la fin de la guerre. Les Russes, qui disposent maintenant de forces considérables et qui veulent en finir, s'apprêtent à franchir les Balkans, malgré les difficultés du terrain et les rigueurs de la saison.

VIII.

Le général Gourko, avec la droite de l'armée russe, se dirige sur Étropol. Le froid est très vif, toutes les routes sont couvertes d'une neige épaisse, les cols de la montagne sont presque fermés; néanmoins les Russes parviennent à franchir les Balkans et marchent sur Sophia.

En ce moment, les Serbes déclarent la guerre à la Turquie; ils entrent en campagne et ils tournent les défenseurs de Sophia au moment même où ceux-ci sont attaqués de front par le général Gourko.

Les Turcs reculent jusqu'à Philippopoli, et le 6 janvier, le général Gourko occupe Sophia, abandonnée; il y trouve des approvisionnements considérables.

De Sophia, l'armée russe marche sur Philippopoli et en même temps prend à revers les divers cols de la chaîne des Balkans. Les garnisons turques les abandonnent précipitamment. Cependant, à la passe de Schipka, le centre russe n'attend pas les effets du mouvement tournant. Il surprend la garnison turque qui se gardait mal. Il force le passage, après de grands efforts et de grandes pertes qui montent à plus de 5,000 hommes. Mais il fait 25,000 prisonniers et il pénètre à son tour en Roumélie. Avec leur aile droite et leur centre, les Russes ont bientôt plus de 150,000 hommes. Ils marchent sur Andrinople en triomphant facilement des dernières résistances de l'ennemi. Ils occupent la ville le 20 janvier.

Un armistice est conclu le 31 janvier et arrête les opérations militaires. Il pose en même temps les préliminaires de la paix. La Turquie, qui a épuisé toutes ses ressources, qui est attaquée par des forces très supérieures, qui est abandonnée par toutes les puissances européennes, est obligée de subir les conditions qui lui sont imposées.

Celles-ci amènent un véritable démembrement de la Turquie d'Europe. C'est un nouveau partage de la Pologne. Le Monténégro, la Serbie et la Roumanie deviennent complètement indépendants et reçoivent des augmentations de territoire. La Bulgarie le devient également d'une manière à peu près complète, sous la protection de la Russie. La Bosnie et l'Herzégovine ne sont plus des provinces de l'empire ottoman; elles doivent être occupées par l'Autriche, qui les gardera plus tard. Enfin, indépendamment de ses pertes de territoire, la Turquie doit encore payer une contribution de guerre.

Telles sont les principales conditions indiquées par l'armistice du 31 janvier. Elles sont confirmées par le traité de paix de San-Stefano, signé le 3 mars. Plus tard, le congrès de Berlin reconnaît et consacre les conditions de la paix.

La Turquie devient ainsi une puissance secondaire, aujourd'hui encore très menacée.

IX.

Pour compléter l'esquisse de la guerre d'Orient, nous devons dire quelques mots des événements qui ont lieu sur les autres parties du théâtre de la guerre.

En Asie, nous avons un théâtre particulier qui s'étend : dans le sens de la longueur, de Tiflis à Erzeroum; dans le sens de la largeur, de la mer Noire au mont Ararat. Au début de la guerre, les Russes prennent l'offensive; ils envahissent l'Arménie avec quatre colonnes qui marchent sur un front de cent lieues et qui sont séparées les unes des autres par de grands obstacles de terrain. Ils obtiennent

d'abord quelques succès, mais ils sont ensuite battus sur la direction principale, et ils doivent rentrer sur leur territoire. Bientôt les populations du Caucase se soulèvent derrière eux et leur situation devient assez critique ; mais ils reçoivent alors de puissants renforts et ils triomphent de l'insurrection. Ils reprennent ensuite l'offensive, gagnent plusieurs batailles, s'emparent de Kars et arrivent enfin sous les murs d'Erzeroum. C'est là que l'armistice du 31 janvier 1878 vient arrêter leurs opérations et leurs succès.

Dans le Monténégro, le passage du Danube par les Russes a sauvé la petite armée du prince Nicolas d'une ruine complète. Après le départ de Suleyman-Pacha, que nous avons vu accourir à la défense des Balkans, les Monténégrins reprennent l'offensive. Ils obtiennent des succès contre les Turcs affaiblis. Ils s'emparent de plusieurs places et occupent une partie du territoire ennemi.

Les Serbes, comme nous l'avons vu précédemment, sont rentrés en opérations au moment opportun. Ils ont facilité aux Russes la prise de Sophia.

Les Grecs ont paralysé quelques troupes turques sur la frontière par l'incertitude de leur attitude. Au dernier moment, ils envahissent l'Épire pour avoir une part du butin.

La malheureuse Turquie, envahie au centre par la grande armée russe, était donc en outre attaquée sur toutes ses frontières. Il lui était impossible de lutter plus longtemps dans des conditions aussi défavorables, et, au moment de l'armistice d'Andrinople, il ne lui restait plus aucune chance de succès.

X.

Nous devons terminer ce travail par quelques observations et quelques enseignements.

Nous remarquerons d'abord, d'une manière générale, que les succès des Russes sont dus surtout à l'unité de commandement qui présidait aux mouvements de leurs armées; à la force de leur gouvernement; enfin à la supériorité du nombre et particulièrement à celle de leur artillerie.

Nous remarquerons, d'autre part, que les revers des Turcs s'expliquent par la faiblesse du gouvernement ottoman et par l'espèce d'anarchie qui règne à Constantinople, où les deux partis principaux, celui de la vieille et celui de la jeune Turquie, exercent une grande influence et font à leur gré maintenir ou destituer les généraux sans tenir compte de leurs talents ni de leurs services; ces généraux, jaloux les uns des autres, ne se soutiennent pas convenablement dans leurs opérations militaires. Le soulèvement successif de toutes les provinces soumises, Bosnie et Herzégovine, Serbie et Monténégro, Roumanie et Bulgarie, rend la situation des Turcs extrêmement difficile en les forçant à faire face de tous les côtés à la fois. Enfin les Turcs ont une grande infériorité numérique, et non seulement ils ont l'infériorité du nombre, mais ils ont encore une grande infériorité en artillerie. Leurs armées en avaient généralement une faible proportion. Ainsi l'armée de Rasgrad, de Mehemet-Ali, au moment où elle prend l'offensive contre le tzarewitch, comprend 79 bataillons, 36 escadrons, et n'a avec elle que 108 bouches à feu. L'armée de Plewna, qui compte environ 50,000 hommes au moment de sa capitulation, n'a que 77 pièces.

Après avoir indiqué les causes générales, qui amènent en grande partie les succès des Russes et les revers des Turcs, nous ferons encore quelques observations particulières.

Dans la première période de la campagne, nous signale-

rons comme opérations remarquables : la pointe rapide de l'avant-garde russe pour s'emparer du pont de Barboche ; puis les manœuvres audacieuses des bateaux torpilleurs dans l'attaque des cuirassés turcs ; ensuite l'ingénieux emploi des torpilles et l'improvisation d'une flottille pour paralyser les monitors ottomans et dominer le cours du Danube ; puis encore le passage du fleuve à Simnitsa, après des démonstrations bien faites et à la suite de dispositions bien prises ; enfin le raid rapide du général Gourko, qui lui permet d'occuper en quelques jours Tirnova, l'ancienne capitale de la Bulgarie, de franchir les Balkans et de menacer Andrinople. Il est juste d'ajouter que toutes ces opérations ont lieu pendant que les Turcs restent dans une inaction qui est encore aujourd'hui bien difficile à expliquer.

Dans la seconde période de la campagne, le fait le plus considérable est certainement l'occupation de Plewna par le corps d'Osman-Pacha. On peut tirer, des opérations qui ont eu lieu sur ce point, un enseignement utile pour la guerre défensive. En effet, lorsqu'une invasion se dessine, lorsqu'on distingue bien son objectif et sa ligne de marche, un général qui a sous la main des troupes intactes, solides, suffisamment manœuvrières, peut choisir habilement un point stratégique favorable placé à portée des communications de l'ennemi ; il peut y marcher rapidement et s'y fortifier avant l'arrivée de l'adversaire. Celui-ci est alors obligé d'attaquer pour dégager ses flancs, ou tout au moins de s'arrêter pour prendre des dispositions, pour préparer des mouvements tournants ou pour organiser un blocus. S'il attaque trop tôt et sans avoir rassemblé tous ses moyens, comme le IX^e corps à Plewna, il livrera sans succès des assauts meurtriers qui lui feront éprouver de grandes pertes. On peut alors espérer arrêter l'ennemi pendant un certain temps, tout au moins l'affaiblir et le retarder, peut-être même changer la nature des opérations, et de la défensive pouvoir passer à l'offensive. Le danger de cette manœuvre est de se laisser envelopper. Mais il est possible de l'éviter en étendant suffisamment sa défensive à droite, à gauche et autour de soi, et en même temps en se tenant toujours prêt

à manœuvrer suivant les mouvements de l'ennemi. Osman-Pacha, comme nous l'avons vu, n'aurait pas été bloqué dans Plewna s'il avait suivi ses seules inspirations.

La guerre d'Orient présente encore des enseignements sur l'emploi des retranchements en campagne. Il ne suffit pas de choisir, pour l'occuper, un point stratégique bien placé par rapport à la marche de l'ennemi, il faut encore s'y établir solidement et se donner tous les avantages du terrain et de la fortification. A Plewna, sur le flanc droit de l'armée russe, comme à Schipka, devant son front, nous voyons les troupes chargées de la défense de ces points creuser d'abord des tranchées-abris pour protéger les lignes d'infanterie; puis élever des lunettes et des redoutes pour les appuyer; ensuite établir des batteries pour couvrir les pièces; enfin relier les uns aux autres tous ces retranchements de campagne pour en former de grands camps retranchés. Les troupes offensives attaquent ces ouvrages avec un véritable acharnement. Elles les font battre d'abord par une artillerie supérieure, et ici l'on a remarqué que l'artillerie n'avait produit qu'un effet secondaire dans l'attaque des retranchements; les défenseurs des ouvrages ayant toujours su en grande partie se mettre à l'abri de ses coups. Puis on avait lancé à l'assaut de grandes lignes de tirailleurs soutenues par des réserves. Mais tant que les assauts eurent seulement lieu de front, ils furent extrêmement meurtriers et n'obtinrent jamais que des succès éphémères.

Les opérations des Russes devant Plewna, aussi bien que celles des Turcs devant Schipka, semblent démontrer qu'en présence d'ouvrages de campagne suffisamment solides et convenablement défendus, il n'y a qu'une seule manière d'opérer : masquer les positions de l'ennemi par une contre-fortification, et les tourner pour les prendre à revers ou pour les bloquer.

Nous ajouterons que, dans ces diverses opérations, le fusil et la bêche ont joué un rôle important aussi bien du

côté des Russes que du côté des Turcs, plus important même que celui de l'artillerie.

En résumé, les opérations de l'armée russe dans la guerre d'Orient offrent un grand nombre d'exemples remarquables au point de vue de la guerre offensive, tandis que la conduite d'Osman-Pacha ainsi que certaines opérations de Suleyman et de Mehemet en offrent d'autres également instructifs au point de vue de la guerre défensive.

Les principaux ouvrages à consulter dans la guerre d'Orient sont :

La *Revue militaire de l'étranger* (L. Baudoin, éditeur) ;

La *Guerre d'Orient*, par un officier supérieur, publiée dans le *Journal des sciences militaires* (L. Baudoin, éditeur) ;

L'*Étude stratégique et tactique* sur la même guerre, par un tacticien (L. Baudoin, éditeur) ;

La *Guerre d'Orient*, par le colonel Lecomte (L. Baudoin, éditeur) ;

Défense de Plewna, par le général Mouzafer-Pacha (L. Baudoin, éditeur).

CAMPAGNE DE TUNISIE

1881

Des luttes d'influence existent à la cour de Tunis et on a accusé M. Maccio, consul d'Italie, d'en être le principal instigateur. Mais lors du congrès de Berlin de 1878, la France s'est assuré qu'elle ne trouvera pas d'opposition de la part de l'Angleterre ni de l'Allemagne; l'Italie isolée, montrera seule son mauvais vouloir à l'état latent. L'attention du gouvernement français a déjà été appelée par plusieurs incidents (1) sur la Tunisie.

Le 30 mars, 500 Kroumirs envahissent notre territoire et commettent des actes de brigandage qui décident la France à intervenir.

M. Barthélemy Saint-Hilaire fait annoncer au bey, par M. Roustan, l'entrée de nos troupes en « alliés et auxiliaires » pour châtier les auteurs de ces méfaits.

Notre corps expéditionnaire (23,000 hommes) composé de 3 divisions est commandé par le général Forgemol.

On évaluait à 12,000 le nombre d'hommes que les Kroumirs mettraient sous les armes. Les tribus situées au sud pouvaient en mettre autant en ligne.

Les 3,000 réguliers tunisiens paraissaient favorables aux rebelles.

(1) La compagnie de chemin de fer de Bône-Guelma a obtenu la concession de Tunis à Sousse; une compagnie italienne créée en 1869, qui a fait faillite, veut s'y opposer.

L'Enfida, immense domaine de 150,000 hectares, a été donné par le bey à son premier ministre Kereddine. Quand ce dernier se retire à Constantinople, il veut, par prudence, réaliser sa fortune immobilière, et vend ses biens à la Société marseillaise; les Tunisiens, mécontents de voir une partie de leur territoire entre des mains européennes, s'appuient sur le droit de préemption, qui permet d'acquérir la terre qui touche à la sienne de préférence à tout acheteur. Ils amènent ainsi des difficultés sérieuses.

Au point de vue géographique la Tunisie peut se diviser comme l'Algérie en trois parties :

Le *Tell* comprend la Kroumirie et le Mogod, pays montagneux, boisé, haut de 800 à 1000 mètres, habité par des tribus berbères, misérables et sauvages qui ne vivent que par le pillage et le liège qu'ils vendent à La Calle.

Les *Hauts-Plateaux* sont arrosés par la Medjerda, c'est la partie la mieux cultivée et la plus fertile, elle forme la communication la plus directe avec l'Algérie et passe au Kef, centre religieux du nord.

Tunis (125,000 habitants), est bâtie en amphithéâtre, entre deux lacs, son port est la Goulette (entre le lac El-Bahira et la mer), coupée elle-même en deux par un chenal de 18 mètres de largeur.

Le Bardo, à 2 kilomètres, est le palais du bey, sorte de château fort avec une caserne. Les ruines de Carthage sont à 16 kilomètres au nord, couvrant le grand plateau où mourut Saint-Louis.

Le sud comprend : 1° la côte d'Hamamet à Sfax, elle est plantée d'oliviers sur une profondeur de 16 kilomètres ; c'est le Sahel renfermant plus de 100 bourgs. On y voit Sousse (8,000 habitants) et Sfax (40,000 habitants) ennemie des Arabes mais cependant très fanatique ;

2° Les *terres de parcours* depuis les montagnes jusqu'aux schotts, terres basses, marécageuses, les rivières y ont des crues soudaines d'une grande violence. De nombreuses ruines romaines attestent la richesse de ce pays autrefois ;

3° La région saharienne qui comprend le Djerid à l'ouest, d'une fertilité exceptionnelle, et l'Arad à l'est et au sud des schotts, habitée par des tribus belliqueuses.

Notre plan de campagne consiste à pénétrer sur le territoire tunisien en trois colonnes mobiles : celle de droite (général Logerot) remonte l'oued Mellègue et la Medjerda, et sépare les tribus révoltées de leurs voisins de l'intérieur.

Les deux autres colonnes (général Delebecque) attaquent les Kroumirs directement.

Un corps de troupe débarque à l'île de Tabarka.

En résumé, nous devons faire un mouvement enveloppant aux deux ailes et direct au centre.

I.

Le 24 avril, le général Logerot franchit la frontière tunisienne. Malgré la pluie qui rend les routes difficiles, il entre dans Kef (2 mai), un

officier tunisien nous annonce que les portes sont ouvertes. Il arrive sur la Medjerda où il prie Ali-Bey, commandant les troupes tunisiennes, de se retirer sur Tunis, et il vient occuper Souk-el-Arba.

Le vice-amiral Conrad arrive le 24 avril devant Tabarka.

Les vents contraires l'empêchent de débarquer avant le 27.

Au centre, les généraux Vincendon et Galland enlèvent le col de Fedj-Kala et restent sur leurs positions jusqu'au 30 avril. Le général Ritter ne rencontre personne et revient au camp d'El-Aïoum, il est frappé d'une congestion cérébrale et remplacé par le général Cailliot.

Les Kroumirs se sont réfugiés dans le Djebel-Abdallah, position formidable où se trouve la tombe d'un marabout vénéré ; tout chrétien qui s'en approche doit trouver la mort.

A ce moment la Turquie revendique ses droits et envoie des troupes et des vaisseaux. Ce projet ne nous est connu que quand l'escadre turque est à hauteur de la Canée.

La Sublime-Porte est aussitôt avisée que la France ne tolérera pas son ingérence, et l'ordre est donné à l'escadre française de s'opposer même par la force au passage de la flotte ottomane.

La Turquie cède et envoie avec ostentation des troupes nombreuses dans la Tripolitaine.

Le bey hésite entre la paix et la guerre prêchée par le parti religieux, quand le général Bréart, avec une brigade formée à Toulon, débarque à Bizerte le 1^{er} mai, puis partant le 8 il arrive le 12 au Bardo et présente au bey un traité de protectorat. Après avoir protesté, celui-ci reçoit le général et après deux heures de réflexion signe le traité.

En même temps le général Maurand débarque également à Bizerte et marchant vers Mateur prend les Kroumirs par derrière.

Entourées de toutes parts les tribus se retirent et se dispersent.

On forme alors deux corps : à l'est, les brigades Bréart, Maurand et Logerot opèrent de l'ouest à l'est pour soumettre les tribus du Mogod ; au sud, les brigades Galland, Vincendon et Cailliot opèrent du sud au nord contre les Kroumirs.

Le 1^{er} juin tout est pacifié. On croit possible de donner satisfaction à quelques manifestations de l'opinion publique, qui exagère certains accidents survenus dans l'état sanitaire des troupes et réclame leur rappel en France. Le 10 juin commence la dislocation du corps expéditionnaire. Le 25 il ne reste que 6,000 hommes en Tunisie.

II.

Dès le départ de nos troupes une grande agitation se déclare dans le sud. A Kairouan des émissaires venant de Tripoli annoncent l'arrivée de 15,000 hommes pour chasser les Français. Sfax se met en révolte ouverte, les Européens sont obligés de se réfugier sur les navires en rade.

Devant ces faits le Conseil des Ministres (2 juillet) envoie l'escadre et le général Logerot récemment promu divisionnaire.

Le 13 l'escadre bombarde Sfax et débarque 6 bataillons.

Des pièces de 65 millimètres et des torpilles portées permettent d'abattre les portes, la ville est prise maison par maison le 16.

L'escadre arrive devant Gabès le 23, débarque 3 bataillons pour isoler la Tunisie de la Tripolitaine et vient occuper l'île de Djerba.

De nombreuses bandes partent de Kairouan et viennent piller jusqu'à 10 kilomètres de Tunis.

On envoie des renforts (les 4^{es} bataillons, organisés en régiments de marche, sous le commandement de lieutenants-colonels).

Le général Sausnier commande en chef (37,000 hommes) et réorganise les forces indigènes.

Nous occupons Sousse (10 septembre).

Dès que la température permet les marches on forme trois colonnes (20,000 hommes) qui partent de Tébessa (général Forgemol), de Zaghuan (général Saussier), de Sousse (général Étienne), et marchent concentriquement sur Kairouan.

Le général Étienne repousse une charge où est tué le caïd Ali-ben-Amar, un des chefs principaux des révoltés ; il arrive le 26 septembre devant Kairouan, qui ouvre ses portes.

Il est rejoint le 27 par le général Saussier et le 28 par le général Forgemol (qui a repoussé les Fraichichs et une charge de 3,500 cavaliers).

Des colonnes mobiles sont envoyées en tous sens.

Le général Bonie fournit un raid de 86 kilomètres, capturant le convoi des insurgés, plusieurs milliers de moutons, plusieurs centaines de chameaux.

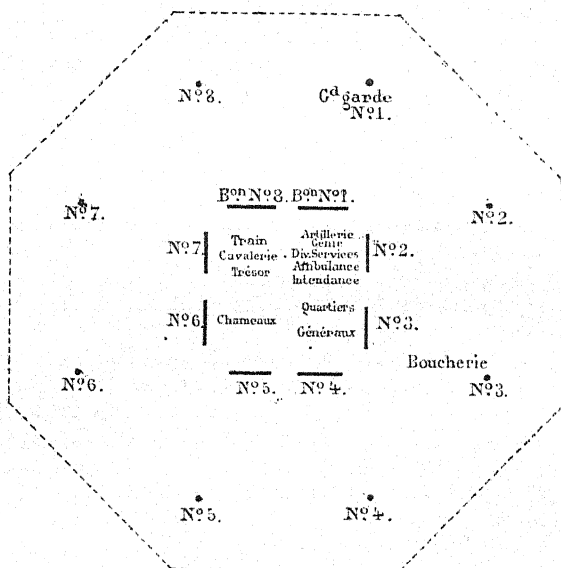
Le général Saussier marche sur Gafsa, le général Logerot sur Gabès.

Le 15 avril nos troupes sont rapatriées. On laisse seulement 1 régiment de tirailleurs, 2 bataillons de chasseurs à pied, 8 bataillons d'infanterie, 1 compagnie de discipline, 2 détachements de gendarmerie.

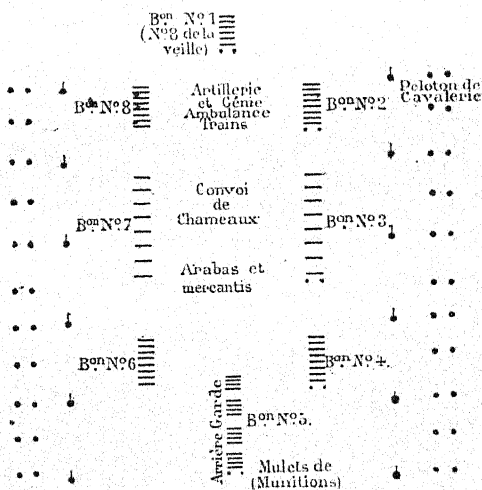
« Il est à remarquer, dit le général Niox, que l'intensité de l'énergie guerrière des indigènes de l'Afrique va en s'affaiblissant d'une manière constante de l'ouest à l'est, du Maroc à l'Égypte. »

« Le traité du 12 mai, dit M. Reinach, ne conclut ni à une annexion, ni à une conquête. Calqué sur les nombreux traités passés par l'Angleterre avec les souverains indépendants de l'Inde, il se contente d'assurer d'une manière permanente et par les moyens les plus légitimes, d'une part la sécurité de nos frontières algériennes et de l'autre notre juste influence sur notre plus prochain voisin. Suivant une heureuse comparaison, la Tunisie sera désormais à notre France africaine ce que les goums sont à nos troupes régulières. »

Établissement au camp.



Colonne en marche.



Longueur de la colonne en marche. 1440 mètres.

Largeur..... 500 mètres.

Voici l'ordre adopté (général Logerot) pour la marche dans le sud :

Extrême avant-garde, le goum ;

Pointe d'avant-garde, 1 escadron ;

Avant-garde : 1 bataillon en colonne à distance entière ;

A 200 mètres en arrière, l'artillerie, le génie, l'ambulance, le train ;

A 100 mètres en arrière, le convoi de chameaux ;

A 200 mètres en arrière, le bataillon d'arrière-garde en colonne de bataillon ;

Plus loin, escadron ;

Entre la queue du convoi de chameaux et la tête du bataillon d'arrière-garde sont les *arabas* et les mercantis ;

Les flanqueurs marchent à 200 mètres sur les flancs et sont couverts par des pelotons de cavalerie. Ils marchent en colonne à distance entière ;

(Les flanqueurs des chameaux doublent la distance entière) ;

Le bataillon n° 1 est d'avant-garde ; tous les jours les bataillons augmentent d'un numéro pour former une permutation circulaire ;

Toutes les 50 minutes le commandant du bataillon d'avant-garde fait sonner le refrain de la division et « Halte ». Chaque bataillon se couvre par une section pendant les grandes haltes et une compagnie de grand'garde à l'arrivée au camp. Les petits postes et les grand'gardes se fortifient immédiatement. (Renseignements donnés dans l'ouvrage de M. Maurice Bois.)

CONQUÊTE DU TONKIN

1883 — 1885

Le Tonkin comprend deux parties bien distinctes, la montagne et le delta.

Deux chaînes de montagnes entre lesquelles se sont déposés les limons du *fleuve Rouge* forment le delta. L'une des chaînes, serre la rive droite à partir du confluent de la rivière Noire et sépare le Tonkin de l'Annam, l'autre sur la rive gauche sépare le delta de la province de Lang-Son, appelée région des Dix mille montagnes, et forme une falaise de 100 mètres de hauteur qui n'est franchissable qu'en un petit nombre de points, par des passages où l'on ne peut souvent passer qu'à la file indienne. La caractéristique de ces montagnes est la forme conique des sommets sans liaison apparente entre eux, séparés par des gorges étroites.

Le delta est une vaste plaine limoneuse, uniforme, d'une fertilité admirable, parfaitement cultivée par une population aussi dense que celles des basses plaines de la Flandre.

Le *Song-Coi* ou *fleuve Rouge* passe dans le Yunnan, province chinoise, traverse la frontière chinoise près de Lao-Kai; à partir de ce point, des forêts s'étendent pendant 400 kilomètres jusqu'à Hong-Hoa où il reçoit à droite la rivière Noire, et jusqu'à Sontay où il reçoit à gauche la rivière Claire (riche en mines). Celle-ci vient également du Yunnan et passe à Tuyen-Quan. Le *Song-Coi* se jette dans la mer par deux bras, dont l'un a 800 mètres de large à Hanoi. Cette ville située à 185 kilomètres de la mer a 100,000 habitants.

Parallèlement au *Song-Coi* coule le *Song-Cau*, qui reçoit à gauche le *Song-Ki-Kung*, route mandarine de Chine par Lang-Son. Il a quatre embouchures; trois canaux, le *Song-Colo*, le canal des Rapides et le canal des Bambous, le font communiquer avec le *fleuve Rouge*. Les bâtiments de haute mer remontent jusqu'à Haiphong et de là on va par les canaux jusqu'à Hanoi.

Luu-Vin-Phuoc s'était installé à Lao-Kay, près de la porte de

Chine, et tirait avec les Pavillons Noirs de gros produits de douanes des transactions commerciales suivant le fleuve.

Ho-Yong s'était établi d'une façon analogue sur la rivière Claire avec les Pavillons Jaunes, mais vint bientôt s'établir au-dessous de son rival sur le Song-Coï.

Notre but étant de rendre libre la voie du fleuve, nous les avions forcément comme ennemis, ils combattaient pour leurs intérêts tout en recevant les subsides de la cour de Hué.

En 1866, Doudart de Lagrée remonte le Mékong, traverse le Song-Coï, mais il redescend par le Yang-Tsé-Kiang, à Changai.

En 1869, le Yunnan est déchiré par une insurrection musulmane. M. Dupuis, commerçant français, parvient avec l'aide des Chinois, malgré le mauvais vouloir des Annamites, à remonter le fleuve Rouge jusqu'au Yunnan. Il revient s'établir à Hanoï. Mais la cour de Hué demande son renvoi du Tonkin.

Le lieutenant de vaisseau Garnier enlève avec une poignée d'hommes la citadelle d'Hanoï et remplace les Annamites par des Tonkinois. 3 officiers et 10 hommes de l'*Espingole* prennent Hong-Yen, défendu par 400 hommes et 80 canons à Hay-Dong.

Un canot monté par 1 officier et 8 hommes aborde à Vinh-Binh, en saisit le gouverneur, et 1700 hommes se rendent.

Dans les mêmes conditions le *Scorpion* prend Nam-Dinh.

Tout le delta est pris en moins d'un mois par 2 canonnières et 200 hommes.

Garnier organise des milices. Mais les Annamites appellent les Pavillons Noirs, le 21 décembre 1873 ils insultent Hanoï.

Garnier sort avec 3 hommes, tombe dans un fossé et est massacré. Malheureusement un officier de marine envoyé pour négocier avec l'Annam, désapprouve Garnier.

Loin de le venger, il signe une convention par laquelle nos troupes se retirent à Haiphong. M. Dupuis doit quitter le Tonkin, ruiné; ce dernier voit ses bâtiments et son personnel séquestrés par l'agent consulaire français.

Dès notre retraite, des milliers de Tonkinois compromis par nous sont massacrés.

En retour de nos bons offices, la cour de Hué (15 mars 1874) ouvre le fleuve Rouge au commerce étranger et nous reconnaît le droit d'avoir à Hanoï et à Haiphong des consuls avec une garde consulaire. De plus, nous faisons hommage à l'empereur d'Annam, de 5 bâtiments à vapeur (dont le *Scorpion*), 1000 fusils, 100 canons, clause singulière!

Mais le fleuve Rouge reste impraticable; on est amené à une politique d'action que redoute le gouvernement. Si on enlève le Tonkin à l'Annam les mandarins seront ruinés et il faudra s'attendre à une

résistance armée. Cependant, on sent que la place que nous abandonnerons sera prise par quelque autre puissance.

Aussi en 1882, on envoie 1000 hommes à Hanoï, sous le commandement du capitaine de frégate Henri Rivière.

Il s'empare de la citadelle et y reste près d'une année, temporisant. En mai 1883, il prend Nam-Dinh. Profitant de son départ, les Pavillons Noirs viennent bloquer Hanoï.

Le commandant Rivière exécute une sortie avec 400 hommes, tombe dans une embuscade et est tué avec 29 des siens, son corps doit être abandonné.

Il fallait venger la mort du commandant Rivière.

En 1883, on envoie les troupes disponibles de Cochinchine sous les ordres du *général Bouët* (3,500 hommes). Avec cet effectif restreint il se contente de défendre Hanoï, Nam-Dinh, Haïphong.

Dés difficultés s'élèvent avec le docteur Harmand (médecin de la marine d'un grade élevé), commissaire du gouvernement, et rendent la situation difficile.

A ce moment Tu-Duc, empereur d'Annam, meurt.

On décide de s'établir à Hué pour faire cesser les manœuvres hostiles des mandarins annamites. L'amiral Courbet canonne les forts de Thuanan à l'embouchure de la rivière, un nouveau traité de protectorat est imposé à l'Annam (25 août).

Un résident est établi à Hué avec un poste français et l'on conserve les forts occupés.

Des renforts sont envoyés, l'amiral Courbet a la direction des opérations (9,000 hommes). M. Harmand cesse ses fonctions.

Le 17 septembre, l'amiral enlève Son-Tay avec une grande énergie, après un combat meurtrier.

On avait affaire aux Pavillons Noirs soutenus par des Chinois.

I.

La Chine sollicitée par la cour de Hué, écoutant peut-être des conseils hostiles venus d'Europe, veut affirmer des droits de suzeraineté qu'elle paraissait avoir négociés. Le marquis de Tseng notifie le 17 novembre 1883 l'entrée en ligne des armées chinoises.

On envoie des renforts et on constitue, sous les ordres du général Millot, 16,000 hommes formant les deux brigades des généraux Brière de l'Isle (1^{re}) et de Négrier (2^e).

Notre but est de conquérir le Delta et, pour cela, de prendre Bac-Ninh (Sonlay ayant été enlevé).

Le général de Négrier (2^e brigade), partant de Haïphong (7 mars), occupe les sept pagodes (point de départ du canal des Rapides), enlève

Do-Son avec l'aide de cinq canonnières (8 mars 1884). Quatre jours après, pendant que la gauche de la brigade du général Négrier tient les Chinois en échec devant Nam, la flottille appuyant notre droite bouleverse toutes les défenses du Song-Cau, et notre centre rompt la ligne adverse à Xuan-Hoa et tourne sa masse principale. On se rend maître de Bac-Ninh par un coup d'audace.

Les Chinois se retirent dans deux directions : Luu-Vin-Phuoc à Hong-Hoa, sur la rivière Claire ; les Chinois sur le Song-Thuong, vers Lang-Son. Nous les poursuivons ; un bombardement suffit à faire évacuer Hong-Hoa, et le lieutenant-colonel Duchesne prend Tuyen-Quan sans coup férir.

Par une convention signée avec la Chine à Tien-Tsin par M. Fournier et Li-Hong-Tchang, les troupes chinoises doivent avoir évacué le Tonkin le 6 juin au plus tard.

II.

Sur la foi de ces arrangements, le général Millot envoie la colonne du colonel Dugenne (750 hommes) vers la Chine en remontant la route mandarine de Lang-Son.

Le 23 juin, on arrive à Bac-Lé. Il faut traverser le Song-Thuong. On trouve entre les montagnes du Nui-dong-Naï (400 mètres à pic) et la rivière un long défilé, qui constitue vraiment les « Thermopyles de la région ». A peine la moitié de la colonne a-t-elle traversé le gué, que nous sommes assaillis par des réguliers chinois. Un mandarin vient demander dix jours pour faire évacuer le pays et se retire pour ne plus reparaitre.

Notre colonne se porte en avant à quatre heures, aperçoit cinq ou six fortins d'où partent des salves. Elle couche sur la position.

Le 24 juin, devant un feu intense, le colonel Dugenne est obligé de se retirer sur Bac-Lé. Pour ramener ses blessés, il doit abandonner plus des deux tiers du convoi.

Nous n'avons que 13 tués et 39 blessés, grâce à l'énergie du chef et de nos troupes.

Le général de Négrier accourt à Bac-Lé, mais les approvisionnements sont insuffisants pour une longue période et la chaleur est telle qu'il décide la retraite.

Devant ce guet-apens, la France envoie un ultimatum à la Chine demandant l'exécution immédiate de la convention de Tien-Tsin dans un délai précis.

Les délais expirés, l'amiral Courbet livre le brillant combat naval de Fou-Tchéou, le 23 août 1884, où il détruit une partie de la flotte chinoise. Il bombarde l'arsenal le 24. Il va occuper Kelung de vive force (5 septembre) dans l'île de Formose, échoue dans une opération par terre sur Tamsui (8 octobre) et vient occuper les îles Pescadores. Les ports de Poughou et de Makung sont bombardés et occupés le 29 mars

1885. Un blocus sévère est établi pour arrêter les envois de riz dans les provinces du Nord.

III.

Les Chinois prennent l'offensive et mettent à prix la tête des officiers et soldats français (75,000 francs un général, 750 francs un soldat). Ils s'avancent par deux routes, celle de Song-Thuong ou mandarine (Bac-Lé) et celle du Loch-Nan. Des Pavillons Noirs sont dans la rivière Claire.

Le général Brière de l'Isle, qui a pris le commandement, forme trois colonnes : à gauche, le général de Négrier avec 1500 hommes remonte le Song-Thuong ; à droite, le lieutenant-colonel Donnier remonte le Loch-Nan ; une troisième colonne marche entre les deux, prête à rejoindre l'une ou l'autre. Il veut occuper Kep et Chu, les appuis de nos adversaires dans le Delta.

Le 8 octobre, le général de Négrier enveloppe une partie des forces ennemies, cerne Kep, mais il doit donner quatre fois l'assaut pour s'en emparer. Les Chinois se retirent.

Dans le bassin du Loch-Nan, les Chinois cherchent en vain à empêcher notre débarquement à Lam (6 octobre). Ils défendent avec une grande énergie les positions de Chu, du 7 au 11 octobre. Dans la nuit du 12, ils brûlent leurs ouvrages et se retirent sur la route de Lang-Son.

En novembre, Luu-Vinh-Phuoc concentre ses forces aux environs de Tuyen-Quan et cerne le commandant Dominé.

IV.

En janvier 1885, l'Angleterre s'est entremise en vain pour essayer d'amener la Chine à exécuter le traité de Tien-Tsin.

La marche sur Lang-Son est décidée.

Trois routes mènent à Lang-Son : celle de Bac-Lé, une partant de Chu permettant de tourner les massifs montagneux, une partant de la baie d'Along. On choisit la deuxième et on concentre nos troupes au camp de Chu.

Les Chinois occupent de très fortes positions à Nui-Bop qui barrent une des routes de Lang-Son et peuvent être un danger pour nos troupes se dirigeant sur cette ville. Le général de Négrier, trompant la vigilance des Chinois par une marche détournée, arrive le jour même près de Nui-Bop, prend quelques positions importantes avant la nuit ; le lendemain, il occupe les principaux ouvrages ennemis et rejette l'adversaire en déroute dans la montagne.

Le 3 février, nos deux brigades (général de Négrier et colonel Giovanninelli) quittent Chu.

Le général Brière de l'Isle veut attaquer Dong-Song, centre de l'armée chinoise.

Après trois jours de lutttes acharnées, ces positions redoutables sont entre nos mains. L'ennemi, rétrogradant de toutes parts, se laisse facilement repousser à Pho-Vi et nous attend sur les positions de Bac-Viay. L'effort d'une seule brigade, dont la hardiesse le déconcerte, nous fait pénétrer au milieu de sa ligne de défense, malgré l'attitude énergique des Chinois. Ils ne font qu'un simulacre de résistance à Lang-Son et se massent à Dong-Dang.

V.

Le général en chef laisse la 2^e brigade à Lang-Son et part avec le général Giovaninelli au secours de Tuyen-Quan, bloqué, depuis deux mois, par l'armée chinoise du Yunnan (15,000 hommes), commandée par Luu-Vinh-Phuoc.

Le commandant Dominé a avec lui 600 hommes; la canonnière la *Mitrailleuse* est mouillée près de la ville.

Un blockhaus, seul ouvrage avancé de la place, est bombardé ainsi que la citadelle, un assaut est repoussé. Mais des travaux de siège menacent d'isoler le blockhaus qui est abandonné. Des galeries de mine menacent le mur d'enceinte, le commandant partage la citadelle en deux par un retranchement intérieur, pour pouvoir se retirer dans la moitié intacte. Le 11 février, un soldat de la légion crève d'un coup de pioche la masse de terre qui le sépare du mineur chinois, celui-ci le blesse d'un coup de pistolet. La galerie chinoise étant en contre-bas, le sergent Bobillot parvient à l'inonder.

L'ennemi parvenu au rempart tente une série d'assauts toujours repoussés; en certains points les adversaires ne sont séparés que par les palissades de bambous qui ferment les brèches.

La brigade Giovaninelli malgré la fatigue de la marche sur Lang-Son accourt à marches forcées vers Tuyen-Quan. Le 2 mars elle livre un sanglant combat à Hoa-Moc, qui nous coûte 500 hommes, dont 75 tués.

La défense des ouvrages chinois est telle qu'on doit amener les pièces en batterie à quelques mètres de leurs redoutes.

Le 3 mars l'ennemi se retire, à 2 heures le clairon français retentit en dehors de la place.

Le commandant Dominé avait pendant 2 mois repoussé 7 assauts et perdu une centaine d'hommes, dont 52 tués et subi 18 jours de siège régulier.

VI.

En mars, la 2^e brigade, fière de ses succès, travaillait à Lang-Son pour permettre de faire arriver des approvisionnements.

Les Chinois enhardis par son inaction viennent inquiéter Dong-

Dang, où nous avons un poste, pour couvrir notre position à Lang-Son.

Le général de Négrier se porte en avant, enlève à Cua-Vi la porte de Chine le 23 mars, et vient devant les positions de Bang-Bô. Un brouillard intense empêche notre droite de se diriger ; retenue par un ravin presque infranchissable, une attaque de front devient très difficile avec des effectifs aussi restreints ; le général donne l'ordre de la retraite sur Lang-Son.

Le 28, les Chinois prennent l'offensive au nord de Lang-Son à Kylua. Ils débouchent des montagnes et arrivent à 300 mètres de nos ouvrages ; les Chinois sont accueillis par un tel feu qu'ils s'enfuient dans la montagne.

Le général de Négrier porte sa droite sous le lieutenant-colonel Herbingier de manière à menacer leurs communications. Ce mouvement amène la retraite des Chinois ; malheureusement une balle vient frapper le général de Négrier près du sein gauche et ressort du côté droit. Il doit remettre le commandement au lieutenant-colonel Herbingier.

Celui-ci arrête notre mouvement et déclare que les forces françaises sur les hauteurs du nord-ouest créent selon lui une telle menace qu'il y a lieu d'évacuer la place.

Il ordonne de quitter Lang-Son, il abandonne son matériel et fait détruire une partie de celui qui était sur roues et difficile à emmener dans la montagne.

La retraite s'opère avec une regrettable précipitation jusqu'à Chu.

Les Chinois ayant appris notre départ de Lang-Son y reviennent 38 heures après notre départ.

L'émotion produite en France est considérable. On décide l'envoi immédiat de renforts.

Cependant des négociations sont engagées depuis quelque temps avec la Chine, qui fatiguée d'une guerre ruineuse et sans grand intérêt pour elle, préoccupée des conséquences d'un blocus qui arrête les arrivages de riz, a la sagesse de ne pas chercher à tirer avantage de ce succès passager et inespéré et signe un traité de paix le 4 avril 1885. Elle renonce à toute ingérence dans les affaires du Tonkin et de l'Annam et nous ouvre ses frontières terrestres.

Au commencement de juin 1885, le général de Courey prend le commandement du corps expéditionnaire, qui comprend les 2 divisions Brière de l'Isle et de Négrier.

En juillet, a lieu le guet-apens de Hué. Le général de Courey est avec une escorte à la cour d'Annam.

Profitant de la nuit où les officiers sont dans des quartiers assez éloignés de leurs troupes, les Annamites veulent nous surprendre mais ils sont vigoureusement repoussés.

Jusqu'en 1887, des opérations souvent très pénibles ont lieu au Tonkin, en Annam, au Cambodge.

Nos troupes réparties en nombreux détachements poursuivent les bandes de pirates formées par les anciens Pavillons Noirs et des soldats chinois licenciés, qui rançonnent le pays et retardent sa pacification.

ORGANISATION CHINOISE

L'effectif des troupes chinoises ne paraît pas avoir dépassé 50,000 hommes.

L'infanterie est organisée en compagnies de 200 hommes.

Le bataillon comprend un nombre variable de compagnies.

Pour chaque groupe de 25 hommes et pour chacun des chefs d'unité plus forte, il existe un grand pavillon portant le nom du chef; d'autres ont des animaux fantastiques ou des dragons.

Leurs porteurs les plantent là où chacun des chefs veut grouper sa troupe pour combattre. Ils offrent ainsi une sorte de combat parallèle, vite rompu en menaçant une de leurs ailes, d'autant plus qu'ils restent presque toujours sur la défensive inerte.

On n'a pas vu de cavalerie. L'artillerie n'a servi qu'à la défense des ouvrages. Le génie est formé par des coolies sous la direction d'un personnel spécial.

Les chefs ont été très courageux; il est vrai qu'en cas de défaite c'était pour eux la disgrâce ou la mort. De nombreux étrangers donnaient des conseils aux commandants de bataillon et aux chefs supérieurs.

Le recrutement se fait par raccolage : un chef va dans un centre populeux, installe à côté de son pavillon un écriteau indiquant les conditions d'engagement et reçoit les volontaires. Il les conduit dans des camps où ils sont encadrés, habillés, armés et instruits.

L'armement se compose de fusils à tir rapide Remington, Peabody, Snider, Mauser (modèle 1871) et Winchester, ainsi que de sabres et de poignards chinois.

Ils ont des pièces Krupp de montagne et des pièces ne se chargeant que par la bouche, ils y mettent une quantité de poudre quelconque, un projectile du calibre et plusieurs autres plus petits en avant qui servent de mitraille.

Les manœuvres d'infanterie sont celles du corps d'instruction du Pe-Tchili, affecté à la défense de la capitale et exercé par des instructeurs européens.

Le massacre des vaincus, l'incendie des lieux habités, sont leurs mœurs de guerre.

L'armée du Yunnan paraît avoir eu son point de concentration à Lao-Kai, celle du Kouang-Si à Lou-Tcheou (près de la porte de Chine Cua-Ai où aboutit la route mandarine).

TACTIQUE FRANÇAISE.

L'infanterie use d'une sorte de tactique locale, comprise de tous. *L'objectif particulier à chaque troupe est indiqué à tous ceux qui la composent.* Chacun fait le nécessaire pour atteindre le but malgré les difficultés du terrain, sans se laisser asservir par des formations régulières.

A tous les degrés les chefs font preuve d'initiative et d'individualité, des sergents ont montré une réelle capacité et une énergie qui contribua beaucoup au succès.

Les groupes voisins savent se soutenir sans se priver de leur liberté d'évolution.

Dans les terrains découverts l'infanterie tire généralement par salve de section, dans les autres terrains on entretient des feux de tirailleurs assez lents.

Les chefs donnent la direction générale, on se déploie dès qu'on voit l'objectif. On évite ainsi les difficultés du terrain, l'ennemi peut se méprendre sur nos forces et est obligé de diviser son feu. Les actions particulières des bataillons ou des compagnies s'encadrent facilement dans le combat d'ensemble.

On adopte souvent le dispositif en échelons qui nous donne une assez grande profondeur et nous empêche d'être tournés.

Souvent on est obligé de marcher sur les digues des rizières, les têtes de colonnes seules peuvent être engagées, le reste fait nombre et produit l'effet moral.

L'artillerie agit généralement par batteries et tire souvent par salves de section.

Les approvisionnements sont portés par les coolies, on dut transformer en caisses de 30 kilogrammes environ tous les envois de biscuit, etc., faits en caisses plus grandes.

Les jonques rendirent de grands services. On utilisa tous les moyens de transport possibles, même des charrettes (fabriquées par l'artillerie) avec des bœufs.

Chaque coolie reçoit un manteau en paillote et un chapeau, une couverture pour 2 hommes, une marmite pour 4.

Leur ration journalière est de 800 grammes de riz et 25 grammes de sel. Ils reçoivent 0 fr. 90 par jour.

On les forme en escouades de 20 hommes, commandés par un caï (caporal), et en sections de 40 hommes, commandés par un doi (sergent). 5 de ces sections formèrent des compagnies, commandées par un lieutenant, et 4 de ces dernières étaient sous le commandement d'un capitaine.

Un officier supérieur d'artillerie, organise tous ces convois.

La proportion de malades ne décrût que quand on put faire parvenir des légumes et nourrir plus copieusement les troupes; la ration réglementaire était insuffisante pour réparer les forces des hommes dans ce pays. (Voir *Souvenirs de la campagne du Tonkin*, par M. le capitaine Carteron.)

CONQUÊTE DU SOUDAN FRANÇAIS

1880 — 1894

Le Soudan français est le vaste territoire qui s'étend depuis le Sénégal, la Guinée, Sierra-Leone, la République de Libéria jusqu'au Sahara, mais ses limites à l'est comme au nord sont mal déterminées. Il est utile de se rappeler que de Bakel à Bandiagara on compte plus de 1000 kilomètres.

En 1879, M. de Freycinet crée la Commission du transsaharien, mais le général Faidherbe préconise un tracé qui partant de Médine, point où le Sénégal cesse d'être navigable, aboutit au Niger ; il commence à pousser nos colonnes dans ce sens.

Pour comprendre ce que nous avons fait depuis 15 ans au Soudan, il faut connaître l'histoire de la dynastie de El-Hadj-Omar.

C'est un Toucouleur qui, revenu de la Mecque, prêche la guerre sainte. En 3 ans (en 1854), partant du Fouta Djalon, il soumet avec 12,000 guerriers, tout le pays situé entre le moyen Sénégal et le haut Niger. En 1857, il s'attaque à nous et assiège Médine où résistent pendant 97 jours, 7 Européens et 50 tirailleurs sénégalais.

A sa mort, son royaume est partagé entre ses trois fils : Ahmadou, sultan de Ségou et de Nioro, reçoit la plus grande partie ; Tidiani a le royaume du Macina ; Aguibou, celui du Fouta-Djalon.

Des missions pacifiques, Marly, Jacquemard et Monteil réussissent ; le capitaine Galliéni est retenu prisonnier pendant 10 mois, par Ahmadou ; mais, apprenant la marche du colonel Borgnis-Desbordes, il signe une convention le 21 mars 1881, qui nous ouvre la route du Niger.

I.

Malheureusement un nouveau conquérant apparaît au sud, l'Almany Samory. Il refuse toute relation avec nous.

Poursuivi par le colonel Desbordes, à Kéniétra (1882), Oueyako (1883) ; par le commandant Combes, à Ko-Koro (1883) ; par le lieute-

nant-colonel Frey, à Fatako-Djingo (1883-1886), il nous demande la paix. Il est rejeté à plus de 200 kilomètres au sud de nos postes et signe la paix.

Après ces succès, le lieutenant-colonel Galliéri, parvient à placer les États d'Ahmadou sous notre protectorat (mai 1887).

Profitant de cette trêve, on chasse le faux prophète Malmadou-Lamine (1887-1888), on construit le chemin de fer de Kayes à Bafoulabé, on met à l'eau à Bamako la canonnière le *Niger* (mai 1884). En 1887, le lieutenant de vaisseau Caron va rendre visite à Tidiani, roi du Macina, et arrive à Kabara, port de Tombouctou.

Le capitaine Binger part pour son remarquable voyage dans la boucle du Niger.

II.

Ahmadou parvient cependant à former une triple alliance avec Samory, au sud, et Abdoul-Boubakar dans le Fouta-Djalon, sur notre ligne de communications.

Il refuse d'évacuer Koundian, où les Toucouleurs percevaient des droits sur notre territoire.

Aussitôt le colonel Archinard veut isoler Ahmadou du Niger, et prend Ségou (6 avril 1890) où il installe un roi bambara Bodian. Les familles toucouleures émigrent et retournent dans le Fouta-Djalon.

Le colonel revient vers Niore, où il entre le 1^{er} janvier 1891.

Ahmadou s'enfuit presque seul pour regagner le Macina.

Mais Bodian ne sait pas maintenir l'ordre dans son royaume, qui se révolte contre nous. Le colonel Archinard défait les révoltés à Diéna et coupe les États de Bodian en deux, installant un nouveau roi, Mademba, dans la nouvelle partie.

Samory ne voulait pas la guerre avec nous, mais il était très hésitant ; il signe cependant un traité avec le capitaine Bonnardot (13 février 1889), qui l'isole du Fouta-Djalon et de Sierra-Léone et nous permet d'ouvrir une route du haut Niger vers la Guinée française ; mais 3 mois après, il renvoie ce traité et commence la guerre.

III.

Malgré la saison, le colonel Archinard marche contre lui et remonte le Niger et le Milo ; battu à Kan-Kan, Ko-Kouna, Bissandougou, l'Almany fait le vide derrière lui en brûlant tout. La poursuite devient impossible.

Le lieutenant-colonel Humbert (1891-1892) rencontre Samory, le 11 janvier, à Sombiko : l'affaire est chaude, l'ennemi a fait de grands progrès. Des sonneries identiques aux nôtres commandent « Cessez le feu » ou « Rassemblement ».

Dès qu'il est battu, il se reforme à 5 kilomètres plus loin. Nous ren-

trons dans Bissandougou; du 22 au 26, tous les jours c'est un combat jusqu'à Kérouané où nous prenons ses magasins et ses bagages. On y trouve des vases de Sèvres et le buste du président Grévy!

Cependant, toutes nos colonnes sont attaquées pendant que nous revenons à Bissandougou.

Si l'ennemi n'est pas détruit, il est profondément démoralisé. Les deux résidences de l'Almany, Bissandougou et Kérouané, sont occupées par nous. Nous avons des postes au milieu de ses possessions.

Pendant ce temps, notre allié Tiéba ne veut rien faire pour nous. Il se contente de prendre Tiongi à l'Almany, après un long siège, puis, il se retire dans ses États et reste neutre.

IV.

En 1892, nous devons continuer la lutte contre Samory, mais Ahmadou a soulevé le Macina et bloque le roi Mademba que nous venons d'installer à Sansanding; en même temps, le sud de Ségou est dévasté par une violente peste bovine, et les Peuhls (pasteurs) émigrent vers la rive gauche du Niger d'où ils sont venus, ils se révoltent bientôt et bloquent Ségou.

Le colonel Humbert envoie le chef d'escadron Bonnier, qui lève une compagnie auxiliaire de tirailleurs, traverse le Niger, arrive à Ségou et repousse les Peuhls, puis, il accourt vers Sansanding et défait complètement l'ennemi.

En moins de deux mois cette révolte est étouffée.

Le colonel Combes, placé à la tête du régiment de tirailleurs soudanais, envoie une mission à Tiéba, et veut isoler Samory de Sierra-Léone et du Fouta-Djalon, d'où, il tirait ses fusils, ses munitions et son bétail, en échange de captifs.

Le colonel prend la ligne du Milo, de Kan-Kan à Kérouané, comme base d'opérations, faisant son ravitaillement à l'aide de pirogues.

Une colonne (commandant de Gasquet) garde cette ligne.

Le colonel Combes fait rejeter les bandes éparses sur la colonne ennemie principale, puis, formant une colonne légère il marche vers l'est, surprend les principales bandes à Guéléba, gagne les Sofas de vitesse, marche matin et soir, fait 40 à 45 kilomètres par jour, et prend tous leurs approvisionnements. Il parcourt ainsi 900 kilomètres du 4 février au 10 mars (1893), traverse 172 marigots, 13 grandes rivières, livre 14 combats sans avoir perdu un seul Européen.

Pendant ce temps la colonne du capitaine Briquelot agit sur le haut Niger contre le lieutenant de Samory, Bilali-le-Vieux. Celui-ci, battu, est attaqué par les habitants qui se soulèvent à notre approche; il va être pris, mais il se sauve sur un cheval qu'il n'a pas le temps de seller.

On trouve dans ses papiers des documents en arabe et en anglais qui serviront un jour à expliquer le revirement de Samory dans ses relations avec la France. On fait 4,000 prisonniers.

Bilali s'est réfugié sur le territoire de Sierra-Léone, il en ressort bientôt. Il rejoint des bandes et entraîne des populations si nombreuses qu'on le suit sur une piste tracée par lui de plus de 20 mètres de largeur ; nous le surprenons et nous lui faisons 4,500 prisonniers.

La colonne du capitaine Dargelos attaquait à ce moment Fidaoua, défendue par le fils de l'Almany, où nous faisons 11,000 prisonniers.

Ces prisonniers étaient des captifs que les Sofas allaient échanger contre des armes et des brufs. On les fit passer sur la partie calme de nos territoires où ils cultivent.

En moins de trois mois, Samory est complètement défait, et un seul Européen (de la légion étrangère) a été tué à la prise de Fidaoua.

V.

Pendant ces événements, Ahmadou est venu dans le Macina remplacer le roi qui est mort et il soulève les Peuhls.

Le colonel Archinard accourt à Ségou, marche droit au sud, et prend après une vive résistance Djenné, grosse ville de 10 à 12,000 habitants, centre commercial très important, qui est pour les populations du haut Niger ce qu'est Tombouctou à l'égard des populations du Sahara.

Le colonel donne la couronne à Aguibou, frère d'Ahmadou, qui nous a montré de l'attachement, et il réorganise le royaume de Sansanding. Puis, revenant sur Bandiagara, il bat Ahmadou à Kori-Kori, le poursuit vers l'est, prend la smala ; le roi se sauve presque seul, ses serviteurs même font leur soumission.

Le Macina est entré dans notre sphère d'influence et c'est la clef de Tombouctou. La grande ville saharienne ne peut vivre sans le Macina. Djenné entrepose les produits du Soudan méridional comme Tombouctou concentre les produits du Sahara occidental.

Le lieutenant de vaisseau Aube s'étant approché de Tombouctou a été tué, le colonel Bonnier pénètre dans la ville (10 janvier 1894), il laisse une garnison ; malheureusement en revenant, sa colonne, endormie, est surprise à Dongoi et massacrée par les Touaregs (15 janvier).

Actuellement le Soudan est divisé en trois grandes régions : Nioro, qui comprend les cercles du nord ; Ségou, avec les cercles de l'est ; Siguiri, avec les postes du Soudan méridional.

Kayes reste la capitale du Soudan français, où réside le commandant supérieur.

Les populations auxquelles nous avons eu affaire sont très belliqueuses, les ressources pour l'alimentation sont presque nulles, les villages sont très éloignés les uns des autres; les transports se font généralement à dos d'homme.

Les nègres, mal armés, ont toujours pour principe de profiter de leur grande supériorité numérique, leur avant-garde engage l'action, puis les deux ailes s'avancent à leur tour et cherchent en se déployant à envelopper l'ennemi par de longues files de tirailleurs: l'arrière-garde forme la réserve; mais, emportés par leur ardeur, ils échappent bientôt à leurs chefs.

Il faut donc se diriger à travers les taillis (souvent à la boussole), agir par compagnies bien groupées dans la main de leurs chefs, ne déployer que trois des sections de chaque compagnie en tirailleurs, en conservant un soutien à 50 ou 60 mètres derrière la ligne de combat et ne l'engageant que sur l'ordre du capitaine, espacer les tirailleurs de 2, 3 ou 4 pas, ménager les munitions, tirer près (300 mètres), lentement et bas. Une contre-attaque vigoureuse produit de grands résultats sur ces masses impressionnables. En terrain découvert on emploie surtout le carré avec les bagages au centre, en terrain couvert on prend une formation commode pour marcher mais en assurant surtout la liaison entre les diverses unités.

Le service de sûreté est très difficile, surtout la nuit où les noirs s'endorment, il faut rapprocher les échelons pour resserrer les mailles.

Derrière des murailles de terre un peu épaisses, en terre durcie, mêlée de bois, les noirs luttent des mois entiers contre des assiégeants.

Ceux-ci, pour réduire la ville, construisent tout autour des sortes de blockhaus palissadés, que l'on appelle des *sagués* et qui constituent une série de redoutes assurant l'investissement.

On attaque et on défend ces *sagués* pendant des semaines, le temps n'est rien pour eux. L'artillerie a assez facilement raison de ces défenses. La prise des villages est souvent pénible, elle a lieu par surprise, par escalade, par la brèche; la surprise est la meilleure et réussit presque toujours.

Dès que l'ennemi est battu, il faut par une marche très rapide l'empêcher de se reformer plus loin, et, comme le colonel Combes l'a fait, il faut arriver avant que les palissades, les obstacles soient commencés.

EXPÉDITION DU DAHOMEY

1890 — 1894

Le Dahomey est d'une fertilité sans égale, il donne deux récoltes par an, et il y pleut d'avril à septembre. L'abord en est difficile car la mer déferle sur le rivage et forme « une Barre » à 150 mètres de la plage, la hauteur des vagues y atteint 12 mètres et ne peut être franchie que par des pirogues spéciales. Ce pays est habité par des tribus essentiellement guerrières, l'armée occupe la première place dans l'État, elle comprend l'armée masculine et l'armée féminine. La première est composée de 4 brigades, 2 à l'aile droite, commandées par le Mingan, Ministre, préfet de police et bourreau, 2 à l'aile gauche, commandées par le Gaou.

Les amazones marchent avant les guerriers, sous le rapport hiérarchique. Tous les 3 ans, les sujets du Dahomey présentent leurs filles devant un conseil de revision, qui désigne celles qui sont aptes au service militaire, et qui sont engagées suivant la condition de leurs parents, comme officiers, soldats ou ouvriers.

Elles sont vouées au célibat, excepté celles que le roi donne en mariage aux soldats les plus vaillants. Leur rôle consiste surtout à stimuler le courage des soldats, elles sont généralement armées d'armes tranchantes.

Les Dahoméens font surtout des sièges, vivant sur les récoltes. Quand ils donnent l'assaut, ils tuent ceux qui résistent et emmènent en esclavage ceux qui se rendent. Après la victoire, l'armée vient exécuter devant le roi les danses militaires.

Ils peuvent, paraît-il, avoir une armée de 20,000 hommes.

Un fort français existait au XVI^e siècle, à Wydah. Notre protectorat est consacré par les traités du 1^{er} juillet 1831, 19 mai 1868 et 19 avril 1878.

Cependant, en 1886, le Portugal annonce aux signataires du traité de Berlin son protectorat sur les côtes du Dahomey, il y renonce en 1887 devant nos énergiques protestations.

En 1890, le roi Glé-Glé, vient ravager le territoire de Porto-Novo. Le docteur Bayol va, au nom du gouvernement, lui faire des représentations, il échoue complètement, Glé Glé, âgé de 75 ans, est à la mort, les nègres accusent notre représentant de vouloir l'empoisonner et il a beaucoup de mal à revenir d'Abomey à la côte.

Behanzin, fils de Glé-Glé, continue les razzias d'esclaves sur le territoire de notre allié, Toffa, roi de Porto-Novo.

I.

Le commandant Terrillon, débarque à Kotonou, le 12 février 1890, avec 4 compagnies. Avec un si faible effectif il est obligé de se borner à la défensive.

Le 3 mars, au soir, profitant d'un violent orage, l'ennemi envahit nos positions, l'énergique résistance du fortin du Télégraphe permet de le repousser et d'achever nos travaux de défense.

3 compagnies de renfort débarquent le 16; prenant l'offensive, le commandant fait une démonstration sur Porto-Novo et s'apprête à marcher sur Wydah, quand il est rappelé.

Des divergences de vues ont eu lieu avec M. Bayol; après explications, le gouvernement rappelle M. Bayol, et redonne le commandement à M. Terrillon, qu'il nomme lieutenant colonel.

Dès son retour, il débouche de Porto-Novo avec 300 hommes contre 8,000 Dahoméens et les force à se retirer, mais il est frappé d'une insolation et cède le commandement au lieutenant-colonel Klippel.

Le commandant Fournier pour faciliter l'échange des otages bombarde Wydah.

L'amiral de Cuverville établit le blocus des côtes, mais il parvient à traiter avec Behanzin par l'intermédiaire du P. Dorgère.

Le 3 octobre, Behanzin reconnaît notre protectorat sur Porto-Novo et nous abandonne Kotonou et les douanes, moyennant une rente annuelle de 20,000 francs. La mission Audéoud est envoyée à Abomey.

II.

A la fin de 1891, les Dahoméens recommencent leurs incursions et accueillent à coups de fusil la canonnière l'*Émeraude* qui porte notre résident.

Nous ne pouvons nous laisser insulter ainsi et le blocus du Dahomey est notifié aux puissances le 15 juin 1892.

Le corps expéditionnaire comprend : 1 bataillon de la légion étrangère (commandant Faurax), 1 compagnie d'infanterie de marine, 2 batteries, 1/2 escadron de spahis, pour les troupes européennes et des

tirailleurs sénégalais et haoussas, soit : 3,500 hommes (dont 930 indigènes), et 2,250 porteurs (1 coolie par homme) (1).

Le pays n'a pas de routes, c'est une vaste forêt insalubre, dont les dessous sont garnis d'arbustes épineux et de grandes herbes de 2 mètres de hauteur.

Le général Dodds veut marcher directement sur Abomey, par l'Ouémé, qui lui servira de ligne de ravitaillement.

Il s'empare de Zobbo le 9 août, pour attirer l'ennemi vers Wydah, puis, il quitte Porto-Novo le 17 août 1892 en 3 colonnes, qui, après quelques combats heureux, chassent l'ennemi du Décamé et se concentrent à Dogba.

Le 19 septembre, nos troupes bivouaquaient en carré, quand à 5 heures du matin, elles sont surprises par les Dahoméens, qui ont pu, grâce à l'obscurité, s'approcher de nos sentinelles.

L'infanterie de marine supporte le principal effort de l'attaque, le commandant Faurax est tué, mais les légionnaires accourent, les Dahoméens sont repoussés.

Prenant aussitôt l'offensive, nous traversons l'Ouémé, et le 8 octobre nous battons l'ennemi à Poguessà, soutenus par les canonniers.

Le 12 octobre, la marche en avant est reprise.

Sabovi, Oumbouémédi, Akpa, sont autant de victoires; mais nous nous heurtons pendant deux jours, sans succès, aux lignes de défense établies en avant de la rivière de Koto (14 et 15 octobre).

Le général Dodds se retire sur Akpa.

Les Dahoméens enhardis viennent nous y attaquer, ils sont repoussés après un sanglant combat.

A ce moment, le commandant Audéoud amène des renforts à Porto-Novo et le 27 octobre nous reprenons l'offensive.

Après deux nouveaux combats, le 2 et le 3 novembre (Ouakou et Diokoné), nous entrons à Cana, la ville sainte.

Le colonel Dodds est nommé général.

Behanzin fait des propositions de paix insuffisantes (M. Ballot vient prendre part aux négociations).

Le 17 novembre, nous entrons à Abomey, que Behanzin vient d'incendier.

Le 1^{er} décembre, la colonne est disloquée.

En janvier, le général Dodds menace de mort tout indigène porteur

(1) Les hommes portent sur eux un casque, un paletot ca-hou, un pantalon de treillis, 6 paquets de cartouches, 1 jour de vivres, soit 45^k,645. Un coolie par homme porte au convoi 15 kilogr.

Les gradés n'ont pas de sabre, ils n'ont que le revolver.

La ration journalière est de 750 grammes de pain frais, 400 grammes de viande, 60 grammes de riz, 0^k,50 de vin.

Les porteurs indigènes reçoivent 500 grammes de riz et 22 grammes de sel par jour.

de fusil rapide. Il sait, en effet, que des maisons allemandes ont importé 2,450 fusils, 600,000 cartouches, 6 canons qu'elles ont échangés contre des esclaves.

Des détachements s'emparent sans résistance de Wydah et des villes de l'intérieur.

Le 25 mars, le général Dodds est appelé en France pour conférer sur les mesures à prendre.

Cette expédition de 1892, a coûté 10 millions; 10 officiers et 67 hommes tués; 25 officiers et 436 hommes blessés.

Le colonel Lambinet, puis, le colonel Dumas, font l'intérim pendant l'absence du commandant supérieur et achèvent la pacification.

III.

Behanzin, fait de nouvelles propositions de paix, il veut bien renoncer à son autorité, mais il demande que son prestige soit sauvegardé et que le lieu de résidence qu'on lui assignera ne soit pas situé au-delà des mers, sa religion lui défendant de traverser l'eau.

Mais, quand le colonel Dumas arrive à Abomey, le 24 juillet 1893, il ne se présente pas.

Cependant, il envoie le 30 septembre, une ambassade, qui arrive en France au commencement de novembre.

Le général Dodds s'embarque le 12 août pour reprendre son commandement.

Des inondations exceptionnelles au Dahomey (2^m, 20 d'eau sur la route d'Abomey) et le choléra au Sénégal retardent l'entrée en campagne et l'envoi de renforts.

Le général Dodds concentre ses approvisionnements à Dogba, assure les principaux points en arrière avec la garde civile, puis, il marche vers Agony.

Il sait que Behanzin s'est retiré à Atchéribé, à 50 kilomètres d'Abomey.

• Il marche alors en 4 colonnes sur cette ville.

Le colonel Dumas commande les 2 colonnes Drude et Boutin, et opère dans l'ouest.

Le général marche avec le lieutenant-colonel Mauduit, qui commande les colonnes Boutin, de Cauvigny et Chmitelin.

Le 6 novembre, le général est à 6 kilomètres du camp de Behanzin; le 8, la colonne Dumas arrive à 10 kilomètres à l'ouest.

Effrayé et surpris par nos mouvements, l'ennemi s'enfuit dans la brousse sans combattre, abandonnant 860 fusils, 7 canons et une mitrailleuse.

Des colonnes légères sont envoyées à la poursuite de Behanzin.

Celui-ci, espère pouvoir traverser le territoire de Sayalou et des Mahis pour gagner le Nord, mais la route lui est barrée par le chef de ce pays.

Toujours ivre, le roi du Dahomey est abandonné par la plus grande partie de son entourage.

Le général Dodds réunit les principaux princes et chefs qui nomment à l'unanimité un autre fils de Glé-Glé, le roi Gouthili, qui prend le nom d'Agoliagbo, c'est-à-dire : « Français tient Dahomey », et comme devise : « Race Allada a trébuché, mais soutenue par Français avant chute ».

Pourchassé dans la brousse, Behanzin finit par se soumettre, en apprenant l'avènement au trône de son demi-frère Agoliagbo. Le capitaine Privé, de l'état-major, va le prendre au village d'Oumbégomé, près d'Atchéribé, et l'amène au général Dodds, il est embarqué sur la canonnière l'*Onyx*, qui le conduit à Kotonou (2 février).

Le général Dodds, place le royaume d'Abomey sous le protectorat de la France.

Le commerce des esclaves et les sacrifices humains sont abolis, la France a le droit de faire des travaux de toute nature et de créer des écoles, celle d'Abomey est réservée aux enfants de la famille royale.



CONCLUSION

I.

En terminant l'étude abrégée des campagnes modernes, nous devons présenter quelques considérations qui semblent en être la conséquence naturelle.

On a pu remarquer, dans le travail précédent, que toutes les guerres se rattachaient à un certain nombre de causes, que toutes les campagnes étaient préparées d'après certaines règles générales, que toutes les opérations reposaient sur des bases à peu près semblables, étaient dirigées d'après des principes ayant une certaine analogie, enfin, présentaient presque toujours les mêmes phases.

De sorte que nous avons pu étudier toutes les campagnes modernes d'après la même méthode ou le même plan. Ce plan nous a présenté un certain nombre de parties que nous rappelons successivement.

Dans chaque campagne, nous avons dû examiner d'abord les causes de la guerre, causes qui peuvent être ramenées à deux principales : les passions ou les intérêts des hommes. Et ces causes ne sont pas indifférentes dans la manière de combattre. Elles donnent plus ou moins d'ardeur aux troupes et plus ou moins d'activité aux opérations. Nous l'avons vu au début des guerres de la Révolution ; nous l'avons vu plus tard, en 1813, du côté de nos adversaires ; et, dans la campagne récente de 1870, il est difficile de ne pas reconnaître leur influence.

Ensuite, nous avons, dans chaque campagne, comparé les forces des puissances belligérantes, en indiquant leur population, la nature de leurs frontières, l'état de leurs finances, l'organisation de leurs armées permanentes, leurs moyens de recrutement, leur discipline, leur instruction, leur administration, leurs établissements, en un mot, ce que l'on appelle leurs institutions militaires.

Puis, nous nous sommes occupé de leurs armées actives. Dans chaque armée, nous avons trouvé trois armes principales : l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, dont les proportions relatives ont varié avec les époques. Le perfectionnement successif des armes à feu a amené les proportions que nous trouvons aujourd'hui dans les armées actives modernes, où l'infanterie représente à peu près les quatre cinquièmes de l'effectif total, où la cavalerie est à peu près le dixième de l'infanterie, et où l'artillerie est calculée à raison de 4 pièces par 1000 hommes.

Nous avons eu ainsi, dans chaque étude, une première partie comprenant la préparation de la guerre ou les préliminaires de la campagne.

Nous en avons eu une seconde pour l'étude des opérations elles-mêmes. Nous avons examiné d'abord le théâtre de ces opérations; puis nous nous sommes occupé des plans de campagne, qui déterminent à l'avance les premières manœuvres à faire, en tenant compte du terrain et des circonstances; enfin, nous avons vu les armées exécuter des marches stratégiques pour se porter d'une ligne ou d'une position sur une autre; ces marches ayant lieu sur plusieurs colonnes et dans chaque colonne en plusieurs échelons; les intervalles et les distances étant proportionnés à l'éloignement de l'ennemi et à la force de l'armée. L'étude de l'échiquier, celle du plan de campagne et celle des marches stratégiques forment ce que l'on appelle la stratégie.

Mais les opérations stratégiques rapprochent les armées et les mettent en présence. Celles-ci se trouvent alors sur un terrain limité, qui doit leur servir de champ de bataille. C'est là, en effet, que nous avons conduit les diverses armées dont nous nous sommes occupé dans le travail pré-

cédent. Nous avons étudié alors leurs positions, c'est-à-dire le terrain sur lequel elles s'établissaient pour la défense ou pour l'attaque; puis leurs ordres de bataille, c'est-à-dire les dispositions qu'elles prenaient pour se préparer à l'engagement; ensuite, leurs marches tactiques, c'est-à-dire les manœuvres qu'elles employaient pour se joindre et arriver à portée des différentes armes; enfin, nous avons suivi les divers moments des engagements, combats ou batailles, depuis leurs préliminaires jusqu'à leurs conséquences. Cette étude des opérations du champ de bataille forme une dernière branche de l'art de la guerre, à laquelle nous avons consacré dans chaque campagne un certain nombre de paragraphes, et que l'on appelle la grande tactique.

L'Histoire abrégée des campagnes modernes nous a donc présenté la guerre en action, et nous a montré l'ordre dans lequel se succèdent les diverses opérations. Elle nous a fourni ainsi un cadre ou un canevas tout tracé pour l'étude de l'art militaire.

Cette étude doit évidemment se diviser en deux parties principales : l'une, relative à la préparation ou à l'organisation des armées; l'autre, relative à leur emploi ou à leur mise en action.

Chaque partie principale se subdivise ensuite en deux parties secondaires.

L'organisation des armées comprend :

L'organisation des armées permanentes, ou l'étude des institutions militaires des États;

Et l'organisation des armées actives, avec l'étude des différentes armes qui les composent.

L'emploi des armées comprend :

L'étude des grandes opérations, ou la stratégie;

Et l'étude des opérations du champ de bataille, ou la grande tactique.

En ajoutant à la première partie l'examen du rôle que joue le terrain à la guerre, et à la seconde partie l'étude des petites opérations et des reconnaissances, nous avons

un plan complet pour l'étude de l'art militaire, plan calqué sur la réalité, bien en rapport avec la marche habituelle des opérations, plan qui permet de faire marcher de front les principes et les faits, qui permet encore d'appuyer chaque théorie par des exemples, et qui montre enfin la liaison intime qui existe entre l'art et l'histoire militaires.

II.

Tout le monde reconnaît aujourd'hui plus que jamais l'importance de l'histoire militaire pour suivre et comprendre la marche des opérations d'une campagne. Nous avons cité à ce sujet, dans un ouvrage précédent, les opinions de Frédéric II, de l'archiduc Charles, du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, de Napoléon I^{er}. Nous pourrions y ajouter les recommandations du maréchal de Belle-Isle à son fils le comte de Gisors, les paroles du général Pâris, dans sa *Tactique appliquée*, etc....

La preuve de l'importance de l'histoire militaire n'est donc plus à faire.

Nous nous contenterons de citer encore les paroles suivantes de M. Lanfrey, un des historiens modernes de Napoléon I^{er} : « Suivant moi, dit-il, c'est dans l'histoire surtout « que se trouve la vraie philosophie, la philosophie réelle « et pratique, et non celle qui se nourrit de rêves et de chimères.... Vingt pages d'histoire en apprennent plus sur « une science que tous les traités présents, passés et futurs ». Nous dirons de même que vingt pages d'histoire militaire en apprennent plus sur la science de la guerre que tous les traités et les raisonnements que l'on a pu faire à ce sujet.

Mais l'étude de l'histoire exige un grand nombre d'ouvrages qu'il est souvent difficile de se procurer. C'est pour cela que nous avons rassemblé dans un petit nombre de pages ce qui se trouve dans un grand nombre de volumes ; c'est pour cela que nous avons cherché à présenter d'une

manière claire et précise les événements des principales campagnes que des militaires ne sauraient ignorer; enfin c'est pour cela que nous avons cherché à faire un vrai précis ou un véritable abrégé d'histoire militaire, dans l'espoir qu'il pourra être utile aux officiers studieux.

III.

Il nous reste à indiquer maintenant dans quel esprit et dans quel ordre d'idées nous avons fait notre travail.

Nous avons cherché d'abord à bien comprendre les opérations et à les faire comprendre à nos lecteurs, en nous attachant à les présenter avec ordre, méthode, clarté et simplicité.

Dans l'étude des événements, nous ne nous sommes préoccupé que de leur côté instructif, de leurs rapports avec les principes de l'art de la guerre, du parti que l'on pouvait en tirer pour la conduite des opérations futures, en laissant absolument de côté tous les autres points de vue, ainsi que les questions de personnes et de responsabilités.

Nous ajouterons que, dans cette étude des événements, nous avons surtout recherché la vérité. « L'histoire, a dit « un historien célèbre, c'est la vérité. C'est un père sage, « grave, aimé et respecté de ses enfants, qui, les voulant « instruire, les rassemble et leur dit : Je vais vous conter « ce que mon aïeul, ce que mon père ont fait, ce que j'ai « fait moi-même pour conduire où elles en sont la fortune « et la dignité de notre famille. Je vais vous conter leurs « bonnes actions, leurs fautes, leurs erreurs, tout enfin, « pour vous éclairer, vous instruire, et vous mettre dans « la voie du bien-être et de l'honneur. L'histoire, c'est ce « père instruisant ses enfants réunis autour de lui, et qui « l'écoutent dans un silence religieux. » Nous répéterons donc, avec M. Thiers : l'histoire, c'est la vérité, la vérité qui dit le mal comme le bien, les succès comme les revers, les fautes commises comme les inspirations habiles; qui ne

cache rien pour ne pas inspirer la défiance, et qui cherche surtout à instruire sérieusement les générations de l'avenir.

Les anciens ont appelé l'histoire la maîtresse de la vie et l'institutrice des peuples. Elle joue dans l'éducation des sociétés le rôle qu'un maître joue dans l'éducation d'un enfant. Comme un maître, elle doit donc être juste et sincère. Elle doit développer les qualités des peuples, leur inspirer une noble fierté en leur faisant admirer ce qui, dans leur histoire nationale, est vraiment digne d'admiration; mais elle doit en même temps signaler les défauts, éviter de flatter les passions, de surexciter la vanité; enfin elle doit comparer et faire apprécier à leur juste valeur les différents peuples entre eux.

Le maître qui flatte son élève rend évidemment un triste service à l'enfant, à sa famille, à la société tout entière. Il prépare à l'homme fait bien des désillusions, et en même temps il le prépare bien mal aux événements de la vie, aux luttes de l'avenir, au combat pour l'existence. Il en est de même des historiens qui flattent les peuples; qui ne présentent pas les événements de leur histoire sous leur jour véritable; qui se laissent entraîner par la passion, le parti pris, l'idée systématique ou préconçue; qui ne raisonnent ni l'admiration, ni le blâme; en un mot, qui ne recherchent pas la vérité ou qui n'ont pas le courage de la dire.

Nous pouvons, du reste, comparer le rôle de l'historien à celui d'un ancien président de Cour d'assises. Et une cause historique n'est pas sans analogie avec une cause judiciaire : chacune d'elles se présente sous deux aspects, sous deux faces différentes; et de chaque côté on trouve des avocats qui s'efforcent de faire triompher des manières de voir tout à fait opposées en combattant les arguments de leurs adversaires. C'est la discussion, c'est la lutte. Mais après les avocats des parties apparaît le président du Tribunal. Celui-ci s'élève au-dessus des intérêts et des passions. Il fait le résumé des débats en indiquant rapidement les arguments pour et contre; enfin il s'efforce d'être clair, juste, impartial, en soumettant la cause elle-même à l'appréciation du jury. Ce président impartial, c'est l'historien

et le jury, c'est l'opinion publique, ou plutôt la postérité, qui prononce en dernier ressort.

Clarté, simplicité, impartialité et vérité, voilà les principales qualités que nous nous sommes efforcé d'atteindre, et voilà les caractères principaux que nous avons cherché à donner au récit de nos campagnes.

Enfin, il nous reste à présenter une dernière observation.

Dans ce travail que nous venons de terminer, nous avons dû parfois discuter, critiquer quelques-unes des opérations étudiées. Mais nous remarquerons, à ce sujet, que l'art militaire n'est autre chose que l'examen des opérations de la guerre, dans le but de rechercher les causes des succès ou des revers, de constater l'oubli ou l'application des principes; en un mot, l'art militaire n'est autre chose que la discussion ou la critique elle-même des opérations. Critique bien entendue, juste, loyale et impartiale; restant toujours modeste, courtoise et mesurée; s'efforçant d'être complète, tout en admettant que certaines circonstances restent secrètes et échappent à l'histoire; tenant compte des difficultés sans nombre qui accompagnent le commandement; s'adressant aux faits plutôt qu'aux personnes; enfin, toujours respectueuse envers les généraux malheureux, et se rappelant que dans les désastres les responsabilités sont difficiles à établir, et qu'elles sont souvent plus générales que particulières.

Nous ajouterons, du reste, que l'appréciation des faits d'une campagne est facile après coup, dans un travail de cabinet, dans une étude postérieure, quand on connaît toutes les données du problème, quand on a les rapports des deux partis, quand on lit à la fois dans les deux jeux, quand on possède tous les éléments de la question, quand les événements ont prononcé et que l'on sait leurs résultats. Cette appréciation ne demande guère alors que du travail, de la réflexion et du bon sens. Tandis qu'au contraire elle est d'une extrême difficulté pendant les opérations mêmes, dans le cours de la campagne, au milieu de la confusion et de la contradiction des renseignements militaires, au milieu

de l'obscurité qui enveloppe toujours les théâtres d'opérations et les champs de bataille. Elle réclame alors les facultés les plus hautes, le coup d'œil le plus perçant, le sang-froid le plus complet, enfin ce génie particulier, à la fois si rare et si redoutable, que l'on appelle le génie de la guerre. Ces considérations nous amènent à répéter en terminant une réflexion bien ancienne, mais toujours juste :

Dans les opérations militaires, comme dans les œuvres de l'esprit, la critique est aisée, mais l'art est difficile.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Conquête de l'Algérie (1830-1857)	5
Campagne de Crimée (1854-1855)	13
Campagne d'Italie (1859)	35
Guerre des États-Unis (1861-1864)	67
Expédition de Chine (1857-1860)	71
Expédition du Mexique (1862-1867)	73
Guerre du Danemark (1864)	75
Campagne de Bohême (1866)	77
Campagne d'Italie (1866)	129
Guerre de 1870-71	167
Guerre d'Orient (1876-1877)	341
Campagne de Tunisie (1881)	373
Conquête du Tonkin (1883-1885)	379
Conquête du Soudan français (1880-1894)	389
Expédition du Dahomey (1890-1894)	395
Conclusion	401

Note sur l'organisation de l'armée française de 1815 à 1870	4
Tactique de l'infanterie russe en 1854	43
Tactique de l'infanterie autrichienne en 1859	39
Tactique de l'infanterie prussienne en 1866	86
Tactiques française et allemande en 1870	167
Tactique en Tunisie	376
Tactiques française et chinoise au Tonkin	387
Tactique au Soudan	393

355.43
Call No. VIA
Accession No. 14607 Vol.2.
Title Histoire Abregee Des
Campagnes Modernes.
Author Vial, J.

FOR CONSULTATION
ONLY